NAZIONALE
B. Prov.
IV
1189
NAPOLI
VITT. EM. III
BIBLIOTECA

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXV

Palchetto 3

Num.° d' ordine 3 14 E 8 14

No 5 26-31

B. Rev. 10 189-94

HISTOIRE
DE
L'ANCIENNE GRÈCE;
DE SES COLONIES
ET DE SES CONQUÊTES.

By G

G1hG50

HISTOIRE
DE
L'ANCIENNE GRÈCE,
DE SES COLONIES
ET DE SES CONQUÊTES,

DEPUIS les premiers temps, jusqu'à la division de l'Empire Macédonien, dans l'Orient. On y a joint l'Histoire de la Littérature, de la Philosophie & des Beaux-Arts.

Traduite de l'Anglois de JOHN GILLIES, par M. CARRA, De la Bibliothèque du Roi.

AVEC DES CARTES.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez BUISSON, Libraire, Hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins.

M. DCC. LXXXVII.
Avec Approbation & privilége du Roi.

A MONSEIGNEUR

LE BARON

DE BRETEUIL,

MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ETAT,
CHEVALIER DES ORDRES DU ROI, &c. &c.

MONSEIGNEUR,

LA Littérature, les Sciences & les Beaux-Arts, étoient regardés chez les anciens Grecs comme une portion eſſentielle de l'adminiſtration publique, parce que ces Peuples croyoient que l'eſprit de juſtice,

d'ordre, d'économie, que la probité de principes & d'actions, ne pouvoient devenir des qualités de caractère, que par les lumières de la raiſon. Ils ſavoient que de ces qualités de caractère dérivent enſuite les principales vertus de l'Homme d'Etat, & conſéquemment le bien public. Ceux qui profeſſoient les Lettres, ſe voyant honorés, encouragés & révérés par les Chefs, avoient ſoin, à leur tour, d'exciter le patriotiſme des Peuples, & de faire remarquer à leur ſiècle & à la poſtérité, les hommes auxquels la Nation devoit une véritable reconnoiſſance. C'étoit en adreſſant à ces hommes de bien des Ouvrages dignes d'eux, qu'ils les diſtinguoient de la foule, & garantiſſoient leur nom & leur mémoire

d'un oubli injuſte ou d'une aſſimilation vulgaire. Permettez, MONSEIGNEUR, qu'à la tête de cette Hiſtoire, où ſont conſacrées, par des traits ſi nobles & ſi touchans; les plus belles vertus de caractère des ſiècles anciens, l'équité, la droiture, la foi des promeſſes & la haute probité, (*vertus d'où dérive inconteſtablement le véritable génie d'un Miniſtre*), *je place votre nom, & en même temps l'hommage qui vous eſt légitimement dû ſous tous ces rapports. Un autre, ſans doute, pourroit peindre, avec un ſtyle plus brillant, & des couleurs plus variées, les qualités naturelles qu'on admire en vous, & que je ne fais qu'indiquer; mais je le défierois de mieux connoître un ſentiment qui*

tient à la nature de mon cœur, celui d'une reconnoiſſance animée par les plus nobles mouvemens de l'ame ; reconnoiſſance d'autant plus flatteuſe pour moi, & d'autant plus digne d'être publiée, que je la dois à un homme de bien.

Je ſuis avec un profond reſpect ;

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, CARRA,
De la Bibliothèque du Roi.

PRÉFACE
DU
TRADUCTEUR (1).

CETTE Hiſtoire commence avec l'enfance de la Grèce, & décrit la marche progreſſive & combinée des différentes peuplades de cette contrée vers la civiliſation & la politique. Mais le principal plan de cet Ouvrage ſe projette ſeulement dans l'eſpace de ſept ſiècles, qui s'écoulèrent depuis l'établiſſement des Ioniens dans l'Aſie-Mineure, juſqu'à la fondation de l'Empire Macédonien en Orient. Durant cette période mémorable, les Arts & les armes des Grecs excitèrent l'admiration & la terreur de l'ancien Monde. C'eſt

(1) Dans laquelle celle de l'Auteur Anglois ſe trouve fondue en grande partie.

en développant, par une étude attentive, & par l'analyſe philoſophique, les cauſes générales & particuliéres de ces grands évènemens, que l'Auteur a cherché à les rendre plus dignes encore, & de ce ſiècle & de la poſtérité. Il a introduit, dans le tableau univerſel des révolutions nationales de la Grèce, la deſcription & les *tranſactions*[a] privées de chacune de ces Communautés ou Républiques indépendantes. C'eſt en comparant des Auteurs peu lus, & rarement conſultés pour les faits hiſtoriques, qu'il eſt parvenu à tracer la ſérie, & à expliquer les rapports ſecrets de pluſieurs évènemens qui paroiſſent détachés & incohérens. Il a réuni & concilié, par ce moyen, les fragmens épars de l'Hiſtoire de la Grèce en un récit lié & non inter-

[a] On comprend en Anglois ſous ce mot les évènemens, les négociations & les faits & geſtes d'une nation. Comme ce mot n'a point d'équivalent en françois, j'ai été forcé de l'adopter en pluſieurs occaſions.

rompu; projet difficile, à la vérité, & entièrement neuf, mais certainement bien calculé pour exciter un plaiſir réel & perfectionner ſérieuſement l'inſtruction.

Le point de vue ſous lequel ce ſujet eſt conſidéré, ne préſente point le mouvement des affaires publiques & les viciſſitudes de la guerre ou de la fortune, comme la partie la plus brillante & la plus intéreſſante de l'Hiſtoire des Grecs. Ces peuples ne ſe ſont pas moins diſtingués au milieu des autres nations de la terre, par leur génie & leur imagination, que par leur patriotiſme & leur bravoure. La Littérature, la Philoſophie, & les beaux Arts, furent pour les Grecs ſeuls des affaires d'état de la première importance. Chez eux ſeulement les Rois ou les Chefs, Pontifes & Légiſlateurs, Souverains & Patriotes en même temps, ſurent employer ſagement ces moyens, comme les plus grands reſſorts de la

politique, & comme les vrais mobiles de l'émulation & de l'énergie des peuples. Bien différens en cela de ces hommes médiocres, que le haſard ou l'intrigue a ſouvent placés à la tête des adminiſtrations, & qui, craignant l'éclat des ſciences & les lumières de la raiſon, ſe ſont efforcés ſourdement ou effrontément d'en arrêter les progrès, de peur qu'ils ne dévoilaſſent le myſtère de leur nullité & ne l'expoſaſſent à un trop grand jour. Ce fut de la gloire littéraire des Grecs que leurs inſtitutions civiles & militaires tirèrent leur plus grande dignité & leur importance véritable. C'étoit dans ceux qui profeſſoient les beaux Atts, la Littérature & la Philoſophie, que réſidoient en effet la maieſté ſuprême du peuple & l'auguſte ſplendeur des trônes & des Républiques de la Grèce. C'eſt pourquoi il a paru néceſſaire à l'Auteur de cet Ouvrage, pour le completter ſous tous les rapports, d'unir l'Hiſtoire des Arts à

celle de l'Empire, & de combiner avec les révolutions extérieures de la guerre & du Gouvernement, les progrès intellectuels des hommes, & la peinture toujours changeante des opinions & des mœurs.

L'Auteur ne prétend à d'autre mérite dans l'exécution de ce vaſte plan, qu'à celui d'avoir étudié attentivement les Auteurs Grecs, ſans avoir adopté leurs préjugés ou copié ſervilement leurs narrations. Pluſieurs évènemens, qui étoient de la plus haute importance pour les citoyens d'Athènes ou de Sparte, n'intéreſſent plus aujourd'hui, ſi ce n'eſt peut-être par les comparaiſons & les applications qu'on en peut faire. Mais comme le but de cet Ouvrage eſt plutôt de généraliſer les principes de légiſlation & de conduite, obſervés par les anciens Grecs, que d'en détailler les circonſtances éventuelles, il a été néceſſaire dans quelques occaſions de réſumer & d'abréger, &

dans d'autres d'étendre & de développer, ſuivant l'importance des matières. Au reſte, l'Auteur n'a jamais interrompu cette liaiſon ſi néceſſaire des parties d'un Ouvrage entre elles, & avec le tout, ni violé l'unité du plan qu'il s'eſt tracé, en copiant ou en traduiſant. Il s'eſt déterminé dans tout le cours de l'Ouvrage à ne penſer que d'après lui-même; & ſes opinions, bien ou mal-fondées, ſont au moins ſa propriété.

Il y avoit déjà pluſieurs années que M. Gillies avoit entrepris ce travail, & il en avoit même rédigé une grande partie, lorſque des perſonnes de goût, & très-inſtruites, qui avoient lu ſon introduction hiſtorique aux oraiſons de Lyſias & d'Iſocrate, déſirèrent voir toute la ſuite de l'Hiſtoire grecque traitée ſur le même plan. Sa poſition & ſes loiſirs lui permirent de ſatisfaire à leur ſouhait; mais avant que ſon manuſcrit fût en état d'être mis ſous preſſe, ſes études furent interrompues par des

circonſtances particulières. Pendant ce long intervalle, pluſieurs parties de l'Hiſtoire de la Grèce furent traitées avec beaucoup d'érudition en Anglois & dans pluſieurs autres Langues [a].

---

[a] M. Gillies diſtingue avec plaiſir, parmi les Ouvrages étrangers, ceux de M. Meiners de Gottingen. Il ſeroit bien flatteur, dit-il, pour l'Auteur de cette Hiſtoire, de trouver les opinions, qu'il a haſardées dans ſon introduction à Lyſias, confirmées par l'Ouvrage que M. Meiners préparoit alors, & qu'il a donné depuis. (Voyez Geſchichte des Luxus der Athenienſer. Lemgo, 1782. *Hiſtoire du luxe des Athéniens*), parce qu'il lui ſemble très-naturel que les Ecrivains qui puiſent dans les mêmes ſources, avancent les mêmes faits, & en détruiſent les mêmes concluſions. Les vues de M. Gillies, dans la préſente Hiſtoire ſur la ſecte de Pythagore & ſur la Philoſophie Platonique, quoiqu'aſſez éloignées de l'opinion vulgaire, co-incident de très-près à celles de M. Meiners dans ſa (Geſchichte des Urſprungs fortgangs and verfalls der Wiſſenſchafften in Griechenland); c'eſt-à-dire, dans ſon *Hiſtoire de l'origine, des progrès & de la décadence de la Philoſophie en Grèce*, Ouvrage qui n'eſt pas encore entièrement complet, mais que l'on peut préſenter d'avance, tel qu'il eſt, comme un des tréſors les plus précieux de la Littérature grecque, en aucune Langue moderne.

Néanmoins comme la plupart de ces Ouvrages ſont reſtés incomplets, & qu'aucun n'embraſſe ni ne remplace le plan entier de ſon ſujet, il s'eſt déterminé à le publier & à le ſoumettre au jugement des hommes éclairés.

Pluſieurs Journaux Anglois, entre autres le *Monthly Review*, ont fait le plus grand éloge de cet Ouvrage, & l'ont annoncé comme le chef-d'œuvre de la Littérature Angloiſe. D'autres, ſans décliner cet éloge, ont obſervé que le ſtyle de M. Gillies étoit en général trop plein & trop abondant; défaut bien moins blâmable ſans doute que celui d'être ſec & aride, & qu'il eſt facile de faire diſparoître dans une Traduction, ſans altérer le fond des idées ni la marche pompeuſe de l'Hiſtoire. Ce n'eſt donc pas ſeulement d'après la lecture de cet Ouvrage, mais encore d'après l'examen & la comparaiſon des Critiques qui en ont été faites, que je me ſuis déterminé à le traduire, bien

convaincu que je ne pouvois faire un plus beau préſent à la Littérature Françoiſe, qui paſſe pour la plus riche & la plus ſavante de l'Europe, qu'en ajoutant à ſes tréſors accumulés le chef-d'œuvre de la Littérature Angloiſe. J'ai vu d'ailleurs dans cet Ouvrage un mérite, rare chez les Auteurs Anglois; c'eſt-à-dire, une grande ſobriété dans les détails & une profonde ſageſſe dans le choix des matériaux. L'eſprit philoſophique, qui ne convient pas à tout le monde, & qui eſt apprécié par très-peu de perſonnes, quoique ce ſoit le ſeul eſprit qui porte un jour véritable ſur tous les objets d'intelligence humaine; l'eſprit philoſophique, dis-je, règne dans cet Ouvrage, & ce n'eſt que par lui que l'Hiſtoire, la Politique, la Morale, ainſi que toutes les Sciences, naturelles ou exactes, peuvent s'analyſer d'une manière conſéquente aux véritables cauſes & aux véritables principes.

Enfin, l'ordre, le plan, & la manière de M. Gillies, dans ſon Hiſtoire de la Grèce, me paroiſſent préſenter le ſeul & vrai modèle à ſuivre déſormais, en traitant de l'Hiſtoire des Peuples anciens & modernes. Ce ſera le grand moyen de réduire tant de compilations énormes & vagabondes dont nous ſommes inondés, en un corps ſolide & précis de faits & d'évènemens importans; car, ainſi dit Montaigne, il ne faut pas étudier pour être le plus ſavant, mais *le mieux ſavant*. Aujourd'hui ſurtout que les quatre parties du globe ſe développent rapidement à nos yeux, & nous repréſentent coup ſur coup les faſtes impoſans & multipliés de leurs merveilles & de leur population; il eſt très-eſſentiel, pour ſoulager la mémoire, que les Voyageurs, les Savans & les Hiſtoriens, nous faſſent grace des détails puériles & des objets minutieux qu'ils rencontrent ſur leur chemin. La Géographie exacte des quatre

Continens, l'Hiſtoire philoſophique des Peuples anciens & modernes, celle de leur légiſlation, de leurs gouvernemens & de leurs mœurs ; voilà ce qui doit conſtituer, en grande partie, dans ce ſiècle, l'éducation générale. Ajoutons à cela, pour ceux qui aſpirent à l'adminiſtration, l'étude ſérieuſe de la politique des grands Hommes d'état, & l'exemple à ſuivre des Lycurgue & des Antonin, des Frédéric & des Sully, & nous aurons droit de prétendre, dans la compoſition morale de ceux qui gouvernent, d'un côté le déſintéreſſement réel pour les richeſſes, une ſage ſévérité pour l'exécution des loix, & de l'autre la véritable dignité politique & militaire, & une probité non équivoque de principes & d'actions. Ces vertus ſont ſi eſſentielles à la félicité publique, qu'elles ſont néceſſaires à la rigueur dans le caractère d'un homme en place. Sans elles cette félicité, toujours promiſe, &

toujours eſpérée, paroît une chimère. En vain ceux qui ſe font louer ſur ces vertus, ſans les avoir, prétendent à l'eſtime des Peuples & à la gloire d'une réputation honorable: on eſt trop clairvoyant aujourd'hui pour s'y laiſſer tromper. S'il eſt par conſéquent de la gloire de ceux qui gouvernent ou qui prétendent à l'adminiſtration, d'avoir des vertus réelles & des talens effectifs; il eſt de l'intérêt de ceux qui ſont gouvernés de chercher à acquérir & à répandre les plus grandes lumières ſur tous ces objets, & d'avoir ſans ceſſe l'œil ouvert ſur tous les évènemens. C'eſt par-là que le grand Corps d'une nation peut ſurveiller ſes propres intérêts, & devenir légitimement le rémunérateur du mérite, le vengeur de l'injuſtice & le Juge naturel des individus qui tiennent le fil de ſa deſtinée. C'eſt par-là que les yeux de la multitude peuvent ſuivre, dans ſes détours obſcurs, cette politique fauſſe,

odieuſe, puérile & barbare des deſpotes d'Aſie, colportée aux Nations de l'Europe par de vils ambitieux; & que leur langue, déliée par l'autorité de l'opinion publique, & par le droit indélébile de la raiſon humaine, peut la dénoncer hautement, & ſans ceſſe, comme une trahiſon infame envers la patrie, & comme un attentat ſacrilége contre l'honneur & le repos des Peuples & des Rois. C'eſt enfin, dans ce conflit d'émulation, que les hommes, ſe ſurveillant ſans ceſſe, & s'inſtruiſant mutuellement, ſont forcés tous enſemble de céder à l'impulſion donnée, & de marquer, de génération en génération, par des traits ſucceſſivement plus nobles & plus hardis, & par des monumens plus vaſtes & plus multipliés, le ſéjour de l'homme ſur la terre.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

CHAPITRE I. *Vue des progrès de la civilisation & & du gouvernement dans la Grèce, avant la Guerre de Troye.-Hiſtoire de cette guerre.-Ses ſuites.* Pag. 17

CHAP. II. *Religion. - Gouvernement. - Arts. - Coutumes & caractere.* 85

CHAP. III. *Troubles dans la Grèce. -- Les Héraclides conduiſent les Doriens dans le Péloponèſe. --- Ils partagent leurs conquêtes dans cette péninſule. - Emigrations des Eoliens, Ioniens & Doriens. - Etabliſſement de colonies en Thrace, en Macédoine, en Afrique, & dans la grande Grèce. - Influence des Colonies Aſiatiques dans les affaires de la mère-Patrie. - Abolition de la Monarchie en Grèce. - Nou-*

veaux déſordres dans ce pays. — Quatre inſtitutions qui tendent à prévenir ces déſordres. — Le conſeil des Amphyctions. — L'Oracle de Delphes. — Les Jeux Olympiques. — Les loix de Sparte. 143

CHAP. IV. *Etat de la Grèce après l'abolition de la royauté. — Deſcription de la Laconie & de la Meſſénie. — Cauſes de la guerre entre ces deux Etats. — Invaſion dans la Meſſénie. — Détreſſe des Meſſéniens. — Horribles moyens par leſquels ils s'efforcent d'y remédier. — Ils obtiennent des ſecours d'Argos & de l'Arcadie. — Leur capitale priſe par les Spartiates. — Iſſue de la première guerre Meſſénienne. — Etat de la Grèce. — Fondation de la colonie de Tarente. — La ſeconde guerre Meſſénienne. — Caractère & exploits d'Ariſtomène. — Détreſſe des Spartiates. — Ils obtiennent du ſecours d'Athènes. — Le Poëte Tyrtée. — Aſſerviſſement des Meſſéniens. — Perſpective qui leur reſte. — Leur établiſſement en Sicile.* 233

CHAP. V. *Etat du Péloponèſe après la conquête de la Meſſénie. — Des Républiques ſeptentrionales de la Grèce. — Des colonies grecques. — Révolutions dans le gouvernement. — Evéne-*

mens militaires. - Première guerre ſacrée.- Deſtruction de la République des Criſſéens.- Rétabliſſement des jeux Pythiens.-Deſcription des exercices de la gymnaſtique & de l'équitation.-Hiſtoire de la muſique grecque. 304

CHAP. VI. *Les Bardes Grecs.-Poëſie héroïque. Changement dans les mœurs. - Poëſie iambique ou ſatirique. -- L'Elégie. - Tyrtéus, Callinus, Mimnermus. --- Vie d'Archiloque. -- Terpandre. --- Poëſie lyrique. -- Les neuf Poëtes lyriques.-Sapho, Alcée, Anacréon, Mirtis, Corinna, Pindare. -- Influence des jeux ſacrés. --- Force. --- Courage. -- Mépris des préjugés -- Goût. - Principes de morale. -- Facultés intellectuelles. - Génie.* 365

Fin de la Table des Chapitres du premier Volume.

HISTOIRE

DE

L'ANCIENNE GRÈCE,

DE SES COLONIES ET DE SES CONQUÊTES,

Depuis les premiers tems, juſqu'à la diviſion de l'Empire Macédonien, dans l'Orient. On y a joint l'Hiſtoire de la Littérature, de la Philoſophie & des beaux Arts.

CHAPITRE PREMIER.

Vue des progrès de la civiliſation & du gouvernement de la Grèce avant la guerre de Troye. Hiſtoire de cette guerre. Ses ſuites.

DANS l'enfance des ſociétés les hommes ne ſont occupés que de l'affaire du moment, oubliant bientôt le paſſé & ſongeant peu à Introduction.

l'avenir. Bornés dans leurs idées & dans leurs déſirs, ils n'ont ni l'aptitude ni la volonté néceſſaires pour contempler, avec intérêt & réflexion, les événemens qui ſe paſſent ſous leurs yeux; ils en ont encore moins pour les recueillir & en conſerver la mémoire. Leur dernière victoire ſur la peuplade ennemie eſt célébrée dans une chanſon monotone & ſans art [a], ou repréſentée par un monument groſſier : c'eſt tout ce que leur foible capacité peut concevoir & exécuter.

Des aventures ſimples & obſcures qui ſe paſſent chez des Sauvages, & dont ils ne gardent eux-mêmes aucun reſſouvenir, excitent rarement la curioſité de leurs voiſins. Dans les premiers âges du monde un peuple n'étoit un objet d'attention pour les autres qu'au moment où il devenoit plus nombreux; & le génie des nations les plus policées de l'antiquité, avant la pleine maturité de l'eſprit des Grecs, ne s'étoit point aviſé de chercher, dans les efforts iſolés de la vie ſauvage, la nature de l'homme & l'origine de ſa puiſſance. L'eſprit d'audace, & les irruptions ſubites d'une foule de Barbares dans l'Orient de l'Europe, excitèrent la terreur & la conſ-

[a] Tacit. Annal. liv. 4, chap. 43.

ternation parmi les habitans de l'Asie-Mineure, plus civilisés & plus efféminés qu'eux [a]. Mais le luxe & l'orgueil de ces derniers ne leur permirent pas de s'informer de l'origine & de l'histoire de la nation, qui devenoit l'objet de leurs craintes. Les seules notions un peu circonstanciées que nous ayons sur ces anciens peuples d'Asie & sur ceux d'Europe, leurs contemporains & leurs agresseurs, nous viennent des premiers Historiens de la Grèce ; & lorsqu'on réfléchit aux causes sans nombre qui conspirent à ensevelir dans l'oubli les exploits des sociétés naissantes, on a plutôt raison de s'étonner des connoissances que nous avons pu acquérir sur l'état ancien de ces différens peuples, que de regretter celles qui ne sont point parvenues jusqu'à nous.

Il faut convenir cependant que les matériaux recueillis pour composer la première partie de l'Histoire de la Grèce, sont plus abondans que solides [b]. Ce sujet est tel, en effet, que,

[a] Les Lydiens, les Phrygiens, &c. L'Histoire & la Fable attestent la première civilisation, les richesses & la méchanceté de ces Nations. Voyez particulièrement Hérodote, liv. 1, chap. 93 & suiv. & Strabon, l. 11, pag. 532 & suiv. & l. 12 & 13, p. 572.

[b] Il suffit de lire l'Introduction de Thucydides,

malgré toute la circonſpection qu'un Ecrivain

dans ſon admirable Hiſtoire de la guerre du Péloponèſe, pour comprendre combien il lui avoit été difficile d'acquérir des notions certaines ſur l'antiquité de ſon pays. Si nous admettons la chronologie commune, nous avons lieu de croire que les fragmens épars de l'Hiſtoire de la Grèce furent conſervés & tranſmis pendant treize ſiècles par la tradition orale. Les fables ou rapſodies des ἀοιδοι ou *Bardes*, furent ſuivies de celles des Poëtes Cycliques dont parlent Caſaubon, *ad Athenæum*, liv. 7, chap. 4. Salmas, *in Solin*, & Schwartzius Altdorff *in diſſ. de Poëtis Cyclicis*. La compoſition en proſe commença avec l'uſage de l'écriture alphabétique, environ ſix ſiècles avant J. C. Plin. nat. hiſt. l. 5, chap. 29. Les premiers Ecrivains en proſe, ou pour mieux dire les premiers Ecrivains, furent Phérécydes de Syros, Acuſilaus d'Argas, Hellanicus de Lesbos, Hecatæus & Dionyſius, tous deux de Milet; le dernier deſquels exiſtoit dans la ſoixante-cinquième Olymp. 520. A Chr. & précéda immédiatement Hérodote, dont l'ouvrage marque l'époque entre la Poëſie épique & l'Hiſtoire. C'eſt d'après cet ouvrage que nous pouvons juger des écrits de ſes prédéceſſeurs; & ce ſont ces mêmes écrits, avec ceux des Poëtes Cycliques, d'Anaximène de Lampſaque, qui vivoit du tems d'Alexandre-le-Grand & de Diodore de Sicile, qui vivoit du tems de Jules Céſar, dont on a compilé les immenſes & inexactes collections. Apollodurus, Hyginus (& pluſieurs autres, dont les ouvrages ſont maintenant perdus), combinèrent les plus anciens ouvrages de proſe & de vers,

puiſſe mettre à le traiter, & quelles que ſoient

avec les additions & les ornemens des Poëtes lyriques & tragiques. Lorſque la Littérature Grecque fut connue des Romains, ce compoſé d'Hiſtoire & de Fable fournit le ſujet & les incidens d'un grand nombre de tragédies à Ennius, Accius, Livius Andronicus, &c. Après la chûte de Rome les lettres ſe réfugièrent en Orient. Les antiquités & l'Hiſtoire des premiers tems de la Grèce, devinrent de nouveau des objets d'étude parmi ſes habitans. Mais cette maſſe hétérogène de vérités & de fictions fut plutôt amalgamée qu'épurée par Malala, Cedrenus, Tzetza, Conſtantinus, Manaſſes, & d'autres Grecs du moyen âge. Voyez Heine, not. ad Æneïd 2, & Voſſius de Hiſtoric. Græcis. On peut dire, ſans faire beaucoup d'exceptions, que les Grecs ſont très-inexacts & très-peu verſés en chronologie. Hérodote, qu'on a appelé avec emphaſe le père de l'Hiſtoire profane, compte communément par l'âge des hommes. Les Hiſtoires exactes de Thucydides & de Xénophon, dans les endroits où l'époque de chaque événement eſt certaine & préciſe, ne vont pas au-delà d'une période de ſoixante-dix ans. Il paroît même que de leur tems la chronologie n'a pas été regardée comme une ſcience, puiſqu'il eſt dit depuis, que le premier eſſai en ce genre a été donné par Démétrius de Phalère, dans ſon αρχοιτων αναγραφη, vers le milieu du quatrième ſiècle avant J. C. L'Ouvrage de Démétrius fut corrigé & augmenté par Philochrus, dans ſon Αθις. L'Hiſtorien Timée, qui fleuriſſoit du tems de Ptolomée Philadelphe, arrangea le premier

les autorités qu'il cite, il eſt toujours ſuſceptible d'objections ſur quelques points [a]. au reſte, il paroît eſſentiel à l'intégrité de cet ouvrage d'expliquer de quel aſſemblage de nations celle des Grecs fut compoſée, & par quels degrés elle arriva, d'un foible commencement, à cet état de civiliſation & de ſociété dans lequel elle eſt repréſentée par Homère, dont le poëme immortel, ſemblable à un météore brillant dans la nuit, éclaire l'antiquité obſcure de ſon pays.

Premiers habitans de la Grèce.

Les traditions des Grecs s'accordent avec les Hiſtoriens ſacrés pour nous repréſenter les contrées d'Orient, connues enſuite ſous les noms de *Thrace*, de *Macédoine* & de *Grèce*, comme peuplées quelque tems avant celles de l'Occident. La partie méridionale de ce con-

---

ſes narrations, ſuivant l'ordre des Olympiades, qui commencèrent 776 ans. A. Chr. Soſibius, ſon contemporain, donna un Ouvrage, intitulé χρονων αναγραφη Apollodorus écrivit le συνταξις χρονικη, & c'eſt ſur de tels Chronologiſtes que les derniers Compilateurs ſe ſont repoſés, ainſi que ſur les marbres d'Arundel, qui furent compoſés 264 ans ſeulement avant J. C.

[a] Ce que dit Strabon, (l. 9) des premiers Hiſtoriens de l'Attique, « qu'ils différoient beaucoup l'un de l'autre (πολλα διαφωνεντες), peut s'appliquer à tous les Hiſtoriens profanes de ces premiers tems.

tinent, compriſe entre les trente-ſix & quarante-cinq degrés de latitude, confinant à l'Epire & à la Macédoine au nord, & environnée de la mer, des autres côtés, étoit habitée, ſeize ſiècles environ avant l'Ere-Chrétienne, par pluſieurs petites hordes de chaſſeurs & de bergers, parmi leſquels les Pelaſges & les Hellenes étoient les plus nombreux & les plus puiſſans [a]. Les barbares Pelaſges révéroient Inachus, comme leur fondateur, & les Hellenes, plus humains, révéroient Deucalion ſous le même titre. C'étoit de ſon fils Hellen que cette nation avoit reçu ſa dénomination générale, laquelle déſignoit dans l'origine une petite tribu en Theſſalie [b], & ce fut de Dorus, d'Eolus & d'Ion [c], ſes deſcendans plus éloignés, qu'ils furent diſtingués par les noms de Doriens, d'Eoliens & d'Ioniens [d]. Les Doriens prirent poſſeſſion de la partie montagneuſe de la Grèce, appelée enſuite *Doride* : les Ioniens dont le nom fut en quelque ſorte perdu par l'illuſtre dénomination d'Athéniens, s'établirent dans les parties les moins ſtériles de

Les Pelaſges & les Hellenes.

Les dernier diviſés en Doriens, E liens & niens.

[a] Marm. Oxon. Epoch. Appollodor. Biblioth. l. 2.
[b] Thucyd. l. 1, chap. 28.
[c] Strabon, l. 8, p. 383.
[d] Hérodote, l. 1, chap. 56 & l. 7, chap. 94.

l'Attique, & les Eoliens peuplèrent l'Elide & l'Arcadie, régions intérieures & occidentales du Péloponèſe [a]. Il faut obſerver ici que, malgré pluſieurs autres émigrations partielles, ces trois diviſions originelles [b] d'Hellenes conſervèrent toujours en général de l'affection pour les établiſſemens qui avoient été choiſis autrefois par la ſageſſe ou le caprice de leurs ancêtres reſpectifs; & ce fut par cette circonſtance remarquable que l'on diſtingua la race des Hellenes de celle Pélaſges. Tandis que les premiers montroient pour leur pays natal un degré d'attachement, qui ſe rencontre rarement chez des barbares, vivant de leurs chaſſes ou de leurs pâturages, les derniers, dédaignant des habitations fixes, erroient en troupes nombreuſes par la Grèce, ou ſe tranſportoient dans les îles voiſines. La partie la plus conſidérable de cette nation parcourut ainſi tour-à-tour les côtes d'Italie & la Thrace; le reſte ſe fondit dans les tribus des Doriens & des Ioniens. Douze ſiècles après on trouvoit encore dans quelques villes de la Grèce des traces obſcures de ces anciens Pélaſges : un diſtrict de la Theſſalie avoit

---

[a] Diodor. de Sic. l. 5.

[b] Héraclid. Pont. apud. Athenæum. l. 14.

retenu leur nom ; leurs colonies continuoient, dans le cinquième ſiècle, avant J. C., d'habiter les côtes méridionales de l'Italie & les bords de l'Helleſpont. Enfin, dans ces contrées diverſes, ſéparées par de vaſtes étendues, on reconnoiſſoit les preuves de leur ancienne affinité avec les indigènes, par l'uniformité de leur dialecte groſſier & leurs uſages barbares, bien différens du langage & des mœurs des Grecs, leurs voiſins [a].

Colonies d'Egypte & de l'Orient.

Lorſque la Grèce fut délivrée de cette race turbulente d'hommes groſſiers, qui n'avoient pu prendre aucune conſiſtance particulière, ni dans le territoire qu'ils habitoient originairement, ni dans ceux où ils ſe tranſportèrent enſuite, elle ne tarda pas long-tems à être civiliſée, par les progrès rapides de l'induſtrie, chez les tribus Helleniques, & par l'eſprit naturel de ces Peuples. L'heureuſe poſition de cette contrée, qui formoit alors la frontière d'Europe & d'Aſie, & qui n'eſt ſéparée de l'Egypte & de la Syrie que par une étroite étendue de mer ; qui d'ailleurs touchoit aux régions orientales, anciennement les plus floriſſantes & les plus peuplées ; la Grèce dis-je invitoit naturellement les voyageurs

[a] Hérodot. l. 1. Dionys, Halicar. l. 1. Pauſan. l. 8.

à la viſiter & à former des établiſſemens chez elle. Ces viſites paſſagères ou ces établiſſemens du moment furent marqués par pluſieurs bienfaits ſignalés, dont la reconnoiſſance des Grecs conſerva long-tems la mémoire, & qu'elle exagéra vaiſemblablement, par ſon inclination naturelle au panégyrique. Quoi qu'il en ſoit ces mêmes ſociétés primitives de Grecs, qui réclamoient avec juſtice l'honneur d'une antiquité diſtinguée, reconnoiſſoient devoir à des étrangers les plus importantes découvertes, non ſeulement en matière de Religion, mais dans l'Agriculture & les Arts, & elles ſe contentoient de la gloire d'avoir répandu ces lumières empruntées, dans les ténèbres de l'ignorance où leurs voiſins étoient encore plongés [a]. Mais la vanité nationale altéra à la longue la fidélité de la tradition & ſe donna elle-même le change ſur cet objet. Les deſcendans des premiers Grecs, étonnés & enthouſiaſmés de la ſupériorité qu'ils avoient acquiſe ſur toutes les nations voiſines, dans les Arts & par les armes, commencèrent à ſe figurer, que des êtres ſurnaturels avoient ſeuls été capables d'élever l'enfance d'un peuple qui

[a] Iſocrat. Panégyr. Paſſim.

ſurpaſſoit ſi éminemment le reſte du genre humain. Ils transférèrent alors à des Divinités céleſtes le mérite de pluſieurs inventions utiles, qui leur avoient été communiquées par la généreuſe humanité de leurs anciens hôtes. Des fictions pompeuſes, colorées d'une légère nuance de vérité, introduiſirent, parmi les noms des différens Dieux qu'on adoroit, celui des héros guerriers, & rappelèrent confuſément la mémoire de ces mêmes hommes [a], vraiment divins, qui avoient fait connoître les premiers, les Arts les plus utiles à la vie [b].

Nouvelles Colonies des mêmes contrées.

Tandis que la fable déguiſoit ainſi les bienfaits que la Grèce avoit reçus, & le nom de ſes bienfaiteurs, l'Hiſtoire conſervoit la mémoire de quatre établiſſemens ſucceſſifs formés par des étrangers. Vers le milieu du ſeizième ſiècle, juſqu'au milieu du quatorzième, avant J. C., une multitude nombreuſe d'Egyptiens, de Phéniciens & de Phrygiens, inonda les côtes du pays des Hellenes. Les cauſes qu'on aſſigne à de pareilles émigrations, ſont extrêmment conformes aux mœurs de ces tems-là, telles qu'elles

---

[a] Les Tytans, Idæi Dactyli, Triptolemus, &c. Compar. Diodor. de Sicil. l. 5, & Iſocrat. Panégyr.

[b] *Idem, ibi.*

ſont décrites par les Auteurs ſacrés & profanes : c'étoient ordinairement la haine d'un rival, l'impatience d'un maître, quelquefois la perſécution d'un frère ennemi, & en général cette inquiétude de caractère qui domine communément parmi des hommes, jaloux d'une puiſſance qu'ils ne ſavent point diriger, & dont la médiocrité, ſouvent même la nullité abſolue, s'oppoſe aux progrès des arts & de l'induſtrie [a].

Avant Ch. 1556, 1485, 1493, 1350. Les principales colonies de ces Émigrans, étoient conduites par Cecrops [b], & Danaus, Egyptiens, qui s'établirent reſpectivement à Athènes & à Argos ; par Cadmus [c], Phénicien, qui fonda Thebes dans la Béotie ; & par Pelops, Phrygien, dont les deſcendans, en ſe mêlant, par des alliances, avec ceux de Danaus Roi d'Argos & de Tyndare Roi de Lacédémone ou de Sparte, accquirent dans la perſonne d'Agamemnon, une prépondérance & un pouvoir ſi conſidérables dans le Péloponèſe [d]. La famille de Deucalion régnoit encore en Thes-

---

[a] Iſocrat. Hellen. ſub initio. Pind. Olymp. 1.

[b] Strabon, l. 9, & Plut. in Teſeo.

[c] Strabon, *ibid.* & Iſocrat. Hellen.

[d] Iſocrat. Panathen. Thuſcydid. l. 1. Diodor. l. 4.

[e] Thucydid. l. 1. Diodor. l. 4. Iſocrat. Panathen.

ſalie ; mais Thebes, Athènes, Argos & Sparte, qui, dans tous les tems, furent regardées comme les principales villes de la Grèce, tombèrent ainſi ſous la domination de quatre races étrangères de Princes, dont les exploits, la gloire & les infortunes ſont immortaliſés par les premières & les plus nobles productions du génie Grec. [a]

Progrès des Arts introduits par ces colonies en Grèce.

Les contrées que ces aventuriers abandonnèrent, n'étoient pas, (ſuivant l'opinion des modernes) arrivées à un bien haut degré de maturité, en fait de légiſlation & de gouvernement. Cependant on ne peut douter que les indigènes de l'Egypte & de l'Orient, n'euſſent fait, dans les ſciences & les arts, quelques progrès inconnus aux tribus Helleniques. Des conjectures, à la vérité, ne doivent point ſe mettre à la place des faits; mais dans une pareille queſtion où la liaison des événemens eſt interrompue à chaque inſtant par l'obſcurité des ſiècles, nous pouvons hardiment penſer, d'après les ſeuls faits établis, que les

[a] Les Ouvrages d'Homère & de Pindare, & les Ecrits des Poëtes tragiques de la Grèce. Ce ſont les ſeuls Auteurs dans leſquels on puiſſe lire avec plaiſir & intérêt les hiſtoriettes de Cadmus, Semèle, Bacchus, Amphitrion, Hercules, Œdipe, &c.; car, ainſi que dit Strabon, l. 9. « c'eſt par-tout un pays monſtrueux » & tragique ».

uſurpateurs de la Grèce introduiſirent dans ce pays la connoiſſance de l'alphabet Phénicien; qu'ils perfectionnèrent la pratique de l'agriculture; multiplièrent les cérémonies de la Religion, & découvrirent aux Grecs l'uſage de pluſieurs métaux. D'un autre côté ils adoptèrent peu à peu, à leur tour, la langue Grecque & ſe conformèrent en général aux mœurs & aux inſtitutions de cette Nation [a].

L'alphabet Phénicien.

L'introduction de l'alphabet Phénicien fut un objet de combinaiſons trop fines & trop déliées, pour être ſuivie alors d'un grand progrès. L'entendement groſſier du peuple parmi les Hellenes ne pouvoit ſaiſir aiſément l'utilité d'une invention auſſi ingénieuſe. Cette conoiſſance ne fut donc acquiſe & conſervée que par quelques hommes d'un génie plus élevé [b]. Le

---

[a] Compar. Hérodot. l. 5, chap. 59, l. 7. Paſſim. Montfaucon, Palæograph. Græc. l. 2. Plin. l. 5, chap. 6 & 57. Hyginus, fab. 274. And. Ephor. apud. Diodor. l. 5.

[b] Hérodote fait mention de trois inſcriptions ſur trois trépieds, conſacrés dans le temple d'Apollon Iſménien: Le premier, d'Amphitrion; le ſecond, du fils d'Hippocoon; le troiſième, de Laodamus, le fils d'Etéocles. Les inſcriptions ſur les boucliers des Héros qui aſſiégèrent la capitale d'Etéocles, ſont citées par Æſchyle,

plus grand nombre continua long-tems encore à ſe ſervir de la méthode d'écrire en peintures, la quelle, quoique très-bornée dans ſes applications, ſembloit ſuffiſante pour exprimer la ſimplicité de leurs idées brutes [a].

---

dans ſa tragédie, intitulée » *les ſept contre Thèbes* «. Nous ſavons encore d'Homère, Illiade, 6. Que lorſque Prætus envoya Bellerophon au Roi de Lycie, il lui donna, non une lettre écrite, mais σηματα λυγρα des ſignes de deuil. L'écriture ne put donc être en uſage que pluſieurs ſiècles après, depuis que les premières loix écrites furent données à la Grèce, ſix ſiècles ſeulement avant Ch. Hérodot. l. 2. Strabon. l. 6.

[a] Les Mexicains, & tous les peuples de l'Amérique qui étoient arrivés à un certain degré de civiliſation, lors de la découverte de ce continent, n'avoient pas d'autre méthode. Les premiers exprimoient le nombre des années par le nombre des compartimens qui formoient le cadre autour d'une certaine quantité de figures; les époques d'un événement, par une marque principale dans ces compartimens; leurs Rois conquérans, par un ornement de tête particulier, au-deſſus de la marque ordinaire de la royauté; le nombre des bourgades conquiſes, par le nombre des cabanes figurées dans le cadre; les peuples ſubjugués, par des têtes ſurmontées de leurs enſeignes; la nuit, par des ronds moitié blancs moitié noirs, dans un demi cercle; le payement des tributs, par la figure des denrées en nature qu'on apportoit. Pour indiquer leurs uſages, ils figuroient, par exemple, la naiſſance

Différens uſages des métaux.

Les Phéniciens ſe ſervoient déjà, dès ce tems-là, des métaux les plus précieux, comme de moyens d'échange. Mais l'uniformité de la vie & des actions des Grecs n'exigeoit pas alors des moyens ſi recherchés; car, pendant la guerre de Troye, le bétail étant l'objet général des beſoins & des commodités de la vie, on le regardoit auſſi comme la meſure des richeſſes & comme la ſeule valeur comparative [a]. Il n'eſt

---

d'un enfant, par un berceau; l'état préſent de la mère, par une perſonne couchée; le nombre des jours de l'enfant, par un nombrederonds blancs; ſon éducation, par les inſtrumens de chaſſe ou de pêche que le père lui préſentoit; celle des filles, par le coton que la mère leur donnoit à filer; la punition des enfans déſobéiſſans, par des piquans que les parens lui pointoient ſur le corps & ſur les bras; leur récompenſe, lorſqu'ils avoient bien travaillé, par la figure d'une galette, & ainſi de tout le reſte. Voyez Hiſt. des Mexicains ou Relations de divers voyages, par Thomas Gage. *Note du Traducteur.*

[b] Dans un paſſage très-connu d'Homère, où ce Poëte fait mention, entre autr'articles, du vin que les Grecs cherchoient à ſe procurer; il ajoute αυτοισι Βοεσσι « avec des bœufs ». Quelques Scholiaſtes, Commentateurs, ſe ſont imaginés que le Βες d'Homère étoit une pièce de monnoie, ſur laquelle étoit empreinte la figure d'un bœuf, & dont l'uſage, diſent-ils, a été introduit par Théſée. Vid. Plut. in Theſeo. Mais, en

pas

pas aiſé ſans doute de déterminer ſi l'or ou le fer eſt plus avantageux à l'homme, l'un en ex-

---

ſuppoſant, ce qui eſt très-invraiſemblable, que Théſée eût eu une fabrique de monnoie, il ſeroit encore plus hors de vraiſemblance qu'Homère eût entendu parler d'une telle pièce, puiſque, dans l'Epiſode de Glaucus & de Diomède, il dit que le premier donna ſon armure d'or, valant cent bœufs, pour l'armure de bronze du dernier, qui n'en valoit que neuf. Nous ſavons de Pollux Onomaſt. l. 9. chap. 7, que la pièce de monnoie Βους, dans quelque temps qu'elle ait été introduite, continua à ne valoir que deux drachmes. Par conſéquent les armes de Diomède, dans la ſuppoſition des Scholiaſtes, n'auroient valu que dix livres ſeize ſols environ de nôtre monnoie, & celles de Glaucus, qui étoient d'or maſſif, ſeulement deux cents neuf livres. Homère fait ſouvent mention de talens d'or. On les propoſoit pour prix du courage aux combattans, & on les offroit en dons dans les temples des Dieux; mais ils étoient d'une trop grande valeur, & trop maſſifs pour ſervir de monnoie courante. Homèr. & Hérodot. Paſſim. νομισμα, monnoie, eſt dérivé de νομος, loi, parce que, comme dit Ariſtote, φυσει, αλλα νομια, εσι, « l'origine de la monnoie n'eſt point naturelle, mais conventionnelle & arbitraire ». Mais du tems d'Homère le mot νομος étoit employé dans un ſens tout différent; c'eſt pourquoi νομισμα n'en eſt dérivé que dans une période de tems ultérieure. Com. Iliad. l. 20. verſ. 249, & Ariſtot. Ethic. Nicom. l. 5, chap. 5.

citant ſon induſtrie, & l'autre en la faiſant valoir dans les différens Arts utiles. Quoi qu'il en ſoit, la découverte & l'uſage du fer apportés dans la Grèce, fournirent les inſtrumens les plus néceſſaires à l'agriculture, & contribuèrent par degrés à améliorer le ſol, ainſi qu'à adoucir, par une vie plus laborieuſe & plus aiſée, la rudeſſe des habitans. Avant l'arrivée des colonies Egyptiennes, la culture des terres pouvoit occuper, occaſionnellement, l'induſtrie ſéparée de quelques familles éparſes; mais cet Art précieux n'étoit pas conſidéré comme d'une importance générale. Cecrops fut le premier qui engagea les chaſſeurs & les paſteurs vagabonds de l'Attique à ſe réunir en villages de cultivateurs. Le blé, le vin & l'huile, furent la récompenſe de leurs utiles travaux [a], & ces productions étant acquiſes par des peines communes, furent regardées, ainſi que les terres mêmes, comme une propriété également commune [b].

Extenſion de l'agriculture.

[a] Pauſan. l. 3. Aſcyl. Eumen.

[b] Le τεμενος ou la portion de terrein, dont parle ſi ſouvent Homère, comme une récompenſe donnée par un conſentement général aux Rois & aux Chefs, amène naturellement cette obſervation, laquelle ſemble avoir échappé juſqu'à préſent, quoiqu'elle ſoit, ainſi que nous le verrons par la ſuite, d'une très-grande conſéquence.

L'idée d'un droit excluſif et permanent ſur une portion de terrein, comme appartenante à des communautés ou à des individus, eſt un des pas les plus importans que la ſociété ait fait vers la civiliſation. Ce droit qui étoit ſans valeur dans la Grèce, fut bientôt établi par des inſtitutions tendantes à en aſſurer la jouiſſance & à réprimer l'injuſtice de l'homme, qui ne veut point acquérir par un travail lent & pénible, ce qu'il peut ravir par un moment de violence. L'influence de la Religion fut employée ſalutairement dans cette occaſion. Pluſieurs Ecrivains nous apprennent que la pratique de l'agriculture & les rites de la religion furent introduits dans le même tems [a]. Mais les mêmes Auteurs rapportent que les fondateurs du culte religieux abolirent l'uſage des ſacrifices d'hommes [b]; ce qui ſuppoſoit l'établiſſement antérieur d'une ſuperſtition ſanguinaire, très-ancienne. Au reſte, on voit dans cette prohibition vraiment humaine, un but louable de corriger les Grecs de leur barbarie, & d'élever la nouvelle profeſſion de cultivateur infiniment au-deſſus de celle de chaſſeur. Rites religieux.

[a] Diodor. Pauſan. Apollod.

[b] Θεες καρποις αγαλλειν, ζωα μη σινεσθαι. Porph. de abſtinent.

Les Hellenes répandent leurs colonies & leur langage dans toute la Grèce.

Pendant que les tribus Helleniques recevoient de continuels accroiſſemens de population des pays lointains, elles n'en étoient pas moins occupées qu'auparavant à envoyer des colonies au dehors. Ces peuples accoutumés dans l'origine, à ne ſubſiſter que de la chaſſe, de la pêche & de leurs pâturages, avoient toujours beſoin d'une grande étendue de terrein pour ſe procurer les choſes néceſſaires à la vie. Ils n'étoient point fatigués par les terreurs ſourdes & oppreſſives du deſpotiſme; ils furent longtems à ignorer les effets modérés mais puiſſans d'un gouvernement régulier; & ſans être ſujets à l'un ou à l'autre, il eſt rarement poſſible aux hommes de vivre réunis en grandes ſociétés. Lorſque quelqu'une de leurs communautés paroiſſoit trop nombreuſe, ils la diviſoient en pluſieurs parties, dont la principale reſtoit en poſſeſſion des établiſſemens originaires, tandis que les autres alloient occuper & peupler les territoires des environs. Ce fut ainſi que les Eoliens ſe diſpersèrent dans pluſieurs contrées du Péloponèſe. L'infortuné Siſyphe [a], qui fonda la ville de Corinthe étoit un deſcendant d'Eolus & les

[a] Και σισυφον ειςι δεον κρατερα αλγεα εχοντα. Homer. Odyſſ.

ancêtres du ſage Neſtor qui régna dans Pylos étoient ſortis de la même race Eolienne [a]. Une diviſion conſidérable d'Ioniens s'établit, le long du rivage méridional du golfe Corinthien, dans cette province qui, quatre vingt ans après la guerre de Troye, changea ſon nom d'Ionie en celui d'Achaie [b]. Le territoire au delà de l'Iſthme de Corinthe fut partagé entre des ſubdiviſions innombrables de familles Helleniques [c]. Lorſque le continent de la Grèce parut ſuffiſamment peuplé, les Athéniens donnèrent des Habitans à l'iſle d'Eubée; et pluſieurs ſiècles avant les fameux établiſſemens formés par les Grecs ſur les côtes de l'Aſie mineure, de l'Italie & de la Thrace, les Doriens avoient envoyé une colonie en Crète [d], & les Eoliens, ſous la conduite de Dardanus, avoient occupé les rives orientales de l'Helleſpont [e]. Durant la guerre de Troye, les Habitans de ces contrées diverſes, quoiques ſéparés par de grands eſpaces, parloient le même langage qui étoit uſité parmi les Hellenes & ſuivoient les mêmes principes & coutumes.

---

[a] Pauſan. in Corinth. & Meſſen.

[b] Strabon. l. 7. [c] Strabon, l. 7. Pauſan. & Diodor.

[d] Diodor. *Ibid.* Strabon, l. 7, p. 496.

[e] Servius, in Æneïd. 3.

C'eſt pourquoi, (à moins de ſuppoſer que non ſeulement les Phrygiens, mais les Egyptiens & les Phéniciens parlaſſent originairement la même langue hellenique) il paroît raiſonnable de penſer que les colonies conduites par Cecrops, Cadmus & Danaus adoptèrent inſenſiblement le langage des Aborigènes de la Grèce [a].

---

[a] Hérodot. l. 5, chap. 58, dit que la colonie de Cadmus changea ſon langage, étant environnée des Ioniens, qui étoient une des tribus Helleniques. Il dit plus loin, qu'en changeant leur langage, il changèrent auſſi la puiſſance de quelques-unes de leurs lettres. Il reconnoît que les Cadméiens ou Phéniciens, communiquèrent aux Ioniens l'uſage des lettres; mais les Ioniens, dit-il, adaptèrent l'alphabet Phénicien aux ſons de leur propre langage. Les langues Orientales ſont en général très-peu chargées de voyelles. C'eſt, ou plutôt c'étoit une grande queſtion de ſavoir, ſi les anciens Orientaux faiſoient uſage de caractères pour les exprimer, & cela parce que leurs langages avoient une gravité inflexible de ſons, très-différente de l'harmonie de la langue grecque, qui abonde, non ſeulement en voyelles, mais en diphtongues. Cette circonſtance annonce dans les Grecs des organes plus ſouples & plus déliés. Ils avoient un accent, ſi ſuſceptible des nuances les plus délicates, que ces nuances échappoient aux oreilles groſſières des Aſiatiques, & qu'ils inventèrent des ſignes particuliers pour les exprimer. Il diſtinguèrent, par ce moyen, non ſeulement leur articulation, mais

Une ſeule réflexion ſemble ſuffire pour prouver que ces colonies ſe conformèrent également aux inſtitutions du gouvernement établi parmi les Grecs. L'inflexible rigueur du deſpotiſme, qui, dans tous les tems, a prévalu [a] en Egypte & dans l'Orient, étoit inconnue aux conquérans de Troye. A cette époque, le pouvoir abſolu des Rois, n'étoit reconnu que dans des temps de guerre & de danger, et ſeulement pour le maintien de la diſcipline militaire; & des-lors les Grecs jouirent réellement de leur liberté, juſqu'au moment où leurs richeſſes accumulées par pluſieurs ſiècles de proſpérités & de puiſſance, les

Et en même temps leurs inſtitutions du gouvernement.

---

leur quantité, & enſuite leur intonation muſicale, comme on l'expliquera ci-après en traitant de la Poëſie & de la Muſique grecques.

[a] Le gouvernement des Egyptiens, auſſi bien que celui des Aſiatiques, eſt repréſenté dans l'Ecriture comme une Monarchie abſolue. Hérodote & Diodore citent quelques loix des Egyptiens, qui ſembloient circonſcrire le pouvoir de leurs Rois. Mais ces loix, ſi on les examine de près, confirmeront l'obſervation qui eſt dans le texte. Elles furent établies, non pas en faveur du corps de la nation, mais ſeulement des prêtres & des ſoldats. Le trône d'Egypte étoit ſoutenu par l'autel & défendu par l'épée; & comment le deſpotiſme peut-il s'établir & ſe maintenir autrement?

corrompirent & les préparèrent à la ſervitude. Juſques là on ne peut raiſonablement imaginer que le ſyſtême d'oppreſſion introduit dans l'orient ait prévalu chez eux, ſur-tout dans ces premiers tems de pauvreté & d'indépendance [a].

Heureuſe ſituation de la Grèce pour le commerce.

Les Phéniciens, étant régardés comme les premiers navigateurs & les premiers commerçans de l'ancien monde, on croit communément que ce fut l'exemple des colonies Phéniciennes qui apprit aux Grecs à braver les dangers de la mer, & à établir des rapports de commerce entr'eux ainſi qu'avec les nations étrangères. Mais il ſuffit de jetter un coup d'œil ſur la géographie de la Grèce, pour voir combien le commerce, dans ce pays fortuné, pouvoit naturellement s'élever de lui-même & faire les plus grands progrès ſans le ſecours des étrangers. Le continent, baigné par la mer de trois côtés, eſt environné par des îles ſans nombre où l'on trouve les meilleurs ports. La variété du ſol & des productions y eſt plus conſidérable peut-être que dans aucune autre partie du monde d'une étendue égale. Les côtes de la Méditerranée, qui préſentent l'aſpect de ces belles contrées,

---

[a] Voyez les principes établis par Tacite, de Mor. German.

autrefois ſi floriſſantes, ſont plus acceſſibles aux Grecs qu'à aucune nation voiſine. Il paroît cependant, d'après l'hiſtoire, que ces peuples ne profitèrent pas ſitôt de l'heureuſe ſituation de leur pays ou des exemples que l'on ſuppoſe leur avoir été donnés par les Phéniciens.

Cironſtances qui retardèrent les progrès de ſociété en Grèce.

Pluſieurs circonſtances conſpirèrent à prolonger l'enfance de leur nation & à retarder, pendant pluſieurs ſiècles, leurs progrès dans le commerce, ainſi que dans l'agriculture & les autres arts utiles. La ſurface de la Grèce eſt plus entrecoupée de petites baies & de ruiſſeaux, & plus hériſſée de montagnes & de promontoires, que celle d'aucune autre partie de l'Europe. Ces diviſions naturelles tenoient les différentes communautés dans un état habituel de déſunion & d'hoſtilités. Les idées de leur ancienne parenté & de leur commune origine, s'affoiblirent ou s'effacèrent par l'affluence des étrangers. Ils ne pouvoient voyager au-delà de leur petit territoire ſans être expoſés aux inſultes d'un ennemi. Ces inſultes excitoient le reſſentiment; on ſe faiſoit mutuellement des outrages; chaque ville étoit en guerre avec ſes voiſins; tel étoit l'inconvénient attaché à la petiteſſe de tous ces états ſéparés. Cette circonſtance qui, dans les ſiècles heureux de la Grèce, tendoit à vaincre

Coup-d'œil ſur cette contrée.

Petiteſſe des différens Etats.

la force de l'habitude & de l'opinion, & à donner cette noble émulation ſi favorable aux progrès de la vertu & des ſciences, produiſit, dans des tems moins fortunés, un effet totalement oppoſé, en étouffant les ſemences de l'ordre & en arrêtant les foibles efforts des arts & de l'humanité.

Les métaux, deſtinés originairement à ſeconder les paiſibles travaux de l'homme, furent convertis en inſtrumens de dommage & de deſtruction; & tandis que le pays étoit ravagé par le fer, la mer étoit couverte de pirates. Les Phéniciens, les Cariens, & les Habitans des îles Grecques en général, regardoient la navigation, non comme un moyen d'unir les peuples par une correſpondance mutuelle de commerce, mais comme un expédient très-favorable pour mettre les nations guerrières & pauvres, à portée de piller les riches territoires de leurs tranquilles voiſins. Quoique dans les premiers temps l'aſpect morne & aride des côtes de la Grèce eût dû repouſer l'avarice des Flibuſtiers, néanmoins ces côtes furent continuellement infeſtées par des déprédations navales, à cauſe de la proximité de leur ſituation & des cargaiſons précieuſes d'eſclaves robuſtes que l'on y faiſoit en quantité. Les places ſituées près du rivage &

Les côtes ravagées par les Pirates.

ſans fortifications, ſe rendoient ſans réſiſtance; les fruits de leur pénible induſtrie étoient pillés ou détruits, & la portion la plus utile de leurs habitans traînée en captivité. La pratique de la piraterie & des invaſions ſur les côtes maritimes ne fût pas ſeulement une reſſource de la guerre, ſuggérée par la néceſſité ou par une juſte vengeance, mais elle devint une profeſſion ordinaire, qui, bien loin d'être regardée comme déshonorante, donnoit au contraire beaucoup de gloire & de réputation à ceux qui l'exerçoient avec intelligence & courage [a].

L'intérieur du pays envahi par les Sauvages.

Durant cet état de trouble & de diſcorde, les arts de la paix furent entièrement négligés, & la Grèce étoit ſur le point de tomber dans la barbarie la plus groſſière, par ſes diſſentions domeſtiques. Les irruptions des Thraces, des Amazones & d'autres ſauvages ſeptentrionaux, menaçoient d'accélerer ce triſte événement & de completer la ruine des infortunés Hellenes [b].

---

[a] Thucydid. l. 1. ὁις κοσμος τε τὸθραν. L'explication dans le texte paroît s'accorder davantage aux mœurs des Grecs de ce tems, que celle des Scholiaſtes, qui a été traduite par M. de Rochefort, « *chez qui la piraterie étoit exercée avec une certaine probité* ». Mém. de l'Acad. verſ. 39. [b] Lyſias, Orat. Funeb.

Mais on obſerve, dans le cours des choſes humaines, que la meſure du bien ou du mal, lorſqu'elle eſt à ſon comble, porte les hommes à craindre ou à eſpérer une révolution ſubite dans leur fortune. Ce ſentiment naturel, quoique ſujet à s'égarer par la crédulité & la ſuperſtition, eſt fondé ſur la baſe ſolide de l'expérience. Les élémens des projets les plus utiles ſont toujours inſpirés par la néceſſité, ſouvent même par les calamités. Les incurſions des Sauvages montagnards de la Thrace, & d'autres barbares plus éloignés, (dont la cruauté deſtructive peut aiſément ſe comprendre par les ravages, ſans exemple, que commirent les Amazones elles mêmes), [a] occaſionnèrent la première inſtitution qui rétablit alors la tranquillité de la Grèce & poſa les fondemens de ſa grandeur future.

Circonſtances qui tendoient à civiliſer la Grèce.

Les cantons ſeptentrionaux de la Theſſalie étant, particulièrement, expoſés aux courſes des

[a] Les Amazones. Voyez Lyſias. Orat. Funeb. & Hérodot. Paſſim. L'exiſtence de ces femmes guerrières ne fut révoquée en doute que du tems de l'Empereur Adrien, ainſi que nous l'apprenons d'Arrien; mais ce qui eſt rapporté par les Hiſtoriens judicieux & ſages que nous venons de citer, paroît ſuffiſant pour diſſiper toute eſpèce de doute. Voyez Arrien. Expédit. Alexand. l. 7, p. 156.

barbares, les petits Princes de cette province firent une confédération entr'eux pour leur défenſe mutuelle [a]. Ils s'aſſembloient dans le printems & en automne, aux Thermophyles, canton qui devint ſi célèbre enſuite, & qui étoit gouverné alors par *Amphictyon*, l'un des deſcendans de Deucalion, & dont le nom eſt immortaliſé par celui du conſeil *Amphictyonique*. Les avantages que les confédérés retirèrent de cette précaution furent bientôt remarqués de leurs voiſins. Les peuplades de l'intérieur des terresac cédèrent à leur alliance; &, vers le milieu du quatorzième ſiècle avant J. C., Acriſius, Roi d'Argos & les autres Princes du Péloponèſe furent admis à partager les avantages & la ſécurité de cette importante aſſociation.

Origine du conſeil Amphictyonique.

Les Amphictyons, paroiſſent s'en être tenus long-temps au premier but de leur inſtitution. Les états dont les meſures étoient dirigées par cette aſſemblée ſe trouvèrent ſuffiſamment occupés à défendre leur propre territoire; & pendant près d'un ſiècle il n'entreprirent aucune expédition générale hors de leur pays. Mais on ne devoit pas s'attendre que leur activité impatiente, pût ſe borner à la guerre défenſive.

L'expédition des Argonautes. A. C. 1263.

[a] Marm. Oxon. 2. 5.

L'établiſſement des Amphictyons réuniſſoit les chefs les plus diſtingués par la naiſſance & le courage. La gloire & l'émulation leur inſpirèrent l'ardeur des armes, & la vengeance dirigea ces armes contre les barbares. Jaſon, Admete & d'autres petits chefs de la Theſſalie [a], ayant équipé une flottille dans le port voiſin de Jolcus, (& particulièrement le navire *Argos*, d'une grandeur & d'une conſtruction ſupérieures & inconnues juſqu'alors), furent animés du noble déſir de viſiter les pays étrangers, d'y fonder des colonies, dans les endroits les plus délicieux, & de faire rejaillir ſur leurs habitans, les injures que la Grèce avoit ſouffertes des étrangers [b]. Les Princes du nord ayant proclamé ce grand projet, dans toutes les provinces de l'intérieur des terres & du midi, la plus belle jeuneſſe de la Grèce ſaiſit cette occaſion de ſignaler ſa valeur, & s'aſſembla en foule autour de l'étendard de la gloire [c]. Pelée, Tydée, Telamon, & en général les pères de ces chef-héros, qui, dans le ſiècle ſuivant, ſe diſtinguèrent avec tant d'éclat aux plaines de Troye, furent comptés au nombre

[a] Il eſt fait mention de leurs noms dans Apollodorus, Diod. de Sic. Pindar, Apollonius, &c.

[b] Hérodot. l. 1. Diodor. de Sic. l. 4.

[c] Pindar, Pythic. 4.

des conducteurs de l'entrepriſe. Ils étoient accompagnés de l'élite des guerriers & des plus habiles prophètes de leurs tribus reſpectives; par Eſculapes, cet illuſtre inventeur de l'art de guérir; & par le divin orphée [a], dont le génie ſublime étoit digne de célébrer les merveilles de leurs aventures.

Au reſte, ces aventures ont été trop ornées de fictions & trop embellies des graces de la poëſie, pour devenir propres à une compoſition hiſtorique. Les deſſeins des Argonautes étoient voilés ſous la phraſe allégorique ou au moins équivoque « *d'enlever la Toiſon d'or* »; ce qui pourroit aiſément s'expliquer, ſi nous admettons qu'il étoit queſtion ici des toiſons de laine que les habitans des rives méridionales de l'Euxin étendoient pour ramaſſer les particules d'or charriées par les torrens du mont Caucaſe [b]. D'un autre

[a] Le témoignage de Platon, de Répub. l. 10. D'Iſocrat. in Buſirid. atteſtent ſuffiſamment la réputation poëtique d'Orphée. L'Argonautica, & d'autres ouvrages qui lui ſont attribués, ont été recueillis par Eſchenbachius, & publiés à Nuremberg en 1702. Mais il paroît, d'après un grand nombre de circonſtances, relevées en partie par Fabricius. Bib. Græc. vol. p. 120; que ces productions ſont d'un âge beaucoup plus rapproché de nous.

[b] Strabon, l. 11, p. 499.

côté, cette explication a été préſentée ſous tant de langages différens, par les anciens écrivains, que chacun des modernes qui examine ce ſujet peut ſe croire autoriſé à former de nouvelles conjectures. Mais en oppoſition aux conjectures les mieux reçues, nous pouvons haſarder d'affirmer que le voyage des Argonautes en Colchide, ne fut point entrepris dans la vue d'établir un plan de commerce [a], ni de chercher des mines d'or, encore moins d'apprendre l'art imaginaire de convertir les autres ſubſtances en ce métal précieux [b]. De pareils motifs ſuppoſent un degré de ſpéculations & de combinaiſons déliées, auquel la jeuneſſe galante, mais ignorante, de la Theſſalie, ne pouvoit pas atteindre. Le véritable objet de l'expédition peut ſe découvrir par les conſéquences qui en réſultèrent. Les Argonautes combattirent, firent des conquêtes & pillèrent [c]; il fondèrent une colonie ſur les bords de l'Euxin [d], & emmenèrent en Grèce une fille du Roi de Colchos, la célébre Medée, [e] qui étoit d'extraction Egyptienne

---

[a] Euſtach. in Homer.

[b] Suidas, Mémoires de l'Acad. v. 9. Expéd. Argon.

[c] Diodor. *ibid.*

[d] Xénoph. Anabas. [e] Euripid. Med.

&

& dont les crimes & les enchantemens ſont condamnés à une eternelle infamie, dans l'immortelle ouvrage d'Euripides.

Malgré tant de fictions romaneſques, qui défigurent l'hiſtoire des Argonautes, leur entrepriſe paroît avoir été ſuivie d'un effet heureux, ſur les manières & le caractère des Grecs. A dater de cette célèbre expédition, on les voit, non-ſeulement, former des projets plus vaſtes & plus hardis, mais tendre, d'un pas rapide & décidé, vers la civiliſation & les arts. Des chefs inquiets & inſociables, dont les liaiſons les uns avec les autres n'avoient ordinairement pour but que d'aller enſemble à la guerre, avoient donné carrière, juſques-là, aux paſſions ſanguinaires qui caractériſent les barbares [a]. La force & le courage étoient preſque les ſeules qualités qu'ils admiraſſent ; ils combattoient & pilloient, à la tête de leur tribus reſpectives, tandis que les habitans des diſtricts voiſins n'étoient regardées que comme des objets deſtinés à aſſouvir leur rage & à ſatisfaire leur rapacité. Mais ces guerriers farouches ayant

Conſéquences importantes de l'expédition des Argonautes.

Changement de mœurs.

[a] C'étoit l'âge de fer décrit par Héſiod. Oper. & Di. l. p. 1, p. 142-155, & par Plutarq. dans la vie de Théſée.

exercé enſemble leur valeur dans des expéditions lointaines, ſentirent la néceſſité d'acquérir des vertus plus aimables & d'adopter des notions plus juſtes ſur l'intérêt public; afin de pouvoir prétendre plus ſûrement à l'eſtime de leurs égaux. Le courage militaire & l'adreſſe pouvoient leur obtenir les reſpects de leurs compagnons, puiſque la ſûreté de la petite communauté dépendoit ſouvent de l'habileté du chef; mais lorſque pluſieurs tribus ſe furent réunies en une ſeule; la valeur de ceux qui commandoient influa bien moins ſur le ſort de l'aſſociation. L'émulation & l'intérêt rendoient naturellement tous ces chefs auſſi jaloux l'un de l'autre qu'avides des applaudiſſemens publics; & pour mériter ces éloges, il falloit ennoblir l'éclat du courage par des vertus plus précieuſes [a], la juſtice & l'humanité.

L'âge héroïque.

Lorſque cette carrière glorieuſe fut ouverte à l'ambition des Grecs, il la parcoururent avec

---

[a] Héſiode marque ce changement dans les mœurs. Il arriva dans l'intervalle de l'expédition des Argonautes & du ſiége de Thèbes, puiſque c'eſt à l'occaſion de ce ſiége qu'il parle du premier exploit de ſa nouvelle race d'hommes γενος δικαιοτερον και αρειον qui y fut engagée. Voyez Héſiod. Oper & Dies. l. v. 155-165.

un ſuccès égal à leur ardeur. Les exploits innombrables d'Hercule, de Théſée & des divins fils de Léda [a], furent entrepris avec une infinité de peines & de dangers, pour aſſurer l'intérêt & le repos, non de leurs tribus particulières, mais de la confédération générale. Les bois & les montagnes de la Grèce étoient remplis de lions, de ſangliers & d'autres animaux féroces [b],

---

[a] » Afin d'obtenir les fruits immortels du mérite », dit Ariſtote dans ſa belle Ode, à la vertu,

ὁ διος Ηρακλης ,
Λησας τε καροι πολλα ανετλασαν,
Εργοις σαν αγρευοντες δυναμιν
Σοις δε ποθοις Αχιλλευς ,
Αιας τ'Αιδου δομον ηλθον.

Cette Ode, qui eſt conſervée dans Diogène Laërce, dans Ariſtote & dans Athénée, l. 15, chap. 16, prouve que le génie du Stagyrite étoit auſſi élevé qu'éclairé; & que, tandis qu'il embraſſoit le cercle entier des Sciences, il étoit encore capable d'atteindre, dans la Poëſie lyrique, au vol ſublime de Pindare & d'Horace. Ce dernier avoit probablement en vue Ariſtote dans l'Ode 3, 6, 3.

Hac arte Pollux & vagus Hercules
Innixus, arces attigit igneas.

[b] Héſiode décrit dans le bouclier d'Hercule un ſan-

qui ſouvent ſortoient de leurs cavernes & répandoient la terreur & la déſolation dans les vallées d'alentour. Les vallées mêmes enfantoient des hommes d'une force particulière & d'un courage barbare, qui profitoient de la foibleſſe du gouvernement pour commetre des actes horribles de violence & de cruauté. Les premiers héros de la Grèce, animés plutôt par la noble ardeur d'être utiles, que par un eſprit romaneſque de chevalerie, ſe liguèrent entre eux pour remédier aux maux qui menaçoient l'exiſtence de la ſociété. Leurs aventures ont été ſans doute embellies par l'imagination brillante des Poëtes & des Orateurs; mais elles ſeront toujours des monumens éternels de cette magnanimité généreuſe, qui ſacrifie l'amour naturel du repos & du plaiſir, au déſir d'être utile en acquérant de la réputation & de la gloire [a].

La guèrre de Thèbes.

Les loix de la guerre & celles de la paix ſe

glier combattant contre un lion, & ayant preſque l'avantage du combat.

Cet animal n'étoit pas moins terrible ſur la côte oppoſée de l'Aſie, qu'en Grèce, comme nous l'apprenons d'Hérodote, l. 1, chap. 34 & ſuivans.

[a] Pauſan, l. 1. Iſocrat. Hellen. Encom. & Panégyr. Lyſias & Démoſthène. Orat. Funèbr.

perfectionnèrent par degrès & marchèrent de front avec les progrès de l'humanité.

La première entrepriſe générale, qui ſuivit l'expédition des Argonautes, prouve que toutes les communautés ainſi que les individus, avoient déjà commencé à reſpecter les vertus les plus eſſentielles au bonheur public. La guerre de Thèbes a mérité, par cette raiſon, d'être rapportée; tandis que les anciennes hoſtilités entre les tribus des Hellenes, dont la juſtice n'étoit pas même le prétexte, & dont les motifs étoient ſeulement la brutalité & l'avarice, ſont généralement condamnées à l'oubli. Le mépris d'un ancien oracle, les crimes involontaires d'Œdipe & la cruauté dénaturée de ſes fils entraînèrent la famille royale de Thèbes dans ce labyrinthe de calamités & d'infortunes, devenues, dans tous les ſiècles, depuis Sophocles [a] juſqu'à Voltaire, les ſujets principaux de la muſe tragique. Etéocles & Polynices ayant hâté la mort d'Œdipe, leur malheureux père, convinrent de porter

[a] J'aurois pu citer Æſchyle, dont la tragédie « les ſept contre Thèbes », eſt fondée ſur l'hiſtoire rapportée dans le texte. Mais le nom de Sophocles rappellera plus aiſément à l'eſprit du lecteur l'Œdipe Tyran, & particulièrement l'*Œdipus Colonæus*.

tour-à-tour le ſceptre Thébain. Etéocles, en ſa qualité d'aîné, régna la première année; mais ſon caractère ambitieux, corrompu par les honneurs de la royauté, refuſa de réſigner le trône à ſon frère, au tems convenu. Polynices, ſon rival, épouſa la fille d'Adraſte Roi d'Argos, qui le mit en état de faire valoir, par la force des armes, ſes juſtes prétentions. Les Princes alliés, renforcés par Tydée, Capanée, & trois autres Chefs, marchèrent à Thèbes à la tête de ſept troupes d'hommes armés, qui inveſtirent les ſept portes de la ville. Les Thébains, aigris d'impatience en ſe voyant confinés dans les murs d'une place, mal pourvue d'ailleurs, cédèrent à l'ardeur martiale d'Etéocles, & repouſsèrent les aſſaillans par une vigoureuſe ſortie, dans laquelle les plus illuſtres combattans périrent, ainſi que les deux frères ennemis. La cauſe de la guerre ayant ceſſé par cette horrible cataſtrophe, les Argiens demandèrent la permiſſion d'enterrer leurs morts; mais les Thébains, irrités contre eux, leur firent une réponſe, qui, ſuivant les principes de ces tems-là choquoit les devoirs de la nature & les préceptes de la Religion. Dans cette extrémité, Adraſte, le ſeul chef qui

reſtoit depuis la bataille, eut recours à la piété des Athéniens. Ceux-ci, ſans être dirigés par aucun motif d'ambition ni d'intérêt, prirent les armes pour la défenſe de la juſtice publique, & forcèrent les Thébains à accorder les triſtes & derniers honneurs aux cendres de leurs ennemis [a]. Dix ans après, les fils de ces mêmes chefs, qui avoient péri devant Thèbes, reſſentirent, avec toute l'horreur d'une rage religieuſe, les indignités ſacrilèges qui avoient été faites aux mânes de leurs pères. Ils aſſiégèrent de nouveau cette cité criminelle, ravagèrent ſon territoire, égorgèrent ou traînèrent en eſclavage une grande partie de ſes habitans, & contraignirent le reſte à reconnoître pour leur Roi le fils de Polynices, qui n'étoit encore qu'un enfant [b].

Circonſtances qui contribuèrent à la tranquillité intérieure des états de la Grèce.

Dans leurs progrès vers la civiliſation, les Grecs apperçurent l'avantage d'une confédération politique, avant qu'ils fuſſent capables de comprendre ceux d'une union civile. La néceſſité de pourvoir à leur défenſe contre les at-

[a] Lyſias. Orat. Funebr.

[b] Conſer. Homer. l. 4, v. 337, & paſſim. Héſiod. Op. & Di. Æſchyl. Septem contra Thebas. Lyſias. Orat. Funeb. Statius Thebaïd. Apollodor. l. 3. Diod. l. 4. Pauſan. in Bœotic.

taques d'un ennemi étranger, & les mouvemens naturels de l'intérêt & de l'ambition, firent naître cette idée d'une association fédérative entre différentes communautés, avant que les membres d'aucun état particulier eussent été suffisamment unis dans un système de police domestique. Différens amas de villes & de villages, situés dans des vallées tortueuses, divisés par de hautes montagnes, reconnoissoient l'autorité des Rois ou Chefs qui conduisoient leur jeunesse guerrière à la gloire & aux périls. Appelés aux armes contre des ennemis étrangers, ils couroient en foule autour de l'étendard de ce Chef, & recevoient ses ordres dans le camp avec une entière soumission. Mais lorsque nulle cause commune n'excitoit leur émulation ou leur valeur, les habitans de chaque petit territoire ne reconnoissoient plus aucune juridiction, & les sujets respectifs du même Prince terminoient souvent leurs querelles par la voie des armes [a].

L'exemple des Crétois.

Pour cimenter l'union de ces communautés par des loix & un gouvernement, il falloit une communication avec quelque peuple plus cultivé, chez lequel les heureux effets d'une association

[a] Thucydid. l. Plut. in Theseo.

civile fussent devenus très-sensibles. Un exemple de cette nature se rencontra à-propos dans les sages institutions & dans la police des Crétois. Leurs réglemens civils sont représentés, non-seulement comme les plus anciens, mais comme les meilleurs qui furent jamais établis dans aucune partie du territoire des Grecs [a]. L'île célèbre, à laquelle la fable a conféré l'honneur suprême & imaginaire d'avoir donné naissance à quelques-uns des Dieux de la Grèce [b], méritoit réellement celui d'avoir communiqué à cette contrée plusieurs institutions utiles. Elle avoit été peuplée autrefois, comme nous avons eu occasion de l'observer déjà, par une colonie de Doriens: elle avoit reçu de la Grèce, à différentes époques, des nouveaux Colons, & elle jouissoit de deux avantages que les Grecs du continent ne pouvoient avoir; sa situation isolée l'exposoit, à la vérité, aux déprédations navales, mais la délivroit, du côté de terre, de ces incursions de barbares qui bouleversoient & désoloient souvent la mère-patrie. Quelques mariniers de Crète avoient été transportés autre-

Circonstances particulières de cette île.

[a] Plat. de Leg. & in Minoe. Pol. l. 2. Plut. in Lycurg.

[b] Hésiod. Théog.

fois, par un vent favorable, des rivages de cette île, jusques dans la capitale de l'Egypte. La facilité de cette communication introduisit ainsi entre les deux contrées un commerce habituel, dans lequel les barbares insulaires n'avoient rien à perdre & tout à gagner. Rhadamante [a], & quelques autres de leurs premiers Rois ou Chefs, que l'intérêt ou la curiosité conduisit en Egypte & en Orient, paroissent avoir eu la sagacité d'observer, & l'intelligence de saisir plusieurs inventions & institutions qu'ils trouvèrent dans ces royaumes puissans & civilisés, pour s'en servir habilement à affermir leur propre autorité, & à réprimer les passions fougueuses de leurs compatriotes.

Le vieux Minos.

Le vieux Minos est particulièrement remarqué pour avoir perfectionné cet utile projet. Le nom équivoque de fils de l'Océan, que les Poëtes lui ont donné [b], & qui pourroit dériver naturellement de ses fréquens voyages sur mer, nous laisse dans l'incertitude sur son origine, & nous ignorons s'il étoit étranger ou natif de Crète. Il observa, dans les contrées qu'il parcourut, qu'on rendoit à certaines familles, de tems immémorial, des hommages illimités, comme aux vice-gérens

[a] Homer. Iliad. l. 19, v. 172, &c.

[b] Strabon, l. 10, p. 480.

immédiats de la Divinité. Le génie inculte, mais né libre de la Grèce, réjeta toujours ces odieuſes profanations. Il parut cependant poſſible à Minos d'acquérir, pour ſa dignité, cette vénération, qu'il auroit en vain ſollicitée pour ſa perſonne. Nous ne ſommes point inſtruits par quelles vertus civiles ou militaires, il acquit, avant l'établiſſement de ſes loix, une influence extraordinaire parmi les Crétois. Mais comme les eſclaves ſe multiplièrent à un tel degré dans l'île durant ſon règne, que l'Agriculture & les Arts méchaniques étoient exercés par eux ſeuls, c'eſt une raiſon pour conjecturer qu'il avoit été extrêmement heureux dans la guerre contre ſes voiſins, & non moins équitable à partager le butin entre les différentes tribus de Crète qui ſuivoient la fortune de ſes armes. Quoiqu'il en ſoit, il paroît, d'après le témoignage général de l'antiquité, que Minos eut l'art de perſuader à des hommes naturellement crédules & amoureux du merveilleux, & parmi leſquels tout ce qui éblouiſſoit l'imagination annonçoit la préſence d'une Divinité, que leur héros favori étoit admis à la familiarité des Dieux [a]. Un code

[a] Διος μεγαλα σαρισης. Odiſſ. l. 19, v. 176, qu'Ho-

invariable de loix devoit émaner de ces Dieux mêmes, & il étoit chargé par eux de les graver ſur des tables de bronze. C'étoit de Jupiter qu'il avoit reçu le ſceptre de la royauté, comme pour l'inſtituer le promulgateur de ces loix, en l'obligeant lui-même à les reſpecter. Ce fut de l'ordre de ce même Dieu qu'il fonda les cités de Gnoſſe, de Cydonie & de Pheſtus, & qu'il unit tous les ſujets de ſon vaſte domaine, par des inſtitutions également propres à conſerver l'autorité du prince & à maintenir les droits du peuple [a].

Expédition de Théſée en Crète.

L'ordre admirable de cet édifice politique frappa l'œil pénétrant de Théſée, le fils illuſtre d'Egée, Roi d'Athènes, dans ſa célèbre expédition en Crète, durant le règne du ſecond Minos. Ce dernier prince joignoit l'éclat de la réputation militaire à la ſageſſe renommée de ſon auguſte père. Ses forces maritimes ſurpaſſoient les forces réunies de ſes voiſins; il ſoumit pluſieurs des îles d'alentour; & tandis qu'il permettoit à ſes propres ſujets de ravager les côtes de la Grèce, ſous prétexte d'une guerre

---

race traduit : *Jovis arcanis Minos admiſſus.* l. 4. Ode 28.

[a] Strabon, l. 10, p. 480. Plato in Minoe. Diodor. liv. 5.

légitime, il réprimoit avec ſuccès les dépréda-tions des pirates Cariens, Lyciens & Phéniciens, qui avoient été juſques-là ſi fréquentes & ſi deſtructives [a]. Athènes éprouva les effets de ſon pouvoir & de ſon ambition, & fut forcée de ſe ſoumettre à lui envoyer un tribut de ſept jeunes garçons & de ſept jeunes filles [b], qui étoit rigoureuſement exigé par une nation dont la ſubſiſtance dépendoit entièrement du travail de ſes eſclaves. Les Captifs du tribut étoient tirés au ſort parmi le peuple, qui trembloit chaque année, au retour du vaiſſeau *Crétois*. Les mécontens s'élevoient contre le gouvernement d'Egée, qui paroiſſoit ſupporter cette indignité avec trop de ſoumiſſion, lorſque ſon fils, animé d'un patriotiſme héroïque, offrit généreuſement ſa vie pour le ſervice de ſon pays [c]. La réputation de Théſée étoit déjà parvenue aux oreilles de Minos, qui reſpectoit

[a] Thucydid. l. 1.

[b] Odiſſ. l. 11, v. 320, & Virgile, Æneïd. 6.

Tum pendere pœnas
Cecropidæ juſſi miſerum! ſeptena quot annis
Corpora natorum.

[c] *Ipſe ſuum Theſeus pro caris corpus Athenis*
Projicere optavit. — CATULLUS.

ſes vertus; & ce reſpect ſe convertit en admiration, en contemplant le jeune Prince Athénien devenu volontairement ſon captif. Minos le traita avec cette bonté affectueuſe de l'ancienne hoſpitalité; il lui donna ſa fille Ariane en mariage, & déclara les Athéniens libres déſormais d'une contribution auſſi cruelle que ignominieuſe. Théſée recueillit beaucoup de gloire de cette expédition. Le vaiſſeau ſur lequel il avoit fait voile, continua d'être envoyé tous les ans, pendant plus de huit ſiècles enſuite, rendre graces à Apollon, dans ſon île favorite de Délos [a]; & le fortuné voyage de Crète fut célébré & commémoré par des ſacrifices & d'autres cérémonies, juſqu'aux derniers tems de la république d'Athènes [b].

Théſée communique les inſtitutions des Crétois.

Pluſieurs circonſtances extraordinaires, controuvées & imaginées par les poëtes, défigurent cet événement, dont l'authenticité eſt d'ailleurs ſuffiſamment prouvée; & tandis que les amours brutales de l'abominable Paſiphaé & les repas ſanglans du monſtrueux Minotaure [c], ont été

---

[a] Plat. Phædo. [b] Plut. in Theſeo.

[b] *Hic crudelis amor tauri ſuppoſtaque furto Paſiphæ, &c.*

Le judicieux Virgile place ces étranges hiſtoires dans les ſculptures du portique d'un ancien temple.

fidellement tranſcrits d'âge en âge juſqu'à nous, dans les fatiguantes compilations des abſurdes mythologiſtes ; il ſemble qu'aucun des Ecrivains n'ait voulu voir que l'expédition de Crète fût l'origine de la perfection introduite enſuite par Théſée dans le gouvernement athénien. Les inſtitutions & les coutumes de cette île, préſentoient un tableau d'une compoſition plus régulière & d'un coloris plus harmonieux que ce qu'on pouvoit voir dans aucune partie du continent de la Grèce : différentes ſociétés d'hommes libres, tous réunis ſous le même gouvernement, tous égaux entr'eux, & tous ſervis par des eſclaves ; aucune propriété particulière de territoire ; les hommes mangeant à des tables publiques, & leurs familles ſubſiſtant des proviſions communes ; la jeuneſſe formée régulièrement aux exercices de la gymnaſtique, de la navigation & des la guerre ; des mœurs ſévères maintenues par des loix rigoureuſes ; les honneurs accordés, comme une récompenſe, à l'âge & au mérite ſeulement ; enfin la communauté entière reconnoiſſant la prérogative d'un Roi héréditaite qui tenoit ſon autorité de Jupiter, mais qui n'étoit regardé, comme protégé des dieux, qu'autant qu'il continuoit d'obſerver la juſtice & de maintenir les priviléges inaliénables de

ſes ſujets [a]. Frappé des inſtitutions ſalutaires qui régnoient dans cette île floriſſante, Théſée les contempla avec admiration; &, plein des nobles impreſſions qu'elles avoient faites ſur ſon génie, il réſolut, en arrivant au trône de ſon père, de les imiter & de les promulguer dans ſa patrie. L'ignorance des Athéniens n'étoit pas, à la vérité, ſuſceptible de recevoir l'introduction des loix écrites. Mais les villages épars de l'Attique furent bientôt déterminés à adopter les réglemens de la capitale [b]; à s'unir dans des cérémonies communes de Religion; à reconnoître les obligations réciproques des ſujets, & à reſpecter, en tems de paix, comme durant la guerre, la prérogative ſacrée de la Majeſté royale, tandis que cette prérogative aſſuroit elle-même le droit des citoyens.

Elles ſont répandues de-là dans toute la Grèce.

Ces inſtitutions, ainſi établies dans l'Attique par l'exemple de la Crète & la ſageſſe de Théſée, furent inſenſiblement adoptées par les provinces voiſines [c]. Au commencement de la guerre de Troye tous les états de la Grèce avoient em-

---

[a] Ariſtot. Polit. l. 2, c. 9, &c. Strabon, *ibid.* Plato de leg.

[b] Tucydid. l. 2 Plut. in Theſeo.

[c] Dionyſ. Halic. liv. 5.

braſſé

braſſé un ſyſtême uniforme de gouvernement, en conciliant l'eſprit indépendant de l'Européen libre avec le caractère reſpectueux de l'Egyptien, & la ſuperſtition de l'Aſiatique [a]. Cette ſingulière forme de conſtitution dont les matériaux ſembloient incompatibles entr'eux, ſe trouva cependant très-propre aux grands exploits & aux entrepriſes vaſtes; & il n'eſt pas douteux que l'autorité divine, quoique limitée des Rois, n'ait contribué, en s'occupant ſans ceſſe des moyens d'adoucir la férocité des Grecs, à opérer cette étonnante harmonie. Sans cela on ne pourroit comprendre comment ces chefs étoient parvenus à raſſembler ſous leurs étendards au-delà de cent mille barbares indiſciplinés & à les amener au point, non-ſeulement de leur avoir fait entreprendre un voyage très-long & très-difficile, mais de les retenir malgré leur répugnance & leur impatience, pendant dix années conſécutives, au ſiége de Troye.

Elles rendent les Grecs capables d'entreprendre la guerre de Troye.

Avant d'examiner les cauſes & les incidens de ce ſiége célèbre, il eſt important de jeter un coup d'œil ſur les forces & les reſſources des deux nations qui alloient ſe heurter avec tant d'acharnement, l'une contre l'autre. Excepté les pro-

Deſcription de la Grèce.

Sa force & ſes reſſources.

[a] Homer. Paſſim.

vinces d'Epire & de Macédoine, qui reſtèrent long-temps incultes & barbares, les poſſeſſions continentales des Grecs étoient à peu-près égales à l'Ecoſſe en étendue, mais marquées par des traits plus hardis & favoriſées d'un climat plus doux. Tout le pays eſt preſque diviſé également dans ſa longueur, par deux golfes oppoſés, reſſerrans entr'eux une chaîne circulaire de montagnes & de rochers, de la largeur de cinq milles, dans la péninſule du Péloponèſe, & le territoire s'étendant au nord, de l'extrémité de l'iſthme de Corinthe, vers les frontières méridionales de la Macédoine [a]. Le Péloponèſe dont la longueur eſt à peine de deux cents milles, & la largeur de cent quarante, eſt par-tout traverſé de montagnes, particulièrement de celles du Zarex & du Taygete. Dans les ſiècles floriſſans de la Grèce, cette petite péninſule contenoit ſept communautés indépendantes, dont la puiſſance & la réputation n'étoient point égales entr'elles, & qui étoient rangées dans l'ordre ſuivant : le grand territoire de la Laconie, très-inégal & très-diverſifié ; la vallée fertile d'Argos ; la côte étendue de l'Achaie ; l'iſthme de Corinthe, qui, quoiqu'étroit, étoit très-commerçant ; la région intérieure & montagneuſe de l'Arcadie ;

[a] Strabon, l. 7

& enſemble les contrées de l'Elide & de la Meſſenie, dont le terrain plus uni eſt plus propre au labourage qu'aucune autre province du Péloponèſe [a]. Les poſſeſſions Grecques, au-delà de l'iſthme Corinthien étoient plus conſidérables, s'étendant deux cents ſoixante milles de l'eſt à l'oueſt, & cent cinquante, du nord au ſud: elles étoient naturellement diviſées par les longues & tortueuſes montagnes d'Olympe, de Pinde, d'Oeta & d'Oſſa, en neuf provinces ſéparées, qui pendant les ſiècles célèbres de la liberté de la Grèce, furent occupées par neuf républiques indépendantes. On y comprenoit les plaines vaſtes & fertiles de la Theſſalie & de la Béotie, qui, dans les premiers temps furent très-expoſées aux inondations, & qui furent enſuite particulièrement ſujettes aux tremblemens de terre, par rapport à la grande quantité de cavernes & de ſouterrains qui s'y trouvoient; le territoire de l'Attique, moins fertile, mais plus à l'abri de ces cataſtrophes; les provinces occidentales de l'Etolie & de l'Acarnanie environnées d'un côté, par des mers dangereuſes, & confinées, de l'autre, par des montagnes preſqu'impraticables; & enfin les quatre petits

[a] Strabon, *ibid.* & Pauſan. Meſſen.

diſtricts de la Phocide, de la Doride, de la Locride, & de Mégare, qui étoient parſemés de rochers de toutes parts [a].

On a obſervé que ces noms & ces diviſions, qui reſtèrent juſques dans les derniers âges, ſont indiqués très-exactement par Homère, dont les poëmes continuèrent les ſiècles ſuivans, à être regardés comme des archives & un code légal, auquels les communautés voiſines en appelloient pour ajuſter leurs différens, ſur les limites reſpectives de leurs territoires [b]. Cette obſervation, cependant, doit être modifiée par deux exceptions principales. Durant la guerre de Troye, la province de Theſſalie qui étoit d'une grande étendue, fournît au-delà de la quatrième partie de l'armée des Grecs, & fut diviſée entre pluſieurs chefs guerriers. On pouvoit naturellement eſpérer, tandis que l'agriculture & le pâturage étoient les occupations principales, qu'un pays abondant en plaines & en prairies, devoit être très-peuplé & très-puiſſant [c]. Lorſque le commerce, la navigation & les arts mécaniques enrichirent & ornèrent enſuites les contrées intérieures & méridionales

---

[a] Strabon, *ibid.* [b] Plut. in Solon.
[c] Plato. in Menon.

de la Grèce, le diſtrict de la Theſſalie, ſitué au nord, perdit ſon ancienne prééminence. La ſeconde exception provenoit du pouvoir très-étendu de la famille de Pelops, qui avoit acquis, ainſi que nous l'avons déja dit, par des alliances & de riches ſucceſſions, la domination des parties ſeptentrionales & orientales du Péloponèſe, contenant autrefois différentes principautés indépendantes & diviſée de rechef, après lès infortunes d'Agamemnon & de ſa famille, entre les républiques de Sparte, d'Argos, de Corinthe & de l'Achaie.

Nombre des vaiſſeaux & des troupes des Grecs.

D'après cette vue générale du pays de la Grèce, on ne ſera pas ſurpris, que, dans un temps où tout homme bien conſtitué étoit ſoldat, elle ait pû lever une armée de cent deux mille hommes. Les Acarnaniens furent les ſeuls qui, pour des raiſons reſtées inconnues, n'envoyèrent point de forces devant Troye; mais le continent fut ſecondé par les généreux efforts de Crète, de Rhodes & de pluſieurs autres îles plus petites, qui étoient ſoumiſes à des Princes particuliers ou à la vaſte domination d'Agamemnon. Les vaiſſeaux raſſemblés pour tranſporter ces forces en Aſie, ſe montoient à douze cents voiles. Ils étoient équipés à peu de frais, & conſtruits avec fort peu d'induſtrie; ſans

pont, ſans ancres & avec un ſeul rang de rames pour les faire mouvoir. L'enſemble varioit par des vaiſſeaux de différentes grandeurs; les uns contenoient cent vingt hommes & les autres ſeulement cinquante; & il paroît par leurs manœuvres & par leurs diſpoſitions dans les débarquemens & les campemens, que l'art militaire, tel qu'il étoit pratiqué dans ces temps éloignés, n'étoit pas plus avancé que l'art groſſier de l'ancienne navigation [a].

Deſcription de la Troade ou Baſſe-Phrygie.

Le célèbre royaume de Priam, contre lequel cet armement étoit dirigé, occupoit les bords orientaux de l'Helleſpont, la côte méridionale de la Propontide, & les rivages ſeptentrionaux de la mer Ægée. La domination Troyenne s'étendoit dans une longueur de deux cents milles, depuis le fleuve Eſepus juſqu'au promontoire de Lectum; mais ſa largeur étoit moins conſidérable; ſe trouvant reſſerrée inégalement entre trois mers & les branches élévées du mont Ida. Cette délicieuſe & pittoreſque contrée qui ſurpaſſoit la Grèce par la fertilité de ſon ſol & la douceur de ſon climat [b], étoit diſtinguée ſous le nom d'Helleſpontide,

---

[a] Thucydid. *ibid.* Homer. Paſſim.

[b] Hipporat de loc.

de la grande province intérieure, apellée communément Phrygie [a]. La Phrygie mineure, ou l'Helleſpontide fut habitée, ſuivant la tradition, par une colonie Grecque, environ deux cents ans avant la guerre de Troye. La conformité de religion, de langage & de manières, juſtifioit ſuffiſamment cette opinion, & ſemble avoir décidé ceux qui ont fait les plus ſavantes recherches ſur l'antiquité, à regarder, non-ſeulement les Troyens, mais les Lyciens & les Pamphiliens, comme des branches éparſes de la nation Hellenique [b], que l'éloignement des lieux avoit inſenſiblement diſtraites de toute communication avec la ſouche primitive. Les Grecs Aſiatiques n'étoient expoſés à aucunes de ces circonſtances défavorables dont on à déjà parlé, & qui retardèrent long-temps les progrès de leurs frères d'Europe. Les plaines vaſtes & fertiles de l'Aſie leur offroient plus de moyens que la Grèce n'en avoit, pour former des royaumes puiſſans; & au lieu d'être inquiétés & endommagés par les incurſions continuelles des ſauvages du nord, ils jouiſſoient du voiſinage des Phrygiens & des Lydiens, chez qui l'abon-

Hiſtoire de cette contrée.

[a] Strabon, l. 13.

[b] Hérodot. l. 7. Strabon, l. 14.

dance & la paix fleuriſſoient depuis la plus haute antiquité [a]. Ainſi, en conſidérant, d'un côté, que l'habitude de la langue & des uſages de la Grèce avoient prévalu dans cette contrée, &, de l'autre, le nom de cette contrée même, on eſt parfaitement autoriſé à croire que les Troyens étoient une race mêlée de Grecs & de Phrygiens, raſſemblés par Dardanus, l'ancêtre au cinquième degré du vieux Priam.

Cet aventurier dont Homère a laiſſé l'origine incertaine, en le déſignant ſous le nom de fils de Jupiter [b], fonda une ville ſur une des branches occidentales du mont Ida, dominant une plaine fertile & délicieuſe, arroſée des eaux immortelles du Scamandre & du Simoïs [c]. Le nouvel établiſſement fleurit ſous ſon fils, l'opulent Erichthonius, qui, par ſon habileté à faire valoir des haras, fourniſſoit tous les royaumes voiſins de chevaux d'une race ſupérieure. Tros, ſon ſucceſſeur laiſſa ſon nom au territoire qui fut enſuite appelé la Troade, & en même-temps à la célébre cité d'Ilion, que ſon fils Ilus, avoit

---

[a] Hérodot. l. 1. Dionys. Halic. l. 1. Suidas in voc. Ανναχος.

[b] Iliad. 25, 215.

[c] Homer. Iliad. 20, v. 216, &c. Strabon, l. 13.

batie dans la plaine voiſine, après avoir quitté ſa réſidence de la montagne. Laomedon, le ſucceſſeur d'Ilus fortifia la ville d'Ilion, ou Troye, par des murs d'une hauteur & d'une épaiſſeur ſi extraordinaires, que dans le langage & l'opinion de ces temps là, on les croyoit l'ouvrage des dieux [a]. Mais, ſoit qu'il eût fruſtré les divinités auxiliaires, qu'on lui ſuppoſoit, des récompenſes & des ſacrifices qu'il leur avoit promis, ou que, pour fournir aux dépenſes de cette entrepriſe, il eût dépouillé les monumens & les tombeaux ſacrés, il eſt certain que Laomedon fut regardé comme ſacrilége, & que l'origine des calamités éprouvées par ſes deſcendans fût attribuée à ſon crime.

Règne de Priam.

Son fils Priam jouit, néanmoins, des dons de la fortune & de la proſpérité de ſon pays, un grand nombre d'années avant que la colère des dieux tombât ſur lui. Arrivé à la plus haute vieilleſſe, dans la paiſible poſſeſſion du trône, il ſe voyoit entouré d'une famille nombreuſe & floriſſante, chéri de ſes ſujets & reſpecté de ſes voiſins. Ce Prince aimable, mais trop indulgent, étoit deſtiné à reſſentir les plus cruelles angoiſſes de la misère humaine.

---

[a] Homer. & Strab. *ibid.*

Cauſes de la guerre de Troye.

Une haine héréditaire ſubſiſtoit entre les ancêtres de Priam & ceux d'Agamemnon, depuis que ces derniers avoient quitté leurs établiſſemens d'Aſie, pour en aller chercher de nouveaux en Grèce. L'inſulte faite à Ganymède, jeune Troyen, d'une grande beauté, par la paſſion brutale de Tantalus [a], retomba ſur Ménélas, le quatrième de la lignée de cet infâme Prince, par le rapt & la détention de la célèbre Hélène, ſa femme. Pâris, le funeſte fils de Priam, fut l'auteur de cette nouvelle injure. Le reſſentiment des outrages faits à ſa famille ne fut pas le ſeul motif qui engagea ce jeune préſomptueux à déshonorer la belle-ſœur d'Agamemnon. Hélène étoit fille de Tyndare, Roi de Sparte. Les honneurs illuſtres rendus à ſa famille étoient augmentés par les vertus généreuſes & les grands exploits militaires de ſes deux frères, Caſtor & Pollux. Mais l'éclat d'Hélène n'avoit pas beſoin d'ornemens & de titres

Beauté & aventures d'Hélène, fille du Roi de Sparte.

[a] On a obſervé qne l'Hiſtoire de Tantale, père de Pélops, étoit vraiſemblablement une invention des derniers ſiècles. Il eſt certain que, quoique la Phrygie ait pu être entachée depuis de cette paſſion contre nature, qui a déshonoré les derniers tems de la Grèce, elle étoit inconnue dans cette contrée durant les âges héroïques. Natal. Com. l. 9, c. 13.

pour produire tout ſon effet. Dans l'âge tendre de l'enfance ſes charmes naiſſans avoient enflammé le cœur de Théſée [a], celui de tous les Princes Grecs le plus vertueux & le plus admiré. La réputation de ſa beauté s'accrut avec ſon âge, & la poſſeſſion de ſa perſonne devint l'objet d'une diſpute très-vive parmi ceux à qui la naiſſance ou le mérite avoit donné le droit d'y aſpirer. Tyndare, voulant prévenir la violence d'un ſecond amant, (car, ſuivant l'uſage de ce temps-là, Théſée l'avoit déjà enlevée par force), obligea tous les prétendans à faire le ſerment ſolemnel de défendre l'honneur de ſa fille, & d'aſſurer la poſſeſſion de ſes charmes à celui qu'elle honoreroit de ſon choix [b]. La phyſionomie agréable & les manières inſinuantes de Ménélas, furent préférées aux qualités plus ſolides de ſes nombreux rivaux. Ayant épouſé l'héritière de Tyndare, il ſuccéda de droit au trône de Sparte [c]. Ce couple charmant avoit à peine joui des honneurs de la royauté & des douceurs de l'union conjugale, que leur bonheur fut interrompu par l'arrivée du fils de Priam, le plus beau jeune homme de ſon

Elle épouſe Ménélas qui ſuccède à ce trône.

---

[a] Plut. in Theſeo. [b] Thucydid. l. 1, c. 9.
[c] Pauſan. Lacon.

siècle, & celui qui possédoit le mieux l'art frivole de séduire les femmes & de captiver leur foible-sse. Quoique guerrier peu renommé, Pâris étoit fortement imbu de cet esprit romanesque de galanterie qui régnoit dans ces temps héroïques [a]. Il étoit distingué sur-tout par une passion ardente pour la beauté ; passion qui le rendoit capable, malgré la délicatesse de sa complexion & la douceur de son caractère, de braver tous les dangers à la poursuite de son objet favori. Animé par l'espérance de contempler l'incomparable modèle de ce qu'il adoroit le plus, il profita de l'occasion qui lui fut offerte, pendant un voyage de Ménélas en Crète, pour visiter les états de ses ennemis héréditaires, & il vint demander les droits de l'hospitalité à la cour de Sparte.

Caractère de Pâris, fils de Priam.

Sa personne, ses qualités, son adresse, & plus encore, les fatigues volontaires qu'il avoit endurées pour l'amour d'Hélène, séduisirent le

Qui la séduit & l'emmène à Troye.

---

[a] Persée avoit enlevé Méduse l'Africaine ; Jason, Médée de Colchide ; Thésée, l'Amazone Antiope ; Hercule, Mégare, Iole, Dejanire, &c. Les Poëtes historiques des temps héroïques auroient pu dire avec l'Arioste :

Le donne, i Cavalieri, l'arme gli amori
Le cortesie, l'audaci imprese jo canto.

cœur inconſtant de cette Princeſſe. Epriſe de la paſſion la plus vive pour le bel étranger, elle abandonna ſon pays, ſon mari, & ayant tranſporté la plus grande partie de ſes tréſors dans les murs de Troye, elle défia le reſſentiment de la Grèce & la vengeance des Dieux.

Les Grecs ſe déterminent à la reprendre.

C'étoit dans une telle conjoncture que Ménélas avoit le droit de réclamer les ſecours de ſes anciens rivaux. Sa demande fut appuyée de l'autorité d'Agamemnon [a]. A la ſommation des deux frères, les confédérés s'aſſemblèrent à Ægium, capitale de l'Achaie; ils confirmèrent l'obligation de leur premier ſerment, convinrent de la quantité de troupes qui devoient être levées par chaque Prince, déterminèrent le temps & le lieu de leur départ, & nommèrent Agamemnon, le plus puiſſant d'entr'eux, pour commander en chef, dans une expédition, où l'honneur de ſa famille étoit directement intéreſſé.

Ils font voile pour Troye, ſous le commandement d'Agamemnon.

Aulis, port de mer de Béotie, fut marqué pour le lieu du rendez-vous & de l'embarquement [b]. Avant que toute cette flotte eût mis à la voile, Ulyſſe, Roi d'Ithaque, (& ce qui peut paroître extraordinaire), Ménélas lui-

[a] Thucydid. *ibid.*

[b] Héſiod. Oper. & Dies.

même, entreprirent une ambaſſade ſolemnelle à Troye, afin de demander la reſtitution d'Hélène & une réparation à l'offenſé; mais ils revinrent très-mécontens de la réception & du traitement qu'on leur fit. Quelques membres du conſeil Troyen avoient eu même la barbarie de propoſer de les mettre à mort. Leur juſte indignation augmenta l'ardeur guerrière de leur confédérés; mais les vents contraires retardèrent leur départ. Les Troyens eurent le temps de fortifier leurs remparts, de raſſembler des armes & des proviſions & de demander le ſecours de leurs alliés.

L'eſprit martial de ces temps-là, joint au ſentiment du danger commun, procura de puiſſans auxiliaires à Priam. Sa cauſe fut défendue par les intrépides Montagnards qui couvroient les derrières de ſon royaume, par les Cariens, Lyciens, & autres nations de l'Aſie-Mineure, qui s'étendoient depuis l'embouchure de la rivière Halys, juſqu'aux extrémités méridionales de la Cilicie, & par les Pélaſges, Thraces & Péoniens, fiers barbares qui habitoient les bords de l'Helleſpont & de la Propontide, du côté de l'Europe. Cependant les Troyens ſe confiant plutôt à leurs forces intérieures qu'à des ſecours étrangers, ſe déter-

minèrent à défendre le rivage de leur patrie contre l'invaſion de l'ennemi. Le débarquement des Grecs coûta beaucoup de ſang. Cette deſcente effectuée, ils campèrent dans la plaine de Troye; mais ils perdirent alors la ſeule occaſion qui ſe ſoit préſentée pendant tout le ſiége, & qui étoit d'accabler tout d'un coup leurs ennemis. Ils les laiſsèrent au contraire ſe renfermer tranquillement dans leurs impénétrables murailles, & il ne reſtoit plus dans leur ville qu'une entrée du côté du Mont Ida par où on recevoit les grains, les beſtiaux, & les autres ſecours néceſſaires.

Ils effectuent leur deſcente ſur le rivage de Troye.

Agamemnon, (comme il étoit naturel de s'y attendre, d'après les mœurs du temps), avoit été plus habile à raſſembler une grande armée, que prévoyant ſur les moyens de la faire ſubſiſter au camp. Les proviſions tranſportées de la Grèce furent bientôt épuiſées, & les opérations du ſiége furent pouſſées avec bien peu de ſuccès, par la raiſon que les Grecs n'avoient encore aucune connoiſſance de ces machines de guerre propres à ébranler les murailles des cités. Avec une armée auſſi nombreuſe ils auroient pu convertir ce ſiége en blocus; mais la diſette des vivres contraignit la plus grande partie d'entr'eux à quitter le camp & à ravager le pays d'alentour.

Cauſes qui prolongèrent le ſiége de Troye.

Cette reſſource étant épuiſée, pluſieurs s'attachèrent à cultiver les riches vallées de la Cherſonèſe, dont les induſtrieux habitans avoient été récemment chaſſés ou détruits par les fieres incurſions des barbares Thraces [a]. D'autres s'adonnèrent à la piraterie, coururent les mers voiſines, ravagèrent les côtes ſans défenſe de l'Helleſpont & de la mer Ægée, & pillèrent ou détruiſirent pluſieurs places ſans fortifications, comme reconnoiſſant la domination de Troye, ou ſecondant ſes armes [b]. Ces ravages excitèrent la rage des Aſiatiques, & les rendirent plus ardens pour la cauſe de leurs confédérés. Neuf années s'écoulèrent ainſi ſans préſenter la moindre perſpective de la fin prochaine de cette querelle; mais à la dixième, les déſaſtres des Grecs paroiſſant à leur comble, précipitèrent la ruine de l'orgueilleuſe cité de Priam. Une peſte fatale s'étoit miſe dans le camp des aſſiégeans & continuoit de le ravager avec une furie opiniâtre. Cette calamité fut ſuivie de la querelle ſi connue, d'Agamemnon & d'Achilles, qui priva l'armée grecque de ſon plus vaillant champion & de ſon plus bel ornement. Les Troyens reprirent courage en voyant les malheurs de

Cette cité priſe la dixième année de la guerre.

[a] Thucydid. l. 1. [b] Homer. Paſſim.

leurs

leurs ennemis ; ils ſortirent de leurs remparts, aſſaillirent avec audace le camp des Grecs, & riſquèrent pluſieurs engagemens, d'où ils revinrent preſque toujours victorieux. Dans le dernier de ces combats, le favori d'Achille fut tué par Hector, le plus vaillant & le plus brave des Troyens. La douleur violente que cet événement cauſa au Prince Grec, étouffa ſon reſſentiment contre l'orgueilleuſe tyranie d'Agamemnon. Son retour au camp rétablit la fortune chancelante de ſes compatriotes, & ſa fureur indignée ſe calma dans le ſang d'Hector, dont la valeur patriotique avoit été long-temps le plus ferme boulevard du royaume de ſon père. La deſtruction de Troye [a] ſuivit bientôt la mort de ſon héros chéri. Cette ville, ſoit qu'elle fut emportée

---

[a] Nous aurions probablement plus de détails ſur l'Hiſtoire de la guerre de Troye, ſi les Ouvrages de Piſandre nous étoient reſtés.

Macrobius, en parlant des plagiats que les Romains ont faits ſur les Ecrivains Grecs, dit : « *Quæ Virgilius* » *traxit a Græcis dicturumne me putetis, quæ vulgo nota* » *ſunt.* ? . . . *vel quod everſionem Trojæ cum ſinone ſuo* » *& æquo ligneo, ceteriſque omnibus, quæ librum ſe-* » *cundum faciunt, a* Piſandro, *pœne ad verbum tranſ-* » *cripſerit, qui inter Græcos Pœtas eminet* ». &c. Macrob. l. 5, c. 2.

d'aſſaut, ou par ſurpriſe, fut miſe en cendres pendant la nuit; la plus grande partie de ſes citoyens périt par le fer ou fut traînée en eſclavage; le reſte s'échappa à travers l'horreur des flammes & au milieu des cris douloureux de leurs compatriotes expirans.

Sort futur de Troye.

L'incendie arriva onze cent quatre-vingt-quatre ans avant l'ère-chrétienne. Ni la cité, ni le territoire ne recouvrèrent jamais, dans les âges ſuivans, la dignité d'un gouvernement indépendant [a]. La côte maritime fut occupée quatre-vingt ans après la guerre de Troye par de nouvelles colonies grecques, & l'intérieur du pays fut ſoumis au pouvoir des Lydiens, dont les armes conquirent les plus belles provinces de l'Aſie-Mineure [b].

Retour déſaſtreux des Grecs.

Les Grecs avoient recouvré la belle Hélène;

---

[a] J'ai ſoigneuſement examiné l'évidence, produite par Bochart. (*Epiſt. num Æneas unquam fuit in Italia*), & par M. Wood (*Eſſai ſur le génie original d'Homère*), pour prouver que les deſcendans d'Ænée régnoient à Troye. Mais, malgré la profonde érudition & l'ingénieuſe critique du Scholiaſte, cette queſtion paroît encore trop équivoque pour ne pas impliquer contradiction avec l'opinion généralement adoptée.

[b] Hérodot. l. 2. Thucydid. l. 1. Juſtin, l. 18. Strabon, l. 3.

ils avoient tiré une vengeance complette de la famille & de la nation de ſon infortuné ſéducteur [a] ; mais les diſgraces, qui furent les ſuites naturelles de l'expédition de Troye, leur laiſsèrent peu de raiſons de s'enorgueillir de leur victoire. De cinq chefs Béotiens, il n'en reſtoit qu'un ſeul : le ſiége avoit été funeſte en proportion à tous les autres, ainſi qu'aux guerriers qui les accompagnoient. Ceux qui ſurvécurent, pour partager les riches dépouilles de Troye, s'embarquèrent précipitamment avec leurs nouveaux tréſors, malgré les orages dont ils étoient menacés. Pluſieurs d'entre eux périrent par des naufrages ; le reſte fut long-temps égaré & balotté dans des mers inconnues ; & lorſqu'ils croyoient trouver dans leur patrie la fin de leurs calamités, ils furent expoſés à des maux, plus grands encore que ceux qu'ils avoient eſſuyés auparavant. Le trône de pluſieurs des Princes abſens avoit été uſurpé par la violence & l'ambition ; les propriétés de différentes communautés avoient été envahies

[a] Je ne m'arrête pas ſur un ſujet, qui a été traité par les maîtres les plus habiles dans l'art de peindre les paſſions. Voyez Virgile. *Forſitan & Priami fuerint quæ fata requiras*, &c.

par leurs voiſins, & les moins infortunés de ces aventuriers trouvoient leurs domaines incultes ou leurs territoires ravagés, leurs familles déchirées par la diſcorde, ou leurs cités troublées par les ſéditions. Ainſi la plus célèbre entrepriſe de la Grèce combinée, tendit à plonger dans la barbarie & la misère cette contrée délicieuſe, qui devoit être un jour la mère des arts & de la philoſophie. [a]

---

[a] Plato, de leg. l. 3. Thucydid. l. 1, p. 9.

CHAPITRE II.

Religion, Gouvernement, Arts, Coutumes & Caractère.

Introduction.

LES anciens Grecs étoient dans la forte perſuaſion que la contrée dans laquelle ils vivoient, étoit ſpécialement favorable à la dignité de la nature humaine. Les voluptueux climats de l'Aſie produiſoient des inventions ingénieuſes, mais amolliſſoient le tempérament des hommes & les façonnoient trop aiſément à la ſervitude. Le ciel rigoureux des Européens donnoit de la force & de l'agilité aux membres & une fierté audacieuſe à l'eſprit, mais refroidiſſoit l'imagination & engourdiſſoit les plus fines ſenſations de l'ame. Les habitans de l'Orient & du Midi étoient dégradés de la condition d'hommes par le malheureux abus du pouvoir; tandis que les fils turbulens du Nord & de l'Occident étoient incapables, par leur ignorance & leur indocilité, de ſe ſoumettre à aucun ſyſtême régulier de gouvernement. Les Grecs ſeuls poſsèdant une ſituation intermédiaire entre les extrêmes du froid & du chaud, uniſſoient le courage à la capacité; tempéroient

la ſévérité de leurs mœurs & la fermeté de leur caractère par la douceur des vertus aimables, & jouiſſoient du double avantage de la liberté & des loix [a].

L'autorité d'Homère comme Hiſtorien.

Cette obſervation pompeuſe humilie trop ſans doute la vanité des autres nations, pour être adoptée ſi-tôt par ces hommes circonſpects qui attribuent plutôt l'éclat ſupérieur de la Grèce à l'imagination de leurs auteurs, qu'au mérite réel du ſujet. Mais pluſieurs circonſtances nous portent à croire que le poëme immortel auquel nous devons les principaux éclairciſſemens ſur l'ancien état de cette contrée, n'eſt copié que d'après nature. La majeſté de Virgile, la pompe du Taſſe, & la ſublimité de Milton, ne ſuffiſent pas pour cacher dans ces grands Poëtes un effort pénible à conſerver le ton qu'ils avoient pris; un déſir paſſionné d'embellir les mœurs qu'ils décrivoient; une ambition démeſurée d'élever & d'orner leurs poëmes, en employant un mécaniſme de merveilleux, dont l'invention n'étoit fondée ſur aucun fait d'expérience, (comme pour Virgile & le Taſſe) & rarement ſur les idées reçues de leur

[a] Ariſtot. Politic. l. 7. c. 7. Iſocrat. Gouv. Athen. Panégyr. & Panathen.

ſiècle. On ne trouve dans Homère ni embelliſſement, ni effort, ni déguiſement d'aucun genre; il rapporte ce qu'il a vu & entendu, avec la plus grande ſimplicité; ſes idées & ſes ſentimens ſont revêtus, non-ſeulement des graces de la poëſie, mais des charmes de la vérité. L'étonnante diverſité des caractères, conſervant toujours, malgré des nuances innombrables, un air général de famille & de conformité, diſtingue l'Iliade & l'Odyſſée de toutes les autres compoſitions poëtiques, & prouve que tous les traits en ont été copiés, non d'après les étroites combinaiſons de l'invention humaine, mais d'après la variété d'empreintes que la nature a dans ſon vaſte magaſin. Homère, à la vérité, s'abandonnoit quelquefois, dans la partie deſcriptive de ſon poëme, aux mouvemens agréables de ſon imagination; mais il paroît clair, d'après la ſeule évidence intérieure, que c'étoit pour tracer, avec une exactitude ſcrupuleuſe, la géographie, la mythologie, l'hiſtoire, & les uſages de la Grèce, d'autant plus que ſes obſervations ſur tous ces objets conviennent infiniment aux opinions & à la croyance qui régnoient généralement parmi ſes compatriotes. Si cette queſtion exigeoit d'autres preuves, on les

trouveroit dans le témoignage des Hiſtoriens Grecs, qui viennent à chaque inſtant à l'appui du Poëte, affirmant non-ſeulement l'authenticité des faits qu'il rapporte, mais l'influence des cauſes auxquelles il les attribue [a].

Comparaiſon entre les Grecs des ſiècles héroïques & les Germains, tels que Tacite les a décrits.

On peut obſerver cependant, pour réprimer les tranſports de la vanité grecque, qu'en admettant les poëmes d'Homère, comme une

[a] La nature & les démarches qu'Homère prête aux Dieux, & qui choquent avec raiſon un Lecteur moderne tant ſoit peu Philoſophe, ſe trouvent parfaitement conformes avec la croyance des Grecs. L'interpoſition continuelle de ces êtres aëriens dans les affaires de la vie humaine, eſt juſtifiée par Hérodote, Xénophon, & tous les Ecrivains qui ſuivirent. Hérodote, l. 1, c. 131, explique la raiſon pour laquelle les Perſans n'erigèrent ni temples, ni images, ni autels, en diſant : ὅτι ἐκ ἀνθρωποφυέας ἐνομιζον τὺς θεὺς κατάπερ οἱ Ἕλληνες εἶναι, « parce qu'ils ne croyoient pas, ainſi que les Grecs, que les Dieux tinſſent de la nature ou de la forme humaine. Pauſanias, in Arcad. & Plutarque, de Muſica, ſont d'accord ſur ce que les Grecs croyoient à l'apparition des Dieux ſous la figure des mortels. La même opinion fut ſoutenue fermement par Julien, un Payen, véritablement orthodoxe, dans les derniers temps. Voyez Gibbon, vol. 2. Pluſieurs faits poſitifs concourent, dans la ſuite de cette Hiſtoire, à prouver l'exacte conformité des deſcriptions d'Homère, avec la croyance générale de ſon pays.

deſcription complette & évidente de l'ancien état de ſon pays, tout l'avantage qui réſulte de cette ſuppoſition en faveur de ces peuples, eſt d'avoir été repréſentés exactement, dans le berceau primitif de leur ſociété, plutôt que d'autres nations; mais le ſilence de ces nations ne peut pas être raiſonnablement interprêté comme une preuve de leur infériorité aux Grecs, en mœurs ou en politique. Les antiquités d'un autre peuple ont été tirées de l'oubli par un Hiſtorien Philoſophe, qui en fait la deſcription en maître; & le noble eſprit de leurs inſtitutions ſimples, mais vigoureuſes, repréſenté par les traits ſaillans & expreſſifs de ſon pinceau, n'eſt guère au-deſſous de celui que l'on vante dans les temps héroïques.

Le traité de Tacite peut s'apliquer également aux Germains & aux Grecs, dans la préférence que ces peuples donnoient à la gloire militaire ſur tous les autres avantages, dans la liberté des débats, aux aſſemblées publiques, & dans la protection accordée aux droits & aux priviléges des citoyens. Mais il manquoit aux Germains une circonſtance eſſentielle, qui ajoute une beauté particulière au caractère Grec. Parmi les habitans groſſiers de l'ancienne Germanie, les offices de Prêtre & de Roi n'étoient point

réunis dans la même perſonne. Les rites de la Religion étoient adminiſtrés par une claſſe particulière d'hommes qui pouvoient abuſer des craintes ſuperſtitieuſes de la multitude, pour favoriſer leurs propres vues; & l'effroi d'un pouvoir ſupérieur, quoiqu'employé quelquefois à contraindre l'inſtinct de la nature & à ſeconder les opérations du gouvernement, pouvoit auſſi, avec un ſuccès égal, être mis en œuvre, pour affoiblir les impreſſions de l'un & réſiſter à l'autorité de l'autre. Outre cette circonſtance défavorable, la ſuperſtition des Germains étoit d'un genre obſcur & lugubre, peu d'accord avec les devoirs ordinaires de la ſociété, recommandant principalement la pratique du courage, la ſeule vertu qui n'avoit pas beſoin d'être recommandée dans aucune occaſion, & promettant pour récompenſe d'une vie conforme à leurs mœurs, un paradis dont la béatitude ſeroit une ivreſſe éternelle après leur mort [a].

La religion des Grecs.

La mythologie des Grecs étoit d'un genre plus agréable & beaucoup plus utile; le ſceptre, qui déſignoit la connexion du pouvoir civil & de la protection divine, étoit deſtiné à ceux qui

[a] Tacite de Morib. German. Empire Romain. de M. Gibbon.

exercoient le miniſtère des dieux, & qui, par cette profeſſion, devenoient, ſous un double rapport, les gardiens du peuple & la caution des dieux mêmes. [a]. la même voix qui appelloit les guerriers aux armes ou qui décidoit en temps de paix leurs conteſtations domeſtiques, dirigeoit l'ordre de leur culte religieux & préſidoit aux prières & aux hymnes adreſſées à la Divinité. Ces prières & ces hymnes, enſemble l'acte du ſacrifice (qui étoit vraiſemblablement exercé par les mains Royales) formoient la partie cérémoniale de la religion grecque. La partie morale étoit infiniment plus étendue, renfermant les principaux devoirs de la vie & les plus nobles vertus de l'ame. Le courage étoit particulièrement agréable au farouche dieu de la guerre; mais les vertus de charité & d'hoſpitalité étoient encore plus précieuſes aux yeux d'autres divinités plus aimables [b]. La ſoumiſſion des ſujets envers leur Prince, l'attention du Prince à conſerver les droits inviolables des

Son heureuſe influence ſur la ſociété.

---

[a] Ποιμενες ωαων.

[b] – Προσ γαρ Διος εισιν ἁπαντες.

Ξεινοι τε πτωχοιτε.

Tous les Etrangers & les Mendians viennent de Jupiter. ODYSSÉE, 14, 56.

ſujets [a], l'obéiſſance des enfans à leurs parens [b], le reſpect des jeunes gens pour les vieillards, les loix ſacrées de la vérité, de la juſtice, de l'honneur & de la bienſéance, étoient inculquées & maintenues par l'autorité redoutable de la Religion. Les moindres actions, dans la vie privée même, étoient conſacrées par la piété des Grecs. Ils n'entreprenoient aucun voyage, ſans ſolliciter le ſecours propice de leurs Dieux protecteurs. Chaque repas (& ils en faiſoient trois dans le jour [c]) étoit accompagné d'un ſacrifice & d'une libation. Les étiquettes de la politeſſe, les devoirs ordinaires de la civilité n'étoient point décidés par le caprice des individus, mais fixés par la voix expreſſe des Dieux [d].

Les ſanctions de leur religion.

C'eût été manquer ſon but que de vouloir oppoſer des loix ſalutaires à la licence & au

---

[a] Iliad. 16, v. 385.

[b] Ce n'eſt pas l'humanité, mais la crainte des Dieux, qui eſt citée comme la raiſon de Télémaque, pour ne pas renvoyer ſa mère. Ody. 2.

[c] Αριϛον δειπνου δορπος.

[d] Le Roi des Phæaciens ne retient pas Ulyſſe contre ſon gré, de peur d'offenſer les Dieux, Odyſſ. 8. Voyez auſſi la conduite d'Ulyſſe & de Télémaque dans la cabane d'Eumæus, Odyſſ. 14 & 16.

caprice des barbares, ſans appuyer ces loix d'une ſanction puiſſante. Il s'agiſſoit de comprendre quelle devoit être l'influence relative de cette ſanction ſur l'eſprit des peuples, ſoit qu'elle fût fondée ſur l'opinion ou ſur le fait. La vengeance redoutable d'une puiſſance inviſible & imaginaire pouvoit produire le même effet que la crainte de la hache ou de la corde. La certitude de cette vengeance étoit fermement établie dans la croyance des Grecs; & l'effet en étoit regardé comme ſi palpable & ſi immédiat, qu'il leur paroiſſoit impoſſible de le prévoir, ou de l'éviter [a]. La violation audacieuſe des loix ſacrées [b], étoit promptement ſuivie des ſignes manifeſtes de la colère du ciel.

« L'inſolence & les violences de la jeuneſſe corrompue, dit Homère [c], s'élevoient juſqu'aux cieux, dont les décrets furent bientôt exécutés par la main vengereſſe d'Ulyſſe ». Les cala-

---

[a] Voyez le premier livre du poëme d'Héſiode « des » travaux & des jours » dans le cour; de l'Ouvrage, & particulièrement Ω Περση συ δ᾽ακουε δικης Μηδε υβριν οφελλε, du v. 110, juſqu'aux v. 242: & encore, Τονδε γαρ ανθρωποισι νομον διεταξε Κρονιων, du v. 274, juſqu'au v. 291.

[b] Θεμιςας διος. Home. Paſſim.

[c] Odyſſ. 1.

mités arrivées aux communautés coupables, frappoient tellement les eſprits & paroiſſoient ſi conſéquentes aux malédictions des Dieux, qu'elles ſont introduites par le poëte en forme d'exemples [a]; & il eſt évident, d'après ſes écrits, que chaque événement important, heureux ou malheureux, qui arrivoit, ſoit aux individus, ſoit aux nations, paroiſſoit, à la pieuſe réſignation des Grecs, la récompenſe de leur Religion & de leurs vertus, ou la punition de leur irreligion & de leurs vices [b]. Le mérite du

---

[a] Voyez-en un bel exemple. Iliad. 16. v. 385. L'expreſſion d'Héſiode eſt remarquable :

Παντα ιδων Διος οφθαλμος, και παντα νομσας
Και νοταδι, ωικε ετελησι επιδερκεται, &c.

« L'œil de Jupiter qui contemple & obſerve toutes » choſes, s'abaiſſe ſur ces événemens lorſqu'il lui plaît, » & quelque ſorte de juſtice que l'on rende dans la » cité, elle n'échappe point à ſes obſervations ».

[b] Le ſuccès des Grecs contre Troye prouve les deux parties de cette propoſition. Tous les déſaſtres des chefs Grecs étoient arrivés comme des châtimens. Ajax d'Oilée avoit été tué, pour ſa préſomption, par Neptune (Odyſſ. 4.); & Ajax, fils de Télamon, étoit un exemple mémorable des funeſtes effets du même vice. Lorſque Minerve lui offrit ſon ſecours, il déſira qu'elle protégeât plutôt les autres; car l'ennemi ne tenteroit jamais de pénétrer où combattoit Ajax. Avant le départ

père étoit ſouvent reconnû dans la protection que les Dieux accordoient à ſon fils, & les crimes d'un ayeul coupable, ſe retrouvoient de même dans les malheurs d'un ſeul de ſes deſcendans, juſqu'à la troiſième génération [a].

Ces obſervations ſe trouvent confirmées, non-ſeulement par tous les ouvrages d'Homère, & d'Héſiode, mais à chaque page dans Hérodote, dans Pindare ainſi que dans tous les Poëtes tragiques & les hiſtoriens Grecs. Elles paroiſſent cependant avoir échappé aux remarques des plus habiles ſcrutateurs de l'antiquité. L'autorité des écrivains Grecs préſente deux

---

pour Troye, Télamon prioit les Dieux de donner la valeur à ſon fils: lorſque ce fils orgueilleux, ſe croyant au-deſſus de la condition humaine, dit que tout homme pouvoit être brave & victorieux ſans le ſecours des Dieux; car, pour lui, il n'attendoit ſa gloire que de ſon propre mérite. Les Dieux le punirent, en le faiſant devenir fou furieux, & après avoir été expoſé à la riſée de ſes ennemis, il ſe tua de ſes propres mains. Voyez l'Ajax de Sophocles, du v. 760, au v. 800.

[a] Minerve protégea Télémaque, à cauſe du mérite de ſon père. Odyſſ. Paſſim. Les infortunes des familles royales de Thèbes & d'Argos, décrites dans la plupart des tragédies d'Eſchyles, de Sophocles & d'Euripide, prouvent abondamment la vérité de la dernière obſervation.

ſyſtêmes oppoſés, qui ont été ſoutenus habilement & qui ont acquis un crédit conſidérable dans l'opinion générale. Le premier, que la Religion des anciens avoit très-peu ou point de rapport avec la morale; le ſecond, que les gouvernemens de la Grèce n'auroient pu ſe maintenir ſans la doctrine d'une vie future [a]. La connexion

[a] Voyez l'Hiſtoire Naturelle de la Religion de M. Hume, & la divine légation de Moïſe de Warburton. Le onzième livre de l'Odyſſée, que les anciens appeloient Νεκρομαντεια, eſt la plus obſcure, &, à mon avis, la partie la moins agréable d'Homère. Les ames ſont toutes condamnées à une ſituation pénible & lamentable; celles même des plus grands Héros ſont miſérables & abattues, & il n'y eſt fait mention d'aucun lieu de récompenſe pour les ames vertueuſes. Homère ne parle des Champs-Elyſées qu'une fois. (Odyſſée 4, verſ. 563. Proteus dit à Ménélas qu'il n'eſt pas *deſtiné à mourir à Argos*, & que les Dieux l'enverroient ες Ηλυσιον πεδιον και πειρατα γαιης; de ſorte que, ſi le langage n'eſt pas métaphorique, l'Elyſée d'Homère n'étoit qu'un lieu délicieux ſur la terre, & ſitué, ſuivant les conjectures de Strabon, ſur la côte méridionale de l'Eſpagne. Strabo, l. 3. Ulyſſes (Odyſſ. 2, ver. 600.) voit l'image d'Hercule dans le Tartare; mais le Héros lui-même, comme le Poëte nous en inſtruit, étoit fêté par les Dieux immortels. Je n'ai jamais trouvé ce paſſage inintelligible, & on peut en donner l'explication, quoi qu'il n'ait été qu'un ſujet de ridicule pour

entre

entre la religion & la morale eſt clairement démontrée dans les différens paſſages que nous avons eu occaſion de citer ; & la croyance d'un état futur de récompenſe après la mort, ne peut, ſuivant les principes du ſavant auteur de la divine légiſlation de Moïſe, être regardée comme néceſſaire au gouvernement des hommes ; dès qu'ils ſont pleinement perſuadés de l'interpoſition immédiate & actuelle d'une juſtice divine, qui régle, par des récompenſes & des punitions temporelles, les affaires de la vie préſente [a].

Origine des Dieux de la Grèce.

Comme cette perſuaſion produiſit d'heureux effets ſur les mœurs des Grecs, il eſt eſſentiel de remonter à ſon origine, & de décrire

Lucien, in Diogèn & Hercul. -- L'Elyſée d'Héſiode eſt plus agréable.

[a] Les Dieux, à la vérité, ſont quelquefois engagés dans des démarches très-imprudentes ; mais ce ſont les ſeuls moyens de faire cadrer avec les circonſtances, quelque but ſage & juſte, que la volonté de la providence, le διος βελη, où le deſtin avoit prévu & déterminé. On peut tirer auſſi d'Homère des exemples d'hommes, qui tentoient d'obtenir, par de ſomptueux ſacrifices, l'aſſiſtance des Dieux dans des actes d'injuſtice & de cruauté. Ceci peut être regardé comme un défaut eſſentiel dans la ſuperſtition des Grecs, ou plutôt dans les paſſions qui lui donnèrent naiſſance.

plus particulièrement la nature & le génie de la ſuperſtition à laquelle elle donna lieu ; ſuperſtition qui, deux mille ans après avoir perdu ſon autorité imaginaire ſur les occupations habituelles des hommes, conſerve encore un pouvoir réel ſur les jouiſſances de leur eſprit.

Nullement expliquée dans l'Hiſtoire.

Il n'eſt pas du plan de cet ouvrage d'aller rechercher les dogmes mythologiques de la Grèce dans les opinions des autres nations. Ce ſujet traité par pluſieurs écrivains ingénieux a déjà fourni des conjectures ſavantes & aſſez plauſibles, quoique préſentées ſous un foible pointde vue [a]. Au clair-obſcur des étymologies & de la tradition, & àla lueur de la légende & de la fable, des ſcrutateurs de l'antiquité ont cru reconnoître, dans l'économie de la loi judaïque, les traces du paganiſme [b]. Mais la majeſté de Jéhovah

---

[a] Géographie de Bochart. Nouvelle analyſe de Bryant, Fourmant, le Clerc, de la Pluche, &c. Leur doctrine eſt en oppoſition dans l'Ouvrage extraordinaire de Veco Neapolitano, intitulé : « Principi di ſcienza » nuova d'intorno alla comune natura delle nazione ». La troiſième édition de cet Ouvrage fut publiée à Naples en 1744.

[b] La doctrine générale d'une providence, la rébellion dans le ciel, l'état d'innocence, la chûte de l'homme,

eſt foiblement repréſentée par le pouvoir uni des divinités d'Homère ; & la mythologie des Grecs eſt d'une compoſition ſi particulière que, quelle que ſoit ſon origine, elle doit avoir néceſſairement ſubi une modification eſſentielle dans le ſol de la Grèce. Il n'eſt pas aiſé d'ailleurs de s'accorder avec l'opinion des Auteurs qui la font dériver immédiatement de l'Egypte, de la Chaldée ou de l'Aſie mineure, lorſque nous conſidérons qu'il n'y a dans Homère aucun veſtige de l'aſtrologie judiciaire qui régnoit ſi particulièrement dans les deux premières contrées [a], ni au culte des idoles, qui prédominoit généralement dans la dernière [b].

Pour n'être pas expoſé à des objections ſans nombre en déduiſant des conſidérations précédentes, l'hiſtoire de la croyance des Grecs, nous tracerons ſon origine dans les paſſions

Détail philoſophique ſur cet objet.

---

l'expiation par des ſacrifices, un état futur de récompenſe, pour lequel la vie préſente n'eſt qu'une exiſtence préparatoire: tous ces dogmes à-peu-près ſe trouvent dans les traditions de toutes les nations, grecques ou barbares. Voyez Héſiod. Oper. & Di. ver. 110 & ver. 165, & Théog. v. 725 & ver. 220.

[a] Diodor. de Sici. l. 2. Exod. chap. 6. Plin. l. 30.

[b] Le vieux teſtament, Paſſim.

naturelles du cœur humain ; l'eſpérance, la crainte, les beſoins & la misère de l'homme, qui, dans tous les temps & dans tous les pays, l'on rendu la proye des terreurs ſuperſtitieuſes [a]. Cette miſérable foibleſſe, qui dans les contrées civiliſées de l'Europe moderne, agit ſeulement de temps à autre & ſur-tout dans les momens de maladies & de dangers, conſerve ſans ceſſe ſon pouvoir & ſon influence ſur l'eſprit des barbares. La diſproportion de force & d'habitude pour les mêmes principes, entre les hommes groſſiers & ceux qui ſont civiliſés eſt attribuée en général à l'ignorance des premiers ; mais elle peut ſe déduire encore, & avec plus de raiſon peut-être, de leur vie précaire & malheureuſe, des périls continuels auxquels leur exiſtence eſt expoſée, & des calamités redoutables, dans leſquelles la ſociété entière eſt trop fréquemment enveloppée [b]. Parmi les nations même les plus policées, le pouvoir de la raiſon & de la philoſophie, ſi peu connu encore & ſi vanté,

---

[a] Παντες δε θεων χατεισι ἀνθρποι « -- Tous les « hommes ont beſoin des Dieux ». Homer. Odyſſ. 3.

[b] Λυσυχιας επιτασις και σωτησιας απογνωσις συχη θεωι. Schol. in Homer. *Tum præcipuus votorum locus eſt, cum ſpei nullus eſt.* Plin. l. 8. c. 16.

lorſque le cours de la vie eſt doux & paiſible, devient preſque toujours trop foible pour réſiſter aux tempêtes & aux naufrages. Oppreſſés ſous le poids de l'infortune, tous ceux qui ne ſont ni plus ni moins que des hommes, ont recours à l'aſſiſtance immédiate d'une puiſſance inviſible; & dans les ſomptueuſes habitations des peuples riches & puiſſans, ainſi que dans un village Américain ou dans une horde tartare, l'époque d'une famine, d'une peſte, ou d'un tremblement de terre, eſt marquée par des expreſſions ſincères de foi, & commémorée par des monumens ſignalés de piété [a].

Le grand pillier de la ſuperſtition, élevé par les paſſions inquiètes des hommes, s'affermît en Grèce par une circonſtance qui a lieu, pour toutes les nations, à un certain degré des progrès de leur civiliſation. C'eſt le moment où les peuples ſortant de la barbarie, ſans être corrompus encore par l'avarice ou amollis par le luxe, ou reſſerés par un dangereux égoïſme, jouiſſent d'une ſenſibilité particulière de caractère,

[a] Il eſt de la nature des paſſions humaines, que toute religion ait la plus grande influence ſur l'eſprit, dans les temps de calamités imprévues ou inexpliquables, & cette influence eſt générale, parce que c'eſt toujours le plus grand nombre qui eſt ſaiſi de frayeur.

qui ſe développe dans l'ardeur des affections ſociales, & qui fortifie, par mille circonſtances favorables, leur opinion ſur des puiſſances inviſibles & intelligentes. A des hommes ainſi diſpoſés à tout admirer & à tout croire, tout ce qui frappe l'imagination, annonce la préſence d'une divinité; des ſonges & des phénomènes céleſtes ſont regardés commes des avertiſſemens ſacrés & infaillibles; le ſilence & l'ombre épaiſſe d'une forêt rempliſſent l'ame d'une terreur religieuſe; & des perſonnes diſtinguées par leur juſtice & leur piété ſe perſuadent aiſément à elles mêmes, en perſuadant les autres, qu'en qualité de créatures chéries du ciel, elles ont fréquemment des inſpirations divines, & ſont favoriſées quelquefois de la préſence viſible de leurs Dieux protecteurs & d'un commerce familier avec eux [a]. Non ſeulement la religion,

---

[a] Pauſan. (in Arcad.) les appelle ξενοαι κα ὁμοτραπεζοι, convives & *compagnons à la même table.* Plutarque, dans ſon Traité ſur la muſique, cite comme autorités Anticles & Iſtros, deux anciens auteurs, qui écrivirent ſur l'apparition des Dieux. Tout ce qui nous eſt parvenu juſqu'à préſent, relativement à ce ſujet, ſe trouve recueilli dans une diſſertation de Jean Gottlob Nimphſch (Leipſik 1720), dans laquelle il traite du nombre des Divinités qui apparoiſſoient le plus

mais les mœurs & le langage anciens de la Grèce, atteſtent ſuffiſamment l'exiſtence de cette exceſſive ſenſibilité, qui, dans ces premiers temps, fit triompher ſi aiſément l'indulgente faculté de l'imagination ſur les loix ſévères de la raiſon.

La nature des Dieux.

La nature, le caractère & les occupations des Dieux furent ſuggérés par les ſenſations vives d'un eſprit ardent, plutôt que par l'invention régulière d'un eſprit cultivé. Ces êtres céleſtes étoient ſujets aux paſſions aveugles qui gouvernent les miſérables mortels. Leurs beſoins ainſi que leurs déſirs étoient les mêmes que ceux des hommes. Il ne leur falloit pas une nourriture groſſière de viande & de vin, mais ils avoient occaſion de réparer les pertes de leurs corps aëriens, par le nectar & l'ambroiſie. Il ſe plaiſoient à la vapeur des ſacrifices, qui flattoit également leur ſenſualité & leur vanité [a]. Le ſommeil étoit né-

communément aux hommes; de la forme ſous laquelle elles ſe montroient, du temps ordinaire & des cauſes générales de leur apparition, & des circonſtances habituelles qui l'accompagnoient. Voyez auſſi les mémoires de l'Académie, vol. 9. Mém. ſur les mœurs des ſiècles héroïques.

[a] Ces obſervations viennent naturellement d'Homère,

ceſſaire pour rétablir leurs forces épuiſées [a]; & en ajoutant à un degré de pouvoir ſupérieur, quoique limité, la ſageſſe & la bonté, les Dieux des ſiècles héroïques n'étoient autre choſe que des hommes immortels.

Ce qui manquoit à la dignité & à la perfection des Dieux étoit ſuppléé par leur nombre [b]. Homère décrit ſeulement les divinités principales & régnantes; mais Héſiode qui donne l'hiſtoire généalogique de cette chimérique hiérarchie, en fait monter le total à trente mille. Parmi ceux-ci, chaque vertu avoit ſon protecteur, chaque qualité d'une certaine importance dans la vie humaine, avoit ſon patron, & chaque bocage, montagne & rivière, ſes habitans favoris. Douze divinités [c] d'un rang

---

mais la doctrine des ſacrifices, ainſi que les expiations pour des crimes, répandues ſi univerſellement chez les anciens & chez les modernes, mériteroient l'examen d'un Théologien judicieux.

[a] Mercure dit à Calypſo qu'il ne voudroit point ſe fatiguer, en voyageant ſur une auſſi grande étendue de mer & de terre, ſans une raiſon puiſſante. Odyſſ.

[b] *Fragilis & laborioſa mortalitas in partes iſta digeſſit, infirmitatis ſua memor, ut portionibus quiſquis coleret, quo maxime indigeret.* Plin. 2, 7.

[c] La religion des Romains n'étoit qu'un pur plagiat;

ſupérieur, préſidoient aux principes actifs de l'univers & aux vertus capitales de l'eſprit; mais ces êtres diſtingués, étoient ſujets, eux mêmes, au pouvoir inexorable de la vengeance [a] & du deſtin, « qui pourſuivent les crimes des hommes & des Dieux & ne ſe relâchent point de leur colère, qu'il n'aient infligé une juſte punition aux fils coupables de la terre & du ciel [b] ».

Effets particuliers de la religion grecque.

Les objets que l'imagination avoit créés, furent embellis par la poëſie & employés habilement par la politique. La croyance des Grecs, ainſi ornée & amplifiée devint un antidote puiſſant contre le reſſentiment furieux, la cruauté ſauvage & le fier eſprit d'indépendance opiniâtre qui caractériſent habituellement les mœurs des barbares [c]. Ces paſſions redoutables

---

de ſorte qu'Ennius ne fit que traduire d'un ancien Poëte Grec les deux lignes, qui renferment les noms des principales Divinités de la Grèce & de l'Italie : Juno, Veſta, Minerva, Ceres, Diana, Venus, Mars, Mercurius, Jovi, Neptunus, Vulcanus, Apollo. ENNIUS *apud Apuleium.*

[a] Νεμεσις. [b] Héſiod. Théogon.

[c] *Impiger iracundus inexorabilis acer*
Negans jura ſibi facta, nihil non arrogans armis. HORAT.

On trouve dans ces vers le caractère général de toutes les nations barbares.

forcèrent quelquefois, néanmoins, les digues que la ſageſſe avoit oppoſées à leur flux. Les loix ſacrées & profanes étoient de foibles barrières contre l'impétuoſité de leur rage. La noire vengeance, concentrée dans un cœur ulcéré éclattoit tout d'un coup, par des actes d'horreur. La mort d'un ennemi ne pouvoit aſſouvir leur cruauté inhumaine. Ils brûloient du déſir de boire ſon ſang odieux, de dévorer ſes membres palpitans & d'expoſer ſes reſtes déchirés à des indignités également abominables aux yeux des Dieux & des hommes [a]. L'influence puiſſante de la Religion étoit dirigée contre les excès farouches de ce tempéramment ſanguinaire. Le brave Tydée perdit pour jamais la protection de ſa Minerve adorée, par un ſeul acte de férocité ſauvage. L'humanité étoit inculquée par chaque précepte de la raiſon, & commandée par les puiſſants motifs de l'eſpérance & de la crainte. C'étoit un ferme article de foi que des mains ſouillées de ſang, même dans l'exercice d'une guerre honorable, étoient indignes, juſqu'à ce qu'elles fuſſent purifiées par des luſtrations, d'être employées dans les fonc-

[a] Voyez Iliad. 4, ver. 35. Iliad. 22, ver. 347. Iliad. 24, ver. 212.

tions les plus ordinaires du culte ſacré [a]. Il faudroit un volume entier pour expliquer les effets ſalutaires de cette ancienne & vénérable ſuperſtition, qui ſe diſtingua, de la plupart des autres Religions, par le mérite rare de faire beaucoup de bien ſans occaſionner en effet aucun mal conſidérable à la ſociété. Les dogmes Grecs, en inculquant le profond reſpect pour les Dieux, ne tendoient point à avilir l'eſprit ou à retenir le courage de leurs guerriers dévots. Les anciens héros s'adreſſoient à leurs protecteurs céleſtes, dans une poſture droite & noble, avec toute la franchiſe & la ſincérité d'une liberté mâle. Ils eſpéroient détourner les calamités dont la colère de leurs Dieux les menaçoit, non pas en s'infligeant à eux mêmes des châtimens qui n'auroient pû être agréables qu'à des êtres foibles & méchans, mais en réparant les torts dont ils s'étoient rendus coupables envers leurs concitoyens, ou en compenſant, par de nouvelles attentions, la négligence qu'ils avoient montrée dans les cérémonies de leur culte national. Les injures faites aux hommes & l'oubli des prières aux dieux, étoient, ſuivant leur croyance, les principales

[a] Homer. Paſſim.

cauſes du mécontentement du ciel ; & cette diſgrace, étant juſtement conſidérée comme infiniment plus grande que tous les autres malheurs, ils cherchoient à la détourner non-ſeulement en accompliſſant exactement les devoirs extérieurs de la Religion, mais en pratiquant ſévèrement ceux de la morale. Le dangereux pouvoir des oracles, le privilège abuſif des aſyles, les tranſports farouches de l'enthouſiaſme prophétique, les abominables cérémonies des bacchanales, & l'horrible uſage des ſacrifices humains, circonſtances qui couvrent d'infâmie les temps poſtérieurs du paganiſme, étoient entièrement inconnus au bon ſens & à la pureté des ſiècles héroïques, & on ne peut découvrir le moindre veſtige d'aucune de ces inventions ſtupides & atroces, ni dans les écrits d'Homère ni dans ceux d'Héſiode ſon contemporain.

L'aimable ſimplicité du ſyſtême religieux, puiſé dans ces deux auteurs, ſe communiqua aux inſtitutions civiles & militaires des Grecs, à leurs loix nationales, aux réglemens de leur police intérieure, & en même-temps aux différens devoirs de la vie domeſtique & de la vie civile. Les ſentimens d'une raiſon naturelle, appuyés de la ſanction ſuppoſée d'une autorité divine, régloient généralement la

conduite des hommes, au travers de toutes ces relations compliquées ; & d'un ſeul grand principe lumineux en lui même & fortement imprimé dans l'eſprit, il en réſultoit un ſyſtême uniforme de mœurs ſimples qui plaira toujours à ceux que le faux eſprit des mœurs factices, ou les préjugés ridicules de la vanité nationale n'ont point pervertis.

Afin de donner une explication plus claire des diverſes parties de ce beau ſyſtême, nous examinerons l'état politique, civil & domeſtique des Grecs ; c'eſt-à-dire, les rapports de ceux qui gouvernoient, à ceux qui étoient gouvernés, & de ces derniers à un objet général, ſoit qu'ils fuſſent conſidérés comme ſujets du même état ou comme branches de la même famille. Nous combinerons l'effet de ces rapports avec celui des occupations ordinaires & des jeux favoris de ce peuple célébre, &, de l'enſemble, nous tâcherons de déduire l'appréciation générale de leurs vertus & de leurs défauts, de leur bonheur & de leur misère.

Etat politique des Grecs durant les ſiècles héroïques.

L'obſervation commune, que le pouvoir ſuit la propriété, quoiqu'elle ne ſoit pas abſolument exacte [a], eſt peut-être le meilleur moyen

[a] La propriété, poſſédée par un ſeul ou par un

à ſubſtituer aux loix écrites, pour déterminer les droits politiques des différens membres de la ſociété. Si nous examinons par cette règle le régime des gouvernemens dans les ſiècles héroïques, nous trouverons que ces gouvernemens méritoient plutôt le titre de républiques que celui de monarchies. Lorſqu'une tribu guerrière ſortoit de ſes forêts & de ſes montagnes, pour prendre poſſeſſion d'un territoire plus fertile, les ſoldats combattoient & faiſoient des conquêtes, non pour leurs chefs, mais pour eux mêmes [a]. Le pays conquis par leur valeur unie, étoit conſidéré comme une propriété commune. Il étoit cultivé par les travaux & l'aſſiduité de tous les membres de la tribu, qui mangeoient à une table publique, qui célébroient enſemble leurs cérémonies religieuſes, & recevoient à la fin de la moiſſon, leur lé-

---

petit nombre d'hommes, acquiert une conſidération politique beaucoup plus grande, & produit une influence plus déciſive que ſi elle étoit commune à la multitude.

[a] L'Odyſſée fournit des preuves ſans nombre du pouvoir limité des Rois. Ulyſſe ſe met lui-même, dans la plupart des occaſions, au même rang que ceux qui l'accompagnent. On décide communément au ſort s'il ſera un de ceux qui entreprendront quelqu'aventure pénible & périlleuſe. Odyſſ. Paſſim.

gitime portion du produit annuel des cultures, pour le maintien de leurs familles reſpectives [a]. Une opulence ſupérieure ne donnoit point de titre à l'un, pour mépriſer l'autre, & il n'y avoit d'autre diſtinction connue parmi eux, que celle occaſionnée par la différence du mérite & des qualités perſonnelles. Cette différence, néanmoins, avoit naturellement élevé un chef ou un conducteur à la tête de chaque ſociété; la néceſſité fréquente d'employer ſa valeur ou ſa ſageſſe, rendoit ſon mérite plus illuſtre & plus utile; & ſes ſervices diſtingués étoient récompenſés par la gratitude unanime de ſa tribu, d'une riche portion de terrain [b], ſéparée de la propriété commune. Cette portion n'étoit point cultivée par les mains de ſes compatriotes caſaniers, ou de ceux qui le ſuivoient à la guerre, & qui travailloient ſeulement pour la communauté, mais par les priſonniers faits ſur l'ennemi, dont un nombre conſidérable étoit toujours adjugé au général [c]. Accoutumé à commander dans le camp, & à diriger les meſures, ainſi qu'à décider les

[a] Iſocate, in Archidam.

[b] Iliad. l. 12, ver. 310.

[c] Dans la deſcription du bouclier d'Achilles, Homère diſtingue clairement le domaine du Roi, des terres appartenantes à la communauté. Iliad. 18, ver. 542.

querelles de ſes aſſociés, il devint naturellement le juge de leurs conteſtations civiles; & comme la faveur ſpéciale des Dieux ſe portoit toujours ſur les vertus ſupérieures, il étoit encore inſtallé dans l'office honorable de pontife pour préſider à leurs ſolemnités religieuſes. Ces importantes fonctions de Prêtre, Juge & Général qui avoient été attribuées naturellement au plus brave & au plus digne de chaque tribu particulière, furent enſuite conférées après la réunion de pluſieurs tribus en un ſeul corps, au plus vaillant & au plus digne de tous les différens chefs. Avant que les états particuliers de la Grèce euſſent formé une confédération générale, les reſſources, provenantes des domaines appropriés au Prince, (leſquels étoient tranſmis à ſes deſcendans, à moins que quelques raiſons particulières n'en empêchaſſent), avoient ſervi aux différens Rois & Chefs, à étendre leur influence & leur autorité. Leur pouvoir & leur ſplendeur ne dérivoient point entièrement de la comparaiſon de leur mérite perſonnel, mais étoient déterminés, en partie, par l'étendue & la valeur réelle de leurs poſſeſſions: & Agamemnon fut nommé général en chef des forces combinées de la Grèce, plutôt à cauſe de la ſupériorité

de

de ſon opulence que par rapport à ſes vertus particulières de Prince. [a]. Mais ſoit que nous examinions la prééminence dont Agamemnon jouît ſur les autres chefs de la confédération, (telle qu'elle eſt repréſentée dans l'Iliade), ou l'autorité dont chaque Prince étoit inveſti dans ſes propres états, (telle qu'elle eſt expliquée dans l'Odyſſée), ou l'influence d'un chef guerrier ſur les différens membres de ſa tribu, (ainſi que nous avons déja taché de la tracer), nous trouverons par tout le pouvoir des Rois limité & la ſage modération d'un gouvernement mixte. Comme dans la confédération gérale, les conſeils [b] de Princes cenſuroient les réſolutions du monarque, & que la voix de l'aſſemblée publique [c], étoit ſupérieure à celle du conſeil; de même, dans chaque royaume particulier, les déciſions du ſénat l'empor-

[a] Thucydid. l. 1.

[b] Dans les affaires d'importance, Agamemnon ne ſe détermine que par l'avis général des chefs; pluſieurs deſquels, en différentes occaſions, le traitent avec peu de reſpect.

[c] C'eſt à l'aſſemblée générale qu'on renvoie la queſtion, s'il valoit mieux retourner en Grèce, ou continuer le ſiége de Troye. Iliad. 2, ver. 110. Voyez auſſi Ariſt. Ethic. l. 3, c. 5.

toient ſur la volonté du Prince ; & la majeſté du peuple, pleinement reconnue [a], régloit les déciſions du ſénat [b]. Si nous deſcendons encore plus bas nous trouverons la même diſtribution de pouvoir dans chaque Village particulier [c], qui étoit, en petit, la repréſentation d'un royaume, tandis que le royaume lui-même repréſentoit le tableau de toute la confédération.

Leurs règlemens civils.

La même ſimplicité qui régloit le ſyſtême politique de la Grèce, maintenoit les droits & les privilèges de ſes citoyens. Pour prix de ſa ſoumiſſion aux formes de la ſociété, tout homme étoit garanti dans la jouiſſance de ſa vie & de ſa propriété [d]. Ses meubles étoient partagés à ſa mort par portions égales entre ſes deſcendans ; & le droit injuſte de primo géniture, qui enrichit l'aîné, en réduiſant le reſte de la famille à la misère, étoit inconnu

---

[a] Pluſieurs des nobles d'Itaque même aſpiroient à la couronne. Odyſſ. 21.

[b] Dans l'Odyſſée, Télémaque menace d'en appeller à l'aſſemblée publique de l'injuſtice des prétendans, parmi leſquels étoient les principaux nobles d'Itaque.

[c] Plutarque in Theſeo. Odyſſ. *ibid.*

[d] Iliad. 12. Pind. Pyth. Ode 4.

à l'esprit d'équité des institutions grecques [a]. Les causes qui avoient rapport à la propriété étoient décidées par le premier Magistrat ou par des Juges délégués de l'autorité. La poursuite des meurtriers appartenoit aux parens du défunt; ils pouvoient accepter une compensation en argent pour la perte que la famille avoit faite [b]; mais si le criminel ne leur faisoit pas des offres satisfaisantes, ou si leur ressentiment étoit trop violent pour admettre une pareille composition, ils avoient droit de réclamer l'appui de tous les membres de leur Tribu, qui puniſſoient le meurtrier par la mort, ou le forçoient d'abandonner la société [c]. Ces usages, sans doute, prouvent que les idées des Grecs sur la juridiction criminelle,

---

[a] Odyss. 14. S'il n'y avoit pas d'enfans, les plus proches parens, du côté du père, partageoient le mobilier : ἀποφθιμένε δὲ δῆα κτῆσιν δατέονται χῆρωσαι. Hésiod. Théogon. Homère fait la même observation, Iliad. 5; mais il ne fait pas mention de la succession aux propriétés des terres ou au mobilier.

[b] Iliad. 9. Ajax blâme l'obstination d'Achille, qui refuse, en compensation d'un affront, ce qu'on acceptoit quelquefois pour le meurtre d'un fils ou d'un frère.

[c] Il y en a des exemples dans la quatorzième, quinzième & vingt-troisième Iliad.

étoient brutes & imparfaites : mais ce déſavantage étoit, en quelque façon, compenſé par l'ignorance où ils étoient de ces cruautés légales qui ſont trop ſouvent exercées chez les nations civiliſées, ſous le prétexte ſpécieux de juſtice. « Dans les derniers tems, dit Thucydides, » les punitions devinrent moins ſévères, mais » les crimes n'étoient pas pour cela moins » fréquens ». L'offenſeur riche & puiſſant (auroit-il pu ajouter) éludoit ſouvent la vengeance de ces loix ſévères; tandis que, dans les ſiècles héroïques, on ne connoiſſoit aucune acception de perſonnages, les Princes même étant ſoumis aux peines modérées [a], qui étoient juſtement infligées à leurs ſujets coupables.

Règlemens concernant les devoirs de la vie domeſtique.

La perfection des inſtitutions civiles & politiques, qui fut produite en Grèce par l'influence de la religion, ſe trouve ne provenir, dans pluſieurs contrées, que du progrès des arts &

[a] C'eſt pour cela que Midon, le frère d'Ajax, fut obligé de s'enfuir à Phylace. Iliad. 15. Patrocle, pour une pareille offenſe, ſe réfugia chez le père d'Achille. Iliad. 23. Pauſanias (in Eliac) donne des exemples du même genre, en citant deux Rois des Etoliens; & ces faits ſont conformes à la nature de l'office de Roi dans les ſiècles héroïques, tel que Denis d'Halicarnaſſe l'a décrit. l. 2, Hiſt. Rom.

des ſciences ; tandis que, chez les nations les plus groſſières & les moins cultivées, l'union domeſtique opère les effets les plus heureux & les plus marqués. Les devoirs réciproques de celui qui gouverne, & de ceux qui ſont gouvernés, ainſi que les obligations mutuelles des ſujets l'un envers l'autre, ſe développent & s'agrandiſſent inſenſiblement par les idées progreſſives d'utilité générale & particulière ; mais les rapports d'un tendre attachement entre le mari & la femme, entre le père & le fils, entre les frères & les parens, excitent, ſans réflexion, les plus douces ſenſations du cœur, & inſpirent à la fois des ſentimens d'amour & d'amitié, d'affection & de reconnoiſſance. Les ſeuls préceptes de la nature ſuffiſent pour maintenir les devoirs des parens les uns envers les autres ; ſa voix puiſſante & sûre établit leurs obligations mutuelles ; & il vaudroit mieux que l'influence de ces liens ſacrés n'eût jamais été connue, ou très-foiblement ſentie, aux premiers âges de la ſociété, que de courir le danger de s'affoiblir ou de ſe pervertir par le raffinement extrême d'une morale trop polie & trop relâchée.

Conformément à ces obſervations, nous trouvons, dans l'hiſtoire des ſiècles héroïques,

les plus touchantes peintures de l'amour conjugal, de l'affection paternelle, & de la piété filiale. Ces ſentimens, ſuggérés par la nature, & confirmés par la raiſon, étoient encore fortifiés par les préceptes de la religion ; & leur énergie, ainſi doublée, devenoit ſi puiſſante & ſi ſuſceptible de réſiſtance, qu'elle peut être à peine conçue par des hommes chez qui les belles manières, la vanité & l'intérêt, ont pris la place de principes plus généreux & plus mâles.

Les jouiſſances intérieures d'une famille étoient anciennement conſidérées comme équivalentes aux avantages émanés de l'union ſociale. Celui qui étoit deſtitué de l'une, ne paroiſſoit pas moins miſérable que celui qui étoit privé de l'autre ; & pour exprimer toute la baſſeſſe du caractère d'un homme, on diſoit qu'il ne méritoit pas de jouir des droits de citoyen, de la protection accordée à un ſujet, ou du bonheur de la vie domeſtique [a].

Mariage. Le mariage étoit un moyen néceſſaire pour atteindre à ce bonheur, & ſon inſtitution étoit attribuée, par une ancienne tradition, à la

[a] Αφρητωρ αθεμιστος ανεστιος εστι εκεινος. Iliad. Paſſim.

bonté des Dieux. Les Grecs des âges héroïques, parmi leſquels les droits de la foibleſſe & de la beauté furent auſſi reſpectés qu'ils furent enſuite mépriſés par leurs deſcendans corrompus, célébroient l'union conjugale avec toute la pompe des fêtes religieuſes. La troupe joyeuſe, portant les torches nuptiales, marchoit en triomphe dans la cité, au ſon des chants de l'hyménée [a]; l'eau luſtrale étoit puiſée dans la fontaine ſacrée de Callirhoë; & pluſieurs autres cérémonies révérées rendoient l'union du mari & de la femme également reſpectable & obligatoire [b].

L'adultère étoit conſidéré comme un des crimes les plus atroces; & on le citoit toujours avec la même horreur qu'un meurtre. Les perſonnes qui en étoient coupables achetoient quelquefois l'impunité [c], & plus ſouvent évitoient la mort par un banniſſement volontaire; mais, dans pluſieurs cas, ils étoient punis par la vengeance unanime de la Tribu qui avoit reçu l'injure. Des ſecondes noces n'étoient point

[a] Iliad. l. 23.

[b] Thucydid. l. 2. Meurſius Feriæ Græcæ, & les Auteurs qui y ſont cités.

[c] Odyſſ. 8.

abſolument défendues; mais le nœud du mariage étoit ſi fort & ſi ſacré, que la mort même de l'un des deux ne paroiſſoit pas un motif ſuffiſant pour le diſſoudre; & le ſurvivant, qui formoit un nouveau lien, perdoit conſidérablement de ſa réputation, & dégradoit ſon caractère [a].

Condition des femmes dans les ſiècles héroïques.

Deux circonſtances principales ont rendu très-difficile le moyen d'expliquer le rang & la condition des femmes dans les ſiècles héroïques. Le mot grec, qui ſignifie une femme mariée, eſt emprunté d'une qualité qui s'applique également à une concubine; & le même terme eſt employé indifféremment pour exprimer les deux perſonnes. Mais les femmes, qui, dans l'ancienne Grèce, ſe ſoumettoient à l'infamie de la proſtitution, étoient ordinairement des captives priſes à la guerre, qui ſe trouvoient réduites, par le cruel droit des armes, à une ſervitude honteuſe; d'où on a prétendu, ſans autre examen, que, dans l'ancienne Grèce, les femmes mariées, ainſi que les concubines, étoient les eſclaves de leurs maris. On s'eſt efforcé de confirmer cette opinion fauſſe, non-

---

[a] Pénélope craignit de prendre un ſecond mari αιδομενην, ευνην ωοσιος, δημοιο τε φημιν. Iliad. 15.

ſeulement en inſiſtant ſur la condition humiliante du beau ſexe dans les derniers âges de la Grèce, mais en affirmant expreſſément que, dans les anciens tems, elles étoient achetées par leurs maris [a]; ce qui eſt une erreur fondée ſur une autre. Avant d'entrer dans l'état du mariage, il étoit d'uſage que l'homme fît un échange mutuel de préſens avec ſon futur beau-père. Les Grecs avoient des termes particuliers pour exprimer le préſent que le prétendu donnoit, & celui qu'il recevoit [b]. Le premier, qui n'a point de ſynonyme dans les langues modernes, ſe traduit par le mot plus général « prix », qui a donné lieu à la fauſſe notion ſur l'achat & l'eſclavage des femmes; mais le dernier, qui peut ſe traduire en ſens propre « douaire [c] », étoit donné comme une proviſion à la femme pour la durée de ſon mariage, & après ſa diſſolution [d], & ſuffiſoit pour la délivrer de cet état ſuppoſé de dépendance

---

[a] Eſquiſſes du Lord Kaim; Thomas, ſur la condition des femmes, &c.

[b] Εδνα. [c] Προιξ.

[d] Odyſſ. 2. Télémaque dit que, ſi ſa mère étoit renvoyée de la maiſon, il ſeroit obligé de rendre ſon douaire à ſon père Icarius.

envers le mari ; état qui n'a jamais exiſté que dans l'imagination des Ecrivains ſyſtêmatiques de ce ſiècle.

Dans les contrées modernes de l'Europe, les femmes ſont généralement exclues des occupations ſérieuſes de la vie, mais admiſes à en partager tous les agrémens. Dans les ſiècles héroïques, elles n'étoient pas abſolument étrangères aux affaires publiques, quoiqu'il fût impoſſible d'aſſocier leur délicateſſe & leur timidité naturelles aux travaux guerriers, & aux plaiſirs qui formoient les principales occupations de leurs maris. C'eſt pourquoi le commerce entre les deux ſexes n'étoit pas auſſi fréquent & auſſi général qu'il doit l'être naturellement parmi nous, à cauſe de la douceur & de la politeſſe des mœurs modernes.

Leurs occupations & leurs amuſemens.

L'attention des femmes étoit principalement renfermée dans les ſoins domeſtiques ou dans la pratique de certains arts qui ne demandoient ni force, ni courage, ni ſageſſe, mais ſeulement l'effort patient d'une dextérité mécanique [a]. Notre reſpect naturel, pour l'honneur du ſexe, eſt offenſé de les entendre louer autant pour leur adreſſe à faire un tiſſu que pour leur

[a] Homer. Paſſim.

beauté & leur vertu ; mais il convient d'obſerver que l'art de tiſſer & celui de broder, étant, ainſi que les autres métiers, moins répandus en Grèce que dans les contrées où le commerce a fait de grands progrès, ces arts étoient ſous ce rapport infiniment plus eſtimés, & par conſéquent plus propres à mériter une diſtinction à ceux qui y excelloient. Ils étoient pratiqués par des Dames du plus haut rang, & même par des Reines, qui tenoient auſſi à honneur d'être chargées de l'éducation de leurs enfans, juſqu'à ce qu'ils devinſſent propres à la ſociété de leurs pères [a]. Outre ces occupations, les femmes avoient la liberté de ſe réunir pour célébrer les rites & les cérémonies de la religion ; & pluſieurs d'entr'elles ſe conſacroient au ſervice de certaines Divinités [b]. Dans la ſaiſon des fêtes publiques, elles ſe mêloient plus librement avec l'autre ſexe que dans les occaſions ordinaires. Ce qui étoit quelquefois ſujet à des inconvéniens

---

[a] Ce fut ainſi que Thétis éleva Achille. Héſiode dit, en métaphore poëtique, que, dans l'âge d'argent, les enfans étoient, durant une enfance d'une centaine d'années, ſous la tutelle de leurs mères.

[b] Theano étoit Prêtreſſe de Vulcain, &c. Iliad.

tels qu'on devoit naturellement s'y attendre, vu la contrainte habituelle où on les tenoit. « La belle Polymele, dit Homère [a], danſant » dans le chœur de Diane, fut embraſſée par » Mercure; mais elle n'eut pas plutôt mis au » monde un fils, qu'un des principaux citoyens » lui offrit ſa main ». Les inſtitutions des ſiècles héroïques étoient ſingulièrement propres à favoriſer la réſerve & la modeſtie des femmes, en ne permettant pas qu'une erreur excuſable couvrît d'une infamie indélébile un caractère aimable. Le crime d'avoir eu un cœur trop tendre, n'étoit pas regardé comme inexpiable; & les ſuites des foibleſſes d'une femme, étant ordinairement imputées à l'ardeur particulière de quelque Divinité amoureuſe, bien loin d'obſcurcir les charmes de ſa beauté, les ornoient au contraire de nouvelles graces & d'un nouvel éclat.

Amour conjugal.

La ſimplicité des anciens Grecs étoit également éloignée & de la cruelle tyrannie des Sauvages, qui condamnent les femmes à la ſervitude, & de ce rafinement du vice & de la volupté qui ne les conſidère que comme des inſtrumens de plaiſir. L'égalité naturelle entre

[a] Iliad. 16.

les ſexes, ſuggérée par la voix du ſentiment, maintenue par les loix de la raiſon, & confirmée par les préceptes de la religion, produiſoit les affections les plus délicates qu'un cœur ſenſible puiſſe éprouver; delà ces ſcènes touchantes ſi admirablement deſſinées par Homère, & qui retracent la plus parfaite image de la félicité domeſtique; delà ces tourmens agréables, ces angoiſſes & ces ſollicitudes de tendreſſe & d'amour, qui dégénèrent ſouvent en triſtes préſages, & qui font craindre la fin d'une union à laquelle il ne manquoit rien que de pouvoir devenir immortelle [a].

Affection des parens.

Les ſentimens d'affection paternelle étoient en proportion auſſi forts & auſſi ardens que ceux de l'amour conjugal. La tendreſſe mutuelle du mari & de la femme ſe communiquoit à la famille naiſſante; & tandis que le père voyoit dans ſon enfant les charmes de la mère, celle-ci appercevoit dans l'aimable créature les graces nobles & mâles de ſon mari. Indépendamment de la délicateſſe de ſentimens, on trouve ſans doute, dans tous les pays ſauvages & civiliſés, des preuves ſans nombre de cet

[a] Voyez les adieux d'Hector & d'Andromaque, & d'autres exemples. Iliad. 9 & Odyſſ. 6.

amour paternel, qui n'eſt en effet que l'épanchement le plus ſimple & le plus naturel de l'amour-propre. Mais ce n'eſt que dans les ſiècles héroïques que nous trouvons des exemples parfaits d'une piété filiale vraiment ſincère. Dans le plus bas état de la vie ſauvage, la plupart des hommes connoiſſent peu cette affection reſpectueuſe; ils craignent & ils obéiſſent, mais ſans aucun mélange d'amour ou d'attachement pour ceux qui ſont plus ſages & plus forts qu'eux. Lorſqu'ils deviennent ſages & forts à leur tour, ils mépriſent la main tremblante qui a conduit leurs jeunes années; ou ſi quelques foibles émotions de gratitude ſe font ſentir dans leur ame, ils ne les témoignent que par l'empreſſement déplacé de délivrer la vieilleſſe de leurs parens, de ce qui paroit à leur impatience le poids importun de la vie [a]. D'un autre côté, parmi les peuples plongés dans la corruption, ſuite d'un luxe & d'un raffinement exceſſifs, les liens de la nature ſe pervertiſſent ou s'effacent; les jeunes gens mépriſent les avis, & évitent la compagnie des vieillards; & les devoirs, ainſi que les affaires de la ſociété, dégénèrent en

Devoirs des enfans.

[a] Voyage du père Charlevoix, &c. Lafitau, mœurs des Sauvages.

un miſérable trafic d'intérêt ou de plaiſir. Mais comme les Grecs étoient ſortis de la triſte condition de barbares, & qu'ils n'avoient point encore éprouvé l'effet de la corruption qui règne chez les peuples polis, ils déployèrent à leur midi toute la ſplendeur des vertus domeſtiques [a]. Le reſpect des enfans pour leurs parens approchoit de la vénération pour les Dieux. Les héros les plus emportés & les plus fougueux ſe ſoumettoient ſans répugnance aux loix les plus ſévères de l'autorité paternelle. Dans certaines affaires délicates, qui paroiſſoient ne devoir être relatives qu'à eux-mêmes, ils abandonnoient leurs inclinations favorites, déſavouoient leurs propres volontés, & confioient leurs plus chers intérêts à l'expérience conſommée & à la bonté connue de leurs pères. Les expreſſions aimables du reſpect filial, s'étendoient encore plus loin envers ceux qui étoient infirmes & âgés, & marquoient un ſentiment plus général d'égards pour eux. Parmi les frères

[a] Il n'y a peut-être point d'autre Langue qui puiſſe exprimer, ſans une circonlocution, ce que les Grecs entendent par θρεπτα, l'obligation des enfans à reconnoître les tendres ſoins de leurs parens, ainſi que l'éducation & l'entretien qu'ils leur ont donnés.

mêmes qui étoient à-peu-près du même âge, le plus jeune étoit obligé de céder dans toute occaſion à l'aîné; & c'étoit un principe de religion reconnu que les furies protégeoient de leur ſombre autorité les droits ſacrés d'aîneſſe & de ſupériorité d'années [a].

Occupations des Grecs dans les ſiècles héroïques.

Les occupations des anciens Grecs, ſoit durant la paix ou durant la guerre, étoient, pour la plupart, dirigées par cette même influence ſacrée qui régloit leur conduite dans les différentes relations de la vie domeſtique & de la vie ſociale. La guerre étoit leur emploi principal; & c'étoit au camp qu'ils déployoient leur plus nobles qualités, & qu'ils découvroient en même tems les plus grands défauts de leur caractère. Ils ignoroient ces règles de tactique & ces évolutions qui établiſſent l'harmonie & l'enſemble entre pluſieurs corps nombreux de ſoldats, & qui font mouvoir des armées entières avec l'activité & l'adreſſe d'un ſimple combattant. Ce qui manquoit à l'habileté étoit ſuppléé par le courage; ils marchoient au combat, réunis en phalange, & s'élançoient impétueuſement ſur les ennemis

Etat de l'art militaire parmi eux.

[a] Πρεσβυτεροις ἐριννυες αιεν ἑπονται. Homer. Paſſim.

qui

qui les environnoient. Chaque guerrier étoit attaché fortement à ſon antagoniſte, & ſe trouvoit obligé, par néceſſité, aux mêmes actes de valeur que ſi le gain de la bataille eût dépendu de lui ſeul. Leur arme principale étoit le javelot lancé par une main vigoureuſe & aſſurée, ſa pointe pénétroit ſouvent les cuiraſſes & les boucliers les plus forts. Lorſqu'ils manquoient leur but, ou que le coup ne portoit point, faute d'impulſion, ils tiroient alors leurs épées; & ſignalant leur dernière réſolution, ils fondoient impétueuſement ſur l'ennemi. Cette manière de combattre étoit commune aux ſoldats & aux généraux; les derniers ſe diſtinguant en un jour de bataille, autant par leur force & leur courage que par leur adreſſe & leur conduite. Les Grecs avoient en outre des arcs, des frondes & des dards deſtinés à combattre de loin; mais l'uſage de ces armes, qui fut très-fréquent pour les jeux militaires des ſiècles héroïques, étoit réſervé dans les batailles aux guerriers d'une réputation inférieure[a]. Leur armure défenſive étoit complette & remarquable : un caſque brillant, orné de plumes, cou-

[a] On reproche plus d'une fois dans l'Iliade à Teucer de n'être qu'un miſérable Archer.

vroit la tête & la face; une cuiraſſe épaiſſe défendoit leur poitrine; des cuiſſarts d'airain leur deſcendoient juſques ſur les pieds; & un large bouclier, attaché négligemment ſur leurs épaules, ſe tournoit dans toutes les directions, & s'oppoſoit aux coups de l'ennemi.

L'effet des règlemens militaires ſur les mœurs.

Les combats ſerrés & d'homme à homme, chez les Grecs, avoient pour but d'exciter les plus violentes paſſions du cœur, & d'envenimer l'animoſité nationale par des haines perſonnelles & par l'ardeur de la vengeance. Une bataille n'étoit qu'une action générale de duels où le courage des combattans s'irritoit juſqu'à la plus extrême fureur; chaque ſoldat connoiſſoit l'antagoniſte de qui il avoit reçu une injure ou à qui il avoit fait un outrage. Ils combattoient alors avec toute l'aigreur du reſſentiment, & ſouilloient ſouvent l'honneur de la victoire par ces cruautés effrénées qui ne ſont que trop naturelles aux hommes dans l'ivreſſe d'un triomphe ſur des adverſaires qu'ils abhorrent.

C'eſt en partie à cette malheureuſe circonſtance, & en partie à l'ancienne coutume d'approprier les dépouilles guerrières à ceux qui les avoient conquiſes, que nous pouvons attribuer les cruautés choquantes qui furent quelquefois commiſes par les plus vaillans & les plus généreux des chefs Grecs.

Si la ſévérité exercée envers les vaincus ne procédoit pas de la barbarie du ſiècle ou de l'ignorance des droits de l'humanité, il eſt évident qu'elle provenoit des obſervances réputées néceſſaires pour obtenir la faveur des Dieux dans une expédition militaire ou dans un combat. Ces obſervances religieuſes, qui étoient confirmées par les loix nationales chez les Grecs, étoient pratiquées avant le commencement des hoſtilités, pendant leur continuation, & après la concluſion. Pour entreprendre une guerre légitime, il étoit néceſſaire d'envoyer auparavant des Ambaſſadeurs qui expoſoient l'injure qu'on avoit reçue, & en demandoient la réparation complette & immédiate. Si on la refuſoit, ils dénonçoient formellement la réſolution que leur communauté avoit priſe de l'obtenir par la force des armes [a]. Après avoir commencé à exécuter leur funeſte menace, ils employoient le caractère des Hérauts, ces Miniſtres ſacrés des Rois, qui étoient également reſpectés des amis & des ennemis. Ceux-ci paſſoient en sûreté au travers des armées rangées en bataille, proclamoient à haute voix, aux guerriers en ſilence, la commiſſion dont ils

Loix de la guerre.

[a] Voyez le chap. 1, p. 78.

étoient chargés, ou demandoient une trève pour enterrer les morts, ce qui ne pouvoit être refuſé ſans l'impiété la plus énorme [a]. L'uſage des armes empoiſonnées [b] étoit défendu, ſous peine d'encourir la diſgrace divine. Il étoit agréable au vouloir des Dieux que la vie des priſonniers fût épargnée, lorſqu'on promettoit une rançon ſuffiſante [c]. Et après qu'un traité de paix avoit été conclu entre les nations ennemies, ſans autre ratification que l'honneur des parties contractantes, les ſcélérats perfides qui trahiſſoient la ſainteté de ces engagemens, étoient dévoués, au milieu des ſacrifices & des libations ſolemnelles, à la furie des terribles Déeſſes [d].

Arts de la paix.

Les arts de la paix avoient procuré aux Grecs les choſes néceſſaires & les commodités de la vie, mais ſans avoir atteint à celles du luxe & d'agrément. L'agriculture & le pâturage leur fourniſſoient les articles les plus indiſpenſables à la nourriture, avec les matières pre-

Etat de l'agriculture.

---

[a] Homer. Paſſim.

[b] Ilus refuſa à Uliſſe des flèches empoiſonnées parce qu'il révéroit les Dieux immortels.

Επει νεμεσιζετο θεους αιεν εοντας. ODYSS.

[c] Iliad. 1. *ibid.* 6, 24. [d] Iliad. 3.

mières de leurs habillemens. Les meubles du ménage étoient très-imparfaits ; la charrue même, le plus utile de tous, n'étoit entièrement compoſée que de bois [a], ce qui provenoit plutôt de la rareté du fer, que d'aucun défaut dans la conſtruction mécanique de cet inſtrument [b]. Il faiſoient uſage, du temps d'Héſiode, de l'invention des gros ciſeaux pour tondre leur brebis, ayant été obligés précédemment d'attendre la ſaiſon où la laine de ces animaux tomboit d'elle même [c]. L'orge étoit la principale production de leurs champs, & fourniſſoit la nourriture néceſſaire aux hommes & aux chevaux. L'invention des moulins étoit inconnue, & le grain ſubiſſoit différentes opérations ennuyeuſes pour être enſuite écraſé entre deux larges pierres par les efforts de la main [d]. Quoique les Grecs cultivaſſent l'olivier, ils ne connoiſſoient pas tout l'avantage que l'on pouvoit tirer de cet arbuſte, & ne ſavoient point employer l'huile de ſon fruit à les éclairer pendant la nuit [e]. Le ſol de la Grèce étoit

---

[a] Héſiod. Oper. & dies.

[b] Homer. Paſſim. [c] Héſiod. *ibid.*

[d] Plin. l. 18, c. 14.

[e] Les Grecs n'avoient découvert d'autre procédé

naturellement propre pour la vigne, mais le procédé long & laborieux par lequel ils exprimoient & préparoient le jus du raisin rendoit le vin rare & cher [a].

Arts mécaniques.

De tous les arts mécaniques celui qu'ils entendoient le mieux, étoit la tisseranderie; ils travailloient debout à ce métier, ainsi qu'à toutes les autres professions qu'on appelle sédentaires [b]; ce qui semble indiquer une imperfection dans le progrès de ces arts. La hache, le vilebrequin, le rabot, le niveau, sont les outils mentionnés par Homère, qui paroit n'avoir pas eu connoissance de la scie, de l'équerre & du compas [c]. L'art de couper le marbre, qui fournit ensuite au génie des Grecs les matériaux de ces productions inimitables, qui font encore aujourd'hui l'admiration des hommes, étoit alors inconnu, & l'éclat poli

---

à cet égard que de faire des grands feux de bois. Les torches dont parle Homère n'étoient autre chose que des branches d'un bois résineux, fendues au bout & allumées au feu. Odyss. l. 6, ver. 307. l. 18, ver. 306 & ver. 309.

[a] Odyss. l. 7, ver. 122.

[b] Eustach. in Iliad. 1, ver. 31.

[c] Odyss. l. 5, ver. 234, &c.

de cette belle pierre, n'ornoit point encore les habitation des Grecs [a].

Homère ne parle point non plus des ordres d'architecture qui furent sans doute inventés plus tard. Des pilliers étoient les seuls ornemens des édifices qu'il décrit. Les maisons des grands étoient environnées de murailles & consistoient en deux étages; le bas étoit distribué en quatre appartemens que nous avons traduits par les noms de halle [b], portique, antichambre, & chambre à coucher; noms qui expriment la même situation relative, plutôt qu'aucun autre point de ressemblance. Les toits étoient plats, & les portes de la maison s'ouvroient du côté de la muraille environnante, tandis que celles de la muraille même donnoient sur la rue ou sur le chemin [c]. L'invention de l'émail sur métaux avoit été cultivée avec un singulier succès: & quoique la peinture, proprement dite, fut grossière & informe

Beaux Arts. Architecture.

Peinture.

[a] Dans le palais d'Alcinoüs, où brilloient l'or, l'argent, l'airain & l'ambre, il n'est pas fait mention du marbre. Odyss. l. 4, ver. 72.

[b] Η ταξις ουτως; ερκος περι ὁ πολαι, μετα δε τ ο ερκιον αυλη, μετα ην ὁ αιθουσα, προδομος, και θαλαμος. Pollux Onomast.

[c] Odyss. l. 1, ver. 441.

du temps d'Homère, le génie de ce divin poëte à décrit les rudimens de cet art naiſſant avec tant de graces, que cette deſcription ſerviroit à l'embellir [a], à ſon plus haut degré de

[a] Les plus nobles genres de la peinture ſont tous expliqués dans le bouclier d'Achille, & chaque tableau découvre un degré merveilleux *d'invention, d'expreſſion & de compoſition.* Iliad. 18. Perrault & Terraſſon penſoient qu'il étoit impoſſible de placer une auſſi grande quantité de tableaux dans la circonférence d'un bouclier : Boivin leur répondit & en ſuppoſa la poſſibilité, en ſuppoſant un grand nombre de cercles concentriques. Cette opinion fut adoptée par Pope, qui prétend que toutes les branches de la peinture, même de la perſpective aérienne, peuvent ſe trouver dans le bouclier d'Homère. « Il paroît qu'il n'étoit pas étranger à la perſpective » aérienne, par ſa manière de marquer expreſſément » la diſtance d'un objet à un autre », &c. Mais cette obſervation prouve ſeulement que Pope, qui cultivoit la peinture, étoit peu inſtruit de la théorie de cet art, puiſque la perſpective aérienne n'a point de rapport avec la diminution des objets, en proportion de leur diſtance, & ſe rapporte entièrement au changement & à l'affoibliſſement des couleurs, ſuivant l'état & la diſpoſition du milieu, au travers duquel ils ſont apperçus. Les objections de Perrault & de Terraſſon, & les cercles concentriques de Boivin, ſont également frivoles. Le bouclier d'Homère ne contient dans le fait que dix peintures. L'énumération par les particules μεν

perfection. La muſique étoit fort en uſage parmi les premiers Grecs. Elle n'étoit pas d'un genre ſavant, & par cette raiſon elle étoit plus propre à toucher le cœur. Les effets qu'on lui attribuoit, ſont étonnans, mais non pas incroyables, parce que l'ancienne muſique n'étoit pas purement une ſucceſſion agréable de ſons mélodieux qui ne ſignifioient rien, mais une imitation & une exaltation des tons & des accens ſimples, naturels & pathétiques d'un langage expreſſif & harmonieux [a]. Muſique.

Dans les âges héroïques les hommes n'avoient ni le loiſir ni l'inclination néceſſaires pour ſe livrer aux ſciences ſpéculatives. Toutes les connoiſſances qu'il poſſédoient ou qu'il eſtimoient, étoient celles qui pouvoient ſe réduire en pratique. Il ne connoiſſoient de l'arithmétique que les ſimples calculs qui convenoient au cercle Sciences.

& δε fixe le nombre. Mais le Poëte ne décrit pas ſeulement ces dix peintures repréſentées en effet ſur le bouclier, il mentionne auſſi leurs antécédens & leurs conſéquens. C'eſt-là le trait de ſupériorité de l'imitation poëtique ſur la peinture, de pouvoir décrire en peu de lignes ce que pluſieurs galeries de tableaux ne peuvent repréſenter.

[a] Odyſſ. 3, ver. 267, & Paſſim. Ce ſujet ſera traité pleinement ci-après.

étroit de leurs affaires. L'aſtronomie leur enſeignoit à obſerver les conſtellations les plus viſibles pour ſe diriger dans leurs courſes de mer : mais leur navigation étoit encore ſi imparfaite qu'ils abandonnoient rarement les côtes ; & les ſeules étoiles dont Homère faſſe mention, ſont la grande & la petite ourſe, les Pleyades, les Hyades, Orion & l'étoile du Chien. La métaphiſique, la morale, & la politique des anciens Grecs ont été compriſes & expliquées ſous l'article de la religion, d'où elles étoient originairement dérivées, & à laquelle elle continuèrent long-temps d'être unies. Les principaux objets qu'on ſe propoſoit dans l'éducation des jeunes guerriers, étoient qu'ils appriſſent à exceller dans les exercices militaires du temps, particulièrement dans ceux de lancer le javelot & de conduire un char, & en même temps de ſavoir exciter l'attention du ſénat ou de l'aſſemblée, en expoſant leur opinion dans un ſtyle clair, élégant & énergique [a].

Education.

Ce n'étoient pas ſeulement dans le conſeil & à l'armée que ces talens ſupérieurs ſollicitoient & obtenoient des récompenſes bien mé-

Amuſemens ordinaires des Grecs dans les ſiècles héroïques.

[a] Μυθων τε ρητηρ' εμεναι πρηκτηρα τε εργων.

ritées. Chaque communauté préſentoit chez elle en temps de paix, l'idée d'une grande famille. Les Grecs vivoient continuellement en ſociété avec leurs égaux; ils jouiſſoient des plaiſirs & des amuſemens communs, & avoient journellement l'occaſion de développer leurs talens habituels aux yeux de leurs concitoyens. Les fréquentes diſputes entre les individus occaſionoient des litiges & des procès, qui faiſoient valoir l'éloquence & l'habileté des citoyens dans la défenſe néceſſaire de leurs amis. Les jeux funèbres, & ceux célébrés en mémoire de divers évènemens importans, civils ou ſacrés, fourniſſoient des occaſions continuelles de divertiſſemens. D'un côté, les jeunes gens, ardens & vigoureux, ſe diſputoient le prix à la courſe, à manier le ceſte, à lancer le palet, & montroient également leur force & leur adreſſe dans tous les autres exercices qui contribuent à la force du corps & à celle de l'eſprit. D'autre part, les perſonnes infirmes & âgées, trouvoient des objets propres à réveiller leur émulation, à flatter leur orgueil & à faire valoir le peu d'activité qui leur reſtoit. C'étoit à elles qu'il appartenoit de donner des conſeils ſages, d'interpoſer leur autorité reſpectée, de décider les querelles & de déterminer le mérite des jeunes candidats. Les applaudiſſemens & les

récompenſes accordées à celui dont les conſeils & les déciſions étoient le plus généralement approuvés, le conſoloient de la foibleſſe de ſes années, tandis que ſes rivaux, exclus pour le moment, eſpéroient d'obtenir, une autre fois, les mêmes témoignages honorables de l'eſtime publique [a].

Appréciation des mœurs & du caractère des Grecs pendant les ſiècles héroïques.

Si, d'après cet examen général des coutumes & des inſtitutions des Grecs, on eſſayoit de les apprécier, elles gagneroient ſans doute beaucoup dans notre opinion, en les comparant, ſoit avec les mœurs groſſieres de la vie ſauvage, ſoit avec la morale rafinée & relâchée des ſociétés polies. Les Grecs étoient arrivés au-delà de cette uniforme inſipidité de conduite, de cette férocité de mœurs, de cette brutalité de manières & de cette inſenſibilité de cœur qui caractériſent univerſellement l'état ſauvage. Il poſſédoient d'ailleurs cette intrépidité patiente, ce noble eſprit d'indépendance, cet ardent attachement à leurs amis, & ce généreux mépris des peines, des dangers & de la mort, qui rendent la deſcription des tribus ſauvages de l'Amérique ſi intéreſſante pour un philoſophe. Des deux principales jouiſſances de la vie, l'étude & la

[a] Iliad. 18. *ibid.* 23.

converſation, ils connoiſſoient peu, à la vérité, les conſolations & les plaiſirs de la première, mais ce beſoin étoit compenſé par la ſincérité, la confiance, les charmes de la ſeconde. Leurs affections ſociales étoient moins concentrées dans leurs objets, mais plus puiſſantes dans leurs effets que celles des nations polies. Un chef généreux, ſe dévouoit à une mort certaine pour venger la cauſe de ſon ami; & il refuſoit aux prières d'un père courbé ſous le poids des années, la triſte conſolation d'enſevelir les reſtes de ſon fils chéri; juſqu'à ce que l'image analogue de ſon propre père vint frapper ſon eſprit, & réveiller en lui le ſentiment de la pitié [a]. Les beſoins imaginaires, & les paſſions factices, qui ſont ſi néceſſaires pour ſolliciter la main de l'induſtrie & varier les jouiſſances de la vie dans les ſociétés d'un commerce perfectionné, étoient ſuppléés chez les Grecs, par cette exceſſive ſenſibilité qui les intéreſſoit ſi chaudement aux affaires de leur communauté, de leur tribu, de leur famille & de leurs amis, & qui les attachoit même, par les ſentimens de la reconnoiſſance, aux objets inanimés de la nature. Comme ils n'étoient point accoutumés à la

[a] Iliad. 24.

même diverſité d'emplois, ils n'étoient pas non plus fatigués par le même tourbillon de plaiſir & de diſſipation, qui environne la ſuperbe misère de ces derniers temps. Quoi qu'ils ignoraſſent une foule d'arts qui embeliſſent le ſiècle préſent, ils en avoient découvert un d'un prix ineſtimable, celui de fonder leurs principales jouiſſances ſur la pratique des devoirs importans de la vie. Il ne ſera peut-être pas aiſé de remplacer une nation qui avoit ſu réunir le ſentiment élevé de l'indépendance perſonnelle, à la ſubordination la plus complette envers l'autorité établie, & en même temps le plus grand reſpect pour les dogmes de la religion, à l'eſprit le plus ardent pour les entrepriſes martiales. L'égalité généreuſe de leurs établiſſements politiques & leur commerce prétendu avec les Dieux, conſpirèrent à les élever à une certaine grandeur de caractère, qui ſera toujours rappelée & admirée. Ce caractère devint permanent à Sparte, par les fameuſes loix, communément attribuées à l'invention de Licurgue, mais qui n'étoient en grande partie, (ainſi qu'on le verra dans le chapitre ſuivant), que des copies exactes des coutumes & des inſtitutions qui prédominèrent univerſellement dans la Grèce, pendant les ſiècles héroïques.

CHAPITRE III.

ETAT de trouble dans la Grèce. -- Les Héraclides conduiſent les Doriens dans le Péloponèſe. --- Ils partagent leurs conquêtes dans cette péninſule. - Emigrations des Eoliens, Ioniens & Doriens. - Etabliſſement de colonies en Thrace, en Macédoine, en Afrique, & dans la grande Grèce. - Influence des Colonies Aſiatiques dans les affaires de la mère-Patrie. - Abolition de la Monarchie en Grèce. - Nouveaux déſordres dans ce pays. — Quatre inſtitutions qui tendent à prévenir ces déſordres. — Le Conſeil des Amphyctions. — L'oracle de Delphes. — Les jeux Olympiques. — Les loix de Sparte.

Etat de la Grèce après la guerre de Troye.

LA Grèce triomphoit de Troye, mais elle n'avoit pas lieu de s'enorgueillir de ce fatal triomphe. Les calamités de la guerre furent ſuivies de déſaſtres ſur mer, d'une diſcorde générale parmi les chefs, enfin de la ruine de la confédération. Ces maux, cependant, étoient moins affligeans que les animoſités inteſtines & les ſéditions excitées par la licence du

peuple & fomentés par l'ambition des grands, durant la longue & triſte abſence de leurs Rois. Le victorieux Agamemnon eût à peine mis les pieds dans ſon pays natal, qu'il perdit la vie par les mains d'une épouſe adultère, & d'un aſſaſſin perfide [a]. Son fils Oreſte, trouva dans Athènes un abri contre le reſſentiment de l'uſurpateur du trône. Dans la huitième année de ſon exil, il retourna avec ſes partiſans, & tira une juſte vengeance de l'abominable Egiſthe & de Clytemneſtre [b]. Il régna dans Argos, mais avec beaucoup moins de gloire que ſon père, & depuis ce temps là ce Royaume ne reprit jamais ſon ancienne prééminence.

Foibleſſe de cette contrée durant les quatre ſiècles ſuivans, depuis 1184, juſqu'à 776 A. C.

Les erreurs & les malheurs d'Uliſſe, ſont trop connus pour être décrits de nouveau [c]. Il regagna par ſa patience & ſa force d'eſprit le royaume d'Itaque, mais ce ne fut pas ſans qu'il en coutât la vie à ſes plus illuſtres ſujets [d]. Si l'hiſtoire rappelloit en détail les inimitiés domeſtiques qui troublèrent les autres états,

---

[a] Odyſſ. l. 1, ver. 29.
[b] Odyſſ. l. 3, ver. 196 & ver. 305 & ſuiv.
[c] Odyſſ. Paſſim.
[d] Odyſſ. l. 22, ver. 290 & ſuiv.

on

on ne verroit probablement qu'une peinture dégoutante, de fraudes & de cruautés ; & cette répétition continuelle de crimes & de malheurs ſemblables, fatigueroit autant l'attention qu'elle choqueroit l'humanité du lecteur moderne. Mais quoiqu'il ne ſoit ni amuſant ni utile de retracer les conſéquences particulières & paſſagères de ces déſordres, il eſt important d'obſerver qu'elles tendirent généralement à prolonger la foibleſſe de la Grèce, dont les tranſactions obſcures, durant les quatre ſiècles ſuivans, correſpondent mal avec la célèbre expédition de Troye, ou même avec celle des Argonautes.

Hiſtoire de cette période obſcure.

L'hiſtoire de cette longue période eſt rapportée d'une manière très-confuſe & très-imparfaite par les anciens auteurs ; & la chronologie en eſt très-inexacte & incertaine. Les événemens néanmoins, qui ſont intéreſſans par eux mêmes, ou qui eurent quelque influence ſur les ſiècles mémorables de la Grèce, peuvent s'expliquer clairement & ſe réduire à des termes précis. Afin de ne point couper notre narration, nous devons conſidérer trois ſéries dans ces événemens, leſquelles ſe ſuivent naturellement & tendent toutes au même but. Dans cette vue nous examinerons d'abord les émigrations des différentes tribus ou communautés, dans

Diviſion du ſujet.

les limites étroites de la Grèce; en ſecond lieu les établiſſemens de nouvelles colonies dans pluſieurs parties éloignées de l'Europe, de l'Aſie & de l'Afrique; & en troiſième lieu, les changemens intérieurs qui ſe firent dans différens états, par la forme du gouvernement républicain, que les Grecs ſubſtituèrent partout à celle du gouvernement monarchique [a]. C'eſt dans le flux & reflux de ces grands mouvemens, que nous devons chercher les ſemences de l'ordre & de la ſtabilité. C'eſt au milieu des émigrations étendues, des révolutions générales, & des hoſtilités continuelles, que nous devons nous efforcer de tracer l'origine & les progrès de ces inſtitutions ſingulières, qui tendirent à unir, à polir & à orner les branches éparſes & encore vagabondes de la race Grecque, dans toutes les parties du monde.

Emigrations des tribus ou communautés Helleniques.

Les émigrations qui ſuivirent immédiatement l'expédition de Troye, ſont mentionnées mais non expliquées par les hiſtoriens. On peut en découvrir la cauſe générale dans Homère, dont les poëmes, auſſi inſtructifs qu'agréables, peuvent ſeuls nous aider à parcourir avec

[a] Velleius Paterculus, l. 1.

intérêt & confiance, les régions obſcures de l'antiquité Grecque. Les diſſentions domeſtiques, & plus encore l'inquiétude ſur le droit mal établi des propriétés territoriales, (ainſi que le poëte immortel l'a expliqué), engagèrent naturellement les tribus Grecques, malgré leur connoiſſance de l'agriculture, à changer ſouvent d'habitations reſpectives. L'idée d'une propriété ſéparée dans un terrain quelconque, eſt le lien principal, qui attache les hommes à des diſtricts particuliers. L'avarice des individus ne ſe détermine jamais à abandonner les champs qui ont été le grand objet de leur induſtrie, & qu'ils ont cultivés ou embellis, & leur orgueil répugne à ſe ſéparer de leurs établiſſemens héréditaires. Ces paſſions, qui couvrent de villes ſuperbes & peuplées, les montagnes incultes & inhoſpitalières du nord, tandis que des contrées plus riantes ſont privées d'habitans, ne pouvoient avoir beaucoup d'influence ſur un peuple qui regardoit la terre comme une propriété publique, plutôt que comme celle des individus. Chez une telle nation, les hommes ne ſont attachés au territoire qu'ils habitent, que comme membres d'une communauté particulière; & lorſqu'ils y ſont expoſés à quelque léger inconvénient, ou

Dans le nord de la Grèce. A. C. 1124.

qu'ils ſont attirés par une perſpective plus brillante ailleurs, il en ſortent avec le projet d'acquérir, par leur valeur unie, des établiſmens plus ſurs & plus agréables. Conduite par des motifs de cette eſpèce, une tribu de Béotiens, bientôt après la guerre de Troye, s'empara de la riche vallée d'Arné en Theſſalie. Le même eſprit d'inquiétude porta une troupe guerrière de Theſſaliens à abandonner les foyers de leurs ancêtres. Les nouveaux émigrans fondirent avec impétuoſité ſur les Béotiens, qui ne s'y attendoient pas, & qui furent forcés, à leur grand regret, ſoixante ans après la priſe de Troye, de rejoindre leurs frères dans l'ancien royaume de Cadmus [a].

Les deſcendans d'Hercules conduiſent les Doriens dans le Péloponèſe. A. C. 1104.

Vingt ans après cet événement, une émigration plus conſidérable encore, changea totalement la face du Péloponèſe, & donna par la ſuite de nouveaux habitans à toute la côte occidentale de l'Aſie mineure. Les familles rivales de Perſée & de Pélops ſe diſputoient depuis long-temps la domination de la Peninſule Grecque. La fortune des Pélopides l'emporta; mais leur ſupériorité les conduiſit

[a] Thucydid. l. 1, p. 9 & 10. Diodor. l. 4. Strab. l. 9, p. 630. Pauſan. l. 9, c. 40.

plutôt à perſécuter leurs ennemis qu'à leur pardonner. Les deſcendans & les partiſans du grand Hercules, le plus illuſtre héros de la race de Perſée, furent dépouillés de leurs poſſeſſions & chaſſés comme des bannis. Ils furent reçus d'abord chez les Athéniens, dont le gouvernement plus humain & plus civiliſé, avoit rendu l'Attique, même depuis le règne de Theſée, le réfuge le plus ordinaire des malheureux [a]. Leur conducteur Hyllus, fut enſuite adopté par le vieux Roi de Doride, Epalius; & la mort de leur bienfaiteur rendit bientôt les Héraclides maîtres de cette province montagneuſe [b]. Mais les déſerts de l'Oeta & du Parnaſſe, n'étoient pas propres à ſatisfaire des hommes dont les ancêtres avoient eu des poſſeſſions beaucoup plus riches. Leur ambition naturelle fut long-temps retenue par la grandeur croiſſante des Pélopides & par la gloire d'Agamemnon. Après les déſaſtres inattendus de ce Prince, ils tentèrent deux fois, mais ſans ſuccès, de pénétrer dans l'iſthme de Corinthe & de recouvrer

[a] Lyſias, Orat. Funeb.

[b] Strabon, l. 9, p. 427

leur ancienne domination dans Argos & dans Lacédémone [a].

Leurs auxiliaires dans cette entreprise.

Instruits par les mauvais succès passés, Temenus, Cresphonte & Aristodemus, descendans au cinquième degré d'Hercules, abandonnèrent enfin le vain projet d'entrer dans le Péloponèse par terre. Mais déterminés à user de toutes sortes de moyens pour rentrer dans leurs établissemens héréditaires, ils s'occupèrent à préparer, avec la plus grande industrie, des bâtimens de transport dans un havre commode, à l'extrémité septentrionale du golfe Corinthien, lequel, par rapport à cet événement reçut & conserva depuis, le nom de Naupacte. Les Etoliens, peuple belliqueux & avide de rapines, dont le chef Oxylus venoit d'être reconnu de la famille d'Hercules, les aidèrent avec ardeur dans leurs travaux, se flattant de partager le butin qui proviendroit de cette expédition. Les Doriens qui habitoient le voisinage du mont Pindus, abandonnèrent gaiement la solitude mélancolique de leurs vastes forêts pour chercher d'autres possessions dans une contrée plus

[a] Hérodot. l. 9, c. 26. Apollodor. l. 3, c. 5 & 6.

agréable & mieux cultivée. Animés par ces renforts, les Héraclides redoublèrent d'activité. Tous les préparatifs néceſſaires à l'invaſion étoient faits; cependant la confiance qu'ils avoient dans leur courage & dans leurs armes, ne les empêcha pas d'employer encore l'artifice. Ils gagnèrent par des intrigues ſecrettes, un parti dans Lacédémone; & avant de mettre à la voile, il détachèrent prudemment un corps de troupes légères qui feignit de vouloir pénétrer par l'iſthme, & qui attira par ce moyen les forces de l'ennemi dans ce quartier [a]. Pendant ce temps là leur armement cingloit, avec un vent favorable, vers la côte orientale du Péloponèſe. Les Héraclides débarquèrent leurs troupes ſans obſtacle & aſſaillirent de même les territoires qu'ils avoient ſi long-temps réclamés, comprenant toute la Peninſule, excepté la province du centre, l'Arcadie & le diſtrict maritime de l'Achaie. Les cinq autres provinces furent conquiſes dans le même temps, quoique par différens moyens. La Laconie fut livrée aux uſurpateurs [b]; Argos reconnut leur autorité; Corinthe, Elis &

Ils prennent poſſeſſion de cinq provinces dans cette péninſule.

A. C. 1140.

[a] Pauſan, l. 2, c. 18.

[b] Strabon, l. 8, p. 365.

Meſſéne ſe ſoumirent à leurs armes. La révolution fut complette & s'effectua ſans beaucoup de ſang, mais non ſans devenir très-funeſte aux anciens habitans, dont une partie fut obligée de s'émigrer & l'autre réduite en eſclavage [a].

Diviſion de leurs conquêtes.

Les Héraclides, ſuivant l'uſage de ces temps là, divisèrent leurs nouvelles acquiſitions par lots. Le Royaume d'Argos échut en partage à Temenus; Creſphonte obtint la Meſſénie; & comme Ariſtodème vint à mourir alors, la Laconie fut réſervée à ſes deux fils encore enfans, les deux jumaux Euryſthènes & Procles. Corinthe fut accordée à leur parent Aletès, & Elis donnée à Oxylus l'Etolien leur vaillant allié [b]. Cette diſtribution, cependant, n'avoit de rapport qu'à la dignité royale très-limitée alors, & à une certaine appropriation de domaines dans les lots reſpectifs de ces différens Princes. Le reſte du territoire fut partagé entre les Guerriers Doriens & Etoliens qui avoient conquis pour eux & non pour

---

[a] Hérodot, l. 6, chap. 2. Polyb. l. 2, p. 178. Strabon, l. 8, p. 383. Pauſan. Argolic. & Iſocrat. Panathen.

leurs conducteurs [a]; & qui, ayant parcouru, ſans obſtacle, les plus belles provinces du Péloponèſe, ne vouloient plus retourner dans leurs montagnes, mener une vie dure & miſérable.

Deſtinée des Princes chaſſés de ces contrées.

Avant cette importante révolution, Argos & Lacédémone étoient ſoumiſes à Tiſamène, petit fils d'Agamemnon; la Meſſénie étoit gouvernée par Mélanthus, un deſcendant du célèbre Neſtor. Ces Princes n'avoient pas dégénéré de la gloire de leurs ancêtres au point de ſe ſoumettre à devenir ſujets dans les contrées où ils avoient règné. A la première allarme de l'invaſion, donnée par l'apparition des troupes dans l'Iſthme, Tiſamène & Mélanthus entrèrent en campagne avec l'élite des nations d'Argos & de Meſſéne. Mais tandis qu'ils ſe préparoient à repouſſer les incurſions qui les menaçoient vers le nord, ils reçurent la triſte nouvelle, que leurs royaumes avoient été attaqués d'un autre côté, juſtement par où ils croyoient être en ſûreté. Au lieu de retourner au midi pour dépoſſéder les Héraclides, entrepriſe trop téméraire pour faire eſpérer aucun ſuccès, Tiſamène tourna ſes armes contre les

Les compagnons de Tiſamène font la conquête de l'Achaie.

[a] Iſocrat. in Archidam.

Ioniens qui habitoient le rivage méridional du golfe de Corinthe. Il ſe donna un combat opiniâtre, qui devint fatal à Tiſamène, mais dans lequel ſes compagnons remportèrent une victoire complette ; & ayant chaſſé ou enchaîné les anciens habitans, ils prirent poſſeſſion [a] de cette belle province, ſi fameuſe enſuite, ſous le nom d'*Achaie*. Mélanthus eut un ſort plus heureux. Accompagné de ſes fidèles Meſséniens, il déboucha dans l'Attique, & engagea la guerre avec le royaume de Béotie, qui étoit limitrophe. Le Prince Béotien propoſa de décider la conteſtation par un combat ſingulier. Thymætes, quoiqu'iſſu du ſang héroïque de Théſée, refuſa le défi : Mélanthus l'accepta, fut vainqueur, & le ſceptre de Thymætes dépoſé fut ſa récompenſe [b].

Mélanthus devient Roi de l'Attique.

La fermentation excitée dans la Grèce par tant d'expulſions & d'émigrations, ſe répandit dans les îles & ſur les côtes de l'Aſie-Mineure. Pluſieurs Péloponéſiens fugitifs, qui voyoient avec indignation les calamités dont leur pays étoit affligé, s'aſſemblèrent en foule ſous

---

[a] Pauſan. & Strabo, *ibid.*

[b] Strabo, l. 9, p. 393. Hérodot, l. 5, c. 65.

l'étendard de Penthilus [a], jeune frère de Tiſamène, qui s'étoit réfugié en Eubée. D'autres ſuivirent les bannières de Cleous & de Malaus [b], auſſi deſcendans d'Agamemnon. Les partiſans de tous ces Princes ayant viſité, ſans ſuccès, les parties ſeptentrionales de la Grèce pour y chercher de nouveaux établiſſemens, cédèrent enfin aux mouvemens de leur eſprit entreprenant, traversèrent l'Helleſpont, quatre-vingt-huit ans après la priſe de Troye, & s'établirent le long du rivage de l'ancien royaume de Priam. Ils répandirent inſenſiblement leurs colonies, depuis Cyſique, ſur la Propontide, juſqu'à l'embouchure de la rivière Hermus [c]; & dès-lors cette contrée délicieuſe, en comprenant l'île de Leſbos, reçut le nom d'*Eolide* ou d'*Eolie*, pour dénoter que ſes habitans appartenoient à la branche Eolienne, de la race Hellenique [d].

Il réſulta des conſéquences plus importantes encore de l'expulſion des Achéens par les compagnons de Tiſamène. Les anciens habitans de

Rivalité entre les Ioniens & les Doriens.

---

[a] Strabo, l. 9, p. 402.

[b] *Idem.* l. 13, p. 582 & ſuiv.

[c] *Idem. ibid.* & Hérodot, l. 1, c. 151.

[d] Hérodot. *ibid.*

l'Achaie, étant eux-mêmes Ioniens, ſe réfugièrent chez leurs parens en Attique. Les Meſſéniens fugitifs ſous Mélanthus, avoient cherché un aſyle dans le même pays. Les Athéniens reçurent ſans balancer ces nouveaux accroiſſemens de puiſſance, inſpirés par un ſentiment de jalouſie bien fondé contre les Doriens, conquérans du Péloponèſe, dont l'ambition produiſit, dans les premiers temps, cette rivalité mémorable entre la race Dorique & la race Ionique, laquelle ſubſiſta juſqu'aux derniers
A. C. 1089. temps des républiques grecques [a]. Sous le règne de Codrus, fils de Mélanthus, les Doriens avoient déjà entamé les frontières Athéniennes & s'étoient emparés du territoire de Mégare, ſur la côte ſeptentrionale du golfe Saronique [b]. Etant ſortis de leurs rochers, d'où il fut longtemps impoſſible de les déloger, ils firent aux Athéniens une guerre cruelle, à l'occaſion de laquelle la ſuperſtition fit courir le bruit qu'ils finiroient par reſter vainqueurs, ſi toutefois ils s'abſtenoient d'offenſer la perſonne du Roi
Codrus ſe dévoue à la mort pour ſon pays. Athénien. Codrus, entendant ce rapport, fut inſpiré de l'eſprit d'héroïſme, qui étoit naturel

[a] Hérodot & Thucydid. Paſſim.

à ſa famille. Se déguiſant lui-même en habit de payſan, il s'avança vers les quartiers de l'ennemi, inſulta un ſoldat Dorien, d'où s'enſuivit un combat, dans lequel Codrus ſuccomba & fut tué [a]. Son corps fut reconnu, & les ſuperſtitieux Péloponéſiens, déſeſpérant alors du ſuccès, ſuſpendirent leurs hoſtilités. Le mérite inimitable d'un Prince, qui s'étoit dévoué à la mort pour ſauver ſon pays, fournît aux Athéniens un prétexte pour abolir l'autorité royale. Ils déclarèrent qu'aucun homme n'étoit digne de ſuccéder à Codrus, & qu'il n'y avoit que Jupiter ſeul qui pût déſormais régner à Athènes [b]. Medon, le fils aîné de ce Prince incomparable, fut nommé premier Magiſtrat de la république, ſous le titre modeſte d'*Archonte*. Ses frères, Néléus & Androclus, peu ſatisfaits ſans doute de ces arrangemens, ſe déterminèrent à quitter leur patrie. Leur deſſein fut approuvé & ſuivi par les réfugiés Achéens & Meſſéniens, & par pluſieurs citoyens d'Athènes, qui ſe plaignoient que l'Attique étoit trop étroite & trop peu fertile pour contenir & nourrir le nombre de ſes habitans qui croiſſoit

A. C. 1068. La royauté abolie à Athènes.

L'émigration Ionique. A. C. 1055.

---

[a] Pauſan, l. 7, c. 25. Juſtin. l. 2.

[b] Pauſan, l. 7, c. 2.

ſans ceſſe. Quelques aventuriers de la Phocide, de la Béotie, & des autres provinces voiſines, s'empreſsèrent de ſe joindre aux émigrans. Ils firent voile pour l'Aſie-Mineure, en chaſsèrent les anciens habitans, qui étoient une race mêlée de Lydiens, de Cariens & de Pélaſges, & s'emparèrent de la province du centre, la plus belle de la côte Aſiatique [a]. Leurs colonies s'étendirent inſenſiblement, des bords de l'Hermus, au promontoire de Poſideion. Ils prirent enfin poſſeſſion de Chios & de Samos, & toutes ces contrées ſe réunirent, ſous le nom général d'*Ionie*, pour dénoter que les Ioniens compoſoient la plus nombreuſe diviſion de la colonie [b].

Des colonies grecques s'établiſſent en Macédoine, en Thrace, en Afrique, dans la grande Grèce, &c.

Durant ces mêmes âges de turbulence, les ſéditions inteſtines, les invaſions des étrangers, ou le goût des aventures & du brigandage, occaſionnèrent d'autres extenſions importantes de colonies grecques : les plus nombreuſes occupèrent les îles de la mer Ionienne, & celles de la mer Ægée ; la côte méridionale de l'Italie preſque entrecoupée par les premières, & les

[a] Hérodot, l. 1, c. 142.

[b] Strabo, l. 14, page 632, & ſuiv. Pauſan. l. 7, chap. 2.

rivages tortueux de l'Aſie mineure [a], ſi agréablement diverſifiés par les dernières. Les îles plus conſidérables de Sicile, de Sardaigne & de Chypre, furent très-anciennement peuplées par les Grecs. Tandis que le tronc hellenique pouſſoit des racines ſi vigoureuſes vers l'eſt & l'oueſt, ſes branches s'étendoient conſidérablement vers le nord & le ſud. Les parties maritimes de l'Epire, de la Macédoine & de la Thrace, étant couvertes elles-mêmes d'établiſſemens Grecs, répandoient de nouvelles colonies le long des rivages européens de la Propontide & du Pont-Euxin [b] : & des émigrans du Péloponèſe, s'étant autrefois établis ſur la côte oppoſée d'Afrique, s'étendirent inſenſiblement des confins de l'Egypte au golfe Syrtique [c]. L'hiſtoire de toutes ces colonies, dont les unes furent rivales dans les arts, les autres dans les armes, & toutes, la gloire de leur mère-patrie, ſe développera à meſure que nous les verrons ſortir de l'obſcurité, & prendre place dans le ſyſtême général de la politique grecque.

---

[a] Thucydid. l. 1, & Strabo. Paſſim.

[b] Hérodot. l. 2 & l. 4.

[c] Hérodot. l. 4, c. 147. Strabo. l. 10 & l. 17.

L'émigration Dorique. A. C. 944.

Les Grecs aſiatiques, dont les affaires eurent d'abord un rapport intime avec celles de la mère-patrie, reçurent un ſurcroît conſidérable de forces par les ſuites du renouvellement d'hoſtilités entre les Athéniens & les Doriens. Ces derniers furent enfin chaſſés de leurs forts aux environs de Mégare. Dédaignant, après cette diſgrace, de retourner dans le Péloponèſe, pluſieurs d'entr'eux s'embarquèrent pour les îles de Rhodes & de Crète, déja peuplées par des tribus Doriques, tandis que les autres ſe tranſportèrent dans la péninſule de Carie, qui reçut le nom de Doride en l'honneur de leur mère-patrie [a].

Vue des colonies Aſiatiques.

En conſéquence de cet établiſſement, qui fut formé deux cents quarante ans après la guerre de Troye, la côte occidentale de l'Aſie mineure fut occupée par les Eoliens au nord, les Ioniens dans le centre, & les Doriens au ſud. Ces diviſions ordinaires de la race Hellenique retinrent dans leurs nouveaux établiſſemens les particularités d'accent & de dialecte, par leſquelles elles avoient été reſpectivement diſtinguées en Europe [b], & qui, lors de leurs

Diſtinction des dialèctes.

[a] Strabo & Pauſan, & Hérodot. l. 8, c. 73.

[b] Héraclid. Pont. Apud. Athenæum, l. 14.

différentes

différentes imaginations, prévaloient en Béotie, dans l'Attique & dans Lacédémone. Les Béotiens & les Lacédémoniens, qui prétendoient aux premiers honneurs, les uns du nom Eolien, & les autres du nom Dorien, conservèrent presque sans altération leur ancien dialecte; mais les Athéniens, plus ingenieux ou plus amateurs de nouveautés, firent des changemens si considérables dans leur écriture & leur prononciation, qu'on les distinguoit singulièrement de leurs frères Ioniens; & ainsi le même langage se modifia en quatre sous-divisions [a] ou dialectes, qui peuvent encore se reconnoître dans les restes précieux de la littérature grecque.

Avantages particuliers des colonies Ioniennes.

De toutes ces colonies innombrables, celle des Ioniens mérite la première attention: ils s'établirent dans un pays d'une grande étendue, & très-fertile, jouissant du climat le plus délicieux, & particulièrement propre à des relations de commerce avec les nations les plus civilisées de l'antiquité. Favorisés de tant d'avantages, ils fleurirent dans le silence de la paix & de la prospérité jusqu'au moment où l'accroissement & le nombre de leurs richesses excité-

[a] Strabo, l. 8.

rent l'avarice ou la jalouſie des puiſſances de l'Aſie. Ils furent ſucceſſivement conquis par les Lydiens & les Perſes, mais jamais entièrement ſubjugés. Imbus des principes de la liberté Européenne, ils ſecouoient le joug de la ſervitude aſiatique. Dans les glorieux efforts qu'ils firent pour recouvrer le caractère d'hommes libres, ils ſollicitèrent & obtinrent le ſecours des Athéniens, leurs ancêtres; & occaſionnèrent cette mémorable rivalité entre les Grecs & les Perſes, qui, ayant duré deux ſiècles, finit par la deſtruction de l'empire perſan. Dans cet illuſtre débat, les premiers ſuccès des Grecs contre des ennemis beaucoup plus puiſſans, & incomparablement plus nombreux qu'eux, leur inſpirèrent l'enthouſiaſme de la valeur. Leurs exploits ne méritèrent pas ſeulement la louange, mais l'admiration [a], & ſemblèrent des ſujets propres à ces Romans hiſtoriques, qui, dans les progrès de la littérature, ſuccédèrent naturellement à la poëſie épique.

Leur influence ſur les affaires de leurs ancêtres d'Europe.

---

[a] Τα εργα μεγαλα και θαυμαστα, Hérodot. p. 1. Les exploits qu'il rapporte, plus encore que ſa manière de les raconter, font de l'ouvrage d'Hérodote une ombre intermédiaire entre la Poëſie & l'Hiſtoire, entre Homère & Thucydide.

Rapports & connexion de cette hiſtoire.

Les écrivains qui entreprirent de rappeler & d'embellir les triomphes de Marathon & de Platée, eurent occaſion de jeter un coup-d'œil ſur ce qui s'étoit paſſé dans des temps plus éloignés ; mais dans cet apperçu, antérieur à l'époque où ils vivoient, nous découvrons par leurs ouvrages, que leurs recherches étoient trop rapprochées pour procurer des renſeignemens aſſez authentiques ſur cet important ſujet. Ces relations néanmoins, toutes imparfaites qu'elles ſont, ſervent à expliquer par quel concours de circonſtances & de cauſes favorables, les Grecs adoptèrent ces ſingulières inſtitutions, acquirent ce ſentiment d'honneur national, & atteignirent à ces vertus politiques & militaires, qui les rendirent capables, par la plus brillante ſuite d'exploits, que l'hiſtoire puiſſe rapporter, de réſiſter d'abord, d'envahir enſuite, & enfin de ſubjuguer la monarchie de Cyrus.

Abolition de la monarchie en Grèce.

Dans les temps héroïques, & même romaneſques, l'autorité des Rois étoit fondée ſur la religion, maintenue par la reconnoiſſance, & confirmée par l'utilité. Tandis qu'ils ſe montroient dignes d'être les miniſtres du ciel, on leur rendoit tous les honneurs qui étoient

dus à leur naiſſance & à leur mérite [a]; mais, dans l'exercice des fonctions royales, ils étoient obligés de reſpecter les droits, les ſentimens, & même les préjugés de leurs ſujets. Les funeſtes mouvemens de l'ambition & de l'avarice les portèrent à tranſgreſſer les bornes preſcrites, & à fouler aux pieds ces loix que leurs prédéceſſeurs avoient révérées comme ſacrées [b]. La diviſion partielle des propriétés territoriales, qui avoit déjà eu lieu, non-ſeulement (comme nous l'avons déjà dit) dans le Péloponèſe, mais dans les provinces ſeptentrionales de la Grèce, rendit les nobles & le peuple plus ſenſibles aux uſurpations arbitraires : il y falloit réſiſter fortement une fois, ou ſe ſoumettre pour toujours au joug de l'oppreſſion. Réduits à cette alternative, les Grecs ſe décidèrent, tant par leurs diſpoſitions naturelles, que par leur ſituation, à préférer & à maintenir le parti le plus honorable. Les prérogatives de la royauté n'étoient pas alors, comme elles furent depuis, ſoutenues par le droit excluſif des armes; droit par lequel une claſſe par-

---

[a] Επι ρητοις γερασι πατριχαι βασιλειαι. Thucydid. l. 1.

[b] Thucydid. l. 1, p. 10.

ticulière d'hommes pouvoit intimider & contrarier les réſolutions de leurs compatriotes & ſujets. Les plus illuſtres & les plus indépendans des citoyens, qui avoient été accoutumés, dès les premiers temps, à venir armés au conſeil & à l'aſſemblée, communiquèrent leurs griefs, & prirent les meſures néceſſaires pour les ſoutenir [a]. Miltas, le quatrième prince Argien, qui avoit ſuccédé au trône depuis Téménus, fut condamné à mort, & le pouvoir abſolu fut détruit à Argoſo. La monarchie finit plus honorablement dans l'Attique : elle périt moins ignominieuſement encore dans l'Arcadie ; mais elle fut abolie par degrés dans chaque province de la Grèce, (excepté à Sparte) depuis l'extrémité méridionale du Péloponèſe, juſqu'aux frontières ſeptentrionales de la Theſſalie [b].

Comble de déſordres dans cette contrée.

Les conſéquences importantes, quoique tardives, de cette révolution, ſeront expliquées dans la ſuite de cette hiſtoire. L'effet immédiat qu'elle occaſionna ne ſervit qu'à multiplier les maux auxquels on avoit deſſein de remédier. La Grèce, opprimée par ſes Rois, le fut encore

[a] Ariſtot. Polit. l. 4, c. 13.

[b] Thucydid. *Ibid.*

davantage par les Archontes, ſes magiſtrats [a]; & déjà trop diviſée ſous l'ancien gouvernement, elle fut encore ſubdiviſée ſous la nouvelle forme d'adminiſtration. Pluſieurs cités ſubalternes dédaignèrent la juriſdiction de leur métropole reſpective; & quelques-unes affectèrent une ſouveraineté ſéparée & indépendante. Chaque ville, chaque diſtrict faiſoit la guerre avec ſes voiſins, & le bizarre état de nature, conforme à la philoſophie d'Hobbes, fut réaliſé dans cette contrée en déſordre [b].

Circonſtances qui tendoient à les éloigner.

Il eſt temps de détourner nos yeux de cette foule de maux, qui paroiſſoient être arrivés à leur comble, pour conſidérer les évènemens & les cauſes qui agirent dans une direction contraire, & produiſirent peu-à-peu l'union & la félicité. La conquête des Doriens, dans le Péloponèſe, (autre ſource de confuſion & de carnages dans cette péninſule) contribua cependant à propager & à étendre très-loin l'influence ſalutaire du conſeil amphyctionique. Cette inſtitution, qui avoit été originairement fondée pour prévenir les invaſions des étrangers, ſe trouvoit également très-utile, dans les par-

L'autorité du conſeil Amphyctionique étendue.

---

[a] Ariſtot. *ibid.* Plut. in Solon.

[b] Thucydid. *ibid.*

ties ſeptentrionales de la Grèce, pour rétablir la concorde domeſtique. Les Doriens, étant membres conſtitués du conſeil, continuoient de ſe rendre aux aſſemblées, après s'être établis au-delà de l'iſthme montagneux de Corinthe. Toutes les provinces qu'ils conquirent s'attribuèrent inſenſiblement le même privilége. Ainſi les Amphyctions devinrent, par leurs aſſemblées, les repréſentans de toute la nation grecque, qui ne conſiſtoit pas ſeulement dans les trois tribus originaires d'Ioniens, Doriens & Eoliens, mais dans pluſieurs ſubdiviſions de ces tribus, & dans les diverſes communautés formées de leur mélange confus [a]. Chaque état indépendant avoit le droit d'envoyer à cette aſſemblée deux membres, le Pylagoras [b] & le Hié-

[a] Les principales diviſions étoient, 1. Les Ioniens, parmi leſquels les Athéniens tenoient le premier rang. 2. Les Doriens, parmi leſquels les Lacédémoniens tenoient le premier rang. 3. Les Eoliens, parmi leſquels les Béotiens tenoient le premier rang. 4 Les Theſſaliens 5. Les Magnètes [aujourd'hui les Maignotes.] 6. Les Achéens. 7. Les Phtiotes. 8. Les Phociens 9. Les Maliens. 10. Les Œniens ou Oétiens. 11. Les Dolopiens ou Dolopes. 12. Les Locriens, Pauſan. in Phocic. & Æſchin. de Falſe Legat.

[b] Démoſth. de Coron. Sect. 51.

romnémon [a], qui étoient reſpectivement chargés des intérêts civils & religieux de leurs commettans. L'abolition de la royauté ayant augmenté le nombre des communautés indépendantes, augmenta celui des Amphyctions, juſqu'à cent perſonnes environ [b]. La ville de Delphes, ſituée au centre, & devenue ſi fameuſe par les cauſes que nous allons bientôt expliquer, fut choiſie, comme le lieu le plus convenable, pour tenir l'aſſemblée du printems; celle d'automne continua d'être tenue aux Thermopyles. Chaque membre étoit obligé de faire ſerment, par les imprécations les plus ſolemnelles, « qu'il ne » détruiroit jamais aucune cité amphyctioni- » que, & n'intercepteroit point le cours de

---

[a] Suidas ad voc.

[b] Trente-une cités amphyctioniques entreprirent la défenſe de la Grèce dans la guerre de Perſe [Plutarq. in Thémiſtocl.]. La moitié de la Grèce, dans cette occaſion mémorable, reſta neutre, ou ſe mit du côté de l'ennemi. [Hérodot. & Diodor.] Si chaque cité envoyoit deux Membres aux Amphyctions, le nombre complet devoit ſe monter à cent vingt-quatre. Mais comme quelques villes avoient le droit d'être repréſentées dans le conſeil par d'autres, auxquelles elles étoient adjointes, cela pouvoit diminuer le nombre dont il eſt fait mention dans le texte.

» leurs rivières ; mais qu'il puniroit, autant qu'il » ſeroit en ſon pouvoir, ceux qui commettroient » de pareils outrages » [a]. Leurs commettans néanmoins firent voir, dans un grand nombre d'occaſions, qu'ils ne ſe croyoient pas abſolument liés par cette promeſſe ſacrée. Tous les excès poſſibles d'animoſité prévalurent entre les républiques grecques, malgré l'interpoſition des Amphyctions. On ne peut pas douter cependant que leur autorité n'ait ſervi quelquefois à appaiſer les débats, & quelquefois à les modérer ; & que ce tribunal reſpecté, quoique manquant d'une puiſſance coërcitive, n'ait contribué efficacement à appaiſer les diſcordes & à arrêter les barbaries de la guerre [b].

Les Amphyctions acquirent beaucoup de conſidération, en ſe déclarant les protecteurs de l'Oracle de Delphes, dont la réputation étoit fort augmentée depuis la conquête des Doriens, & qui obtint par degrés une ſingulière influence ſur les affaires de la Grèce. Il eſt toujours difficile d'expliquer la cauſe des inſtitutions qui dérivent des paſſions naturelles des hommes, ou qui ſont fondées ſur des préjugés auſſi anciens

[a] Æſchin. de Falſe Legat. Sect. 35.
[b] Plut. in Cimon.

que le monde. L'inſtruction la plus probable, ſur l'origine des Oracles grecs, fut envoyée à Hérodote [a], par les Prêtres de Dodone, ſous un voile allégorique: elle fut expliquée enſuite à cet ingénieux voyageur, par les Prêtres de Jupiter en Egypte. Un pigeon noir, ſuivant le ſtyle bizarre de l'antiquité, vola du temple de Thèbes d'Egypte à Theſprotie en Epire, ſe percha ſur un chêne élevé, proclama, d'une voix humaine, l'établiſſement d'un Oracle de Jupiter dans le lieu même; & les habitans du hameau voiſin de Dodone, obéirent à ce commandement divin. En langage plus clair, c'étoit une femme employée au ſervice du temple de Thèbes, ſur le Nil, qui fut tranſportée en Epire par des pirates phéniciens, & vendue comme eſclave. Son teint baſané ne pouvoit être déſigné que par l'épithète de noir chez les montagnards de la Theſprotie, limitrophes des hordes Illyriènes, qui étoient remarquables, ſuivant les Hiſtoriens grecs, par leur complexion ſanguine, leur vigueur active, & leur longévité [b]. On diſoit qu'elle parloit le langage des oiſeaux avant d'avoir

[a] Hérodot. l. 2, c. 54.

[b] Lucian. in Macrob.

appris l'idiôme grec, ſouvent diſtingué par la dénomination de langue humaine [a]. Cette femme entreprenante, quoique réduite en captivité chez un peuple qu'elle ne devoit regarder que comme barbare, ne s'abandonna point au déſeſpoir, mais fit valoir adroitement les avantages qu'elle avoit retirés de ſon éducation & de ſon pays. La ſuperſtition en Egypte avoit été réduite en ſyſtême, & la prétention de prophétiſer étoit un des artifices qui avoient le mieux réuſſi aux Prêtres de Thèbes, pour gouverner depuis long-temps les opinions & les réſolutions du Prince & du Peuple. Son ſervice au Temple l'avoit miſe à portée de connoître les moyens par leſquels cette prétention ſe maintenoit. Elle choiſit l'ombre obſcure d'un chêne vénérable, pour y tenir ſes aſſiſes, & là elle faiſoit des réponſes myſtérieuſes aux queſtions de la multitude qui l'entouroit & l'admiroit. Sa réputation s'accrut; ſes ſuccès lui firent des partiſans; on éleva un temple à Jupiter, & ce temple fut environné de logemens pour ſes miniſtres.

Cette inſtitution ſingulière fut imitée, vers les temps les plus reculés, dans pluſieurs provinces

Raiſon pour laquelle leur autorité ne fut pas conſidérable durant les ſiècles héroïques.

[a] Homer. *paſſim.*

de Grèce. Les détails divers & peu exacts qu'on a donnés sur de tels établissemens, concourent à confirmer l'antiquité de leur origine ; & la quantité de temples, de bocages, de grottes & de cavernes, dans lesquels les favoris d'une multitude innombrable de Divinités déclaroient leurs volontés aux hommes, prouve que ces institutions étoient aussi universelles qu'anciennes [a]. Durant les siècles héroïques, à la vérité, le ministère de Prêtres & des Oracles étoit moins généralement estimé, parce que des hommes illustres & pieux se croyoient eux-mêmes honorés, dans les occasions importantes, de la présence immédiate & des avertissemens directs de leurs protecteurs célestes. Mais à mesure que la foi des Peuples diminua sur l'apparition des Dieux en forme humaine, ou du moins lorsque les visites supposées de ces êtres célestes parurent moins fréquentes & moins familières, l'office de Prêtre devint plus important & plus respectable, & la confiance aux Oracles augmenta de plus en plus. A la longue ces institutions, étant considérées comme le moyen principal, & presqu'unique,

[a] Strabo, l. 8, p. 352 & p. 418. & Strabo & Pausan. *passim.*

de communiquer avec les puiſſances ſurnaturelles, acquirent un degré d'influence capable de renverſer tout autre principe d'autorité, ſoit civile, ſoit ſacrée [a].

Circonſtances qui donnèrent une célébrité particulière à l'oracle de Delphes.

Mais ces Oracles divers, quoique tous fondés ſur l'ignorance, & proclamés par la fourbe, ne furent pas tous également ſoutenus du pouvoir & de la politique.

Les Crétois, peuple ruſé (dignes élèves des Egyptiens) avoient inſtitué le culte d'Apollon à Delphes [b]. Ils donnèrent inſenſiblement le crédit d'une véracité ſupérieure aux prédictions du Dieu qu'ils ſervoient. Des circonſtances particulières les favoriſoient : la ſituation de Delphes au centre des Provinces, la tenue du conſeil des Amphyctions pour la ſaiſon du printems, l'éclat qui réſultoit de la protection immédiate de cette aſſemblée, & plus que tout cela, l'aſpect hideux & bizarre du lieu même; aſpect propre à exciter l'idée du merveilleux dans des ſiècles moins adonnés à la ſuperſtition.

Deſcription de ce lieu.

Cette branche du célèbre mont Parnaſſe, qui ſépare les diſtricts de la Phocide & de la Locride, contenoit vers ſon extrémité mé-

---

[a] Hérodot. Thucydid. & Xenophon *paſſim.*

[b] Homer. Hymn. ad Apollin.

ridionale, une profonde caverne d'où s'exhaloit une vapeur ſulfureuſe, qui, affectant puiſſamment le cerveau, étoit cenſée inſpirer à ceux qui la reſpiroient une frénéſie religieuſe & un enthouſiaſme prophétique [a]. Autour de la principale ouverture du gouffre, s'élevoit la cité de Delphes en forme d'amphithéâtre, ſur le penchant tortueux du Parnaſſe, dont les ſommets l'ombrageoient du côté du nord, tandis que deux immenſes rochers la rendoient inacceſſible par l'eſt & l'oueſt, & que la maſſe informe & raboteuſe du mont Cirphis, la défendoit du côté du ſud [b]. Le pied de cette dernière montagne eſt baigné des eaux du rapide Pliſtus, qui ſe décharge dans la mer, à la diſtance de quelques lieues de la cité ſacrée. Cette ſituation romantique & inacceſſible, d'où eſt dérivé le nom de Delphes [c],

[a] Diodor. Sicul. l. 16, c. 26, & Strab. l. 9, p. 419.

[b] Homère a peint, plutôt qu'il n'a décrit, la ſituation de Python, le temple d'Appollon à Delphes.

Αυταρ υπερθεν
Πετρη υποκρεμαται, κοιλη δ' υποδεδρομε Βεσσα, &c. Hymn. ad Apollin.

[c] Δελφος eſt expliqué dans les Gloſſaires par les mots ſynonymes, qui ſignifient *ſolitaire*, *ſeul*.

devenoit plus frappante encore par la quantité innombrable d'échos qui répétoient & multiplioient les ſons, & qui augmentoient, par cet accident naturel, la ſtupide vénération de ceux qui venoient conſulter l'oracle. Les miniſtres adroits du dieu Apollon raſſembloient d'ailleurs dans les bocages & dans le temple, des objets propres à exciter la ſurpriſe & l'admiration de la multitude. L'éclat du marbre, la magie de la peinture, les ſtatues ineſtimables d'or & d'argent, ne repréſentoient rien, (pour me ſervir du langage de l'antiquité), de ce qui reſſemble à aucune habitation terreſtre, mais offroient l'image de l'olympe embellie & reſplendiſſante de la préſence réelle des Dieux. Du temps d'Homère la magnificence du temple de Delphes, étoit déjà paſſée en proverbe [a]; & lorſque Xercès entreprit ſa mémorable expédition contre la Grèce, les *Ex voto* accumulés dans ce tréſor ſacré, par la ſuperſtition & la vanité des Grecs & des barbares, furent eſtimés équivalents [b], aux

---

[a] Ουδ' ἔσσα λχινος ονδός αφητορος εντος εεργει.

[b] Voyez Diſſertat. ſur l'Oracle de Delphes, par M. Hardion, Mém. de l'Académ. la comparaiſon étoit ſans doute une exagération des richeſſes de Delphes;

revenus du monarque d'Asie, qui couvroit la mer Ægée de sa flotte, & transportoit en Europe deux millions d'hommes armés.

Ce qui constituoit particulièrement cet Oracle.

La protection & la surintendance de ce précieux dépôt de richesses & de superstition, appartenoient aux Amphyctions. Mais les habitans de Delphes qui étoient (si nous pouvons nous servir de ce terme) les propriétaires terriens de l'oracle, continuoient toujours à diriger les cérémonies religieuses & à régler les délibérations importantes de la prophétie [a]. C'étoit à leur province seule à déterminer dans quel temps & dans quelle occasion la Pythie devoit monter le trépied sacré, pour recevoir les émanations prophétiques qui la mettoient en rapport & en communication [b]

---

qui étoient peu connues jusqu'aux derniers temps, où les Phociens pillèrent dans le temple près de vingt-quatre millions tournois, sans épuiser ses trésors.

[a] Strabo, l. 9.

[b] La science des Oracles, des Prophètes, des Mages, &c. tenoit un peu, comme on le voit dans cette Histoire, du magnétisme animal & du somnambulisme, renouvelés de nos jours. C'étoit dans des convulsions, occasionnées par l'attouchement préparatoire des Prêtres d'Apollon, ou par les émanations gazeuses & enivrantes de la caverne de Delphes qu'on y voyoit

avec

avec Apollon. Lorſqu'elle étoit remplie de l'eſprit céleſte, elle balbutioit quelques paroles confuſes ou plutôt elle rendoit des ſons frénétiques, ſuggérés irrégulièrement par l'impulsion du Dieu [a]; les Delphiens recueilloient ces ſons, les mettoient en ordre, leur donnoient un ſens & les ornoient d'une certaine harmonie. La Pythie, admiſe & renvoyée à volonté, n'étoit qu'un inſtrument paſſif dans

clair, les yeux fermés, & qu'on prédiſoit l'avenir. C'étoit dans le moment où la cervelle de la Pythie étoit le plus troublée qu'elle entendoit le plus clairement le chuchotement du Dieu, & qu'elle prononçoit les paroles les plus ſaintes & les plus ſacrées. Etoit-ce donc que pour raiſonner & parler, dans ces temps-là, d'une manière divine, il fallût être ivre, fou, convulſionnaire ou ſomnambuliſte ? Au reſte les ſupercheries des Prêtres d'Apollon avoient ſouvent un but louable & humain; leur Pythie ne commandoit jamais l'intolérance ni le maſſacre des nations, pour des opinions religieuſes qui différoient de quelques accens & de quelques ſymboles particuliers. Elle ſanctionna au contraire les établiſſemens d'Iphytus & de Licurgue, & c'eſt en cela que l'Oracle de Delphes avoit quelque choſe de divin, parce que tout ce qui tend au bonheur réel des hommes mérite une apothéoſe. *Note du Traducteur.*

[a] Strabo, l. 9, p. 419.

les mains de ces prêtres artificieux, dont le caractère devint ſi vénérable & ſi ſacré qu'ils furent regardés, à la fin, non comme des ſerviteurs & des adorateurs du Dieu, mais comme ſa propre famille [a]. Leur nombre étoit conſidérable & ne fut jamais exactement fixé, parce que les principaux habitans de Delphes, prétendant à une parenté immédiate avec Apollon, étoient tous admis à officier dans les cérémonies de ſon ſanctuaire; & même la claſſe inférieure du peuple de la cité ſacrée, étoit continuellement employée dans les danſes, les fêtes, les proceſſions & à déployer toute la pompe d'une ſuperſtition aimable & enjouée.

Son influence dans l'établiſſement des jeux olympiques & des loix de Sparte.

L'hiſtoire ſubſéquente de la Grèce atteſte l'influence ſalutaire & importante de l'oracle de Delphes, qui n'eut pas plutôt atteint un certain degré de ſplendeur, qu'il confirma par ſa ſanction redoutable, deux inſtitutions, l'une religieuſe & l'autre civile & toutes deux accompagnées de conſéquences extraordinaires. Les jeux Olympiques & les loix de Sparte furent établis reſpectivement par Iphitus & Lycurgue,

[a] Lucian. Phaler.

contemporains & amis [a], tous deux animés du véritable eſprit de patriotiſme & ſans contredit les deux hommes les plus illuſtres du ſiècle où ils vivoient [b]. Les routes qu'ils ſuivirent pour arriver au même but & pour établir la ſureté de leurs territoires reſpectifs, étoient ſi fort différentes, que dans le même temps où les jeux Olympiques rendoient Elis la plus pacifique de toutes les communautés Grecques, les loix de Licurgue, rendoient Sparte la plus belliqueuſe.

Cauſes éloignées de l'établiſſement des jeux olympiques, & d'autres ſemblables inſtitutions.

On tenoit pour un uſage ancien & ſacré, dans les ſiècles héroïques, de célébrer les funérailles des hommes illuſtres, par les cérémonies & les jeux qui paroiſſoient devoir être les plus agré-

[a] Phlégon. apud Enſel. Chronic. &c. Ariſtot. apud Plutarq. in Lucurg.

[b] Licurgue & Iphitus ſont communément ſuppoſés avoir inſtitué les jeux Olympiques, cent huit ans avant la période à laquelle on pourroit rapporter les Olympiades. Ce fut 776 ans A. C. lorſque Coræbus fut vainqueur dans les courſes à pied. Voyez Pauſan. l. 5. Sir Iſaac Newton conſidère la chronologie qui précéda la victoire de Coræbus comme ſi incertaine, qu'il propoſe de ſouſtraire l'intervalle imaginaire entre lui & Iphitus; ce qui paroît aſſez raiſonnable, parce que l'Hiſtoire garde le plus profond ſilence ſur tout ce qui s'eſt paſſé dans l'eſpace intermédiaire de 108 ans.

ables à leurs ombres. Les tombeaux autour desquels les mânes gémissantes étoient supposées voltiger, devinrent naturellement la scène de pareilles solemnités. Là les ames errantes des héros réduits en poussière étoient consolées & honorées par la représentation des combats où brilloient la force & l'adresse du corps [a]; tandis que les Dieux, habitans des vastes plaines du ciel [b], étoient spécialement adorés par des prières & des sacrifices, dans les différentes places que l'imagination leur avoit assignées pour stations favorites sur terre. La chaîne élevée de l'Olympe, séparant le Royaume barbare de Macédoine, des plaines fertiles de la Thessalie, est distinguée par plusieurs circonstances qui s'embloient lui mériter à juste titre cet honneur. Cette longue suite de montagnes s'éléve au-delà des régions où se forment les orages & les tempêtes. Ses côtes tournoyantes sont diversifiées de bois & entrecoupées de torrens. Ses sommets fantastiques, pointant au-dessus des nuages, réfléchissent durant le jour les rayons du soleil & brillent quelquefois au milieu de

[a] Iliad. l. 23.

[b] Ουρανος ευρυς. Homer. Passim.

la nuit, de la lueur légère des aurores boréales [a]. C'eſt pourquoi l'Olympe parvint naturellement à être regardé comme la principale habitation terreſtre des Dieux; chaque divinité avoit ſon palais, le long des retraites de cette montagne [b]. Sur ſon ſommet le plus élevé, Jupiter aſſembloit ſouvent le conſeil céleſte; & c'étoit de là, qu'enveloppés d'un voile de lumière, les protecteurs du genre humain, déſcendoient & ſe manifeſtoient viſiblement aux yeux des mortels [c].

Tandis que l'Olympe étoit conſidéré comme le rendez-vous général de ces êtres chimériques, il étoit naturel d'imaginer que d'autres Dieux particuliers devoient choiſir ailleurs des demeures ſéparées. L'aſpect ſingulier de la ville de Delphes, fit reconnoître ce lieu comme le ſiége naturel de l'oracle d'Apollon & enſuite comme le véritable théâtre des jeux Pythiens. Le territoire de Corinthe fut con-

[a] Voyez en l'inimitable deſcription dans le ſixième livre de l'Odyſſée, ver. 42.

[b] Κατα πτυχας ολυμποιο. Le long des ſinuoſités de l'Olympe.

[c] Homer. Paſſim. & particulièrement l'Iliad. l. 19, ver. 40.

ſacré particulièrement à Neptune [a], parce que ce Dieu ne pouvoit être mieux adoré que dans un Iſthme étroit, qui avoit été dès les premiers temps, le centre de la navigation des Grecs & qui préſentoit de toutes parts ſur ſes rivages, des monuments de la reconnoiſſance des matelots échappés aux dangers de la mer.

Cauſes immédiates de l'établiſſement des jeux olympiques.

C'étoit une tradition reconnue, que même avant la conquête des Doriens, les bords fertiles & pittoreſques de l'Alphée dans la province d'Elis ou Eléie, avoient été conſacrés à Jupiter [b]. Il eſt certain que les jeux Athlétiques, tels que ceux décrits par Homère aux funérailles de Patrocle, ont été repréſentés à Elis dans pluſieurs occaſions, par les chefs aſſemblés, avec des ſolemnités extraordinaires [c]. Les conquérans Doriens renouvellèrent, dit-on, la conſécration de cette délicieuſe province. Mais les guerres qui commencèrent bientôt entr'eux & les Athéniens, & les jalouſies qui éclatèrent enſuite

---

[a] Pauſan. Corinth. & Strabo, p. 382.

[b] Pauſan. l. 5. Paſſim. & l. 6, p. 456.

[c] Iliad. 2, ver. 697, & Iliad. 9, ver. 623.

entre les familles mêmes & les individus de cette nation [a], interrompirent entièrement les cérémonies religieuſes & les ſpectacles par leſquels ils avoient coutume d'honorer leurs Dieux & leurs Héros. Au milieu des calamités qui affligèrent ou menacèrent le Péloponèſe, Iphitus deſcendant d'Oxylus, à qui la province d'Elis étoit échue dans le partage général de la Péninſule, s'adreſſa à l'oracle de Delphes. Les prêtres d'Apollon toujours diſpoſés à favoriſer les vues des Rois & des Légiſlateurs, répondirent, conformément à ſon vœu, que les fêtes célébrées anciennement à Olympie, ſur l'Alphée, devoient être renouvellées & qu'un amniſtie ſeroit proclamée pour tous les états qui voudroient les partager & appaiſer la vengeance du ciel [b]. Fort de cette autorité & aſſiſté des conſeils de Licurgue, Iphitus prit des meſures, non ſeulement pour rétablir les ſolemnités Olympiques, mais pour les rendre perpétuelles. Le commandement de l'oracle fut bientôt promulgué dans les provinces les plus éloignées de la Grèce, par l'affluence des dévots qui fréquentoient le ſaint

[a] Pauſan. l. 5.

[b] Phlégon. apud Euſeb.

lieu. L'amniſtie fut proclamée dans le Péloponèſe & on fit dans l'Elide des préparatifs pour les ſpectacles & les ſacrifices. Aux temps héroïques, les tours de force & d'adreſſe étoient deſtinés à honorer l'ombre des guerriers décédés ; les hymnes & les ſacrifices étoient réſervés pour les Dieux. Mais le caractère docile de ſuperſtition chez les Grecs, confondant aiſément les expreſſions d'une reconnoiſſance reſpectueuſe avec celles d'une pieuſe vénération, permit à Iphitus de réunir les unes & les autres dans ſa nouvelle inſtitution.

Deſcription de la nature & du but de cette inſtitution.

La fête, qui duroit cinq jours, commençoit & finiſſoit par un ſacrifice à Jupiter Olympien. L'intervalle de ce temps étoit principalement rempli par les exercices de la gymnaſtique, dans leſquels tous les hommes libres, d'extraction Grecque, étoient invités à concourir, pourvu qu'ils fuſſent nés d'un mariage légitime & qu'ils ne fuſſent point entachés d'une infâme immoralité. Les préparatifs pour cette partie du divertiſſement étoient faits dans le gymnaſe d'Elis, vaſte édifice environné d'un double rang de pilliers, avec un eſpace ouvert au milieu. Près de là étoient différens apartements contenant des bains & d'autres com-

modités pour les combattans. La campagne d'alentour étoit ornée, ici de portiques, & là de bocages & de promenades ombragées & par tout entremêlées de ſiéges & de banquettes. Ce lieu deſtiné, dans ſon origine, au plaiſir & au repos des Candidats qui concouroient aux jeux Olympiques, fut fréquenté dans la ſuite par les ſophiſtes & les philoſophes qui ſe plaiſoient à la contemplation de la ſageſſe & à ſe communiquer leurs lumières, dans ces délicieuſes retraites. L'ordre des exercices ou combats d'Athlètes, fut déterminé par Licurgue, & répondoit preſque entièrement à celui décrit par Homère, dans le vingt-troiſième livre de l'Iliade & dans le huitième de l'Odyſſée. Iphitus, dit-on, établit les autres cérémonies & divertiſſemens; règla le retour périodique de la fête, à la fin de chaque quatrième année, au mois de Juillet; & donna à tout l'enſemble des ſolemnités, cette forme & cet arrangement qui les maintinrent, ſans beaucoup de changemens, au-delà de mille ans; période qui excède la durée des royaumes & des républiques les plus célébres de l'antiquité [a].

[a] Voyez les Auteurs, cités par Weſt, dans ſa diſſertation ſur les jeux Olympiques.

Ses conſéquences importantes.

Tel eſt le compte rendu par les écrivains Grecs, qui ont ſouvent attribué ſans doute, à une inſtitution poſitive, des inventions & des uſages réſultants naturellement du progrès des mœurs & de la ſociété. Lorſque nous venons à examiner les jeux Eliens au moment où ils étoient le plus en vogue, & en même temps les imitations ſans nombre qu'on en faiſoit, dans les autres provinces de la Grèce; nous trouvons de fortes raiſons pour croire que pluſieurs règlemens rapportés, ſi facilement, à la ſage légiſlation d'Iphitus ou de Licurgue, furent introduits par le temps ou par les circonſtances; qu'ils furent continués par l'habitude, perfectionnés par des eſſais répétés & confirmés par l'idée de leur utilité. Une inſtitution telle que l'Olympiade, à dû être regardée, même à ſon moindre degré de perfection, comme manifeſtement avantageuſe à la ſociété. Il ſuffit ſimplement de faire mention de la ſuſpenſion d'hoſtilités qui eût lieu, non-ſeulement durant la célébration de la fête, mais un temps conſidérable avant & après. Conſidérée comme une cérémonie religieuſe à laquelle toute la nation Grecque étoit invitée, cette inſtitution devenoit très-propre à faciliter le commerce, à exciter le gout des connoiſſances, à adoucir les préjugés & à accélérer

les progrès de la civiliſation & de l'humanité. La Grèce & ſur tout le Péloponèſe furent le centre d'où partirent les colonies innombrables que l'eſprit romaneſque de leurs habitans répandit chez toutes les nations environnantes. Ces communautés, ſéparées par de grandes diſtances, avoient preſque perdu, malgré leur origine commune, toute eſpèce de correſpondance & de liaiſon entr'elles, lorſque les jeux Olympiques devinrent un motif général d'alliance & un point de réunion. La célébrité de cette fête y attiroit continuellement des perſonnages diſtingués [a] par leur génie & leurs exploits, dont la réputation, ſans cette circonſtance, ſeroit reſtée inconnue ou perdue dans la vaſte étendue du territoire Grec.

C'étoit en ſe raſſemblant pour le culte de leurs Dieux communs, que les Grecs d'Europe, ceux d'Aſie & d'Afrique, ſe pénétroient du ſentiment d'un intérêt général & s'excitoient les uns les autres à porter au plus haut degré la gloire & la proſpérité nationales. Les liens ſacrés & indiſſolubles de l'hoſpitalité pouvoient affermir à Elis dans de pareilles diſpoſitions, ceux qui y étoient étrangers. Si les com-

[a] Pindar. Paſſim.

munautés ſe trouvoient menacées par quelque puiſſance Barbare, elles pouvoient ſolliciter, à ce rendez-vous, le ſecours de leurs frères. D'un autre côté elles pouvoient s'y rendre compte des avantages que leurs contrées reſpectives étoient en état de ſe communiquer ſoit en temps de paix ſoit en temps de guerre. Ainſi la fête des Olympiades pouvoit ſervir d'occaſion à une ambaſſade & en même temps à d'autres inſtitutions également inconnues à l'antiquité.

Etat de la Grèce du temps de Licurgue.

Iphitus ne prévoyoit pas vraiſemblablement les différentes eſpèces d'avantages qui devoient réſulter de ſon plan. Son principal but étoit de protéger la petite principauté d'Elis contre l'invaſion dont elle étoit ménaçée par des voiſins plus puiſſans. Il accomplit effectivement ce projet, en ſanctifiant le territoire de l'Elide; tandis que ſes alliés plus courageux fortifioient Sparte par une valeur diſciplinée. Licurgue, cependant, avoit des vues plus étendues, lorſqu'il propoſa ces loix célébres qui furent univerſellement admirées, mais jamais imitées. La Grèce à cette époque ne préſentoit par tout que le ſombre tableau de la diſcorde domeſtique. Les ſentimens élevés, quoique romaneſques de l'antiquité, avoient ceſſé

de prévaloir dans les esprits ; le caractère héroïque étoit effacé, & le goût noble, quoique souvent destructif, des expéditions en terres étrangères, étoit arrêté par des entreprises moins hardies, mais plus fatales encore. L'introduction de la propriété particulière & de la séparation des biens, avoit fait naître l'inégalité & l'ambition. Chaque petit Prince étoit jaloux d'exalter ses prérogatives & d'étendre ses domaines ; mais les passions des Princes voisins balançoient son ardeur de conquêtes, tandis que la résistance de ses sujets s'opposoit à ses usurpations. Chaque Royaume, & presque chaque Ville étoient déchiré par des factions contraires. On étoit menacé de dangers de toute part ; les sujets chassoient leurs Rois, & les Rois devenoient des tirans. [a]

Son équité l'expose à Sparte au ressentiment de ses ennemis.

Ce fut durant ces scènes tumultueuses que Licurgue, de la lignée de Procles, & regardé communément comme le dixième descendant d'Hercules, reçut le scèptre de Sparte. Son frère aîné Polydectes venoit de mourir ; mais la veuve de ce Roi se déclarant enceinte, Licurgue résigna la couronne & prit le titre de protecteur. Cette délicatesse d'équité, rare

[a] Thucydid. l. 1. Plut. in Licurg.

dans-un ſiècle auſſi turbulent, excita une admiration d'autant plus juſte, qu'elle fut réhauſſée par un contraſte frappant. L'ambitieuſe Princeſſe, plus curieuſe de conſerver les honneurs de la Royauté, que de connoître les tendres ſoins de mère, fit intimer ſecrètement au protecteur, que s'il conſentoit à l'épouſer, elle s'engageoit à prévenir la naiſſance du fils poſthume de ſon frère, qui devoit détruire ſes eſpérances à la ſucceſſion au Trône. Licurgue, feignit d'entrer dans ce projet dénaturé, mais il l'exhorta à ne pas riſquer ſa ſanté, en ſe faiſant avorter. Lorſqu'elle fut près de ſon terme, il envoya des perſonnes de confiance pour la ſurveiller, avec ordre que ſi elle accouchoit d'un fils, on le lui apportât ſur le champ. Son ordre fut ſuivi, & on lui préſenta l'enfant, au moment où il ſoupoit avec les principaux Magiſtrats de la République. Il le reçut dans ſes bras, en diſant, « Spartiates votre Roi vient de naître »; on ſe félicita joyeuſement de cette naiſſance, & pour en conſerver la mémoire, l'enfant fut nommé Chærelaus, « la joye du Peuple ».

Ses voyages. Malgré la réputation que ce trait de juſtice donna à Licurgue, les intrigues de la Reine qui ſe voyoit mépriſée, élevèrent une puiſ

ſante faction contre lui. Il évita par la fuite l'orage qui le menaçoit ; & comme il étoit encore dans la première fleur de l'âge viril, il ſuivit ſon inclination qui le portoit à viſiter les pays étrangers. Cette inclination, naturelle aux hommes d'une trempe forte, fut d'autant plus louable dans Licurgue, que pour raſſembler les foibles rayons des connoiſſances qui commençoient à poindre ſur le ſiècle où il vivoit, il falloit parcourir une vaſte ſurface.

Il recueille les Poëmes d'Homère & les apporte à Sparte.

L'île célébre de Crète, qui avoit donné naiſſance aux dieux & aux gouvernemens de la Grèce, attira ſes premiers regards. Les Crètois ſuivoient encore en partie les loix de Minos ; mais depuis la guerre fatale de Troye, leur pays n'avoit jamais pû reprendre ſon premier luſtre. De Crète il fit voile en Egypte & examina avec ſoin la politique civile & religieuſe de cet ancien Royaume. On dit que, mépriſant les terreurs de la mer, ainſi que les fatigues & les dangers des routes inconnûes au travers des contrées déſertes ou barbares, il toucha aux Royaumes peuplés & floriſſans de l'orient ; & ſi nous en croyons ſon compatriote Ariſtocrates [a], les provinces

[a] Apud Plutarq. iu Licurg.

les plus éloignées de l'inde, n'échappèrent point à ſes obſervations. Il retourna par la côte de l'Aſie mineure & vît, avec une ſurpriſe & une ſatisfaction égales, les nombreuſes colonies Grecques qui s'étoient élevées en peu de temps à un haut degré de ſplendeur ſur les rives occidentales de cette riche Péninſule. Les avantages ſans nombre qu'il avoit retirés de ce vaſte coup d'œil ſur les coutumes des peuples, ſur leurs inſtitutions religieuſes, politiques & militaires, ne furent preſque rien en comparaiſon de la découverte importante qu'il fit des poëmes immortels d'Homère. Ces poëmes inconnus aux Doriens, conquérans du Péloponèſe, avoient été conſervés ſoigneuſement parmi les Eoliens & les Ioniens dont ils célébroient les ancêtres. Licurgue raſſembla ces précieuſes compoſitions, en arrangea les différentes parties, les tranſcrivit & les tranſporta à Sparte [a], où après deux cents ans

[a] Ce fait eſt généralement connu; cependant Plutarque nous dit, que quelques Ecrivains furent aſſez abſurdes pour rapporter que Licurgue vécut peu de temps après Homère, & d'autres, qu'il avoit même vu le divin Poëte. Homère décrit le Péloponèſe avec tant d'exactitude, que le Géographe Strabon le ſuit pas à pas dans toute cette péninſule. Il eſt incroyable cepende

de guerres & de révolutions, les coutumes & les opinions décrites par le divin poëte, furent oblitérées & oubliées.

Les vues qu'ils inſpirent à Licurgue.

Ni le génie étonnant de l'invention dans Homère, ni ſon imagination inimitable, ni l'abondance, l'énergie & l'harmonie de ſon ſtyle, n'excitèrent auſſi puiſſamment l'admiration clairvoyante de Licurgue que le tréſor de ſes connoiſſances politiques & morales. Cette partie, la plus importante pour un Légiſlateur, étant deſſinée d'après les originaux brillans d'un ſiècle héroïque, pouvoit être employée à réformer les abus d'une nation dégénérée mais non pas entièrement corrompue. En rétabliſſant, en particulier, l'eſ-

---

dant que ce Poëte, qui connoiſſoit ſi bien cette partie de la Grèce, y ait été entièrement oublié, peu de temps après ſon ſiècle. On a ſouvent obſervé qu'Homère garde un profond ſilence ſur lui-même: ſon antiquité néanmoins ne fût-elle pas ſuffiſamment évidente par les preuves intérieures que nous avons citées, ſeroit démontrée dans l'Odyſſée, l. 1, ver. 351, & particulièrement dans l'Iliade, l. 20, ver. 308. Il floriſſoit avant le retour des Héraclides, quatre-vingt ans après la priſe de Troye; révolution qui ne pouvoit avoir échappée à ſes obſervations, fût-elle arrivée avant ce temps.

prit modéré du Gouvernement, qui avoit prévalu dans des temps plus heureux, le Légiſlateur Spartiate pouvoit détourner les dangers dont ſa famille & ſon pays étoient menacés. Les familles Royales d'Argos, d'Athènes & de Thèbes, avoit été contraintes de s'expulſer, par le reſſentiment ou les intrigues de leurs ſujets outragés ou jaloux, qui regrettoient que le pouvoir de la royauté fut ſi ſuſceptible de dégénérer en un ſyſtême d'oppreſſion. Les infortunes qui avoient aboli les honneurs & preſque éteint la race d'Atrée, d'Œdipe, de Theſée & de tant d'autres Rois ou Héros de l'antiquité, pouvoient pourſuivre & bientôt atteindre les deſcendans d'Hercule, ſi les loix de Licurgue qui maintinrent le trône de Sparte pendant ſept ſiècles, n'étoient venues à propos pour le ſoutenir. L'accumulation des richeſſes particulières, réunie aux progrès naturels des arts & du luxe, expoſoit inſenſiblement les poſſeſſions des Grecs aux efforts de la rapacité & de l'ambition; & cela en proportion de la décadence de ce courage & de cette diſcipline qui étoient ſi eſſentiels à leur defenſe. Les plaines fertiles de la Laconie, pouvoient être encore ravagées par les armes de quelque tribu ſauvage, mais

guerrière ; Sparte pouvoit éprouver des calamités ſemblables à celles qu'elle cauſa enſuite à Meſſenne ; & l'alternative de la domination ou de la ſervitude, dépendoit des premières inſtitutions qui ſeroient adoptées reſpectivement par tant de communautés voiſines, indépendantes & par conſéquent rivales.

Le principal but de ſa légiſlation.

Ainſi la ſagacité de Licurgue, contemplant les relations & les intérêts de ſon pays & de ſa famille, regardoit l'eſprit martial & la liberté politique comme les grandes fins de ſa légiſlation. Les inſtitutions primitives, ſi fidèlement décrites par Homère, avoient atteint à ces objets importans. Licurgue ſe détermina à imiter la beauté ſimple de cet illuſtre modèle ; & afin que la conſtitution de Sparte pût acquérir un degré de permanence & de ſtabilité, dont le régime de la police héroïque n'avoit pas joui, il réſolut d'éviter les écueils ſur leſquels ce régime avoit fait naufrage, d'éteindre l'ambition des conquêtes éloignées ou étendues, d'égaliſer les fortunes, de détruire les effets du luxe & de l'opulence juſques dans leurs cauſes ; en un mot d'arrêter les progrès de tout ce qui s'appelle raffinement, & qui paroiſſoit, aux yeux de ce Légiſlateur clairvoyant, la corruption de la ſociété humaine.

Circonſtances qui favoriſent ſes vues.

Un tel plan n'étoit pas l'ouvrage d'un homme ordinaire, & pour l'exécuter il falloit un courage & une perſévérance rares, exercés ſurtout par la méditation & le déſir continu d'être utile aux hommes. Nous voyons cependant que, dans l'intervalle du projet à l'exécution, différentes circonſtances favorables conſpirèrent à propos aux vues de Licurgue; nous pouvons découvrir dans le développement graduel de ſon ſyſtême, comment les premières inſtitutions ſervirent de baſes naturelles à celles qui leur ſuccédèrent; & tandis que nous admirons le génie & la vertu du Légiſlateur ſpartiate, nous devons reconnoître auſſi ſon adreſſe & l'opportunité des circonſtances.

La preuve de l'hiſtoire, (& particulièrement l'hiſtoire que nous avons entrepris de rapporter), atteſte la révolution extraordinaire qu'un homme ſage, hardi & déſintéreſſé peut produire dans les affaires d'une communauté dont il eſt membre. Les déſordres domeſtiques qui s'étoient multipliés à Sparte, après le départ de Licurgue, obligèrent toutes les claſſes de citoyens de recourir à ſon habileté pour les protéger. Les déclamations véhémentes du poëte Thalès, qu'il avoit amené avec lui de

l'île de Crète, & qui récitoit, avec le raviſſement de l'extaſe, les vers d'Homère & les ſiens propres, diſpoſèrent ſingulièrement les eſprits à adopter les réglemens qu'il propoſoit.

Sa réception à Delphes.

Mais ni ces circonſtances propices, ni le mérite de dix ans de voyages à la pourſuite des connoiſſances & des progrès de la morale, ni les liens du ſang, de l'amitié & de la reconnoiſſance, qui confirmoient l'influence de Licurgue parmi les principaux citoyens de Sparte, n'auroient ſuffi à ce grand homme pour établir ſon plan de gouvernement, ſans le ſecours bénévole de l'oracle de Delphes; qui depuis la décadence des opinions & de la croyance des ſiècles héroïques, étoit devenu le ſouverain arbitre de la Grèce. La Pythie lui adreſſa la parole dans les termes les plus reſpectueux; elle héſita un moment ſi elle l'appeleroit un dieu ou un homme, mais elle ſe décida bruſquement à le reconnoître pour une divinité; elle approuva l'eſprit général des inſtitutions qu'il ſe propoſoit d'établir, & promit de lui fournir, autant que l'occaſion l'exigeroit, un ſupplément de loix qui (lorſque les Spartiates les auroient adoptées) rendroient leur République heureuſe & immortelle. Fort de cette

autorité, Licurgue procéda hardiment, néanmoins avec adreſſe, à faire en premier lieu, un nouveau plan de gouvernement; en ſecond lieu, à régler les richeſſes & les poſſeſſions; & en troiſième lieu, à réformer l'éducation & les mœurs; ſuivant judicieuſement en cela l'ordre naturel des choſes, parce que les hommes ſont moins jaloux du pouvoir que de la propriété, & moins attachés à la propriété même qu'à leurs anciens uſages [a].

Il règle la diſtribution du pouvoir politique parmi les différens ordres de l'Etat.

Les premiers Rhetra [b], ou loix qu'il établit tendoient à renouveller la douce modération du gouvernement mixte. Elles confirmoient les honneurs héréditaires, mais aboliſſoient le deſpotiſme [c] des Rois. Elles ordonnoient l'obéiſſance,

---

[a] Le ſeul obſtacle dangereux qu'il rencontra fut à cette occaſion. Un tumulte s'étant élevé, l'inſolent Alcandre bleſſa Licurgue au viſage & lui arracha un œil; mais l'éloquence perſuaſive de ce Légiſlateur appaiſa la ſédition, & ſa modération changea l'ame d'Alcandre, & en fit un de ſes plus zélés partiſans. Plut. in Licurg.

[b] Le mot eſt ſynonyme d'oracula, fata, noms par leſquels ces loix furent diſtinguées, comme étant émanées immédiatement du ciel.

[c] La différence entre le βασιλειαι, ou la royauté des âges héroïques, & le τυραννιδες des ſiècles ſuivans, eſt expliquée par Ariſtote. Politic. & Xénoph. Répub. Spart. Les βασιλειαι, quoique Miniſtres des Dieux &

mais vengeoient la liberté des ſujets. Les Princes régnans étoient Chaerelaus qui devoit à Licurgue ſon trône & ſa vie, & Archelaus qui conçut combien il étoit dangereux de s'oppoſer à ſes projets. Inſtruits par la fatale

---

Souverains, étoient obligés d'être juſtes & de reſpecter les droits & les libertés des peuples. Dès qu'ils manquoient à l'une de ces conditions, & qu'ils vouloient s'évertuer dans le pouvoir abſolu, les ſujets étoient diſpenſés de toute obéiſſance envers eux, & avoient le droit de les chaſſer, comme des monſtres en horreur aux Dieux mêmes. Les Oracles & les Dieux approuvoient cette conduite, & dés-lors ces βασιλειαι étoient déſignés, par la tradition, ſous le nom de τυραννιδες.

Mais, dans les ſiècles héroïques, les Rois ſe gardoient bien de franchir les limites de leur pouvoir, ni de prétendre que leur droit étoit tellement divin & infaillible, que leur indolence & leurs injuſtices médiates ou immédiates ne puſſent l'anéantir. Au lieu de s'occuper d'amuſemens frivoles, qui les auroient mis au-deſſous des derniers de leurs ſujets, ils s'inſtruiſoient ſérieuſement de la politique & des loix du gouvernement; ils entroient dans des détails d'économie publique & privée, & ne ſouffroient point que des uſurpateurs s'emparaſſent, par des manœuvres ſourdes, & ſous le prétexte menteur du bien public, de celui des peuples, qui étoient ſous la ſauve-garde des Dieux & des Rois. Βασιλειαι και τυραννιδες. Ariſt. Politic. Xénoph. Républ. Spart.

expérience des tyrans voiſins, ils furent aiſémens perſuadés tous deux, qu'il valoit mieux jouir d'un pouvoir aſſuré, quoique limité, que d'un pouvoir abſolu mais précaire. La ſuperſtition du peuple ne pouvoit décliner l'autorité du Légiſlateur, puiſque cette autorité étoit confirmée par les décrets d'Apollon; & d'un autre côté l'intérêt des nobles les engageoit unanimement à la faire valoir. Ce fut avec cet illuſtre corps, compoſé de vingt-huit chefs les plus diſtingués dans les tribus & les cités de la Laconie, que Licurgue conſulta ſur les moyens de prévenir les diſſentions politiques qui pouvoient réſulter du deſpotiſme des Rois ou de l'inſolence de la démocratie. Par ſes nouveaux réglemens, les anciens honneurs de la nobleſſe furent confirmés & étendus. Ces chefs formèrent un conſeil permanent, ou ſénat, qui examinoit toutes les matières de gouvernement avant de les ſoumettre à la délibération du peuple. Les Rois furent régardés, comme dans les ſiècles héroïques, les Préſidens nés de ce tribunal de la nation; lequel auroit pu s'arroger bientôt toute l'autorité légiſlative & exécutive; 1o. parce que dans toutes les queſtions importantes, il poſſédoit la négative avant le débat; 2o. parce que

tous les membres étoient choisis pour leur vie ; & 3°. parce qu'au décès d'un Sénateur, son fils ou son plus proche parent étoit naturellement substitué en sa place.

Il institue les Ephores.

Pour s'opposer à ce but dangereux, Licurgue institua les Ephores [a], cinq Magistrats qui étoient revêtus, pendant un an, du pouvoir d'inspecter & de contrôler l'administration du sénat, & chargés de maintenir l'esprit & la rigueur de la constitution établie. Il n'appartenoit qu'aux Ephores de convoquer, proroger & dissoudre les grandes & les petites assemblées du peuple ; les premières, composées de neuf milles Spartiates, habitans de la capitale ; les dernières, de trente mille Lacédémoniens, habitans des villes & villages subalternes. En rassemblant fréquemment des corps aussi nombreux d'hommes qui avoient les armes à la main, c'étoit leur faire connoître leurs propres forces. Les Lacédémoniens se sentoient par là en état, non seulement d'exécuter ce qui étoit juste, mais encore de s'opposer aux ordres injustes du sénat. D'un autre côté leur liberté n'avoit rien à craindre des pré-

Nature de leurs fonctions.

[a] Leur nom, qui signifie Surveillans, Inspecteurs ; décrit exactement leur emploi.

rogatives limitées des Rois qui, chaque mois faiſoient ſolemnellement avec les Ephores, un ſerment réciproque ; les premiers, en jurant pour eux, d'obſerver les loix de Sparte, les derniers [a], pour le peuple qu'ils repréſentoient, de maintenir les honneurs héréditaires de la race d'Hercule, de les reſpecter comme miniſtres de la religion, de leur obéir comme juges pendant la paix, & de les ſuivre comme chefs à la guerre [b].

Ses loix ſur la propriété.

Cette diſtribution équitable du pouvoir fut accompagnée, dit-on, d'un partage égal des propriétés, car cinq cents ans après, c'étoit une tradition commune en Grèce, que Licurgue avoit altéré la ſituation & l'état de ſes compatriotes, en introduiſant une loi agraire,

---

[a] L'autorité d'Hérodote, l. 1, & de Xénophon, de Répub. Sparth. réfute Ariſtot. Polit. l. 2, c. 5, & Plutarq. in Licurg. Ces derniers Auteurs rapportent l'inſtitution des Ephores à Théopompe, qui vécut 130 ans après Licurgue. Mais cette aſſertion prouve ſeulement que ni Ariſtote ni Plutarque ne ſont entrés ſuffiſamment dans les vues du Légiſlateur Spartiate. Les Ephores, comme il paroit d'après Xénophon & Hérodote, & d'après tout ce qui arriva à Sparte, formoient une partie eſſentielle de ſon plan.

[b] Xénoph. *ibid.*

pareille à celle qui a été ſi ſouvent, mais toujours ſi inefficacement propoſée dans d'autres Républiques, comme le plus ſûr fondement de la liberté & du bonheur. Cependant la diviſion égale des terres, ou, en d'autres termes, la communauté des propriétés territoriales, ainſi que le partage annuel des moiſſons, avoient eu lieu parmi les habitans originaires de la Grèce, comme parmi les guerriers nés libres de la Germanie. C'eſt pourquoi on peut ſuppoſer avec un grand degré de probabilité, que les Spartiates du temps de Licurgue, conſervoient encore quelques traces de leurs inſtitutions primitives & que leurs cœurs n'étoient point encore corrompus par la paſſion de l'avarice ni par celle du luxe. Pour les ramener cependant, à cette ſimplicité parfaite des ſiècles héroïques, & pour prévenir leur dégénération future, le territoire de la Laconie fut diviſé en trente-neuf portions, chacune produiſant quatre vingt deux medimnies ou boiſſeaux d'orge, avec une récolte proportionnée de fruits, de vins & d'huile. Les riches pâturages étoient probablement en communauté. Les Rois, comme du temps d'Homère, avoient un domaine ſéparé [a], que

Partage égal des terres.

[a] Le τεμενος. Xénophon nous dit qu'il étoit toujours

la reconnoiſſance volontaire de leurs ſujets leur aſſignoit. Les Sénateurs contens d'une augmentation de pouvoir & d'honneurs, n'obtenoient & ne déſiroient point aucune prééminence de fortune. Leur modération à cet égard étoit un exemple ſalutaire pour le peuple, dont la plus grande partie avoit naturellement beaucoup à gagner par la loi agraire, tandis que le petit nombre des gens riches, ſe ſoumettoit ſans réſiſtance à la ſageſſe de Licurgue & à l'autorité d'Apollon.

Introduction de la monnoie de fer.

Le partage égal des terres ne ſembloit pas ſuffiſant pour introduire une égalité générale dans la manière de vivre & pour détruire les ſemences du luxe. L'augmentation du mobilier, ou ce que les Grecs appellent propriété inviſible [a], pouvoit mettre le riche en état de commander le travail du pauvre, &, ſuivant le progrès naturel des beſoins & des inventions, encourager le goût dangereux des choſes recherchées & des plaiſirs. Les métaux précieux avoient été long-temps les meſures ordinaires d'échange à Sparte; &, ſi nous

bien arroſé : ce domaine conſiſtoit probablement, comme du temps d'Homère, φοταλιης και αρουρας, en terres, & enſemencées de blé.

[a] Ουσια αφανης. Voyez Lyſias, Paſſim.

en croyons une tradition très-douteuſe, ces eſpèces s'étoient conſidérablement accumulées dans des mains particulières. Licurgue retira de la circulation tout cet or & cet argent, dont la plus conſidérable partie lui ſervit probablement à marquer ſa reconnoiſſance à l'oracle de Delphes, tandis que le reſte fut employé à augmenter la magnificence des temples de Lacédémone. Au lieu de ces métaux, les Spartiates reçurent des pièces de fer qui avoient été rougies au feu & enſuite trempées dans le vinaigre, afin de les rendre caſſantes & impropres à tout autre uſage qu'à celui d'une monnoie courante.

Effets de ces inſtitutions.

Les effets de cette opération, diſent Xenophon & Plutarque, furent étonnans. En proſcrivant l'or & l'argent, on bannit tous les goûts déréglés & pernicieux que ces métaux excitent, & en même temps tous les arts frivoles qu'ils introduiſent & alimentent. On ne vît, de long-temps, à Sparte, ni diſeur de bonne-aventure, ni Médecin, ni Sophiſte; les colifichets & tous les ornemens inutiles, ſoit dans la parure, ſoit dans les meubles, diſparurent alors, & l'innocence, ainſi que la dignité des mœurs ſpartiates, répondirent parfaitement à la ſimplicité pri-

mitive de la monnoie de fer. Mais pour réduire aux termes de la vérité ou de la probabilité cette deſcription très-arbitraire, il faut obſerver que la rareté du fer, & ſon peu d'uſage, le faiſoient paſſer, dans ces premiers temps, pour un moyen d'échange très-convenable & très-ordinaire. Il fut employé fréquemment, ſous ce rapport, dans les ſiècles héroïques [a]; il continua long-temps d'être priſé ſous le même rapport à Byzance [b] & dans les autres villes grecques. La néceſſité de le refroidir dans un acide pour en diminuer la malléabilité, indique le taux élevé auquel il étoit porté du temps de Licurgue; c'eſt pourquoi l'altération de l'eſpèce ne parut point une précaution auſſi violente que les Ecrivains des derniers âges ont cherché à nous le perſuader, & la proſcription des métaux d'or & d'argent ne put abolir des rafinemens ſuperflus ni des ornemens recherchés, qui n'exiſtoient point en Grèce du temps du Légiſlateur Spartiate. Ce qu'on peut raiſonnablement croire, c'eſt que l'uſage de la monnoie de fer, qui continua d'avoir cours à Sparte, après que les vices du luxe & de l'opulence eurent corrompu le reſte de la Grèce, repouſſa

[a] Homer. Paſſim. [b] Ariſtoph. Nubes.

néceſſairement de la république de Licurgue les gens enclins à la débauche ou à l'avarice, & en général tout ce miſérable cortége de vanité & de folie [a].

Ces biens ſont peu convoités, qui ne flattent ni l'amour-propre ni l'ambition, & ne promettent point les moyens du plaiſir; les plus avides mêmes ne les déſirent pas. Cependant la moindre abſtraction, ſi l'avarice eſt capable d'en faire, pouvoit familiariſer l'homme le plus ſordide avec le mépris des richeſſes ſuperflues, conſidérées comme inapplicables à aucun objet d'utilité ou de convenance. Quel effort n'exigeoit donc pas la généroſité de ce peuple (ſi l'indifférence des Spartiates mérite le nom de généroſité) chez lequel tous les objets d'un prix réel étoient partagés également & mis en jouiſſance commune [b]? Chez lequel il étoit enjoint par la loi, & regardé comme honorable par les citoyens, de ſe communiquer librement les ânes, les chevaux, les inſtrumens d'agriculture & de chaſſe, de manger enſemble à des tables communes & frugales, conformément aux inſtitutions de Crète, ainſi qu'aux uſages des temps héroïques; de ne connoître d'autre diſ-

Principe des mœurs Spartiates.

[a] Plut. in Lyſand. [b] Xénoph. *ibid.* c. 6.

tinction que celle du mérite perſonnel ; de mépriſer tout excès, à moins que ce ne fut celui de la tempérance, & de dédaigner toute eſpèce d'acquiſition, ſi ce n'étoit celle de l'eſtime publique ?

Occupations & amuſemens ordinaires.

L'aſſentiment général donné à la divine miſſion de Licurgue, étoit propre à inſpirer à ſes compatriotes les ſentimens les plus nobles & les plus élevés. La force perſuaſive de ſon éloquence, ſoutenue du génie lyrique de Thalès, digne poëte d'Apollon & miſſionnaire de ce Dieu [a], pouvoit mettre le Légiſlateur en état d'achever ſon vaſte & utile projet. Mais il y avoit lieu de craindre que le ſyſtême de Licurgue, ainſi que la plupart des plans de réforme, ne ſe diſſipaſſent avec l'enthouſiaſme qu'il produiſoit, à moins que les privations auxquelles il aſſujétiſſoit ne devinſſent habituelles par la pratique & familières à l'imagination. Ses loix étoient en petit nombre & conçues en peu de mots ; elles furent miſes en vers, afin que la mémoire les retint plus facilement ; mais elles ne furent point écrites, afin d'être gravées dans le cœur de ſes diſciples, comme des préceptes qui ſeroient émanés immédiatement du ciel. On

[a] Plut. in Licurg.

défendit

défendit ſévèrement aux Lacédémoniens tout commerce & toute liaiſon avec les étrangers, excepté aux temps périodiques des ſolemnités religieuſes. Licurgue, qui avoit aidé Iphitus à établir les jeux olympiques, inſtitua, dans ſon pays natal, des fêtes du même genre, quoique moins magnifiques. Lorſque les Lacédémoniens n'étoient point occupés aux affaires ſérieuſes de la guerre, ils s'aſſembloient pour faire la converſation & s'exercer à la gymnaſtique, ou pour ſe divertir par des cérémonies religieuſes & des pompes militaires. L'agriculture & les arts mécaniques étoient abandonnés aux mains ſerviles des Ilotes, dénomination ſous laquelle on comprenoit (ainſi qu'on l'expliquera enſuite) différentes communautés ennemies qui étoient tombées ſucceſſivement ſous la domination de Sparte, & dont le travail perſonnel étoit regardé comme la propriété commune [a]. La ſcience de la guerre, & celle du gouvernement, étoient recommandées par les loix de Licurgue,

[a] Και τροπου τινα δημοσιας εικον δελας. « Et » à quelques égards eux : » les Lacédémoniens, avoient des eſclaves publics ». Strabo. Voyez également Ariſtot. Répub. l. 2, c. 5.

comme les ſeuls objets qui méritaſſent l'attention des hommes libres.

Leurs inſtitutions militaires.

Les Lacédémoniens (ſi nous en croyons Xénophon qui a combattu avec eux & contre eux) ſurpaſſoient de beaucoup, dans la connoiſſance & la pratique de la guerre, tous les autres Grecs & les Barbares. Le courage, première qualité d'un ſoldat, étoit exalté par tous les motifs qui peuvent opérer le plus puiſſamment ſur l'eſprit, tandis que la lâcheté étoit dénoncée comme le crime le plus odieux & le plus deſtructif ; ſur ce principe « qu'il tendoit, non comme pluſieurs autres vices, au détriment des individus, mais à la ſervitude & à la ruine de la communauté ». Les Spartiates conſervèrent l'uſage des mêmes armes & de l'armure défenſive, qui avoient été adoptés dans les temps héroïques, diminuant ſeulement la longueur, & perfectionnant ainſi la forme de l'épée, qui étoit à deux tranchans, pointue, peſante, & propre, ſoit à couper en travers, ſoit à s'enfoncer dans une bleſſure profonde [a]. Leurs troupes étoient diviſées en régimens, de cinq cents douze hommes chacun, les régimens en quatre

[a] Voyez Pollux, Voc. ξυηλον.

compagnies, & chaque compagnie en d'autres petites diviſions, commandées par leurs officiers reſpectifs ; car c'étoit une choſe particulière aux armées Lacédémoniennes d'avoir peu d'hommes qui ne fuſſent chargés de quelque partie du commandement relatif à la ſubordination [a]. Les ſoldats étoient ſuivis d'une multitude d'artiſans & d'eſclaves qui les fourniſſoient de toutes les proviſions néceſſaires, & accompagnés d'un

---

[a] Thucydide qui remarque cette particularité, l. 5, p. 390, en donne pour raiſon, que le ſoin de l'exécution appartenoit à pluſieurs. Toute l'armée Lacédémonienne, excepté un petit nombre, conſiſtoit, dit-il, en αρχόντες αρχοντων, και το επιμελες τε δρωμενε πολλοις προσηκει. Il eſt néceſſaire d'obſerver, que le compte rendu par Thucydide, dans ce paſſage, de la compoſition de l'armée Lacédémonienne, différe eſſentiellement de celui de Xénophon. J'ai préféré ce dernier ; premièrement, parce que Xénophon écrit expreſſément ſur le ſujet dont Thucydide ne parle qu'accidentellement, en décrivant une bataille particulière ; ſecondement, parce que les obſervations de Xénophon ſe rapportent au temps de Licurgue, celles de Thucydide au temps de la guerre du Péloponèſe ; troiſièmement, parce que, (ainſi qu'il paroît par la ſuite) Xénophon eut une occaſion plus marquée qu'aucun autre étranger de s'inſtruire des affaires de Lacédémone.

long cortége de Prêtres & de Poëtes qui flattoient leurs eſpérances & animoient leur valeur. Un corps de cavalerie précédoit toujours leur marche. Connoiſſant la foibleſſe des formes angulaires, ils campoient en cercle : l'ordre de leurs gardes & de leurs ſentinelles étoit très-judicieux ; ils employoient, pour la sûreté du camp, des gardes avancées & des vedettes, & ſoir & matin, régulièrement, ils répétoient leurs exercices d'uſage. Xénophon a décrit avec quelle facilité ils tournoient dans toutes les directions, comment ils convertiſſoient la colonne de marche en ordre de bataille, & par quelles évolutions rapides & ſavantes, ils préſentoient le front de leur ligne à un aſſaut imprévu. [a] Lorſqu'ils étoient décidés à l'attaque, le Roi, qui ſe levoit habituellement avant l'aurore, afin d'obtenir par la primauté des prières & des ſacrifices [b], la faveur anticipée des Dieux, communiquoit ſes ordres pour

---

[a] On expliquera plus particulièrement, dans la ſuite de cet Ouvrage, la tactique des Lacédémoniens.

[b] Ου χρη παννοχιον ευδειν βελληφορον ανδρα Οι λαοι επιτετραφεται και τοσσα μεμηλε.

Licurgue ne perdant jamais de vue Homère mit ſes conſeils en loix.

charger en front de bandière ou en colonnes, ſuivant la nature du terrain & le nombre & la diſpoſition des ennemis. Le jour de la bataille, les Spartiates prenoient un air de gaieté extraordinaire, & déployoient, dans leurs habillemens & leurs parures, plus de magnificence que les autres jours. Leur longue chevelure étoit arrangée avec élégance & ſimplicité; leurs uniformes de couleur écarlate & leurs armures d'airain jettoient autour d'eux un éclat plus martial. Lorſqu'ils approchoient de l'ennemi, le Roi ſacrifioit de nouveau, la muſique ſe faiſoit entendre, & les ſoldats avançoient d'un pas lent & ferme, avec une contenance enjouée, mais fiere, à cette action d'horreur & de carnage, qu'on leur avoit enſeigné à regarder comme le plus noble métier de l'homme. Avant, après, & durant le combat, toutes leurs meſures étoient dirigées avec tant d'ordre & de célérité, qu'un grand capitaine déclare que, lorſqu'il conſidéroit la diſcipline des Spartiates, toutes les autres nations ne lui paroiſſoient que des enfans dans l'art de la guerre [a].

Moyens par leſquels Licurgue maintint la population de Sparte, & augmenta ſa force.

Cet exercice continuel aux armes, qui perfectionnoit l'habileté & déterminoit la valeur,

[a] Xénoph. de Répub. Spart.

n'auroit augmenté que par degrés la puiſſance de Sparte, ſi le ſoin de la population n'eût pas été un objet capital dans le ſyſtême de Licurgue. Le mariage étoit recommandé expreſſément par des inſtitutions très-ſingulières [a], mais d'autant plus encourageantes, qu'elles détruiſoient les plus grands obſtacles à ce but, le luxe & la vanité. Licurgue, non content d'aſſurer pour la ſuite la population de Sparte, s'efforça de ſubſtituer aux générations ſucceſſives une race plus noble & plus belliqueuſe, & d'élever un jour le corps & l'eſprit des hommes à cette plénitude de perfection dont leur nature eſt ſuſceptible. L'amour du merveilleux a toujours été porté à ſe perſuader ce que la vanité de chaque ſiècle a refuſé de croire; ſavoir, que les anciens habitans du monde étoient doués d'une taille & d'une force extraordinaires, ainſi que d'un courage & d'une vertu, inconnus & inimitables dans les ſiècles corrompus & dégénérés. La fréquente répétition des mêmes romans chez

[a] Les célibataires étoient exclus de l'aſſemblée & des danſes des femmes. On les obligeoit de marcher tout nuds au travers des rues, dans le milieu de l'hiver, en chantant une chanſon bouffonne, dans laquelle ils avouoient la juſtice de leur punition.

toutes les nations a produit, pour l'antiquité de chacune, des perſonnages familiers & inſipides, les géans & les héros. Mais il faut ſéparer, avec un juſte diſcernement, de cette maſſe générale de fables les traits naturels & vrais de l'hiſtoire d'Homère & de Licurgue. Les loix du dernier ramenèrent les mœurs héroïques que le premier avoit décrites, & leurs effets, auſſi permanens que ſalutaires, ſont atteſtés, à la diſtance de pluſieurs ſiècles, par des témoins oculaires, dont la véracité irrépréhenſible déclare les Spartiates ſupérieurs à tous les autres hommes dans les qualités de l'eſprit & du corps [a].

Ses réglemens concernant les femmes, le mariage & les enfans.

Le témoignage des Auteurs contemporains nous convaincroit à peine de cette circonſtance extraordinaire, s'ils avoient ſimplement fait mention du fait, ſans en expliquer la cauſe. Mais en décrivant le ſyſtême de Licurgue, ils n'ont point omis ſes réglemens importans ſur le commerce des deux ſexes, ſur les femmes, le

[a] Quant à l'eſprit, dit Xénophon, les Spartiates étoient ευπειθεςεροι, και αιδημονεςεροι, και ων δες εγκρατες εροι. *Ibid.* c. 3, & quant au corps, Διαφεροντας και κατα μεγεθος και κατα ἰσχυν Κιδρας εν Σπαρτη απετελησεν. *ibid.*

mariage & les enfans, dont la ſanté même étoit, avant leur naiſſance, l'affaire de la république. Un père brave & généreux, dit-on, produit un fils également brave & d'une bonne eſpèce ; mais les qualités phyſiques des enfans dépendent encore plus de la conſtitution de leurs parens, que leurs qualités morales ne dépendent de leur éducation. Dans les autres contrées de la Grèce, les hommes avoient des occaſions continuelles de ſe former ; la guerre, la chaſſe & les exercices gymnaſtiques ; mais les femmes étoient univerſellement condamnées à croupir dans des occupations ſédentaires & ignobles qui affoibliſſoient l'eſprit & le corps. Leur principal emploi étoit de ſurveiller, plus ſouvent d'exercer les offices les plus bas de l'économie domeſtique, & de préparer, par le travail de leurs mains, la nourriture & le vêtement de toute la famille. Leur régime de vie étoit groſſier & très-ménager ; elles s'abſtenoient de l'uſage du vin ; elles étoient privées d'éducation & exclues de tous divertiſſemens diſtingués. Les femmes ainſi dégradées par la ſervilité paroiſſoient incapables de donner à la république des enfans dignes d'elles, ce que Licurgue regardoit comme le principal devoir des Dames Lacédémoniennes. C'eſt pourquoi,

par les inſtitutions de Sparte, les travaux de l'aiguille, ceux de la préparation des laines & de leur tiſſage, ainſi que les autres menus arts mécaniques, furent généralement commis à des mains ſerviles. Les femmes nées libres, cultivèrent & pratiquèrent ces exercices & ces arts libéraux, qui par-tout ailleurs étoient conſidérés comme le privilége ſpécial des hommes; elles aſſiſtèrent aux ſolemnités publiques, ſe mêlèrent dans les converſations génerales & diſpensèrent ces applaudiſſemens & ces reproches, qui de tout temps ont produit le plus grand effet de leur part [a]. Delà elles devinrent non-ſeulement les compagnons, mais les juges de l'autre ſexe; & hormis que leur délicateſſe naturelle n'étoit point aſſociée aux honneurs de la guerre, elles jouiſſoient de tout l'avantage des loix de Sparte ſans en reſſentir la gêne.

La reſtauration des droits naturels des

---

[a] C'étoit probablement du reſſort des femmes dans les ſiècles héroïques.

Αλλα μαλα αινος
Αιδεομαι τρωας και τρωαδας ελκεσιπεπλους
Αικε, κακος ὡς, νοσφιν αλυσκαζω πολεμοιο.
Il. l. 6, ver. 443.

femmes ramena la modération & la modeſtie dans le commerce des deux ſexes. Le mariage, quoique recommandé comme un devoir, ne pouvoit ſe contracter que dans la pleine vigueur de l'âge ; & ces inſtitutions ſimples eurent une influence plus ſalutaire ſur la perfection phyſique des Spartiates, que l'expédient bizarre, qui prévalut chez eux vers les derniers temps, & qui conſiſtoit à orner les appartemens des femmes, des plus jolies ſtatues de Dieux & de Héros, afin que, par la fréquente contemplation de ces nobles images, elles puſſent produire une plus belle lignée, ou que la coutume cruelle & dénaturée d'expoſer les enfans difformes & malfaits ; uſage qui fut fortement recommandé par Licurgue, & foiblement blâmé, peut-être approuvé, par le ſilence des plus grands Philoſophes de l'antiquité.

Education. Le caractère des mères Spartiates, conſidéré même ſous un point de vue moral, doit avoir été infiniment favorable à l'éducation de leurs fils, puiſque le bonheur de la vie dépend, à beaucoup d'égards, des premières impreſſions de nos jeunes années. Lorſque les garçons ſortoient de la tutelle des femmes, ils n'étoient pas abandonnés, comme dans les autres provinces de Grèce, aux ſoins mercenaires des

eſclaves qui pouvoient dégrader leurs ſentimens & corrompre leurs mœurs. L'éducation de la jeuneſſe étoit remiſe, comme un emploi de la plus haute confiance, à ceux qui avoient occupé ou qui étoient deſtinés à occuper les dignités les plus éminentes de la république ; d'après l'exemple des anciens temps, lorſque Phœnix éleva Achille, & lorſqu'on exigeoit, avec raiſon, que le maître poſſédât lui-même les vertus qu'il entreprenoit d'inſpirer à ſes diſciples. Les jeunes gens de Sparte apprenoient la muſique & le deſſin, & dans le premier de ces arts on ne comprenoit pas ſeulement la ſcience des ſons, mais le nombre & la quantité. On leur enſeignoit à lire & à parler leur langue avec grace & pureté, à compoſer en proſe & en vers, ſur-tout à penſer & à ſavoir, dans tout ce qu'ils diſoient, même durant le cours d'une converſation indifférente, accommoder l'expreſſion au ſentiment [a]. Leurs récréations, au milieu des études ſédentaires, étoient les exercices de l'orcheſtre & de la gymnaſtique,

[a] Dans les petites ſentences ou apophthègmes, pour leſquelles les Spartiates étoient renommés, la penſée eſt quelquefois élégante, quelquefois ingénieuſe ; mais leur mérite dépend ſouvent de l'obſervation des règles établies dans le texte. Voyez Plut. Apoph.

dont la pratique dès l'enfance pouvoit les rendre dignes des travaux de la guerre. On les préparoit d'avance pour cet emploi, le plus important de leur âge viril, en les accoutumant de bonne heure à une vie pénible & active. Ils portoient le même vêtement l'été & l'hiver, & alloient nuds pieds dans toutes les saisons. Leur portion de nourriture étoit mince & frugale, & pour l'ordinaire si étroite, qu'ils ne manquoient aucune occasion d'y suppléer Ce qu'ils ne pouvoient enlever de force, ils l'obtenoient par ruse. Lorsque leur larcin, (si le larcin peut être pratiqué là, où les propriétés séparées sont presqu'inconnues), étoit découvert, on les punissoit sévèrement; mais si leur adresse échappoit à l'observation, il leur étoit permis de se vanter de leur succès & de rechercher les applaudissemens qui leur étoient dus pour leur activité, leur vigilance & leur précaution; ce qui indiquoit un caractère destiné à exceller un jour dans les stratagêmes de la guerre [a].

Discipline particulière pour la jeunesse.

Quand les jeunes gens ont parcouru les différentes branches de l'éducation ordinaire, on les laisse communément maîtres de leurs

[a] Outre Xénophon & Plutarque, voyez pour l'éducation des Spartiates Platon in Protagor.

actions. De toutes les erreurs vulgaires, de tous les préjugés passés en usage, ce fut celui qui parut le plus dangereux à Licurgue. Ce profond observateur, sentit tout le prix de la période la plus importante de la vie, de celle qui, d'un enfant, va faire un homme; & toute l'énergie de sa discipline fut appliquée à la diriger & à la faire tourner au bien. Au lieu d'être soustrait aux liens ordinaires de l'autorité, le Spartiate adolescent étoit assujetti à une contrainte plus rigoureuse; & l'on employoit les moyens les plus extraordinaires pour modérer en lui l'amour des plaisirs, pour corriger l'orgueil grossier de l'inexpérience, & enfin pour maitriser l'indocilité fougueuse des autres passions de cet âge. On familiarisoit de bonne heure leurs corps avec la fatigue, la faim & les veilles. On familiarisoit de même leur ame avec les difficultés & les dangers. L'exercice laborieux de la chasse formoit leur principal amusement. A des époques fixées, les Magistrats prenoient note de leurs actions & examinoient soigneusement leur extérieur. Si les semences de leurs habitudes vicieuses n'avoient pas été entièrement déracinées par une vie constamment laborieuse & tempérante, on les soumettoit à des punitions

corporelles qu'ils étoient accoutumés à endurer avec une patience pleine de courage. On leur inculquoit les maximes de l'honneur par le précepte, & le précepte étoit renforcé de l'exemple. Les tables publiques auxquelles tous les âges venoient s'asseoir, étoient autant d'écoles de vertus & de sagesse, où dans les occasions ordinaires, mais particulièrement les jours destinés aux réjouissances, les vieillards racontoient leurs anciens exploits & se vantoient de leurs proueſſes passées. Ceux qui étoient dans la vigueur de l'âge déployoient les sentimens que leur inspiroit un courage mâle; & les enfans témoignoient avec une confiance modeste qu'ils espéroient parvenir, en suivant religieusement les préceptes de Licurgue, à égaler à leur tour, & peut-être à surpasser les vieillards & les hommes faits.

Leur émulation.

Mais cette noble émulation pour la gloire de leurs illustres ancêtres, n'étoit pas le mobile le plus puissant qui agissoit dans l'ame d'une nouvelle génération. On leur enseignoit à se disputer les uns aux autres, la supériorité dans toutes les choses utiles & agréables. Comme ils étoient élevés publiquement, & dans des classes séparées où on les rangeoit d'après les différens âges, depuis l'enfance jusques à

l'adoleſcence, & enfin à la puberté, on pouvoit s'aſſurer de leur caractère & le connoître à fond. Par ce moyen, les récompenſes & les honneurs accordés ſucceſſivement, étoient proportionnés aux différens degrés de mérite qu'ils laiſſoient appercevoir de bonne heure. Quand une génération, ainſi préparée, touchoit enfin à l'âge viril, les Ephores choiſiſſoient parmi eux, trois jeunes gens d'un mérite ſupérieur, à chacun deſquels on permettoit de choiſir à ſon tour une centaine de ſes compagnons, deſtinés à partager l'honorable diſtinction de ſervir dans la cavalerie. C'étoit en public qu'on donnoit les raiſons de la préférence ou de l'excluſion. Ceux qu'on n'avoit pas admis devenoient dès ce moment les émules & les rivaux des électeurs & de ceux qui avoient été choiſis. Dans la place publique & hors des murs, dans les aſſemblées deſtinées à la converſation & aux exercices, dans les concours de gymnaſtique & de muſique, dans les expéditions militaires, ainſi que dans les amuſemens qui les repréſentoient, les deux partis déployoient la plus grande ardeur, inſpirée par l'émulation, l'un pour remonter à l'égalité qu'il avoit perdue, l'autre pour ſe maintenir dans la ſupériorité à laquelle

il s'étoit élevé. Rarement ſe rencontroient ils dans les rues ou ſur les chemins ſans découvrir leur animoſité par les reproches dont ils ſe chargeoient & qui quelquefois étoient ſuivis des coups.

Mais ces rixes n'étoient dangereuſes ni pour la ſûreté publique ni pour les individus, obligés, ſous peine de punition & de diſgrace, de ſe ſéparer aux premières paroles de paix que portoit un des aſſiſtans; & les avis toujours reſpectés de la vielleſſe appaiſoient dans ces occaſions la fermentation d'une jeuneſſe turbulente.

L'autorité paternelle dans Sparte.

Le reſpect pour la ſageſſe des vieillards, qui faiſoit le caractère dominant des temps héroïques fut remis en vigueur par la légiſlation de Licurgue. Il en fit même la baſe ſur laquelle il éleva ſon ſyſtême politique. Le rétabliſſement du gouvernement modéré, le partage égal des terres & l'abolition du luxe & des richeſſes, avoient arrêté les ſources de la moitié des maux qui affligent le genre humain. Mais Licurgue regardoit ſon ouvrage comme incomplet, juſqu'à ce qu'il eût ramené au niveau de l'opinion & de la loi, non-ſeulement les inégalités accidentelles, mais même pluſieurs de celles que la nature à miſes entre les hommes. Les craintes & les infirmités des vieillards étoient

étoient compenſées par les honneurs & les reſpects qu'on leur rendoit ; les eſpérances & la vigueur des jeunes gens étoient balancées par l'obéiſſance & la contrainte. La diſproportion d'âge n'en mettoit donc que très-peu entre les jouiſſances ; & le bonheur ne dépendoit que de la pratique de la vertu. La ſuppreſſion des diſtinctions politiques & factices, devoit faire ſentir aux hommes tout le prix du mérite perſonnel & de l'eſtime publique, ſa plus noble récompenſe. Chacun devoit ſaiſir avec empreſſement les avantages que donne la gloire, les ſeuls que les loix de Licurgue accordaſſent aux citoyens. L'autorité paternelle [a], à laquelle Rome dut le maintien de ſa diſcipline & les progrès de ſa grandeur, fut ſolidement établie à Sparte, où chaque père de famille pouvoit exercer un pouvoir illimité, non-ſeulement ſur ſes propres enfans, mais même ſur ceux des autres, tous étant regardés comme la famille commune de la République. Cette ſupériorité domeſtique, préparoit naturellement à la prééminence civile. On n'accordoit les dignités électives de l'état qu'à des hommes d'une ſageſſe conſommée & prouvée par l'expérience ; & il

[a] Le « *Patria poteſtas* ».

falloit ſoixante ans d'une vie laborieuſement vertueuſe, pour obtenir une place dans le ſénat; place que les chefs de Sparte regardoient comme le but le plus digne de leur ambition. De tels réglemens, ſur l'eſprit deſquels il eſt impoſſible de ſe méprendre, tendoient directement à produire la modération & la ſolidité dans les conſeils publics, à maîtriſer l'ardeur trop impétueuſe d'un peuple guerrier, à appaiſer les fermentations des factions domeſtiques, & enfin à réprimer la dangereuſe ambition des conquêtes étrangères. Le pouvoir du magiſtrat étoit confondu dans la même perſonne avec l'autorité du père. Fortifiés l'un par l'autre, ils ſe prêtoient une aſſiſtance réciproque & leur influence réunie préſerva long-temps d'un ébranlement funeſte, l'édifice des loix de Sparte, au maintien deſquelles les vieillards trouvoient leur intérêt, comme les jeunes gens mettoient leur gloire à leur obéir.

Rapport des inſtitutions de Licurgue avec celles des ſiècles héroïques.

Telles furent les célèbres inſtitutions de Licurgue. La ſimplicité de leur plan, la juſteſſe avec laquelle les différentes parties étoient réunies les unes aux autres, l'unité & la conſiſtance de l'enſemble, les diſtinguent éminemment de tous les établiſſemens politiques des autres pays, qui ne ſont ordinairement qu'une

combinaiſon bizarre & irrégulière, amenée par le temps & le hazard. Il eſt impoſſible de ſaiſir l'eſprit des loix particulières, ſans un examen réfléchi de tout le ſyſtême dans lequel elles entrent. Mais, ſi l'on conſidère l'enſemble avec attention, on s'appercevra aiſément qu'elles ne contiennent rien d'auſſi original ou d'auſſi ſingulier qu'on le croit généralement. Les rapports nombreux qu'on a remarqués entre la diſcipline des tems héroïques & celle de Sparte, fourniſſent des motifs ſuffiſans pour conclure que l'une eſt une copie de l'autre; &, en méditant ſur le génie de toutes les deux, on verra clairement qu'elles tendoient non pas, (comme on l'a trop répété), à arrêter ou à rompre le cours des paſſions & des penchans de l'homme, mais ſeulement à le détourner. Le déſir des richeſſes, du pouvoir, d'une aiſance efféminée, des amuſemens frivoles, enfin des avantages & des jouiſſances factices de la ſociété, n'eſt qu'une branche de l'amour du plaiſir & de l'action, paſſions qu'il ſeroit impoſſible de déraciner de l'organiſation humaine ſans en arracher en même temps toute la vigueur. Mais ces penchans que le vain orgueil de la philoſophie ſe vante ſouvent d'étouffer, la politique peut les diriger

L'eſprit de ces deux inſtitutions.

vers des objets nouveaux & plus grands. Aux occupations ſordides de l'intérêt, on peut ſubſtituer la pourſuite ardente de l'honneur; le déſir d'être loué par la vertu peut réprimer celui d'obtenir les faciles ſuffrages du vice indulgent; & les impreſſions d'une inſtitution à laquelle on à été ſoumis de bonne heure, fortifiées par l'exemple & l'habitude, peuvent faire des grands devoirs de la vie, ſes principales occupations & ſes plaiſirs.

Deſtinée des inſtitutions de Sparte.

Une telle conſtitution politique, ſemble être le plus haut degré d'élévation & de grandeur auquel la nature humaine puiſſe aſpirer. Les Spartiates l'atteignirent; ils ſe maintinrent même long-temps dans cet état d'exaltation; mais différentes circonſtances & des événemens particuliers, que la ſageſſe de Licurgue [a] avoit bien prévus, mais qu'aucune Puiſſance humaine ne pouvoit prévenir, minèrent les fondemens de leur grandeur & de leur félicité.

---

[a] Licurgue avoit formé Sparte pour la défenſe, & non pour la conquête. Il défendit expreſſément à ſes concitoyens de pourſuivre un ennemi fuyant; il leur défendit auſſi de faire ſouvent la guerre au même peuple. Ces deux réglemens furent enfreins dans les guerres contre les Meſſéniens.

Leurs exploits leur valurent la victoire, des eſclaves & de l'opulence; & quoique les individus ne puſſent ſentir que l'orgueil du courage & goûter que la pompe de la gloire, le corps politique prit un eſprit de rapine, & ſe livra à l'ambition des conquêtes. Comme dans les autres pays, les vices des citoyens corrompent l'état, dans la Laconie, les vices de l'état corrompirent les citoyens. Cette funeſte tendance fut encore augmentée par l'inégalité des cités, originairement ſoumiſes aux loix des Lacédémoniens. Sparte, leur capitale, contenoit elle ſeule près du quart des habitans de tout le territoire, le reſte étoit diſſéminé dans trente, & enſuite dans dix-huit Villes ſubordonnées à la Métropole [a]. Les Spartiates, ſupérieurs en nombre, eurent plus de prétentions, & leur émulation devint plus vive que celle de leurs voiſins, qu'ils ſurpaſsèrent bientôt, non-ſeulement en valeur & en adreſſe, mais en dignité & en pouvoir. Toutes les matières un peu importantes étoient décidées dans la cité de Sparte même. On ne convoquoit que rarement l'aſſemblée générale. Au lieu de demeurer les égaux des Lacédémoniens,

[a] Strabon, l. 8.

leurs frères de Sparte en devinrent bientôt les maîtres & à la longue les tyrans. L'uſurpation du pouvoir fomenta le déſir des richeſſes. Dès le commencement de la guerre contre les Perſes [a], pluſieurs lots ſe trouvèrent réunis dans la main de la même perſonne. La néceſſité de défendre leur poſſeſſion & leur autorité, contre des hommes qui avoient les armes à la main & le reſſentiment dans le cœur, rendit leur gouvernement extrêmement dur & ſévère. Les eſclaves, les affranchis [b], les gens auxquels les terres étoient affermées, & même ceux des habitans de la capitale que leur pauvreté, leur lâcheté ou quelqu'autre circonſtance défavorable, éloignoient des dignités de la République [c], témoignèrent l'animoſité la plus vive contre l'orgueil dédaigneux des magiſtrats Spartiates;

---

[a] Démarate dit à Xercès qu'il n'y avoit que huit mille lots à Sparte (Hérodot) & environ un ſiècle après, leur nombre étoit réduit à mille. Ariſt. Polit.

[b] C'eſt ainſi qu'on a traduit le mot νεοδαμωδεις, Sur l'autorité de Thucydide, l. 5. δυναται δε το νεοδαμωδες εδευθερον ηδη ειναι. Le reſſentiment même des affranchis prouve l'intolérable ſévérité du gouvernement.

[c] Ils étoient appelés υπομειονες, inférieurs en oppoſition à ομοιοι ou pairs.

&, pour me ſervir de l'expreſſion énergique, quoique groſſière, de Xénophon, ils auroient voulu les dévorer tout cruds [a]. Cependant les Spartiates maintenoient toujours leur ſupériorité par la force ou par la fraude, en cédant à propos, ou en employant une ſévérité prompte & judicieuſe. Ils déſarmoient la fureur de leurs ennemis, en diviſant leurs forces; & les diſcordes domeſtiques ſe taiſoient à la voix de l'ambition, qui les appelloit à des conquêtes étrangères, dont l'effet étoit d'enrichir & de corrompre les magiſtrats & les ſujets. Néanmoins au milieu de leur dégénération politique, ils conſervèrent toujours leurs inſtitutions religieuſes & militaires, ainſi que leur plan ineſtimable d'éducation; & ce qu'ils ont fait même dans les derniers âges de la Grèce, dépoſera toujours hautement en faveur des loix de Licurgue.

Quant à cet homme extraordinaire [b], les Hiſtoriens ne nous donnent plus ſur ſon compte qu'une circonſtance qui ait quelque air d'authenticité; circonſtance bien propre à peindre ſon caractère & celui du ſiècle où il vivoit.

Dernière action de Licurgue.

[a] Xénoph. Hellen. l. 3.

[b] On a conſervé quelques traditions contradictoires ſur ſa mort, in Plut. in Licurg. & Juſtin. l. 3.

Ayant vu l'harmonie de la machine politique qu'il avoit ſi artiſtement montée, il convoqua une aſſemblée, & déclara qu'il n'avoit plus qu'un réglement à propoſer, ſur lequel néanmoins il croyoit devoir conſulter préalablement l'oracle de Delphes; qu'en attendant il prioit ſes concitoyens, témoins du ſuccès de ſes travaux, de s'engager à ne faire aucun changement dans ſon plan, avant ſon retour. Les Rois, le Sénat & le peuple contractèrent cet engagement, & le ratifièrent par un ſerment ſolemnel. Licurgue entreprit ſon voyage; l'oracle annonça le bonheur dont les Spartiates devoient jouir ſous ſes loix admirables. La réponſe fut envoyée dans ſa patrie où Licurgue ſe détermina à ne jamais retourner, convaincu que la durée du gouvernement qu'il avoit établi, ſeroit bien mieux aſſurée par la ſainteté éternelle d'un ſerment, que par l'influence momentanée de ſa préſence.

CHAPITRE IV.

ETAT de la Grèce après l'abolition de la royauté. — Deſcription de la Laconie & de la Meſſénie. — Cauſes de la guerre entre ces deux Etats. — Invaſion dans la Meſſénie. — Détreſſe des Meſſéniens. — Horribles moyens par leſquels ils s'efforcent d'y remédier. — Ils obtiennent des ſecours d'Argos & de l'Arcadie. — Leur capitale priſe par les Spartiates. — Iſſue de la première guerre Meſſénienne. — Etat de la Grèce. — Fondation de la colonie de Tarente. — La ſeconde guerre Meſſénienne. — Caractère & exploits d'Ariſtomène. — Détreſſe des Spartiates. — Ils obtiennent du ſecours d'Athènes. — Le Poëte Tyrtée. — Aſſerviſſement des Meſſéniens. — Perſpective qui leur reſte. — Leur établiſſement en Sicile.

Etat de la Grèce après l'abolition de la Monarchie.

SI les Grecs étoient demeurés ſoumis à des Rois, il eſt probable qu'ils auroient continué plus long-temps à exercer leur bravoure réunie contre les barbares qui les environnoient. Les ſuccès des Argonautes, l'expédition glorieuſe,

quoique fatale, de Troye, auroient enflammé l'émulation & les eſpérances de ceux qui, par la ſuite, auroient ambitionné la célébrité; & la nation entière, ſouvent employée à des entrepriſes lointaines & d'un intérêt général, ſe ſeroit formée graduellement en une monarchie puiſſante, par l'habitude d'un commerce réciproque, & par la tendance naturelle à la ſubordination militaire. Cette révolution eût procuré immédiatement la tranquillité à la Grèce; mais elle eût auſſi détruit la perſpective de ſa grandeur future. La concurence honorable de tant de provinces rivales auroit ceſſé avec leur indépendance politique, & les Grecs n'auroient pas eu occaſion d'acquérir, par un long & rude apprentiſſage de l'art militaire, cette valeur diſciplinée qui les diſtingua & les éleva au-deſſus de tous les autres peuples de l'Antiquité. On a obſervé dans pluſieurs pays, qu'avant l'établiſſement des troupes réglées, la milice des frontières l'emportoit de beaucoup ſur celle des provinces du centre. La Grèce, du temps même de ſes Rois, étoit partagée en un ſi grand nombre d'états indépendans, qu'elle pouvoit être regardée comme étant toute en frontières. Sous le gouvernement républicain, elle fut encore plus ſubdiviſée; & les motifs d'am-

bition particulière s'uniſſant aux raiſons d'animoſité nationale, les guerres devinrent plus fréquentes & les batailles plus meurtrières & plus opiniâtres. On doit peu regretter qu'il reſte à peine aſſez de mémoires pour décrire les hoſtilités perpétuelles qui eurent lieu entre Thèbes & Athènes, entre Athènes & le Péloponèſe, entre les Phocéens & la Theſſalie, & généralement entre chaque république & ſes voiſins. L'ardente & longue diſpute des Spartiates & des Meſſéniens, eſt la ſeule guerre qui ait marqué dans ce ſiècle d'une manière ſenſible. Les détails nous en ſont heureuſement parvenus, accompagnés de circonſtances qui peignent l'eſprit de ces temps reculés, & répondent au but principal que l'hiſtoire ſe propoſe.

Les territoires de la Laconie & du pays de Meſſéné, occupoient les parties méridionales du Péloponèſe. Les côtes de la Laconie étoient baignées par la mer Ægée ou orientale; celles de la Meſſénie [a] par la mer Ionienne ou occidentale. La Laconie s'étendoit à quarante milles, de l'eſt au couchant, Deſcription de la Laconie.

[a] Iſocrate, dans Archidam, appelle cette contrée *Meſsèné*; Pauſanias l'appelle *Meſſènia*.

& à ſoixante, du ſeptentrion au midi : le ſol, quoique hériſſé de montagnes, comme le reſte du Péloponèſe, abondoit en vallées riches & fertiles, également propres à l'agriculture & aux pâturages. Toute cette région étoit anciennement appelée Hécatonpolis [a], des cent villes qu'elle renfermoit. Du temps de Licurgue, ces cent villes étoient réduites à trente [b]. La décadence ou la deſtruction d'Ilos, d'Amycles, de Pharis, de Géronthes, & de pluſieurs autres villes moins conſidérables, accrut par degrés la population de Sparte, la capitale, ſituée preſqu'au centre de la Laconie, & pour ainſi dire entourée par l'Eurotas. Les autres places plus remarquables de l'intérieur étoient Gerenée, Thurium & Sellaſie. Les ports de mer étoient Praſies, Cyphantes, Zarax, Limera, fameuſe pour ſes vignes, & Gythium dont la baie ſpacieuſe fut dans tous les ſiècles plus que ſuffiſante pour contenir les forces navales de Lacédémone [c]. Du temps de Licurgue, le

[a] Strabon, l. 8, p. 362, ne rapporte ceci que comme un ouï-dire ; mais tous les Hiſtoriens l'ont répété.

[b] Strabon dit *aux environs de Trente*, & les appelle πολιχναι, *Oppidula*, petites villes.

[c] Strabon, l. 8, p. 363, & Pauſanias, in Lacon.

nombre des hommes libres, en âge de porter les armes, ſe montoit à trente neuf mille [a]. Cette claſſe eſt généralement regardée comme formant le quart d'une nation; de ſorte qu'on peut fixer à 156,000, le nombre des habitans libres de la Laconie; & les eſclaves, comme il paroit par la ſuite, excédèrent ce nombre, du quadruple au moins.

Et de la Meſſénie.

Le pays des Meſſéniens étoit moins étendu mais plus fertile que la Laconie; & ſes anciens habitans avoient été proportionnellement plus nombreux. Ces deux états ſe ſoutenoient principalement par l'agriculture & les troupeaux; car les indigènes n'avoient jamais fait aucun progrès dans les arts, les manufactures, ou le commerce. La Meſſénie avoit cependant les ports de Coroné, de Pylos, de Mithone & de Cypariſſe. Les plus conſidérables villes de l'intérieur étoient Andania, l'ancienne capitale; la fortereſſe d'Eira; Amphcia, ville frontière, & la célèbre Ithomé, près des ruines de laquelle Epaminondas bâtit Meſſéné, cité moderne en comparaiſon de la première [b].

---

[a] Plut. in Licurgue.

[b] Pauſan, in Meſſen, & Strabon, l. 8, p. 360, &c.

Esprit du gouvernement dans ces deux contrées.

Comme la Laconie & la Messénie étoient gouvernées l'une & l'autre par des Rois de la famille d'Hercules, & également peuplées d'habitans de race Dorique, on auroit pu croire que des motifs aussi puissans les auroient disposées à se maintenir dans une amitié mutuelle; ou si les liens du sang ne pouvoient exciter des états si voisins à une réciprocité de bons offices, qu'ils les auroient au moins déterminés à vivre en paix. L'intérêt commun & particulier des diverses branches de la famille d'Hercules les engageoit, autant que l'affection de la parenté, à se soutenir entr'elles. Quand la prérogative d'un Roi étoit blessée dans quelque Royaume particulier, il étoit naturel que les Princes voisins défendissent sa cause [a], & nous lisons que dans plusieurs occurrences, ils s'étoient engagés à se secourir les uns les autres, pour réprimer la turbulence insolente des nobles, & l'esprit séditieux du peuple. Mais quand l'influence des Héraclides déclina, par l'abolition de la monarchie, dans plusieurs contrées de la Grèce, la capitale de chaque petite principauté, qui avoit toujours la prééminence dans l'assemblée nationale, com-

[a] Isocrat. in Archidam.

mença à s'arroger ſur les cités voiſines, une autorité ſans bornes & à contredire, par la juridiction de ſes magiſtrats, les réſolutions générales de la communauté. C'eſt ainſi que Sparte avoit étendu ſon pouvoir ſur les autres villes de la Laconie. Les murs d'Ilos, dont les habitans avoient réſiſté obſtinément à cette uſurpation, furent raſés; les citoyens réduits à l'eſclavage le plus déplorable; & une loi, portée par le conſeil de Sparte, défendit ſous les peines les plus ſévères, l'affranchiſſement des Ilotes, ni leur vente dans des pays étrangers où ils pourroient concevoir l'eſpérance flatteuſe de recouvrer leur liberté. Le même eſprit de tyrannie, qui dirigeoit les meſures des Spartiates, s'étoit emparé des Meſſéniens, leurs voiſins, & avoit porté les habitans de la capitale à attaquer, à conquérir & à réduire en eſclavage pluſieurs villes de moindre importance.

Cauſes générales de la guerre entre ces deux pays.

Ces principes d'ambition, dominant ainſi chez ces deux peuples, il étoit tout ſimple d'imaginer que le plus puiſſant employeroit ſans ceſſe toutes ſes forces pour obtenir la prééminence, & le plus foible, tout ſon courage & toute ſon activité pour conſerver ſon indépendance. Outre cette raiſon générale d'ani-

mosité, les riches campagnes de la Messénie offroient un appas séduisant à l'avarice des Spartiates; circonstance continuellement alléguée par les Messéniens, comme le principal motif qui avoit engagé leurs ennemis à commencer une guerre injuste & non provoquée. Les Spartiates ne convenoient nullement de ce reproche. Il falloit cependant bien que des débats de ce genre s'élevassent entre les sujets de deux états rivaux, pour leur fournir un prétexte plausible de prendre les armes. Ces débats qu'il est nécessaire de rapporter ici, occasionnèrent trois guerres Messéniennes, dont les historiens Grecs font mention; mais la troisième eut peu de rapport, soit dans son objet, soit par ses suites, avec la première & la seconde. Dans celles-ci on voit un peuple guerrier faire les plus vaillans efforts pour conserver l'héritage de la liberté & de la gloire; tandis que dans la troisième, quoiqu'honorée du même nom, on n'apperçoit qu'une révolte inutile & malheureuse d'esclaves contre leurs maîtres.

Leurs injures mutuelles.

Sur les confins de la Laconie & de la contrée des Messéniens s'élevoit un ancien temple de Diane, qui, étant construit à frais communs, étoit ouvert aux prières & aux sacrifices

crifices des deux nations. Là, ſuivant un uſage annuel, une troupe choiſie de vierges Spartiates venoit ſolemniſer le culte ſacré de leur divinité favorite. De jeunes Meſſéniens y arrivèrent en même temps pour faire leurs dévotions accoutumées & implorer la protection de cette déeſſe guerrière. Enflammés par la beauté des Lacédémoniennes, les Meſſéniens n'eurent pas plus d'égard à la ſainteté du lieu qu'au caractère modeſte de Diane, dont ils venoient célébrer le culte. Ces jeunes licentieux, après avoir inutilement eſſayé par les vœux & les prières les plus ardentes, d'ébranler l'auſtère inflexibilité de la vertu lacédémonienne, eurent recours à une violence brutale pour venir à bout de leur funeſtes deſſeins; funeſtes à eux mêmes, à leur patrie & aux malheureuſes victimes de leur fureur, qui ne voulant pas ſurvivre à cet affront, ſe tuèrent de leurs propres mains. [a].

Evephnus le Lacédémonien trompe le Meſſénien Polychares.

Olymp. 9, 1. A. C. 744.

Cette injure atroce de la part des Meſſéniens fût ſuivie d'une autre, d'un genre plus particulier, du côté des Lacédémoniens. Poly-

[a] Pauſan. in Meſſen. p. 222. Les Meſſéniens nièrent entièrement ce fait, & y ſubſtituèrent une anecdote plus improbable. Pauſan. *ibid.*

chares, noble Meſſénien, diſtingué par des vertus publiques & privées, & célèbre par les victoires qu'il avoit remportées aux jeux Olympiques, poſſédoit des richeſſes très-conſidérables. Ses propriétés, ainſi que celles de ſes compatriotes les plus opulens, conſiſtoient principalement en nombreux troupeaux. Il en confia une partie à un Lacédémonien nommé Evephnus, qui entreprit pour un ſalaire convenu de les nourrir dans de gras pâturages qu'il poſſédoit ſur les côtes de la Laconie. L'avarice d'Evephnus ne fut retenue ni par le ſentiment du devoir, ni par les principes de l'honneur, ni par les droits ſacrés de l'hoſpitalité. Ayant vendu le bétail à des étrangers, qui venoient ſouvent en acheter en Laconie, il partit pour la capitale des Meſſéniens, & allant voir ſon ami Polychares, il déplora la perte de ſon troupeau, cauſée, dit-il, par une incurſion de Pirates.

Il aſſaſſine ſon fils.

La fréquence de ces ſortes d'événemens auroit ſans doute caché la fraude. Mais un eſclave qu'Evephnus avoit vendu avec le bétail, ayant échappé à la vigilance de ſes nouveaux maîtres, arriva aſſez à temps pour détromper la généreuſe crédulité de Polychares. Le perfide Spartiate, voyant ſa conduite dévoilée d'une manière ſi

imprévue, s'efforça de conjurer le juſte reſſentiment de ſon ami, par le plus humiliant aveu de ſon crime, & en ſe rejettant, pour excuſe, ſur l'attrait du gain, la fragilité de notre nature [a], la ſincérité de ſon repentir & le déſir ardent qu'il avoit de reſtituer ſans délai. Par malheur, diſoit-il, il n'avoit pas avec lui une ſomme d'argent fort conſidérable; mais ſi Polichares vouloit lui donner ſon fils pour l'accompagner à Lacédémone, il remetrroit à ce jeune homme tout ce qu'il avoit reçu pour le bétail de ſon père. Il eſt plus aiſé de plaindre à cette occaſion l'infortune du Meſſénien que d'excuſer ſa foibleſſe. Le jeune homme n'eut pas plutôt mis le pied ſur le territoire de Lacédémone, que le traître Evephnus lui perça le cœur.

Polychares ſe venge ſur les Spartiates.

Le père, accablé de douleur, aſſembla ſes amis & ſes valets, courut à Sparte & implora la juſte vengeance des loix contre ce double attentat du meurtre & de la perfidie. Il s'adreſſa vainement, à pluſieurs repriſes, aux Rois, aux

---

[a] Ευ γαρ τη ανθρωπινη φυσει, και αλλων ενοντων, ἐφ οις βιαζομεθα αδικοι γινεσθαι, τα κερδη μεγιστη αναγκην εχει. PAUSAN.

Et l'intérêt enfin, père de tous les crimes. HENRIADE.

Ephores, au ſénat & à l'aſſemblée du peuple. L'argent, l'éloquence, les intrigues d'Evephnus, & par-deſſus tout, ſa qualité de Spartiate, l'emportèrent ſur les impuiſſantes ſollicitations d'un étranger Meſſénien. Polychares, irrité du dédain barbare que les Lacédémoniens témoignoient pour ſes juſtes demandes, réſolut de retourner chez lui. Mais la rage & le déſeſpoir lui ayant ôté la raiſon, il attaqua & mit à mort pluſieurs citoyens de Sparte qu'il rencontra ſur ſa route, & après avoir éteint ſon reſſentiment contre les coupables, dans le ſang de ceux qui étoient innocents, il fut conduit, par le ſecours de ſes amis, dans ſon pays natal.

Le Sénat de Sparte demande ſa perſonne.

Il n'y avoit pas long-temps qu'il étoit de retour à Andania, lorſqu'il vint des Ambaſſadeurs du ſénat de Sparte, demander qu'on leur livrat un meurtrier auſſi manifeſte & auſſi atroce. Les Meſſéniens s'aſſemblèrent pour délibérer ſur cette requête, & Androcles & Antiochus, qui étoient revêtus conjointement de l'autorité Royale, ayant, ſuivant leur coutume, différé d'opinion, chacun d'eux fut ſoutenu d'une faction nombreuſe. Le débat ſe décida alors par un expédient ſouvent employé dans ces occaſions tumultueuſes. Les deux

partis eurent recours aux armes ; & la ſédition étant devenue fatale à Androcles, l'opinion d'Antiochus prévalut. C'étoit de ne point livrer Polychares entre les mains de ſes ennemis furieux. Mais Antiochus, tout en refuſant d'accéder à la demande déraiſonnable des Ambaſſadeurs de Sparte, les renvoya avec une propoſition qui ne leur laiſſoit aucun ſujet de crier à l'injuſtice. Il leur offrit, au nom de l'aſſemblée des Meſſéniens, de ſoumettre tous les différens qui ſubſiſtoient entre les deux nations, au conſeil révéré des Amphyctions. Cette offre équitable, qui s'accordoit mal avec les vues ambitieuſes de Sparte, ne fut pas même honorée d'une réponſe, de la part de cette République ; brûlant de s'emparer des riches campagnes de la Meſſénie, elle ſe prépara à prendre les armes ; & ayant achevé ſes préparatifs, elle engagea ſes citoyens par la foi du ſerment, à ne point ceſſer les hoſtilités qu'ils ne fuſſent venus à bout de leur projet. [a].

Les Meſſéniens refuſent d'y conſentir, mais offrent de s'en rapporter aux Amphyctions.

Sans déclarer ouvertement la guerre, (car

Les Spartiates ſurprennent Amphéia. Olymp. 9, 2. A. C. 743.

[a] Strabon exprime ce ſerment avec énergie, mais d'une manière bizarre, ὁμοσαντες μη προτερον επανηξειν οικαδε πριν Μεσσηνην ανελειν η παντας αποθανειν. « Ayant juré de ne point retourner au logis avant qu'ils euſſent pris Meſſéné ou qu'ils fuſſent morts ».

l'ambition avoit éteint tout ſentiment de piété) ils envahirent les frontières des Meſſéniens, & attaquèrent la petite ville d'Ampheia, que ſa ſituation avantageuſe ſur un rocher, ſembloit rendre également propre à infeſter le pays, & à aſſurer leur retraite. [a] Le temps choiſi pour l'aſſaut, fut le ſilence de la nuit, au moment où les habitans ſans défiance repoſoient en pleine paix & dans une ſécurité profonde. Il n'y avoit ni ſentinelle aux portes, ni garniſon dans la place. L'allarme fut immédiatement ſuivie du maſſacre. Pluſieurs Amphéiens furent aſſaſſinés dans leurs lits; quelques-uns cherchèrent un aſyle aux autels des dieux, dont la ſainteté leur offrit une foible protection contre la cruauté des Spartiates; il n'en n'échappa qu'un miſérable reſte pour répandre les triſtes nouvelles de leur déſaſtre imprévu.

Révolution courageuſe des Meſſéniens.

Euphaes, qui avoit ſuccédé au trône de ſon père Antiochus, convoqua, dans cette conjoncture, une aſſemblée générale de ſes compatriotes dans la plaine de Stényclara, où, après avoir écouté l'opinion des autres ſur la ſituation critique de leurs affaires, il déclara ſes propres ſentimens, qui étoient pleins d'honneur & de magnanimité; il dit: » que l'on

[a] Ορμητηριον επιτηδειον. PAUSAN.

» ne devoit pas déſeſpérer de l'iſſue de cette » guerre, quoique ſon commencement eût été » auſſi funeſte ; que les Meſſéniens, quoique » moins endurcis au métier des armes que » leurs belliqueux adverſaires, acquerroient » de l'habileté & du courage, en prenant » des meſures vigoureuſes pour une juſte dé- » fenſe ; & que les dieux, protecteurs de l'in- » nocence, feroient triompher les efforts d'une » liberté vertueuſe, des aſſauts farouches de » la violence & de l'ambition ». Le diſcours d'Euphaes fut reçu avec un applaudiſſement général ; & les Meſſéniens, par l'avis de leur Roi, abandonnèrent la campagne ouverte & ſe renfermèrent dans celles de leurs cités, qui étoient le mieux fortifiées par la nature ou par l'art, laiſſant le reſte à la diſcrétion d'un ennemi, avec les forces & la bravoure duquel, leur foibleſſe ne pouvoit ſe meſurer. Mais tandis qu'ils gardoient leurs murailles, ils continuoient de s'exercer aux armes & tâchoient d'acquérir une vigueur & une diſcipline qui les miſſent en état de ſe préſenter aux Spartiates en pleine campagne. Quatre ans s'étoient écoulés, depuis la priſe d'Ampheia, avant qu'ils euſſent oſé tenter cette démarche dangereuſe. Les Spartiates,

Olymp. 9, 2
A. C. 743.

durant cet intervalle, & à chaque automne, faiſoient des incurſions dans le pays, détruiſant les moiſſons & traînant en eſclavage les petits partis qu'ils pouvoient ſurprendre. Ils eurent ſoin néanmoins de ne point abattre les maiſons, de couper les bois, ni de ravager, une contrée, qu'ils regardoient déja comme leur propriété.

Qui ſe déterminent à riſquer une bataille.

Olymp. 10, 2. A. C. 739.

Les Méſſéniens, d'un autre côté, ſentant augmenter leur vigueur & leur courage, ne ſe contentoient pas ſeulement de défendre leur murs, mais envoyoient, en petits détachemens les plus intrépides de leurs guerriers, ravager les côtes maritimes de la Laconie. Encouragé par le ſuccès de ces expéditions deſtructives, Euphaes ſe détermina à entrer en campagne avec la fleur de la nation Meſſénienne. Le corps d'armée, compoſé des hommes libres, étoit ſuivi d'une multitude innombrable d'eſclaves, qui portoient le bois & les autres matériaux néceſſaires pour camper. Ainſi préparés, ils ſe mirent en mouvement; & avant d'avoir atteint la frontière, ils furent apperçus par la garniſon ſpartiate d'Amphéia, qui ſonna l'allarme ſur l'approche de l'ennemi. Les Spartiates coururent aux armes avec plus de hâte qu'à l'ordinaire, ravis de voir que l'occaſion qu'ils avoient

ſi long-temps déſirée, en vain, ſe préſentoit d'elle même pour terminer tout d'un coup cette ennuyeuſe guerre.

Les deux armées ennemies s'approchèrent avec une célérité, égale à la fureur de leur reſſentiment, & arrivèrent, avec de hautes eſpérances, dans la plaine intermédiaire qui formoit les limites des deux Royaumes. Mais ici l'ardeur martiale des troupes reçut un échec, qui n'avoit pas été prévu par leurs commandans. Le ruiſſeau qui traverſoit la plaine s'étoit enflé par les pluies & débordé en torrent. Cette circonſtance empêcha une action générale. La cavalerie ſeule (qui ſe montoit de chaque côté, à cinq cents chevaux environ), paſſa à la tête du ravin & s'eſcarmoucha ſans rien décider; pendant que la furie des fantaſſins s'évaporoit en menaces & en inſultes vaines. La nuit vint inſenſiblement; les Meſſéniens en profitèrent pour fortifier leur camp; & ils mirent tant d'habileté & de ſoin à le garantir, que l'ennemi, plutôt que d'en hazarder l'attaque, aima mieux retourner chez lui. Ainſi une expédition, que les Lacédémoniens avoient régardée comme infaillible, eu égard à la ſupériorité du nombre, fut pour eux ſans gloire & ſans effet.

Olymp. 10, 3. A. C. 740.

Qui eſt indéciſe.

Les Spartiates ſe préparent à pouſſer la guerre avec vigueur.

La conduite puſillanime des Spartiates ne méritoit pas l'approbation du ſénat. Auſſi les pères de la République ſe plaignirent-ils amèrement de la dégénération de la jeuneſſe, qui qui ne reſpectoit plus la ſainteté du ſerment qu'elle avoit fait, quand elle avoit juré de ne poſer les armes qu'après avoir entièrement ſubjugué les Meſſéniens. Ces plaintes & ces reproches firent leur effet, & l'eſprit du ſénat ſe répandit bientôt parmi tous les citoyens. Il fut décidé, dans l'aſſemblée générale de la nation, qu'on ſe prépareroit à pourſuivre l'ennemi avec plus d'acharnement que jamais.

Etat de leurs forces.

A l'approche de l'automne, ſaiſon toujours préférée pour les expéditions féroces de ces premiers temps, tous les Spartiates en âge de porter les armes, ainſi que les habitans des villes ſubalternes de la Laconie, connus ſous l'appellation générale de Lacédémoniens, furent prêts à entrer en campagne. Après avoir laiſſé un corps de troupes ſuffiſant pour la ſûreté intérieure du pays, on envoya au dehors, à peu près vingt mille hommes. Cette armée puiſſante fut encore augmentée par une affluence d'étrangers, ſur-tout d'Aſſiniens & de Dryopiens, qui fuyoient la tyrannie d'Argos, république non moins blâmable que Sparte, pour la rigueur

oppreſſive qu'elle exerçoit contre ſes voiſins plus foibles qu'elle. Outre ce renfort, les Spartiates engagèrent à leur ſervice un corps nombreux d'Archers Crétois, pour tenir tête à la cavalerie & à l'infanterie légère des Meſſéniens. La conduite de l'expédition fut confiée aux Rois Théopompe & Polydores. Le premier avoit le commandement de l'aîle droite, le ſecond celui de l'aîle gauche. La diviſion du centre étoit commiſe à la prudence & à la valeur d'Euryleon, qui, quoique né à Sparte, deſcendoit de la tige Royale du Thébain Cadmus.

Seconde bataille.

Les anciens auteurs ont négligé de nous indiquer le théâtre de cette ſeconde bataille, que Pauſanias, avec plus de détails que d'exactitude, à décrite dans la relation de ſon voyage au pays des Meſſéniens. Mais on peut raiſonnablement conjecturer de cette omiſſion, que la première & la ſeconde bataille eurent lieu à-peu-près au même endroit, dans la vaſte plaine qui formoit les frontières de deux royaumes.

Les Meſſéniens étoient inférieurs, tant pour le nombre que pour la diſcipline; mais ils mettoient d'autant plus d'ardeur à leur défenſe, qu'il s'agiſſoit de tout ce qu'ils avoient de plus

cher au monde, leur gloire, leurs propriétés & leur liberté. Euphaes conduiſoit leur aîle gauche, qui faiſoit face à la diviſion de Theopompe. Pytharatus commandoit la droite, & Cléonnis le centre. Avant qu'on eu donné le ſignal du combat, les chefs haranguèrent leurs troupes reſpectives. Théopompe, avec une préciſion laconique, « rappella aux Spartiates » leur ſerment, & la gloire que leurs ancêtres » avoient acquiſe, en ſe rendant maîtres du terri- » toire de leurs voiſins ». Euphaes, avec plus d'emphâſe animoit ſes ſoldats à la victoire, en leur décrivant les ſuites funeſtes d'une défaite. « Il ne s'agiſſoit pas ſeulement de » défendre leurs terres & leurs richeſſes; ils » avoient déjà éprouvé la cruauté des Spar- » tiates dans la malheureuſe deſtinée d'Am- » pheia, où tous les hommes en âge de porter » les armes, avoient été paſſés au fil de l'épée; Olymp. 10, 2. A C. 739. » les femmes ainſi que les vieillards & les » enfans, réduits à une ſervitude ignomi- » neuſe; les temples brûlés ou ravagés, » les maiſons abbattues & la campagne » déſolée. Les calamités, qui juſques là, n'a- » voient affligé que ce petit diſtrict, ſe répan- » droient bientôt ſur tout leur territoire, à » moins que la bravoure active de la nation

» Meſſénniene ne pût, en ce moment, par un » noble effort de patriotiſme, ſurmonter le » nombre & la diſcipline des Spartiates ». Encouragés par l'ardeur de leur Prince, les Meſſéniens coururent, plutôt qu'ils ne marchèrent, au combat. Comme ils approchoient de l'ennemi, ils le menaçoient des yeux & du geſte, lui reprochant une avidité inſatiable pour les richeſſes & la domination, un mépris dénaturé pour les liens du ſang, un dédain ſacrilège pour leurs Dieux communs & particuliè-ment pour le nom révéré du grand Hercule, le fondateur connu & le protecteur des deux royaumes. De ces mots de reproche, ils en vinrent aiſément à la violence des armes. Pluſieurs quittèrent leurs rangs & aſſaillirent la phalange des Spartiates, formée en bataille. Ceux qui étoient bleſſés, employoient le reſte de leur force [a] à des actes ſignalés de vengence, ou leur dernier ſoupir à conjurer leurs compagnons, d'imiter l'exemple de leur bravoure; & d'aſſurer par une mort honorable, le ſalut

Intrépidité & obſtination des combattans.

[a] Conformément à la triſte fermeté du conſeil donné enſuite par Tyrtée aux Spartiates.

Και τις αποθνησκον ὑςατ' ακοντισατο. TYRTÆUS. Edit. Glaſ. p. 4, ver. 5.

& la réputation de leur patrie. A l'ardeur généreuſe des Meſſéniens, Sparte oppoſa l'intrépidité conſtante d'une valeur diſciplinée. Ses citoyens, accoutumés à l'uſage des armes, ſerroient leurs rangs & reſtoient fermes dans leurs poſtes reſpectifs. Par tout où l'ennemi ſe laiſſoit entamer, ils le ſuivoient obſtinément juſqu'à ce qu'ils l'euſſent rompu ; c'étoit par la continuité de ces opérations régulières, qu'ils s'efforçoient de ſurmonter les élans paſſagers de la rage, de la furie & du déſeſpoir [a].

Telles étoient les différences principales dans les ſentimens & la conduite de ces deux armées, qui, toutes deux, étoient également animées par l'amour de la gloire & le déſir de la vengeance ; paſſions qui furent portées dans cette occaſion à un tel excès, qu'aucun ſoldat des deux armées ne demanda quartier, ou tenta d'adoucir, par la promeſſe d'une groſſe rançon, l'inflexible cruauté du vainqueur. L'avarice ſe hâtoit de dépouiller les corps des mourans. Sou-

[a] La manière de combattre dans ce temps eſt vigoureuſement décrite par Tyrtée, p. 7, édit. Glaſ. Αλλα τις εν διαβος μενετω ποσι αμφοτεροισι, à la fin du Poëme.

vent au milieu de cette occupation barbare, que l'uſage ſeul rendoit honorable, pluſieurs trouvoient une fin prématurée ; car tandis qu'ils dévaliſoient les morts, avec la précipitation d'une avidité aveugle, ils s'expoſoient aux dards & à l'épée de leurs ennemis ; &, quelquefois, le mourant vengeoit ſes ſouffrances & adouciſſoit ſon dernier ſoupir, en bleſſant mortellement ſon ſpoliateur barbare.

Les Rois qui, juſques là s'étoient contentés de conduire leur troupes à l'action & de partager le danger commun, en vinrent, dans la chaleur de l'engagement, à s'attaquer en combat ſingulier. Theopompe n'écoutant que ſon courage, s'avança le premier contre Euphaes, qui le voyant approcher, cria à ſes compagnons, « Theopompe ne veut-il pas imiter le » ſanguinaire Polynices [a], qui, à la tête d'une » armée d'étrangers, fit la guerre à ſon pays » & tua, de ſa propre main, un frère dont » il reçut au même inſtant le coup mortel ? » C'eſt ainſi que la haine dénaturée de Théo- » pompe pourſuit ſes parens, de la race » d'Hercule ; mais je me flatte qu'il trouvera » la punition due à ſon impiété ». A la vue de ce

Les Rois Spartiate & Meſſénien ſe préparent à un combat ſingulier.

[a] Voyez plus haut, p. 54.

ce ſpectacle intéreſſant, les troupes reprirent une nouvelle ardeur, & les combattans redoublèrent de furie. Les corps d'élite, qui veilloient reſpectivement à la sûreté de leurs Princes, ne ſongèrent plus qu'à garantir leurs perſonnes ſacrées, & s'exposèrent eux-mêmes au danger. Les forçes de Sparte, à la longue, commencèrent à céder à l'activité de leurs rivaux. Les troupes de Théopompe furent rompues & miſes en déſordre, & le Prince lui-même fut contraint, malgré lui, de ſe retirer. Dans le même temps l'aile droite des Meſſéniens, après avoir perdu ſon Chef Pytharatus, ſuccomboit ſous les efforts de Polydores & de ſes Spartiates : mais ni ce Général, ni le Roi Euphaes, ne crurent convenable de pourſuivre l'ennemi dans ſa fuite. Il paroiſſoit plus important de renforcer, de leurs troupes victorieuſes, les diviſions du centre de leurs armées reſpectives, qui continuoient encore à combattre avec une valeur obſtinée & un ſuccès douteux. La nuit, bientôt, mit fin à une action, qui avoit été également humiliante pour les deux partis ; car le lendemain ni l'une ni l'autre ne préſenta la bataille ni ne haſarda d'élever un trophée à la victoire ; tandis qu'au contraire, toutes deux demandèrent une ſuſpenſion d'armes pour enterrer leurs morts ;

Prévenu par l'ardeur de leurs troupes.

Iſſue extraordinaire de la bataille.

demande

demande qui signifie généralement l'aveu tacite d'une défaite.

Ses conséquences pour l'avenir.

Quoique les effets immédiats de la bataille eussent été également destructifs pour les Spartiates & les Messéniens, ses suites éloignées furent particulièrement ruineuses pour les derniers. Ils étoient moins riches & moins nombreux que leurs adversaires ; leur armée ne pouvoit être recrutée avec la même facilité ; plusieurs de leurs esclaves avoient été attirés au service de l'ennemi, & une maladie contagieuse se joignant aux autres calamités, les réduisit aux dernières extrémités. Les Spartiates, cependant, continuoient leurs incursions annuelles avec plus de cruauté qu'ils n'avoient coutume de le faire, enveloppant le Labourreur dans la ruine de ses travaux, & détruisant par le fer & le feu les malheureux habitans des villes non fortifiées. Les ravages continuels auxquels ces cités étoient exposées, obligèrent les Messéniens à les abandonner, & à chercher un réfuge dans les montagnes les plus inaccessibles d'Ithomé. Cette place, quoique située près des frontières de la Laconie, leur fournît une retraite sûre au milieu des calamités qui les poursuivoient ; fortifiée par la nature, elle étoit d'ailleurs environnée d'une muraille, qui

Les Messéniens se renferment dans la forteresse d'Ithomé.

défioit toutes les machines de guerre connues dans ces premiers temps.

Les maux qu'ils y soufrirent.

Les Messéniens étoient ainsi garantis des attaques extérieures; mais ils s'exposoient au danger de périr par la famine. La crainte de ce nouveau fléau leur fit sentir plus vivement encore leur malheureuse situation & augmenta les horreurs de la peste, qui faisoit plus de ravages que jamais parmi des hommes entassés dans une étroite fortereſſe. Oppressés du malheur présent, & redoutant l'avenir, leurs esprits n'étoient que trop disposés aux terreurs de la superstition. Un messager fut envoyé à Delphes, pour demander par quel sacrifice ils pourroient appaiser la colère des Dieux irrités. A son retour à Ithomé, il déclara la triste réponse du Dieu, qui demandoit le sang innocent d'une Vierge du sang royal. Les Messéniens assemblés étoient sur le point d'obéir à cet horrible commandement. Le sort en étoit jeté, & la fille de Lysiscus avoit été déclarée digne d'expier, par sa mort, les crimes du Prince & du peuple: mais le père, qui descendoit d'une branche de la famille royale, sentit que les mouvemens de la nature l'emportoient sur ceux du patriotisme & de la religion. Par son avis, le Devin Ephébolus s'opposa au sacrifice,

Ils se préparent à sacrifier une Vierge du sang royal.

assurant que la prétendue Princesse n'étoit point ce qu'elle paroissoit, mais un enfant supposé, que l'artifice de la femme de Lysiscus avoit adopté pour cacher sa stérilité. Pendant que les remontrances du Devin occupoient l'attention de l'assemblée, Lysiscus se retira tout doucement avec sa fille, & s'échappant, sans être apperçu, par une des portes d'Ithomé, il chercha un asyle contre la cruauté du destin & de ses propres amis, chez les inflexibles ennemis de sa patrie.

Qui est soustraite par son père.

Il avoit déjà fait une grande partie de son chemin vers Sparte, lorsque la découverte de son évasion jeta les Messéniens dans la plus grande consternation. Il n'est pas même facile de déterminer quel eût été l'effet de leurs terreurs superstitieuses, si Aristodème, d'une autre branche d'Hercule, & moins distingué encore par sa naissance que par son mérite, n'eût volontairement offert de dévouer son propre enfant au salut public. Mais ce sacrifice trouva également de l'opposition : un jeune homme, amant passionné de la nouvelle victime, s'écria : que la jeune fille lui avoit été promise, & qu'il n'appartenoit qu'à elle, d'après cet engagement sacré, & non à son barbare père, de disposer de son sort & de sa vie.

Aristodème dévoue sa fille.

Son Amant s'y oppose.

Voyant que l'assemblée faisoit peu d'attention à ses cris, il eut l'effronterie d'assurer que la fille d'Aristodème ne pouvoit remplir la condition exigée par l'Oracle ; qu'avant même les cérémonies nuptiales elle s'étoit laissée toucher à la violence de sa passion, & qu'elle portoit alors dans son sein le fruit de leurs amours. L'Infortuné Aristodème entendant ce discours frémit de rage & d'indignation pour l'affront qui en réjailissoit sur sa famille. « On vit alors, dit un ancien Auteur [a], comment le destin peut, en se jouant, ternir les foibles vertus de l'homme, ainsi que le limon d'une rivière souille les matières brillantes de son humide lit. » Le père, furieux, plongea son poignard dans le sein de sa malheureuse fille, & ensuite, avec une barbarie, qui fait frémir d'horreur, lui ouvrant le ventre, en présence de l'assemblée étonnée, demanda justice de l'infâme imposteur qui avoit calomnié sa vertu. Les Messéniens furent encore plus irrités contre le jeune homme, sur-tout lorsque d'Ephe-

Elle est tuée par son père.

[b] Pausanias, p. 232. Cette logique pouvoit satisfaire la superstition de l'antiquité ; mais ce seroit dans les siècles modernes une misérable excuse pour une barbarie aussi choquante.

bolus, eut déclaré qu'il falloit trouver une autre victime, parce qu'Ariſtodème avoit ſacrifié ſa fille, non pour obéir à l'Oracle, mais à l'impétueuſe colère de ſon ame féroce. Le jeune amant alloit être ſacrifié lui-même, ſi le Roi Euphaes, qui le chériſſoit, n'eût interpoſé en cette occaſion ſon autorité, & n'eût réprimé l'audacieuſe inſolence d'un Prêtre & la fureur barbare de la populace. Le Roi parvint à la perſuader qu'Apollon ne pouvoit ſe plaindre de leur déſobéiſſance : le Dieu demandoit le ſang d'une vierge, & une vierge avoit été ſacrifiée ; qu'au reſte la Pythie n'avoit pas déſigné par quelle main la victime devoit être miſe à mort.

Défenſe obſtinée des Meſſéniens.

Cette interprétation favorable de l'Oracle, donnée ainſi par la ſageſſe du Prince, appaiſa non-ſeulemene la rage frénétique du peuple, mais rétablit ſes eſpérances. Les Meſſéniens ſe déterminèrent à défendre leur capitale juſques à la dernière extrémité, & cette réſolution généreuſe, qu'ils conſervèrent inviolablement durant le cours de pluſieurs années, fut juſtifiée par des exploits d'une valeur décidée.

Qui ſe procurent des ſecours d'Argos & de l'Arcadie.

Les efforts courageux & conſtans des Meſſéniens, ainſi que l'orgueilleuſe tyrannie de Sparte, tendoient à procurer au parti le plus

foible pluſieurs alliances importantes parmi les républiques voiſines. De toutes les communautés qui habitoient le Péloponèſe, les Corinthiens ſeuls, comme puiſſance maritime & commerçante, s'inquiétoient peu des ſuccès de Sparte, tandis que les Argiens & les Arcadiens, par leur proximité, ainſi que par le choc de l'intérêt & de l'ambition, dèteſtoient particulièrement les élèves de Licurgue. Par le ſecours de ces puiſſans alliés, les Meſſéniens remportèrent des avantages conſidérables dans deux actions générales, dans la première deſquelles leur Roi Euphaes, trahi par ſon ardeur, fut accablé ſous le nombre & tué en combattant. Ariſtodème, dont la valeur étoit connue, fut appelé au trône par la voix du peuple, & ſa conduite dans la guerre juſtifia la haute opinion que ſes compatriotes avoient conçue de lui. Il ſe joua pendant cinq ans des efforts & des eſpérances des Spartiates; les défit dans pluſieurs rencontres; & dans une bataille rangée, donnée ſous les murs d'Ithomé, il vainquit la principale force de leur république, ſoutenue de celle des Corinthiens.

Leurs ſuccès paſſagers.

Quoique cette victoire eût été obtenue, plutôt par un ſtratagême, que par la ſupériorité du courage & de la diſcipline, elle jeta

néanmoins le Sénat de Sparte dans la plus grande perplexité, & lui fit craindre même l'iſſue d'une guerre, qu'il avoit tant à cœur de terminer. Dans cette détreſſe il s'adreſſa au même Oracle qui avoit relevé les eſpérances des Meſſéniens; & le Dieu, toujours favorable à ceux qui mettoient leur confiance dans ſes promeſſes, lui aſſura la deſtruction d'Ithomé. Ithomé ſe rend à la fin.

Les Spartiates, ranimés par l'Oracle, rentrèrent en campagne, & leur nouvelle ardeur eut des ſuccès dans pluſieurs rencontres, les Meſſéniens, haraſſés par un ennemi implacable, étoient tourmentés, d'une manière plus funeſte encore, par les terreurs ſecrettes de la ſuperſtition. Des ſonges, des viſions, & d'autres prodiges, confirmoient, dans l'eſprit du peuple la triſte prédiction d'Apollon [a]. Ariſtodème, dans ſon impatience,

[a] Un peuple entaſſé dans une fortereſſe, attaqué d'une maladie contagieuſe, expoſé à une nourriture mal-ſaine, & quelquefois inſuffiſante, harcelé continuellement, & de tous côtés, par un ennemi inflexible & infatigable, & par-deſſus tout abandonné & maudit du Dieu Apollon, devoit avoir néceſſairement des viſions funeſtes. C'eſt ainſi que l'eſpèce humaine, en proie aux maux phyſiques & à ceux de la ſociété,

ſe tua lui-même, pour n'être pas témoin des maux qui menaçoient ſon pays. Les autres chefs qui avoient le plus de réputation, étoient morts dans les combats. Ithomé, privée de ſon principal appui, & reſſerée de plus en plus, fut forcée, après un ſiége de cinq mois, de céder aux effets irréſiſtibles de la famine. Tels de ſes habitans qui avoient droit de prétendre à l'hoſpitalité dans Sycione, à Argos & en Arcadie, ſe retirèrent dans ces contrées. Les familles ſacrées qui étoient attachées au miniſtère de Cérès, cherchèrent un aſyle parmi les Prêtres vénérables d'Eleuſis, en Attique. La plus grande partie du peuple ſe diſperſa de lui-même dans les villes & les villages de l'intérieur, s'efforçant d'éluder, dans l'obſcurité de leurs anciennes habitations, les pourſuites d'un ennemi inflexible [a].

Olymp. 14, 1. A. C. 724.

Suites de la première guerre Meſſénienne.

Les Lacédémoniens ayant pris ainſi poſſeſſion de la capitale de la Meſſénie, ſignalèrent leur reconnoiſſance envers les Dieux, leur fidélité

---

qui ſont aiſés à expliquer, s'ils ne ſont pas toujours faciles à guérir, s'eſt forgé ſouvent, pour comble de calamités, des terreurs imaginaires & des fantômes céleſtes, qui les menacent de leur colère du haut de l'Empirée. *Note du Traducteur.*

[a] Pauſan. Meſſen. & Strabon, l. 8.

pour leurs alliés & leur cruauté contre leurs ennemis. Ithomé fut démolie, jusque dans ses fondemens. On tira de ses dépouilles trois trépieds, pour les consacrer à Apollon Amycléen. Le premier étoit orné d'une image de Vénus, le second de celle de Diane & le troisième des figures de Cérès & de Proserpine. Les Spartiates donnèrent aux Assiniens, qui s'étoient empressés de les secourir dans la guerre, cette belle portion de la Messénie qui prit & conserva long-temps le nom de ses nouveaux habitans. Ils récompensèrent les bonnes intentions du Messénien Androcles, qui s'étoit déclaré pour Sparte, au commencement de la guerre, en accordant à ses descendans le fertile canton d'Hyamia. Le reste des Messéniens fut traité avec toute la rigueur de la politique Spartiate. Ils furent obligés de prêter serment de fidélité à leurs superbes vainqueurs, de leur présenter chaque année la moitié des productions de leur sol, & de paroître, sous peine des châtimens les plus sévères, en habits de deuil, aux funérailles des Rois & des Magistrats de Lacédémone [a].

Après la fin de la première guerre Mes- Etat de la Grèce dans ce temps.

[a] Pausan. *ibid.*

ſénienne, la Grèce paroît avoir joui durant pluſieurs années, d'un degré de tranquillité auquel elle n'étoit pas accoutumée. La paix augmenta la population, & les habitans du Péloponèſe continuèrent de répandre leurs nombreuſes colonies dans les îles de Sicile & de Corcyre, ainſi que dans cette partie méridionnale de l'Italie, connue enſuite ſous le nom de grande Grèce [a]. Il ſe forma dans cette contrée délicieuſe, vers le même temps à peu près, deux établiſſemens conſidérables, l'un à Rhégium & l'autre à Tarente. Rhégium ſituée à l'extrémité méridionale du continent, prit bientôt l'aſcendant ſur les cités voiſines; & Tarente étant devenue la plus puiſſante communauté de la côte orientale, eut l'honneur de donner ſon nom à la baie ſpacieuſe, qui ſemble réunir la mer de Toſcane à celle d'Ionie.

L'hiſtoire ancienne ne rapporte point les cauſes particulières, qui occaſionnèrent ces différentes émigrations, ou les circonſtances di-

[a] Ce nom, comme on le prouvera enſuite, déſignoit les établiſſemens des Grecs, en Italie, en Sicile. Les colonies de ces contrées devinrent avec le temps plus conſidérables peut-être que la mère-patrie. On rapportera dans la ſuite de cet Ouvrage ce qui les concerne.

verſes qui les accompagnèrent. L'établiſſement des Lacédémoniens à Tarente, fut marqué ſeulement par des ſingularités aſſez frappantes pour avoir mérité d'être tranſmiſes aux ſiècles ſuivans.

Les Lacédémoniens fondent Tarente, en Italie.

Durant la ſeconde expédition [a] des Spartiates en Meſſénie, l'armée compoſée en grande partie de citoyens, qui avoient atteint l'âge convenable à l'état militaire, fit le ſerment unanime de ne retourner dans ſes foyers qu'après avoir ſubjugué ſes ennemis. Cet engagement les retint en campagne pluſieurs années, & durant cet intervalle, Sparte, qui n'étoit plus habitée que par des femmes, des enfans & des vieillards, ne voyoit point ſuccéder de nouvelle génération, pour ſoutenir la gloire future de la République. Le ſénat frappé de cette dépopulation, qui pouvoit avoir les ſuites les plus dangereuſes dans un état guerrier & ambitieux, environné de rivaux belliqueux & avides, le ſénat, dis-je, rappella les jeunes

[a] Ils avoient fait le même ſerment dans la première expédition; mais il paroît, d'après Pauſanias, qu'ils ne l'obſervèrent pas. Les Sénateurs reprochèrent à la jeuneſſe leur lâcheté & le mépris des ſerments, δειλειαν και τε ορκε υπεροψιαν. PAUSAN, p. 228.

gens, ſous prétexte qu'ayant abandonné leur pays, avant d'avoir atteint l'âge militaire requis par les loix, ils n'étoient pas dans l'obligation de reſter au camp; & leur enjoignit d'habiter indifféremment avec toutes les femmes mariées pour repeupler la ville & empêcher ſa décadence. Les enfans nés de ce commerce illégitime, quoique avantageux ſuivant la conſtitution politique de Sparte, furent diſtingués ſous le nom de Parthénies; probablement pour déſigner la condition de leurs mères [a]. N'ayant pas même de père putatif, ils n'avoient point de titre par conſéquent, quoique citoyens de Sparte, à aucun héritage particulier. Cette circonſtance en fit une claſſe à part, dont les membres ſe lièrent entr'eux, par les nœuds les plus étroits de l'amitié, & devinrent les ennemis du reſte de la communauté.

Ces diſpoſitions dangereuſes furent encore augmentées par l'imprudente conduite des Spartiates, qui, à leur retour de la conquête de Meſſénie, traitèrent les Parthénies avec le mépris le plus ſévère. Ces jeunes gens enduroient patiemment la pauvreté & l'infor-

[a] Παρθενιας. *Filius natus ex ea qua quum dureretur, virgo non erat.* Arriſtot. Polit. l. 5, c. 7.

tune, mais ils ne pouvoient ſupporter l'affront. Leur ſituation malheureuſe, & la répugnance avec laquelle ils s'y ſoumettoient, leur firent chercher naturellement à ſe lier avec les Ilotes, ces miſérables eſclaves, qu'une juſte indignation porta toujours à ſe révolter contre la cruelle tyrannie de leurs maîtres. Il ſe forma donc entre eux une conſpiration; on détermina le jour, le lieu, & le ſignal auxquels les Parthénies & les Ilotes, armés de poignards cachés, devoient, avec une furie impétueuſe, ſe venger ſur les orgueilleux Spartiates aſſemblés, des inſultes qu'ils en éprouvoient, & des maux qu'ils en avoient ſouffert. Le temps approchoit, & le moment de l'exécution alloit arriver, lorſque le Préſident de l'aſſemblée ordonna au crieur d'annoncer à haute voix que perſonne ne s'aviſât de jeter ſon bonnet en l'air; (c'étoit le ſignal donné par les conſpirateurs). Il leur fit entendre ainſi que le complot avoit été découvert, & que les Spartiates étoient préparés à repouſſer & à punir la perfidie de leurs vaſſaux. Nous ne ſommes point inſtruits du châtiment qui fut infligé aux Ilotes, ou ſi la conſpiration, ayant été découverte par quelqu'un d'eux, on n'avoit pas fait grace aux autres, en faveur de celui-ci. Quant aux

Parthénies, ils furent traités avec une modération remarquable, ſuggérée ſans doute par la crainte, plutôt que par l'humanité des Spartiates [a]. On leur permit non-ſeulement de quitter librement leur pays natal; mais on les approviſionna de tout ce qui leur étoit néceſſaire pour entreprendre une expédition utile ſur les côtes voiſines; & de cette manière ils furent en état d'aller s'établir, ſous la conduite de Phalanthus, dans les délicieuſes campagnes qui bordent le golfe de Tarente [b].

Les Meſſéniens ſe préparent à la révolte.

Les Spartiates, délivrés du danger de cette conſpiration formidable, jouirent, pendant plus de trente ans, de la paix au dedans & au dehors, juſqu'au moment où elle fut troublée encore par la révolte des Meſſéniens. Les conditions déshonorantes qu'on avoit impoſées à ce peuple, les travaux pénibles auxquels la plus grande partie d'entr'eux étoit condamnée pour payer le tribu exigé, la fertilité naturelle du ſol, augmentée par l'induſtrie, & augmentant à ſon tour la population du pays; toutes ces cauſes conſpirèrent à exciter leur reſſentiment, à aigrir leur inimitié, & à les

---

[a] Ephor. apud. Strab. l. 6.

[b] Pauſan. Phoc.

déterminer à tout hasard de soumettre encore leur destinée au sort des armes. La négligence de Sparte favorisa la rébellion. Tandis que cette république dégradoit les Messéniens, par les plus honteuses marques de la servitude, elle leur permettoit de rebâtir leurs cités, de s'assembler dans les places publiques, & de se communiquer, les uns aux autres, leurs griefs & leurs plaintes. Pour reconnoître les services d'Androcles, elle avoit accordé à sa famille la riche province d'Hyamia ; mais les descendans de ce Prince, préférant les vertus & les devoirs du patriotisme aux sentimens de la reconnoissance, protégeoient & encourageoient les dispositions guerrières de leurs compatriotes. La jeunesse d'Andiana étoit impatiente de prendre les armes. Ils avoient à leur tête Aristomène, qui descendoit de l'ancienne race des Rois de Messénie, jeune Prince, doué des qualités les plus extraordinaires de l'esprit & du corps, & dont les exploits lui auroient mérité le premier rang parmi les Héros Grecs, si, au lieu d'avoir été chantés par Rhianus, & rapportés par Pausanias, ils avoient été décrits par Xénophon ou célébrés par Homère.

Olmp. 23, 4. A. C. 685.

En entreprenant cette guerre mémorable, les Messéniens consultèrent les règles de la

Ils obtinrent le secours des Argiens & des Arcadiens.

prudence, & cherchèrent en même temps à déguiſer les motifs d'animoſité & d'ambition qui les y excitoient. Avant de découvrir l'intention où ils étoient de prendre les armes, ils dépêchèrent des meſſagers aux Arcadiens & aux Argiens, pour leur faire part de leur diſpoſition à ſecouer le joug de Sparte, en cas qu'ils puſſent compter ſur le zèle & le ſecours de leurs anciens alliés. Les Argiens & les Arcadiens étoient naturellement les ennemis de leurs belliqueux & ambitieux voiſins, &, dans cette conjoncture, la haine des premiers contre les Spartiates venoit d'être encore excitée par les injures récentes qu'ils en avoient reçues. Les deux nations confirmèrent, par les plus encourageantes promeſſes, la réſolution des Meſſèniens, & ces derniers cherchèrent dès-lors, d'un concert unanime, à ſe délivrer de l'oppreſſion de leurs tyrans.

La bataille de Dérac

Le premier combat ſe donna à Dérae, village de Meſſénie. Les ſoldats ſe conduiſirent des deux côtés avec une bravoure égale : la victoire fut indéciſe ; mais Ariſtomène, le Meſſénien, y acquit une gloire & une réputation immortelles. Ses compatriotes, pleins de reconnoiſſance & d'admiration pour lui, le ſaluèrent Roi ſur le champ de bataille. Il refuſa néanmoins

Bravoure & modération d'Ariſtomène.

néanmoins l'honneur dangereux de la royauté, & déclara qu'il étoit content du titre de Général, qui, dans ces temps-là, marquoit la ſupériorité dans les exercices militaires, ainſi que dans l'art de la guerre & dans celui du commandement. Le Meſſénien excelloit dans toutes ces parties, & poſſédoit d'ailleurs un degré d'enthouſiaſme belliqueux, qui, ayant été employé à rétablir la ſituation déſeſpérée de ſa patrie, mérite d'être cité & admiré. Sachant combien le ſuccès d'une guerre dépend d'un commencement heureux, il marcha droit à Sparte, entra dans la ville, qui n'étoit ni murée ni éclairée pendant la nuit, & ſuſpendit dans le temple de Minerve, un bouclier où ſon nom étoit inſcrit, comme un monument de ſes ſuccès contre l'ennemi, & comme une offrande à la Déeſſe de la guerre.

Exploit ſingulier de Panormus & de Gonippus.

La hardieſſe de cet exploit fut imitée par l'intrépidité ſingulière de Panormus & Gonippus, ſes compagnons. Tandis que les Lacédémoniens célébroient dans leur camp la fête de leurs Héros, Caſtor & Pollux, les deux jeunes Chevaliers d'Andania, montés ſur de ſuperbes courſiers, la lance au poing, & un manteau écarlate flottant ſur leurs épaules, ſe préſentèrent au milieu d'eux. La

foule ſuperſtitieuſe, priſe de vin, & de bonne humeur, s'imagina que c'étoient leurs protecteurs céleſtes qui leur apparoiſſoient, ſous une forme humaine, pour embellir la fête, établie en leur honneur [a]. Comme les Spartiates s'approchoient déſarmés, afin de rendre leurs reſpects aux divins frères d'Hélène, les jeunes Meſſéniens baiſsèrent leurs lances, attaquèrent la multitude avec une furie irréſiſtible, en tuèrent pluſieurs avec leurs armes ou les foulèrent aux pieds de leurs chevaux, & avant que l'aſſemblée fût revenue de ſa ſurpriſe & de ſa conſternation, ils ſe retirèrent & retournèrent triomphans à Andania.

Les Spartiates alarmés ont recours à l'Oracle.

Ces exploits & pluſieurs autres du même genre qui ne ſont point rapportés en détail, furent ſuffiſans pour allarmer les Spartiates & les obliger d'avoir recours à Apollon. L'Oracle, étant conſulté ſur les moyens qu'ils pourroient employer pour leur rendre les événemens de la guerre plus favorables, il leur ordonna de

---

[a] Pauſanias, p. 266. Quelque ſurprenante que puiſſe paroître aujourd'hui cette crédulité des Spartiates, elle n'en eſt pas moins atteſtée par des faits indubitables. On en rencontre des traits frappans dans les derniers temps de l'Hiſtoire grecque.

demander un général à Athènes ; réponſe d'autant plus humiliante pour les préſomptueux Spartiates, que leurs propres Rois, deſcendus d'Hercule, étoient les chefs naturels de leurs armées. Pour obéir cependant à l'ordre du dieu, l'orgueil des Spartiates fut forcé de faire cette demande, que la jalouſie d'Athènes n'oſa refuſer. Inſtruits de la volonté préciſe de l'Oracle, les Athèniens envoyèrent ſans délai à Sparte Tyrtée, citoyen d'Athènes, qui, à la vérité avoit porté les armes, mais qui ne s'étoit diſtingué en aucune manière à la guerre. Il étoit connu principalement de ſes concitoyens comme Poëte ; titre ſous lequel il a mérité depuis, avec juſtice, l'admiration des ſiècles ſuivans [a]. Les Spartiates néanmoins le regardèrent comme l'envoyé des Dieux ; & ſes vers furent ſuppoſés renfermer les inſtructions & les ſen-

Olymp. 24, 2. A. C. 623.

Les Athéniens leur envoyent le Poëte Tyrtée.

[a] *Inſignis Homerus*,

Tyrtacuſque mares animos in martia bella
Verſibus exacuit. HOR.

On trouve dans Stobée trois Poëmes de Tyrtée ſur l'éloge de la valeur, & un quatrième éloge ſur le même ſujet, qui eſt le ſeul diſcours qui nous reſte de Licurgus, l'Orateur Athénien, l'ami & le rival de Démoſthènes. On en peut auſſi lire quelques ſtrophes détachées dans Strabon & Pauſanias.

timens que ſon divin protecteur lui avoit inſpirés.

Succès des Meſſéniens ſous le vaillant Héros Ariſtomène.

La valeur héroïque d'Ariſtomène continua long-temps à triompher de la puiſſance de l'oracle, ainſi que de tous les autres ennemis de la Meſſénie. Il défit les Spartiates dans trois actions ſucceſſives, dont les circonſtances ſont tellement reſſemblantes qu'elles ont été ſouvent confondues. Ces trois combats ſe donnèrent dans la plaine de Stenyclara, & le plus remarquable dans un lieu appelé le monument du ſanglier, d'après une tradition qui rapportoit qu'Hercule y avoit anciennement ſacrifié un animal de cette eſpèce. Les Meſſéniens étoient renforcés de leurs alliés d'Elis & de Sycione, ainſi que de ceux d'Argos & d'Arcadie. Les Spartiates avoient avec eux les Corinthiens, leurs anciens confédérés, & les citoyens de Lepréa, qui aimoient mieux rechercher la protection de Sparte, que de ſe ſoumettre au gouvernement d'Elis. L'armée combinée étoit commandée par Anaxandre, Roi des Lacédémoniens dont l'influence étoit balancée par l'autorité d'Hécatæus le Devin, & de Tyrtée le Poëte. Les Meſſéniens n'avoient point de Poëte digne d'être oppoſé à Tyrtée; mais les prédictions de leur devin Théocles étoient

capables, dans quelques occaſions, d'exciter ou de modérer l'ardeur d'Ariſtomène lui même.

Le ſuccès du combat fut principalement dû au courage & à la ſagacité du général Meſſénien. A la tête d'une petite troupe choiſie, il chargea la principale diviſion de l'armée Spartiate, commandée par le Roi, en perſonne. La réſiſtance fut opiniâtre & dura quelques heures. Lorſque les Spartiates commencèrent à plier, Ariſtomène commanda à un nouveau corps de troupes d'achever la défaite de l'ennemi & de le pourſuivre vivement. Pour lui avec ſa petite troupe d'hommes déterminés, il attaqua la ſeconde diviſion des Lacédémoniens, qui tenoit encore ferme dans ſon poſte. L'ayant auſſi forcée de ſe retirer, il ataqua, avec la même intrépidité, deux autres diviſions, qu'il forca à la fuite, & bientôt l'armée entière fut miſe en déroute, [a] & pourſuivie avec un grand carnage. Ces actions écla-

[a] Pauſanias convient que les exploits d'Ariſtomène, dans cette action, ſurpaſſent preſque la croyance. Pauſan. Meſſen. On trouve un rapport ſingulier entre le caractère & les exploits d'Ariſtomène, ainſi que dans ſa ſituation, avec le célèbre patriote Ecoſſois Wallace. Voyez Buchan. Hiſt. Scott. l. 8. Paſſim.

tantes furent célébrées en grande pompe, à Andania, au retour d'Ariſtomène. Les hommes reçurent leur héros favori avec des acclamations d'allégreſſe; & les femmes parſemant ſon chemin de fleurs, chantèrent à ſa louange, une ſtrophe qui eſt parvenue juſqu'à nous, exprimant avec une élégante ſimplicité la victoire glorieuſe remportée ſur les Lacédémoniens.

L'hommage légitime rendu aux vertus d'Ariſtomène lui inſpira la noble ambition de mériter, par de nouveaux ſuccès, la reconnoiſſance de ſes compatriotes. Suivi de ſa troupe fidèle, il continua avec une activité infatigable à parcourir le territoire ennemi, à détruire les villages, à en emmener les habitans en captivité. Les villes de Pharé, Caria & Egila éprouvèrent ſucceſſivement les funeſtes effets de ſes ravages. Il fit dans la première un butin conſidérable, tant en argent qu'en meubles de grand prix. Il trouva dans la ſeconde un butin, plus précieux encore, les filles des principaux habitans, qui danſoient dans le chœur de Diane, & qu'il ſauva de la violence brutale de ſes ſoldats, pour les remettre à leurs parens ſur la rançon qu'ils lui en offroient. Attaquant enſuite Egila, Ariſtomène reçut un affront auquel il ne s'attendoit pas, de la

part des matrones Spartiates qui offroient un ſacrifice à Cérès, dans un temple voiſin, depuis long-temps en grande vénération. Ces femmes enthouſiaſtes, qui, ſelon les inſtitutions de Licurgue avoient été élevées aux exercices de la gymnaſtique, voyant l'ennemi s'approcher, ſortirent du temple & aſſaillirent les Meſſéniens avec des couteaux, des haches, des torches enflammées, & d'autres inſtrumens du ſacrifice, les mirent en déſordre, bleſsèrent pluſieurs de leurs ſoldats, & ſe ſaiſirent de la perſonne de leur chef. Le lendemain, cependant Ariſtomène fut délivré de ſa captivité par les bons offices d'Archidamea, Prêtreſſe de Cérès, dont le cœur ſenſible admiroit & chériſſoit depuis long-temps le mérite & la renommée de ce brave général.

Les ſuccès étonnans des Meſſéniens, qui dans le cours de trois ans, n'avoient été interrompus que par cet événement ſingulier, diſpoſa les Rois Spartiates à abandonner la guerre & à laiſſer leurs ennemis jouir de l'honneur & des avantages qu'ils avoient obtenus avec tant de bravoure. Cette réſolution fut approuvée par le ſénat & l'aſſemblée. Les alliés de Sparte adoptèrent ſans héſiter la même réſolution. Tyrtée

Les Spartiates animés par Tyrtée.

ſeul s'oppoſa à ce honteux parti, avec toute la force de ſon autorité. Le caractère ſacré de Poëte & l'influence divine de ſa poëſie prévalurent. Les Spartiates rentrèrent dans la Meſſénie avec une armée plus nombreuſe & plus puiſſante qu'aucune de celles qu'ils avoient raſſemblées auparavant. Mais à la vue des troupes Meſſéniennes qui avoient toujours Ariſtomène à leur tête, ils furent conſternés. La valeur redoutable de ce héros ennemi, qu'ils avoient ſi ſouvent éprouvée, ſe préſentoit continuellement à leur eſprit; & les inſpirations poëtiques de Tyrtée étoient plus que jamais néceſſaires pour les empêcher de ſe livrer à une terreur panique. Le Poëte ranima une ſeconde fois leur courage chancelant, en parlant avec enthouſiaſme de la gloire des anciens guerriers, du mépris magnanime de la fortune, des louanges & des honneurs accordés au courage, du triomphe, & des récompenſes de la victoire [a]. Ces ſentimens, dictés par le véritable eſprit d'héroiſme, enflammèrent leurs cœurs d'une ardeur martiale. Mépriſant les avantages de la vie, ils ne déſiroient plus qu'une mort honorable. Une ſeule conſidé-

[a] Tyrtæus, p. 2 & 3. Edit. Glaſg.

ration, (telle étoit la ſuperſtition des anciens temps), ralentiſſoit les mouvemens généreux qui agitoient leur ame. Quelle foule de guerriers alloit tomber, confuſément mêlés au milieu d'un combat, qui devoit être ſoutenu des deux parts avec la valeur la plus obſtinée! comment leurs corps pouroient-ils être reconnus par leurs amis & obtenir les honneurs ſacrés & ſolemnels des funérailles? Cette idée mélancolique qui rempliſſoit les cœurs les plus intrépides, eût pu devenir un obſtacle inſurmontable à leurs ſuccès, ſi le prudent miſſionaire d'Apollon n'eût trouvé le ſecret de diſſiper leurs terreurs. Chaque ſoldat, par l'avis de Tyrtée, s'attacha autour du bras droit, une étiquette où ſon nom & ſon adreſſe étoient inſcrits, & par le moyen de laquelle ſon corps, quoique défiguré [a], pouvoit être reconnu de ſes amis & de ſes parens. Prémunis de cette manière, contre la ſeule crainte qui pouvoit allarmer des hommes déterminés à la mort plutôt qu'à une défaite, ils fondirent impétueuſement ſur le redoutable ennemi qui avoit été victorieux juſques-là.

La bataille des Tranchées.

Le Général Meſſénien s'étoit retranché dans un lieu appelé le *Grand Foſſé*, d'où le

[a] *Confuſa corporum lineamenta.* JUSTIN.

combat prit le nom de bataille des Tranchées [a]. Son armée étoit renforcée d'un corps considérable d'Arcadiens, commandé par leur Roi Aristocrates, à la trahison duquel les Spartiates dûrent autant qu'à leur propre valeur, la victoire qu'ils remportèrent.

Trahison d'Aristocrates, chef des Arcadiens.

Quoique les disciples de Licurgue possédassent peu de richesses, ils avoient néanmoins un trésor public considérable, dans lequel ils puisoient pour séduire ceux qu'ils désespéroient de conquérir. Ils avoient déjà peut être tenté, de cette manière, l'avarice d'Aristocrates, qui, manquant plutôt d'occasion que de penchant à trahir ses alliés, avoit conservé jusques-là sa fidélité. Mais lorsqu'il apperçut les dispositions des ennemis, & qu'il eut réfléchi que si la victoire se déclaroit pour eux, sans qu'il y eût contribué, il seroit privé pour jamais du salaire de son iniquité, il se détermina à abandonner les Messéniens & à assurer la victoire aux Spartiates. Au moment où les deux armées furent en présence, il exagéra à ses troupes la position avantageuse des Lacédémoniens; la difficulté d'une retraite en cas qu'elles fussent obligées de fuir; & les présages sinistres

[a] Polybius, l. 4; Strab. l. 8.

qui menaçoient Meſsène de ſa deſtruction. Pour éviter le malheur qui alloit fondre ſur leurs alliés, il commanda à ſes ſoldats de ſe diſpoſer à le ſuivre au premier ſignal du combat. La charge étant ſonnée, & les Meſſéniens ſe préparant à réſiſter au premier choc de l'ennemi, Ariſtocrates retira ſes Arcadiens; & pour donner plus d'apparence à ſa défection, il traverſa toute l'armée Meſſénienne. Ceux-ci confondus, par une trahiſon auſſi hardie & auſſi manifeſte, oublièrent preſque qu'ils avoient à combattre contre les Spartiates. Pluſieurs quittèrent leurs rangs & coururent après les Arcadiens, tantôt les conjurant de retourner à leur devoir, tantôt leur reprochant leur ingratitude perfide. Leurs prières & leurs inſultes furent également inutiles; leur armée fut environnée preſque de toutes parts; la petite bande d'Ariſtomène réſiſtoit ſeule, aux efforts de l'ennemi & rompoit ſes bataillons ſerrés. Son exemple encouragea les autres Meſſéniens à imiter un dévouement auſſi courageux; mais dans cette tentative, la plus grande partie de leurs ſoldats périt, ainſi que les généraux Androcles, Phintas & Phanas, deſcendans des anciens nobles de Meſſénie, & qui, après Ariſtomène, étoient

Les Meſſéniens défaits.

les principaux ornemens & les plus fermes ſoutiens de leur pays.

Magnanimité d'Ariſtomène.

Parmi les républiques de l'ancienne Grèce, le deſtin d'une nation dépendoit ſouvent de l'événement d'une bataille. Il ne s'agiſſoit pas pour vider une querelle, de troupes mercenaires, qui regardent la guerre comme un trafic, & qui ne la font que par pur intérêt, ſans émulation & ſans animoſité. Les citoyens des communautés libres combattoient pour leur liberté & leur fortune, pour leurs femmes & leurs enfans, enfin pour tout ce qui eſt cher & précieux aux yeux des hommes. Ils montroient, dans ces circonſtances, tout ce que l'animoſité & la force du corps & de l'eſprit, peuvent déployer de reſſources & d'efforts; & le choc ne ceſſoit que quand l'un des deux partis avoit réduit l'autre à l'inaction. C'eſt pourquoi il ne fut pas extraordinaire qu'après la ſanglante bataille des tranchées, les Meſſéniens ne ſe trouvaſſent pas en état de tenir la campagne. Ariſtomène, cependant, ſe détermina tant qu'il conſerveroit la vie, à maintenir ſon indépendance. Dans cette vue, il raſſembla les débris de ſes troupes, ramaſſa les habitans épars, abandonna les villes & les villages de la plaine à la merci des vainqueurs, & ſe renferma, avec

ſa petite armée, dans la fortereſſe d'Eira, ſituée au milieu des montagnes qui s'élèvent le long des côtes méridionales de la Meſſénie; défendue au nord par la rivière Néda, & ouverte ſeulement au ſud vers les ports de Pylus & de Methoné, d'où on pouvoit avoir en abondance des proviſions de grains, de poiſſons & d'autres denrées néceſſaires.

Il ſe jète dans la fortereſſe d'Eira

Le vaillant Meſſénien réſiſta pendant onze ans dans ce poſte, aux attaques des Spartiates, qui faiſoient des efforts continuels pour s'en rendre maîtres. Non content de défendre cette place, il fit encore, en différentes occaſions, des ſorties vigoureuſes ſur les aſſiégeans. Avec un corps de trois cents Meſſéniens, d'une valeur & d'une fidélité éprouvées, il parcourut, à diverſes repriſes, le territoire de Sparte, & ſaccagea les villes qui étoient mal gardées ou foiblement défendues. Les Spartiates, pour mettre un terme à des incurſions également déshonnorantes & deſtructives pour eux, firent un déſert de leur frontière & la rendirent, par ce moyen, inutile à l'ennemi. Mais ils furent les premiers à ſentir l'inconvénient de cette précaution. Comme les terres, vers cette frontière, étoient les plus fertiles de la province, & que les bleds des autres cantons avoient

A. C. 682-671.

Il ravage le territoire de Sparte.

manqué, par l'inclémence de la ſaiſon, les Lacédémoniens ſe virent menacés de toutes les calamités de la famine; tandis que les propriétaires des terreins dévaſtés, privés de leurs moiſſons par l'édit rigoureux du ſénat, étoient ſur le point d'y ajouter les horreurs d'une ſédition. Tyrtée y déploya, en cette occaſion, le pouvoir merveilleux de ſon art, en appaiſant le tumulte, & en apprenant aux Spartiates à ſouffrir patiemment, pour le ſervice de leur pays, la perte de leur fortune, ainſi que celle de la vie.

Et pille Amyclée.

Tandis que l'ennemi étoit diſtrait par ces troubles domeſtiques, Ariſtomène ſortit d'Eira avec ſa troupe favorite, & marchant toute la nuit, arriva au point du jour à Amyclée, ville Lacédémonienne, ſituée ſur les bords de l'Eurotas, à quelques milles de la capitale. Etant entré dans la place, ſans trouver de réſiſtance, il en emmena un butin conſidérable en eſclaves & en marchandiſes, & s'en retourna dans ſes montagnes, avant que les Spartiates, qui devoient être prévenus contre ces incurſions, puſſent arriver au ſecours de leurs concitoyens.

Ariſtomène fait priſonnier.

Une ſuite continuelle d'exploits auſſi avantageux, inſpirèrent aux Meſſéniens un degré de confiance qui détruiſit preſque tous leurs

ſuccès. Négligeant cette célérité & ces précautions auxquelles ils devoient leurs avantages paſſés, ils s'abandonnérent ſi long-temps, & avec tant de ſécurité dans leurs courſes, que les Spartiates trouvèrent enfin l'occaſion d'intercepter leur retour. La petite troupe d'Ariſtomène ſe conduiſit comme à l'ordinaire, & ſe défendit long-temps contre un nombre d'hommes beaucoup plus conſidérable, à la tête deſquels étoient les deux Rois de Sparte. Le Général Meſſénien, après avoir reçu pluſieurs bleſſures, fut fait priſonnier, & conduit à Lacédémone avec cinquante de ſes plus braves compagnons enchaînés. Le reſſentiment de cette République, contre des hommes qui lui avoient cauſé tant d'allarmes & de calamités, ne pouvoit être ſatisfait par une punition ordinaire. Il fut donc décidé après une longue délibération, que les priſonniers ſeroient jettés tout vifs dans la Céada, caverne profonde, deſtinée communément à recevoir dans ſon gouffre infect les plus grands criminels. Tous les compagnons d'Ariſtomène périrent dans leur chûte; lui ſeul fut préſervé par un hazard, que pluſieurs circonſtances fabuleuſes ont défiguré [a],

Jetté dans la Céada.

[a] Une aigle, dit-on, vola à ſon ſecours; ce qui

quoiqu'il fut naturel en lui même. Les Spartiates qui aimoient la valeur, même dans un ennemi, lui avoient accordé la permiſſion de périr avec ſon bouclier; armure pour laquelle les ſoldats Grecs avoient une vénération particulière. Comme il deſcendoit dans la cavité profonde, le coin ou le dos de ſon large bouclier, frappant alternativement contre les parois de la foſſe, rompit la force de la chûte & lui ſauva la vie. Il étoit depuis deux jours dans ce cachot affreux, au milieu de l'horreur & de l'infection des corps morts, la face couverte de ſon manteau, attendant les approches d'une mort certaine; au troiſième à la pointe du jour, il entendit du bruit & regardant de tous côtés, il apperçut un renard qui dévoroit les reſtes meurtris de ſes compagnons. Il ſe laiſſa approcher de l'animal, & le ſaiſit d'une main, tandis que de l'autre il ſe défendoit de ſes morſures, il ſe détermina enſuite à lui rendre la liberté & à le ſuivre; le renard s'enfuit vers l'ouverture par laquelle il étoit entré. Ariſtomène fut ainſi

Sa conſervation & ſa fuite miraculeuſes.

---

vient de ce qu'une aigle étoit gravée ſur ſon bouclier. Pauſanias dit avoir vu le bouclier, que l'on conſervoit dans la chapelle ſouterraine de Trophonius, à Labedea.

conduit

conduit, ſans beaucoup d'obſtacles, vers un paſſage, ouvert pour ſa délivrance. Il prit immédiatement le chemin d'Eira, & fut reçu, par ſes compagnons, avec un étonnement & des tranſports inexprimables.

Il ſurprend le camp des Corinthiens.

Les nouvelles de cette évaſion merveilleuſe furent bientôt portées à Sparte par quelques déſerteurs Meſſéniens, au récit deſquels on ne pût ajouter foi; mais, quelques jours après, les exploits d'Ariſtomène convainquirent l'incrédulité des Spartiates. Il fut informé par ſes eſpions que les Corinthiens envoyoient un puiſſant renfort aux aſſiégeans, que ces troupes étoient encore en marche, n'obſervant ni ordre ni diſcipline pendant le jour, & campant durant la nuit ſans gardes ni ſentinelles. Ariſtomène, citoyen actif, quelquefois téméraire, ſaiſit une occaſion ſi favorable de harceler l'ennemi; mais ce fut par un moyen, qui paroît trop extraordinaire pour être cru. Comme nulle apparence de danger ne pouvoit allarmer la négligence des Corinthiens, il ſortit ſeul [a],

[a] Les exploits d'Ariſtomène nous obligent ſouvent de rappeler l'expreſſion de Pauſanias, pag. 244. Δρισομενην δε εργα φασι αποδειξασθαι πλεον τι η ανδρα ἑνα εικος ην. « qu'il fit plus qu'il ne paroiſſoit poſſible à aucun homme ».

attendit leur approche, caché dans un endroit favorable, attaqua leur camp dans le ſilence de la nuit, marqua ſa route par des traces de ſang, & retournant chargé de dépouilles à Eira, il offrit à Jupiter Meſſénien *l'Hécatomphonia* ; ſacrifice de cent victimes que lui ſeul avoit le droit de faire, pour avoir tué cent ennemis de ſa propre main. C'étoit la troiſième fois que le Héros Meſſénien avoit préſenté cette barbare offrande.

Les Lacédémoniens introduits par une trahiſon dans Eira.

Il y avoit onze ans que les efforts & la perſévérance d'un ſeul homme prolongeoient la deſtinée d'Eira. Ariſtomène auroit pu arrêter encore l'impétueuſe ardeur des Spartiates, mais il ne pouvoit s'oppoſer à l'autorité des Oracles d'Apollon, regardés comme infaillibles & qui prédiſoient la chûte de la cité dévouée. La volonté des Dieux néanmoins, ne fut point accomplie par la force ouverte, mais par la trahiſon d'un Lacédémonien fugitif.

Cet eſclave fut reçu avec confiance par les Meſſéniens, il y forma des liaiſons, qui l'inſtruiſirent de la ſituation des aſſiégés. Une nuit, qu'un orage affreux avoit diſperſé toutes les ſentinelles, il ſut, par un ſoldat qui avoit été forcé de quitter ſon poſte, que tous les Meſſéniens, s'étoient mis à l'abri de la tempête avec

d'autant plus de ſécurité, qu'Ariſtomène, retenu par une bleſſure qu'il avoit reçue, ne pouvoit les ſurprendre, & qu'ils ne craignoient pas que les Lacédémoniens ſe hazardaſſent d'attaquer la citadelle pendant une nuit auſſi affreuſe. L'eſclave Lacédémonien réſolut auſſi-tôt de faire uſage de ce qu'il venoit d'apprendre; perſuadé qu'il lui ſeroit aiſé d'obtenir de ſon maître le pardon de ſa fuite, il courut à la hâte au camp des Spartiates. Empéramus commandoit, en l'abſence des deux Rois; il pardonna facilement à ſon eſclave, en faveur de l'avis important qu'il lui donnoit. Les Spartiates, conduits par l'eſclave, montèrent à la citadelle, quoique le rocher fût très-eſcarpé & gliſſant; ils la trouvèrent effectivement ſans gardes, & prirent poſſeſſion des poſtes principaux avant que les Meſſéniens euſſent le temps de s'en appercevoir.

Défenſe obſtinée de cette place.

Auſſi-tôt qu'Ariſtomène ſut que l'ennemi étoit entré dans la ville, il courut, accompagné du prophète guerrier, Théocles, & de leurs deux fils reſpectifs, Gorgus & Manticles, pour exciter le courage de ſes concitoyens, & les déterminer à défendre juſqu'à la dernière extrêmité le petit eſpace de terrein auquel ils

pouvoient encore donner le nom de Patrie.
Olymp. 27, 2. A. C. 671. Mais l'obſcurité & la confuſion de la nuit, jointes à l'effroi inſpiré par la tempête & le tonnerre, & par la préſence redoutable de l'ennemi, empêchèrent abſolument les Meſſéniens de ſe former en ordre de bataille & d'agir de concert. Lorſque le jour parut, ils virent le danger plus diſtinctement encore & en même temps l'impoſſibilité où ils étoient de réſiſter, autrement que par des actions de déſeſpoir. Ils ſe déterminèrent alors à attaquer & à pénétrer les bataillons Spartiates. Les femmes mêmes s'armèrent de pierres & de tout ce qui pouvoit leur ſervir de défenſe. Elles ſe plaignoient que la violence du vent les empêchât de monter ſur les toits de leurs maiſons, pour les faire écrouler ſur l'ennemi ; & elles déclarèrent qu'elle aimeroient mieux être enſevelies ſous les ruines de leur patrie que d'être trainées en captivité à Sparte. Une réſolution auſſi généreuſe auroit dû retarder le deſtin de Meſſéné ; mais il étoit impoſſible de réſiſter à des ennemis ſupérieurs en nombre, aidés par les élémens & ſur-tout par la protection manifeſte des Dieux ; car le tonnerre grondant à la droite des Spartiates, cette circonſtance leur parut un préſage heu-

reux de la victoire, & ne présenta aux Messéniens que la triste perspective des calamités qui les menaçoient. [a]

Ces circonstances, si favorables aux Spartiates, le devinrent encore davantage par la présence d'esprit d'Hecatus le devin, qui conseilla de renvoyer au camp les soldats des derniers rangs, comme ne pouvant servir, sans confusion, dans l'attaque, & de les rappeller ensuite au secours de leurs compatriotes, lorsqu'ils

---

[a] C'est ainsi que les hommes, aveuglés par la superstition, ont interprêté en leur faveur, ou contre eux, des accidens, ou des phénomènes, dont les causes simples & naturelles leur étoient inconnues. Le tonnerre grondant sur leurs têtes leur annonçoit en général les volontés du ciel; s'il étoit à droite, la protection des Dieux, & à gauche, leur malédiction, tandis qu'aujourd'hui ce phénomène ne présente plus qu'un gaz inflammable, isolé & concentré dans un nuage, dont l'électricité positive, émanée, non des êtres mythologiques de l'Empirée, mais de l'élasticité & de l'expansibilité naturelles de l'éther atmosphèrique, fait diverger le météore en sillons de lumière & en commotions bruyantes. Ainsi, à mesure que l'Historien Philosophe débrouillera le cahos des erreurs anciennes & modernes, en les présentant sous leur véritable point de vue, le Physicien réduira à sa juste valeur tout ce qui paroît miraculeux & incompréhensible aux yeux de la multitude ignorante & pusillanime. *Note du Traducteur.*

auroient pris du repos & de la nourriture. Ainſi, ſans abandonner le champ de bataille, les Spartiates, avec des troupes fraîches, ſoutenoient leur attaque, tandis que les Meſſéniens, occupés continuellement contre les aſſaillans, étoient obligés de combattre en même temps contre le froid, le ſommeil, la fatigue & la faim. Ils réſiſtèrent trois jours & trois nuits aux forces combinées de leurs ennemis ; & lorſqu'enfin ils commencèrent à plier, le Devin Théocles ſe jetta au milieu des Spartiates, criant à haute voix, « qu'ils ne ſeroient pas toujours » victorieux ni les Meſſéniens toujours leurs » eſclaves. Que la volonté des Dieux, lui » commandoit de périr dans le déſaſtre d'une » contrée, deſtinée un jour à ſortir de ſes » ruines ».

Ariſtomène conduit le reſte des Meſſéniens vers l'Arcadie.

On auroit pu s'attendre que le patriotiſme d'Ariſtomène auroit choiſi la même occaſion honorable d'expirer avec la liberté de ſon pays. Mais ce général préféra la vie, afin de défendre le reſte infortuné d'une république qu'il ſe flattoit devoir être immortelle, non-ſeulement d'après la prédiction de Théocles, mais d'après d'autres circonſtances également impoſantes. Lorſque la chûte d'Eira avoit été prononcée par l'Oracle d'Apollon, le

prudent chef avoit mis en lieu de ſûreté quelques gages ſacrés qui étoient cenſés renfermer le deſtin de Meſſéné. Ces objets myſtérieux conſiſtoient en lames de plomb roulées, ſur leſquelles étoit gravé un détail de l'hiſtoire & du culte des déeſſes Cérès & Proſerpine. Ayant enfoui dans le mont Ithomé ce monument précieux, qui avoit été en grande vénération dès la plus haute antiquité, Ariſtomène ſe détermina à ne jamais déſeſpérer du deſtin de ſon pays & à n'en jamais abandonner les intérêts. C'eſt pourquoi il ne délaiſſa point le reſte de ſes concitoyens d'Eira, quoiqu'il vit très-bien qu'il lui étoit impoſſible de garder plus long-temps cette fortereſſe. Le ſeul expédient raiſonnable qu'il pouvoit employer pour les conſerver, étoit de tenter une retraite, & de raſſembler, en un ſeul corps, ceux de ſes ſoldats qui ne ſe trouvoient pas déjà engagés trop avant dans le combat avec les Spartiates. Ayant accompli ce deſſein, il plaça les femmes & les enfans au centre du bataillon, & donna le commandement de l'arrière-garde à Gorgus & à Manticles. Pour lui, ſe mettant à la tête de ces débris d'une république expirante, il s'avança vers les ennemis, avec une démarche réglée, & en balançant ſon javelot, il leur fit voir, par ſa contenance,

qu'il étoit réſolu de défendre, juſqu'à la dernière extrémité, ce reſte de la république Meſſénienne. Les Spartiates, de l'avis d'Hécatus le devin, ouvrirent leurs rangs & les laiſsèrent paſſer librement, évitant d'irriter leur déſeſpoir. Les Meſſéniens ayant ainſi abandonné leur cité, marchèrent dans un morne ſilence vers l'Arcadie.

L'accueil amical qu'on leur fait dans ce pays.

Comme les guerres des républiques grecques étoient plus ſanglantes & plus deſtructives que celles des ſiècles modernes, leurs traités d'alliance étoient auſſi plus ſacrés & plus ſincères. Lorſque les Arcadiens furent informés de la priſe d'Eira, ils arrivèrent en grand nombre vers les frontières de leur royaume, apportant avec eux des vivres, des habits, & tout ce qui étoit néceſſaire au ſoulagement de ces infortunés fugitifs; les ayant rencontrés au mont Lycée, ils les invitèrent à s'établir dans leurs cités, offrant de partager leurs terres avec eux, & de leur donner leurs filles en mariage [a].

Ariſtomène propoſe de ſurprendre Sparte.

L'accueil généreux des Arcadiens fit concevoir à Ariſtomène l'idée d'une entrepriſe, dont la hardieſſe ne s'accordoit guère avec ſa ſituation préſente. Il n'avoit avec lui que cinq cents

[a] Polyb. l. 4.

ſoldats, dont l'activité & la force étoient égales à leur valeur : il leur commanda, en préſence de ſes alliés, de marcher droit à Sparte. Trois cents Arcadiens voulurent partager la gloire de cette entrepriſe audacieuſe ; &, comme les Lacédémoniens étoient occupés au pillage d'Eira, on eſpéroit que ces guerriers déterminés en impoſeroient à une ville, privée de ſes plus vaillans défenſeurs. Les meſures de ce projet furent concertées avec Ariſtocrate, Roi d'Arcadie, dont la conduite à la bataille des Tranchées avoit occaſionné la défaite des Meſſéniens, & qui depuis leur avoit fait entendre que cette circonſtance honteuſe avoit été l'effet d'une terreur panique, & non d'une intention perfide. Le traître ſacrifia une ſeconde fois la cauſe de ſon pays & de ſes alliés. Ayant retardé l'exécution du projet d'Ariſtomène, ſous prétexte que les entrailles des victimes ne paroiſſoient pas d'un bon augure, il dépêcha un eſclave de confiance à Sparte, pour avertir Anaxandre, Roi Lacédémonien, du danger qui menaçoit ſa république. L'eſclave fut arrêté à ſon retour, & on lui trouva la réponſe de ce Prince, dans laquelle il remercioit Ariſtocrate de ſes fidèles ſervices. A la lecture de cette lettre, qui déconcertoit entièrement le

Trahiſon & châtiment d'Ariſtocrate.

Olymp. 26, 2. A. C.

projet formé contre Sparte, les Arcadiens entrèrent en fureur, & tuèrent à coups de pierres le traître qui déshonoroit ainſi le nom de Roi. Les Meſſéniens ne ſe joignirent point à eux pour exécuter cet acte de juſtice. Les yeux tournés ſur Ariſtomène, dont l'autorité étoit auſſi puiſſante dans le Conſeil qu'à la guerre, ils s'apperçurent, qu'au lieu d'être ému par le reſſentiment, il étoit plongé dans la plus profonde douleur, en voyant que le ſeul projet par lequel il eſpéroit venger bientôt les malheurs de ſon pays, étoit détruit par la trahiſon de ſon allié. Les deux nations témoignèrent l'horreur la plus marquée pour le caractère d'Ariſtocrate. Les Arcadiens éteignirent ſon nom, & proſcrivirent ſa race entière. Les Meſſéniens érigèrent une colonne près du temple d'Apollon Lycéen (ainſi nommé du mont Lycée, ſur les confins de l'Arcadie) avec une inſcription, qui éterniſoit ſon crime & ſon châtiment [a].

Deſtinée future des Meſſéniens.

Ainſi finit la ſeconde guerre Meſſénienne, dans l'automne de l'an 671, avant l'ère-chrétienne. Les Meſſéniens, fugitifs, éprouvèrent des

[a] Cette inſcription a été conſervée par Polybe, l. 4, & par Pauſanias, Meſſen.

deſtinées différentes. Les plus âgés, & ceux qui étoient infirmes, furent traités, par les Arcadiens, chez leſquels ils continuèrent leur réſidence, avec cette bonté cordiale de l'ancienne hoſpitalité. Ceux qui étoient jeunes & robuſtes prirent congé de leurs bienfaiteurs, & ſe retirèrent, ſous la conduite d'Ariſtomène, à Cyllenée, port de mer des Eléens. Ils y trouvèrent, ſuivant l'avis qu'ils en avoient reçu, leurs compatriotes de Pylus & de Méthoné, avec leſquels ils ſe concertèrent ſur les moyens de faire de nouveaux établiſſemens. On ſe détermina, par le conſeil des Eléens, leurs amis, à n'entreprendre d'expédition, qu'au printemps prochain, après une nouvelle aſſemblée générale, dans laquelle on devoit prendre une dernière réſolution ſur cette importante matière. Le temps convenu étant arrivé, ils conſentirent tous à confier leur deſtinée future à la ſageſſe & aux ſoins paternels d'Ariſtomène, qui fut d'avis de jetter les fondemens d'une nouvelle colonie, mais qui refuſa l'honneur de la conduire en perſonne, & nomma, pour cet effet, les deux braves Meſſéniens, Gorgus & Manticles. Le premier, héritant de la haine de ſon père contre Sparte, conſeilla à ſes compatriotes de prendre poſſeſſion de l'île de Zacynthe, qui, par ſa ſituation

Olymp. 27, 3. A. C. 670.

ſur la mer d'Ionie, étoit propre à inquiéter les parties maritimes de la Laconie. Manticles propoſa une opinion differente, obſervant que l'île de Sardaigne, quoique moins avantageuſement ſituée pour ſervir leur vengeance, étoit beaucoup plus propre à leur fournir les choſes néceſſaires à la vie, & que les Meſſéniens, une fois établis dans cette belle & grande île, oublieroient bientôt les calamités que Sparte leur avoit cauſées. On ne ſait lequel de ces deux motifs, la vengeance ou l'utilité, auroit prévalu chez les Meſſéniens; mais, avant qu'on eût prit un parti ſur cet important ſujet, il arriva de Rhegium, cité gouvernée alors par Anaxilas, deſcendant de la maiſon royale de Meſſénie, un meſſager, qui invitoit, de la part de ce Prince, ſes compatriotes errans, à ſe retirer dans ſes domaines. Lorſqu'ils y furent arrivés, Anaxilas leur apprit, que ſes ſujets étoient continuellement harcelés par les déprédations des corſaires de Zanclée, colonie Eolienne [a], qui poſſédoit un riche territoire ſur la côte oppoſée. Il leur obſerva, qu'avec le ſecours des vaillans ſoldats Meſſéniens, il pourroit aiſément détruire cette retraite de pirates, & que

[a] Thucydid. l. 6.

la cité de Rhegium, étant délivrée de ce funeſte voiſinage, il ſeroit libre à leur nation de s'établir dans la partie la plus avantageuſe de toute la côte de Sicile. La propoſition fut reçue avec joie; l'armement fit voile pour la Sicile, & les Zancléens furent aſſiégés par mer & par terre. Lorſque ceux-ci virent qu'une partie de leurs murailles étoit détruite, & qu'ils ne pouvoient trouver aucun avantage à réſiſter plus long-temps, ils ſe réfugièrent dans les temples de leurs Dieux. Le reſſentiment d'Anaxilas étoit prêt à les faire arracher de ces aſiles ſacrés; mais il fut retenu par l'humanité des Meſſéniens, qui avoient appris, par leurs malheurs, à avoir pitié des infortunés. Les Zancléens, délivrés ainſi des fers & de la mort, ſuites ordinaires des guerres malheureuſes, jurèrent une éternelle reconnoiſſance à leurs généreux protecteurs. Les Meſſéniens, ſenſibles à ce ſentiment de gratitude, permirent aux Zancléens ou de s'expatrier, ou de reſter dans la condition honorable de citoyens. Le dernier parti fut accepté; les deux nations ſe confondirent inſenſiblement dans un ſeul peuple, & Zanclée, en mémoire de cet évènement, changea ſon nom en celui de

Meſsène [a], nom que cette ville porte encore après une révolution de vingt-cinq ſiècles.

Et d'Ariſtomène.

On a déjà obſervé qu'Ariſtomène refuſa l'honneur de conduire la colonie. La ſuite de ſa vie eſt différemment rapportée par les anciens Auteurs [b]. Pauſanias, à qui nous ſommes redevables des particularités les plus détaillées ſur le Héros Meſſénien, nous apprend qu'il fit voile pour l'ile de Rhodes avec Démagetes, Roi de la cité & du territoire d'Ialyſus, dans cette île, lequel ayant

---

[a] Tel eſt le récit de Pauſanias, ou plutôt des anciens Auteurs qu'il ſuit. Il ne faut pas ſe diſſimuler, qu'Hérodote, l. 6, c. 23. Thucydide, p. 114, & Diodor. l. 9, placent Anaxilas, Roi de Rhegium, beaucoup plus près de nous que la ſeconde guerre Meſſénienne. Mais il faut auſſi conſidérer que Pauſanias, écrivant expreſſément ſur ce ſujet, mérite davantage d'être cru que les Auteurs, qui n'en parlent que par épiſodes. D'un autre côté, lorſque nous réfléchiſſons que ces Auteurs ſont Hérodote & Thucydide, il paroît n'y avoir d'autre moyen de réſoudre la queſtion que de ſuppoſer deux Princes, du nom d'Anaxilas, au dernier deſquels ſes compatriotes, par une eſpèce de flatterie, aſſez commune en Grèce, attribuèrent les actions du premier.

[b] Confer. Pauſan. Meſſen. & Plin. l. 11, c. 70 Val. Maxim. l. 1, c. 8.

été averti par l'Oracle d'Apollon, d'épouſer la fille du plus illuſtre perſonnage de la Grèce, avoit préféré, ſans héſiter, celle d'Ariſtomène. De Rhodes, il s'embarqua pour l'Ionie, & paſſa enſuite à Sardis, dans l'intention de ſe préſenter à Ardys, Roi de Lydie, probablement pour propoſer à ce Prince ambitieux quelqu'entrepriſe, dont le but auroit pu être de quelqu'avantage à Meſſéné. Mais à ſon arrivée à Sardis, il fut attaqué d'une maladie, qui termina ſes jours. D'autres généraux, ſans doute, ont défendu leur pays avec plus de ſuccès, mais aucun avec plus de gloire. Le caractère de pluſieurs autres perſonnages eſt deſſiné plus en détail dans l'Hiſtoire ancienne; mais aucun n'a plus mérité une réputation immortelle, parce que tout ce que l'on ſait de ce grand homme tend à prouver, que, ſelon les idées de ſon ſiècle & de ſon pays, il réuniſſoit au plus haut degré le mérite d'un bon citoyen, à celui d'un vaillant ſoldat, & les facultés de l'intelligence aux vertus du cœur.

Sa mort.

CHAPITRE V.

ETAT du Péloponèſe après la conquête de la Meſſénie. -- Des Républiques ſeptentrionales de la Grèce.-- Des colonies grecques.- Révolutions dans le gouvernement. - Evénemens militaires. - Première guerre ſacrée.- Deſtruction de la République des Criſſéens.- Rétabliſſement des jeux Pythiens.-Deſcription des exercices de la gymnaſtique & de l'équitation.-Hiſtoire de la muſique grecque.

CHAPITRE V.

Etat de la Grèce après la conquête de la Meſſénie, & en premier lieu du Péloponèſe.

Olymp. 28, 1. A. C. 668.

LA conquête du pays des Meſſéniens avoit rendu Sparte la puiſſance prépondérante en Grèce. Le Péloponèſe, qui comprenoit auparavant ſept Etats indépendans, n'en contenoit plus que ſix. Les ſujets de Sparte ſeuls occupoient les deux cinquièmes de toute la péninſule. Le reſte étoit inégalement partagé entre les Corinthiens, les Achéens, les Eléens, les Arcadiens & les Argiens. Ces petites républiques offroient, dans un territoire peu étendu, une variété prodigieuſe de caractères & d'uſages. La contrée des Arcadiens, au centre, conſiſtant en une chaîne continue de montagnes, etoit habitée par une race groſſière de bergers, fiers de l'antiquité

l'antiquité de leur origine, & ſe fiant à leur courage, autant qu'aux fortifications naturelles de leur pays. Eoliens d'extraction, leur jalouſie & leur orgueil leur faiſoient dédaigner de s'unir avec les Doriens, dont les poſſeſſions les environnoient de toutes parts. Indifférens pour les arts de la paix, ils étoient toujours engagés dans des hoſtilités contre leurs voiſins, qui les regardoient comme des barbares, & qu'ils mépriſoient eux-mêmes à leur tour, comme des peuples nouveaux; parce que, dans toutes les révolutions du Péloponèſe, les Arcadiens étoient les ſeuls qui ſe fuſſent maintenus dans le lieu de leur établiſſement originaire [a].

Contraſte entre les Arcadiens & les Corinthiens.

Les induſtrieux & opulens Corinthiens offroient un ſpectacle bien différent. Habitans d'un iſthme montueux qui, s'élevant entre deux mers, unit le Péloponèſe au nord de la Grèce, les Corinthiens formèrent longtemps le principal centre de la communication intérieure & du commerce étranger [b]. Vers la pointe méridionale de l'iſthme & au pied de leur imprenable forteresſe d'Acro-Corinthe, ils avoient bâti une belle & grande

[a] Pauſan. Arcad. Strabo. l. 8, p. 388.

[b] Pauſan. Corinth. chap. 4.

cité qui s'étendoit ſur les deux golfes Saronique & Corinthien, dont les vagues oppoſées aſſailloient en vain leur territoire étroit, mais élevé [a]. Leurs ports & leur commerce leur valurent des colonies & une puiſſance maritime. On dit qu'ils perfectionnèrent les vaiſſeaux mal conſtruits, ou plutôt les longs bateaux employés dans l'origine de la navigation, & que ſous leurs habiles mains ces bâtimens s'élargirent & prirent la forme plus commode de Trirèmes [b]

---

[a] Strab. liv. 8, p. 379.

[b] Les Trirèmes, Quadrirèmes & Quinquirèmes des anciens prirent cette dénomination du nombre de rangs de rames diſtribués de chaque côté du vaiſſeau; nombre qui conſtituoit chez les anciens la force des vaiſſeaux de guerre. L'érudition des Antiquaires s'eſt miſe à la torture, pour déterminer la manière d'arranger ces rangs de rames, & fixer la poſition des hommes qui les faiſoient agir. Le vulgaire des Commentateurs a placé les bancs ou ſiéges, immédiatement l'un au-deſſus de l'autre, ſur les côtés du vaiſſeau, & ils ont ſuppoſé ces bancs perpendiculaires à la ſurface de l'eau. Mais la plus légère connoiſſance de l'architecture navale fait évanouir cette ſuppoſition. Les rameurs ainſi placés ſe ſeroient nuis l'un à l'autre. Ils auroient occupé d'ailleurs trop d'eſpace, & leurs rames auroient fait, avec le côté du vaiſſeau, un angle trop défavorable au meilleur emploi de leurs forces. En dernier lieu, la

longueur & le poids qu'auroient eu néceſſairement les rames des rangs ſupérieurs, en auroient rendu l'uſage abſolument impraticable: sûrs, comme nous le ſommes par les écrits des anciens, qu'on ne mettoit qu'un homme à chaque rame. Pluſieurs perſonnes ont montré l'impoſſibilité de cette diſpoſition. L'intelligence du Lieutenant-Général Melvill lui a ſuggéré une idée heureuſe qui lève bien des difficultés. Il a conjecturé que la partie intérieure des côtés des galères, chez les anciens, s'élevoit obliquement au-deſſus de la ſurface de l'eau, de manière à faire avec elle un angle de quarante-cinq degrés, ou à-peu-près; qu'on plaçoit horizontalement dans cette partie les ſiéges des rameurs, auxquels on ne donnoit que deux pieds de longueur, & qu'on ne mettoit entr'eux que l'eſpace indiſpenſablement néceſſaire, pour qu'ils puſſent agir librement tous enſemble. Le quinconce, ou ordre briſé, donne cet avantage au plus haut degré, & les difficultés dont nous venons de parler diſparoiſſent entièrement, au moyen des deux obliquités combinées. En 1773, le Lieutenant-Général Melvill fit établir, dans le bas de la cour de ſa maiſon, grande rue Pultney, à Londres, la cinquième partie de l'équipage d'un quinquirème. Ce modèle contenoit aiſément, dans un très-petit eſpace, trente rameurs, partagés en bandes, de ſix hommes chacune; faiſant un cinquième des rameurs, placé de chaque côté d'un quinquirème, ſelon Polybe, qui aſſigne trois cents hommes pour toute la chiourme, indépendamment de cent vingt combattans. Cette conſtruction, dont les avantages ont paru évidens à ceux qui l'ont examinée,

& de galères [a]. Leur combat naval contre les Corcyréens, colonie rebelle, eſt le premier de ce genre dont l'Hiſtoire faſſe mention [b]. Il fut

Révolutions politiques à Corinthe.

A. C. 779. Juſques à 585.

ſert à expliquer pluſieurs paſſages difficiles concernant la marine dans les écrits des Grecs & des Romains. La découverte du Général eſt confirmée par d'anciens monumens; il a trouvé, ſur différens morceaux de ſculpture, & particulièrement à Rome, des figures de vaiſſeaux de guerre, ou du moins d'une partie, dans leſquelles les rames étoient repréſentées, comme deſcendant de bancs, diſpoſés en échiquier. A Naples, le fronton de Monte Palace, préſente ſur le revers d'un grand médaillon de Gordien, la figure d'un trirème, avec trois rangs de quarante ou cinquante rames chacun, ſortant, en ſe croiſant, d'un plan oblique. La collection de Portici contient d'anciennes peintures, qui repréſentent différentes galères, une ou deux deſquelles offrant l'arrière du navire, montre & l'obliquité des côtés, & la manière dont les rames atteignoient à l'eau. — La ſubſtance de cette Note vient d'être publiée dans les antiquités du Gouverneur Pownall. Cependant le Gouverneur parle d'une galerie pour les rameurs, que je n'ai point obſervé dans le modèle du Général Melvill, & je ne vois pas trop pourquoi cette galerie ſeroit néceſſaire, les côtés inclinés de la galère rempliſſant parfaitement les vues pour leſquelles il ſuppoſe qu'on dreſſoit cette galerie.

[a] Thucydid. l. 1, c. 13.

[b] *Ibid.*

livré ſix cents cinquante ans avant J. Chriſt, époque à laquelle les Corinthiens étoient déjà regardés, par leurs voiſins, comme un peuple riche & livré au luxe, (probablement par comparaiſon avec les autres, & relativement aux idées qu'on avoit alors de richeſſe & de luxe). L'influence des richeſſes, qui conduit à la ſervitude, prévalut ſur celle du commerce, qui eſt favorable à la liberté. Les Bacchides [a], branche nombreuſe de la famille royale, uſurpèrent l'autorité, après l'abolition de la monarchie. Cette oligarchie fut détruite par Cypſelus, dont le gouvernement fut doux & modéré [b], & dont la famille régna à Corinthe juſqu'à l'an cinq cents quatre-vingt-cinq, avant J. Chriſt.

Le contraſte entre l'Arcadie & Corinthe, n'étoit pas plus frappant, que celui qu'offroient l'Argolide & l'Achaie. Les citoyens d'Argos ayant chaſſé leurs Rois, ſe livrèrent à l'ambition de réduire & d'aſſujettir les villes inférieures de la province. L'inſolence de la capitale provoqua l'indignation de la contrée. Mycène, Trézène, Epidaure, & d'autres places moins

Contraſte entre les Argiens & les Achéens.

[a] Pauſan. Corinth.

[b] Ariſtot. Polit. l. 2, c. 12.

conſidérables, furent ſouvent conquiſes, mais jamais entièrement ſubjugées. L'intérêt commun leur apprit à s'unir, & cette confédération les mit en état de défier la puiſſance d'Argos, dont l'orgueil les traitoit de rebelles, tandis que, de leur côté, ils lui reprochoient ſa tyrannie [a]. Le diſtrict fortuné de l'Achaie ayant réſiſté avec ſuccès à l'oppreſſion d'Ogigus, indigne deſcendant d'Agamemnon, adopta de bonne heure la démocratie [b]. Douze cités, chacune deſquelles avoit retenu ſa juriſdiction municipale, s'unirent ſur le pied d'une égalité & d'une liberté parfaites. Cette confédération, fondée ſur l'équité, prépara la voie aux loix Achéennes, ſi célèbres dans les derniers temps, où la cauſe de la Grèce, abandonnée honteuſement par ſes plus puiſſans défenſeurs, fut ſoutenue par les foibles communautés de l'Achaie [c]. Nous avons déjà eu occaſion de développer les inſtitutions importantes d'Iphitus & de Licurgue. Les ſyſtêmes directement oppoſés qu'adoptèrent ces grands Légiſlateurs, convenoient reſpectivement à la foibleſſe de l'Elide &

Entre les Lacédémoniens & les Eléens.

[a] Pauſan. l. 6, c. 21. Diodor. Sicil. l. 11, p. 275.
[b] Pauſan. Achaie. Strabo. l. 8, p. 383 & ſuiv.
[c] Polyb. l. 2.

à la force de Sparte, & établirent un contraſte ſingulier entre la tranquillité paiſible de l'une de ces républiques [a] & l'ambition toujours inquiète de l'autre. Les traits du caractère national de cette dernière, devinrent encore plus hardis & plus décidés, après la conquête de Meſſené. Les triſtes reſtes des Meſſéniens qui avoient défendu leur liberté avec la bravoure la plus conſtante, furent réduits à une ſervitude cruelle & ignominieuſe. Confondus dans la maſſe des Ilotes, ces malheureuſes victimes de la cruauté de Sparte, ils furent condamnés aux travaux les plus bas & les plus pénibles, expoſés à des inſultes journalières, & forcés, ce qui eſt bien plus inſupportable encore, à ſoigner leurs propres troupeaux & à cultiver leurs propres champs au profit de leurs inéxorables tyrans [b]. L'humeur hautaine des Spartiates, devint de jour en jour plus préſomptueuſe. Ils dédaignoient entièrement les arts & les emplois qu'ils voyoient abandonnés à l'induſtrie des eſclaves. La guerre & la chaſſe, comme une image de la guerre, furent les ſeules occupations aux-

[a] Pauſan. Eliac. & Strabo. l. 8.

[b] Pauſa. Meſſéniac.

quelles la dignité du nom de citoyen de Sparte leur permettoit de ſe livrer ; & cet exercice conſtant des armes, dirigé par le code militaire de Licurgue, les rendit ſupérieurs dans le champ de bataille, non-ſeulement aux Etats voiſins du Péloponèſe, mais même aux républiques les plus renommées pour leur bravoure, ſituées au-delà de l'Iſthme Corinthien.

Etat des républiques du Nord de la Grèce. Des colonies grecques.

Tandis que la péninſule de la Grèce avoit été agitée, par l'animoſité opiniâtre de Sparte & de Meſſené, les Etats du Nord avoient été auſſi troublés par de petites guerres, & même déchirés par des diviſions inteſtines [a]. Les établiſſemens Grecs, en Thrace, en Afrique, & dans la grande Grèce, étoient encore trop foibles pour mériter l'attention de l'Hiſtorien. Mais nous verrons, dans le chapitre ſuivant, les colonies Aſiatiques, ſurpaſſer de beaucoup leurs métropoles Européennes en ſplendeur & en proſpérité, durant toute la période qui va fixer nos regards.

Révolutions politiques à Athènes.

A. C. 754.

A. C. 684.

Après avoir aboli le titre de Roi, les Athéniens, dont les Etats voiſins ſuivirent les révolutions politiques, avec une uniformité

[a] Thucydid. l. 1.

vraiement digne de remarque, ſoumirent la principale adminiſtration de leurs affaires à un Magiſtrat, revêtu du titre d'Archonte ou de Régiſſeur. L'autorité des Archontes, long-temps héréditaire, fut bornée, dans la ſuite, à dix années. A la longue, la claſſe puiſſante de la nobleſſe établit neuf Archontes annuels. Cette nobleſſe étoit compoſée, non-ſeulement des deſcendans des Princes étrangers, qui étoient venus chercher un aſyle à Athènes; mais même des familles Athéniennes, que le temps & un heureux haſard avoient élevées à l'opulence & aux diſtinctions. Ces révolutions dans l'Archontat ne furent d'aucun utilité à la nation. L'ordre équeſtre, ainſi appelé, parce que ſes membres combattoient à cheval; ce qui les rendoit ſupérieurs, avant que la tactique eût été perfectionnée, à une infanterie en déſordre, formée de la lie du peuple; l'ordre équeſtre, dis-je, jouiſſoit de toute l'autorité religieuſe, civile & militaire [a]. La populace d'Athènes, réduite alors à une miſérable ſervitude, ne recouvra ſa liberté ancienne & héréditaire que lorſque Solon vint rétablir & améliorer les A. C. 594.

[a] Ariſtot. Polit. l. 4, c. 13.

admirables inſtitutions de Théſée, vers le commencement du ſixième ſiècle, avant l'ère chrétienne.

Foible importance des guerres, antérieures à la première guerre ſacrée.

Olymp. 46, A. C. 600.

Les Etats au-delà de l'Iſthme, ne virent interrompre les diſſentions inteſtines qui les tourmentoient, que par des hoſtilités étrangères. Le choc des intérêts fit naître une multitude de conteſtations entre les Phociens & les Thébains, les Doriens & les Theſſaliens, les Locriens & les Etoliens. Leurs incurſions diverſes, leurs batailles, leurs ſiéges, qui furent commencés avec paſſion, conduits ſans prudence, & terminés ſans produire aucun effet permanent, ont été condamnés à un juſte oubli par les anciens Hiſtoriens; mais il n'en eſt pas de même de la première guerre ſacrée. Le récit des cauſes qui y donnèrent lieu, & l'influence de ſes ſuites, ont été dignes de paſſer juſqu'à nous. Cette mémorable entrepriſe fut occaſionnée par un outrage fait à l'Oracle de Delphes. Commencée par ordre des Amphyctions, elle ne finit que par la deſtruction entière des villes accuſées du ſacrilége, & l'on employa, pour en célébrer le ſuccès & la fin, ces mêmes jeux & ces mêmes fêtes Pythiques, qui, de toutes les inſtitutions de la

Grèce, avoient la tendance la plus directe, comme la plus puiſſante, à polir la rudeſſe & à adoucir la barbarie.

Le territoire des Criſſéens ſitué au midi de Delphes, comprenoit dans une étendue d'environ vingt-quatre milles en longueur & quinze en largeur, trois grandes & floriſſantes cités; Criſſa, la capitale qui avoit donné le nom à la province; Cyrrha, avantageuſement ſituée pour le commerce ſur la côte occidentale de la baie du golfe Corinthien, & Anticirrha ſur la côte orientale de la même baie. Cette dernière ville étoit renommée pour l'hellébore de ſon territoire, & pour l'art avec lequel ſes habitans préparoient cette plante médicinale, dont la crédule antiquité [a] à tant élevé & ſur-tout exagéré les vertus. Deſcription de la république de Criſſa.

Les Criſſéens avec tous les moyens d'être heureux n'en ſavoient pas profiter. Leur territoire, quoique peu étendu, étoit fertile; ſur-tout ſi on le comparoit avec la plus grande partie de la Phocide [b], condamnée à la ſtérilité. C'étoit ce qui avoit mérité & fait donner à ce territoire le nom *de fortuné*. Non-ſeulement les vaiſſeaux de la Grèce, mais de l'Italie Sa proſpérité & ſon inſolence.

[a] Strabon & Pline. [b] Strab. p. 323 & ſuiv.

& de la Sicile fréquentoient leurs ports. Ils faiſoient un commerce au dehors, fort étendu, rélativement au peu de communications ouvertes entre les différens pays, dans ces ſiècles reculés; & le voiſinage de Delphes où il étoit impoſſible d'arriver ſans traverſer les terres de leur domination, contribuoit beaucoup à les enrichir [a], ainſi qu'à les faire reſpecter parmi les puiſſances de la Grèce. Mais ces avantages, au lieu de ſatisfaire les Criſſéens, ne faiſoient qu'augmenter leur avidité natur'le. Ils réſolurent d'impoſer des droits exorbitans & vexatoires ſur toutes les marchandiſes qui étoient dans la cité ſacrée; laquelle devint bientôt par l'affluence & la corruption des Pélerins qui y arrivoient de toutes parts, plutôt le ſiége de la diſſipation, de la vanité & des plaiſirs licentieux, que le ſéjour de la piété. C'étoit en vain que les Marchands réclamoient contre ces impoſitions arbitraires & alors ſans exemple; on ajoutoit taxes ſur taxes; le mal n'admettoit ni eſpoir de remède, ni adouciſſement; & les étrangers qui s'y étoient familiariſés par l'habitude, commençoient à s'y ſoumettre ſans

Les Criſſéens exigent des contributions des marchands & des étrangers qui ſe rendoient à Delphes pour conſulter l'Oracle.

[a] Pauſan. dans les Phoci.

murmurer. Peut-être auſſi le prix des marchandiſes qu'ils importoient, contribuoit-il à leur faire ſupporter avec plus de réſignation la peſanteur de l'impôt, dont il ſe dédommageoient par une augmentation arbitraire. Encouragés par cette condeſcendance, les Criſſéens levèrent indiſtinctement un nouvel impôt ſur tous les Pélerins, ſoit Grècs, ſoit Barbares, qui venoient viſiter le temple d'Apollon; démarche directement contraire aux décrets des Amphyctions, qui avoient déclaré que tout homme quelconque ſeroit admis à conſulter librement l'Oracle [a]. Cette diſpoſition n'étoit pas moins nuiſible aux intérêts des Delphiens, qui virent bientôt diminuer par degrés les profits qu'ils tiroient du ſaint Temple. Il étoit naturel que des hommes qui éprouvoient une perte & de lucre & de conſidération, ſe permiſſent des plaintes contre les extortions des Criſſéens. Mais leurs remontrances, au lieu de produire un changement efficace dans la conduite de ceux-ci, ne firent que rendre plus féroces des hommes devenus inſolens par la proſpérité. Les Criſſéens, avertis par des murmures, dont ils auroient dû profiter,

[a] Strabo, l. 9, p. 418.

mais que leur orgueil appelloit des menaces, entrèrent à main armée, au mépris de la paix profonde qui régnoit alors, ſur le territoire de leurs voiſins; détruiſirent par le fer & le feu tout ce qui s'oppoſoit à leur violence; exigèrent de fortes contributions dans les villes ſans défenſe, & enmenèrent en eſclavage un grand nombre de leurs habitans [a]. Delphes elle-même, quelque vénération qu'on lui portât dans la Grèce, quelque reſpect qu'euſſent pour elle les nations les plus éloignées, parut à ces dévaſtateurs ſacrilèges un objet plus propre à ſatisfaire leur paſſion pour le pillage, qu'un lieu fait pour exciter les douces émotions de la piété. Leur voiſinage les avoit familiariſé avec les bois, les temples & les grottes ſacrés où préſidoit la divinité. Il eſt probable qu'ils connoiſſoient auſſi trop bien les mœurs, le caractère & les impoſtures de pluſieurs de ſes miniſtres, pour les reſpecter beaucoup; & ayant mérité leur reſſentiment, par tout ce qu'ils venoient de faire, ils réſolurent de le rendre impuiſſant par tout ce qu'ils alloient oſer.

---

[a] Eſchin. in Cteſiphon.

Les Criſſéens pillent le ſanctuaire de Delphes.

Le projet de piller Delphes fut exécuté auſſitôt qu'il eut été conçu. L'imagination des hommes étoit bien éloignée de ſoupçonner un pareil événement. On n'avoit pris par conſéquent aucune meſure contre une profanation ſi abominable & ſi inattendue. Les ennemis ne trouvant pas de réſiſtance, ſe rendent maîtres du temple, & s'emparent des riches offrandes & des *exvoto* précieux que la pieuſe généroſité des ſiècles y avoit accumulés. Ils pénètrent enſuite dans le bois ſacré, & égarés de fureur, ſoit par l'énormité du crime ou la honte du remord, ils attaquent, pillent & maſſacrent indiſtinctement tous ceux que la religion y occupoit alors à des exercices de dévotion. La jeuneſſe des deux ſexes y fut violée avec cette licence brutale qui outrage la nature & la pudeur, par tous les excès. En vain une députation des Amphyctions, revêtus de leurs habits de cérémonie, & portant dans leurs mains les marques reſpectées de leur office de paix, ſe préſenta-t-elle à eux pour arrêter ce déſordre impie. Ils repouſsèrent par des injures & des coups, ces viellards vénérables, oubliant en ce moment tout ce qu'il y a de ſacré parmi les hommes [a].

[a] Pauſan. dans les Phocid.

Mesures prises par l'assemblée des Amphyctions.

L'assemblée des Amphyctions à laquelle il appartenoit de juger & de punir les attrocités énormes des Crisséens, éprouva alors, d'une manière étrange, tous les obstacles auxquels les assemblées nombreuses sont, en quelque façon, condamnées. Son décret fut retardé par les formalités, embarrassé par les préjugés, troublé par la contrariété des opinions. Nonobstant les crimes agravés des Crisséens, ce ne fut pas sans rencontrer bien des difficultés & des discussions, que Solon, l'un des représentans d'Athènes, détermina les autres juges à venger la majesté de la religion offensée, la violation des loix de la nature, & les injures qu'ils avoient reçues personnellement. Lorsqu'enfin ils eurent accédé à cette résolution, les mesures qu'on prit alors, ainsi que celles de toutes les guerres entreprises sous l'autorité des Amphyctions, furent également lentes & peu décisives. Les troupes qu'on mit d'abord en campagne ne répondirent pas à l'entreprise pour laquelle on les faisoit agir. On y joignit différens secours, avec lesquels elles essayèrent inutilement, durant neuf années, de réduire les cités de Crissa & de Cyrrha; ce ne fut qu'à la dixième

dixième année de la guerre, que ces villes cédèrent plutôt à l'art qu'aux forces réelles des assiégeans.

Les événemens des années précédentes peignent bien toute l'ignorance, la superstition & la grossièreté des mœurs de ce temps. Les Crissèens n'eurent pas plutôt pillé le temple d'Apollon qu'ils l'abandonnèrent. Les Amphyctions, par l'avis de Solon, y envoyèrent aussi-tôt des députés pour consulter l'Oracle sur les moyens les plus propres & les plus justes de tirer vengeance de cet attentat sacrilège; ils reçurent ordre de faire sur le champ la guerre aux Crissèens, de les poursuivre jusqu'à la dernière extrémité; de démolir leurs villes, de désoler le pays; & après l'avoir consacré à Apollon, à Diane, à Latone & à Minerve, d'empêcher, pour jamais, que la main de l'homme ne le cultivât & n'en retirât aucun avantage [a]. Afin d'obéir à cette injonction expresse du Dieu, les Amphyctions retournèrent chacun dans leurs républiques, pour lever des troupes & animer leurs concitoyens à venger la cause commune. Les Grecs étoient trop engagés alors dans leurs

Principaux événemens de la guerre sacrée.

[a] Æschin. *ibid.*

diſſentions domeſtiques pour s'occuper à rétablir la gloire d'Apollon. Un petit nombre d'aventuriers vint ſe ranger ſous l'étendard ſacré ; & la guerre, faite ſans vigueur, & conduite ſans ſageſſe, languit quelques années ſous différens Généraux. Enfin Eurylochus, Prince Theſſalien, auſſi actif que vaillant, fut chargé de commander l'armée des Amphyctions [a]. Le nouveau Général attendit le temps de la moiſſon pour ravager le plat pays, détruire les villages par le fer & le feu, & déſoler l'*heureuſe* plaine de Criſſa.

Siége de Criſſa.

Eurylochus défit en pluſieurs rencontres l'armée des Criſſéens, qui faiſoit des ſorties fréquentes & vigoureuſes pour défendre leurs poſſeſſions. Mais quand il eſſaya d'attaquer la capitale, les murs épais de Criſſa, ſes tours élevées, & ſur-tout l'activité & le courage de ſes habitans, lui oppoſèrent des obſtacles inſurmontables. L'art de faire des ſiéges étoit encore très-imparfait. Les béliers deſtinés à battre en ruine, & les autres machines de guerre employées dans ces occaſions, étoient d'une conſtruction trop groſſière pour faire aux murs des brèches difficiles à réparer. Le

[a] Plut. Vie de Solon, Strab. l. 9. Polyen. l. 6, c. 15.

Général de l'armée des Amphyctions se flattoit, en vain, de réduire la place par un blocus. Les assiégés tiroient des provisions, en abondance, du port, très-fréquenté, de Cyrrha. Plusieurs années s'écouloient ainsi, & l'on n'effectuoit rien de décisif. Les assiégeans fatigués de leurs travaux & découragés par leur peu de succès, avoient abandonné plus d'une fois leur camp, & s'étoient cantonés sur les confins du territoire de Crissa, où ils attendoient & recevoient sans cesse des rafraîchissemens.

La peste se met dans l'armée des assiégeans.

Retournés de nouveau sous les murs de la ville, ils furent affligés, dans la neuvième année de la guerre, d'une maladie pestilentielle ou épidémique, occasionnée soit par le défaut d'alimens sains, soit par le trop grand nombre d'hommes entassés durant les chaleurs, dans un espace trop étroit, soit enfin par une influence maligne de l'atmosphère. La contagion s'accrut & moissonna une grande partie de l'armée. Inquiets sur le salut public, les Amphyctions s'adressèrent de nouveau à Apollon, qui au lieu de leur recommander d'avoir recours aux conseils de la médecine, les exhorta à tirer de l'île de Cos *le faon avec l'or*. On fit partir sur le champ des Ambassadeurs pour cette île, dans l'intention de découvrir le sens des paroles

du Dieu, enveloppé, ſuivant l'uſage des oracles, *du voile* d'une obſcurité myſtérieuſe. Ils n'eurent pas plutôt expoſé le ſujet de leur miſſion au peuple de Cos aſſemblé, qu'un citoyen éminent, nommé Nebros, ſe levant, expliqua ainſi le ſens de l'oracle. « Je ſuis le » Faon indiqué par Apollon, (Nebros en grec » ſignifie un Faon de Biche) & mon fils » Chryſos (mot qui dans la même langue » déſigne l'or) a remporté ſur tous ſes com- » pétiteurs, le prix de la force, du courage » & de la beauté ». Le citoyen de Cos qui parla ainſi, eſt célébre dans l'antiquité, comme deſcendant d'Eſculape, & l'un des ayeux d'Hypocrate [a]. Digne de ſon ancêtre & de ſa poſtérité, il étoit lui-même très-habile dans l'art de guérir. La connoiſſance de la médecine étoit devenue un talent hérédi-

Nebros de Cos y apporte remède.

[a] Nous devons preſqu'entièrement l'hiſtoire, telle qu'elle eſt rapportée dans le texte, à un diſcours de Theſſalus, fils d'Hypocrate, adreſſé aux Athéniens. On l'a publiée parmi les lettres de ſon père. Voyez les Œuvres d'Hypocrate, de l'édition de Fœſius, v. 11, p. 1291. On trouve dans les cinquième & ſeptième volumes des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, quelques ſavantes diſſertations ſur ce ſujet.

taire & preſqu'un patrimoine de ſa famille. Elle a cultivé cet art ſalutaire pendant une longue ſuite de ſiècles, & on peut dire qu'il lui doit une partie des progrès qu'il a faits juſqu'à nos jours. Nebros s'empreſſa d'obéir aux ordres d'Apollon, qui étoit également le Dieu de la ſcience dans laquelle il excelloit. Il équipa à ſes frais une galère de cinquante rames, la chargea de proviſions de guerre & des meilleurs médicamens, & mit à la voile, accompagné de ſon fils Chryſos & des Ambaſſadeurs Amphyctioniques, pour aller guérir les confédérés & faire la conquête du territoire des Criſſéens.

Sac de Criſſa.

Les ſages avis, la prudence & les ſoins aſſidus de Nebros, arretêrent la contagion & rétablirent l'armée. Le nombre des ſoldats étoit cependant tellement diminué, qu'il paroiſſoit impoſſible de terminer heureuſement la guerre par la force ouverte. L'adroit citoyen de Cos, employa en cette occaſion, un ſtratagême qu'on auroit pu regarder comme abſolument contraire au droit de la guerre, établi depuis long-temps dans la Grèce, s'il n'avoit paru inſpiré par la divinité même. On obſervoit depuis quelques jours que le cheval d'Eurylochus ſe rouloit ſur le ſable

& frappoit fortement du pied contre terre dans un lieu particulier. Une fouille faite en ce lieu fit découvrir un tuyau de bois qui conduiſoit l'eau à la ville aſſiégée. La ſingularité de cette découverte perſuada aux Grecs ignorans & crédules qu'on en pouvoit tirer un parti très-avantageux ; & la choſe mûrement examinée, on conclut qu'Apollon lui-même avoit daigné ſuggérer un moyen de détruire les ennemis de l'armée Amphyctionique & les ſiens. Obéiſſant donc aux ordres du ciel, Nebros empoiſonna le tuyau qui conduiſoit l'eau à Criſſa, & bientôt on vit les effets de ce déteſtable artifice, dans la diminution de forces & les efforts languiſſans des aſſiégés. De leur côté les aſſiégeans encouragés par la protection évidente des dieux, pouſsèrent leurs opérations avec une nouvelle vigueur. On propoſa une récompenſe pour celui qui eſcaladeroit le premier les remparts de la ville ennemie, honneur qu'obtint le jeune & bouillant Chryſos. La ville fut priſe d'aſſaut, les fortifications raſées, les maiſons livrées aux flammes & les citoyens traités avec une ſévérité proportionnée à l'énormité atroce de leur crime, & au reſſentiment des vainqueurs.

La deſtruction de la capitale des Criſſéens ne rempliſſoit pas néanmoins en entier les ordres d'Apollon. Une portion de cette peuplade impie, ſubſiſtoit toujours dans la ville maritime de Cyrrha ; & la réduction de cette cité, préſenta de nouvelles difficultés aux Amphyctions, qui conſultèrent pour une troiſième fois l'oracle de Delphes. La réponſe qu'il rendit, en cette conjoncture, étoit enveloppée d'une double obſcurité. Les paroles du Dieu, toujours énigmatiques, paroiſſoient alors abſolument inintelligibles, puiſqu'il faiſoit dépendre la priſe de Cyrrha, que tout ſembloit devoir faire eſpérer par des efforts naturels, d'un événement qui, au premier coup d'œil, ſembloit impoſſible. » Vous ne ren-» verſerez pas, diſoit-il, les tours élevées de » Cyrrha, tant que les flots écumeux d'Am-» phitrite aux yeux bleus, ne battront point » les rives retentiſſantes de la terre Sainte ». Comment conduire la mer l'eſpace de quelques lieues, par-deſſus des rochers & des montagnes, de manière que ſes flots puſſent ſe briſer contre les précipices eſcarpés qui entourent les bois ſacrés de Delphes ? C'étoit là une énigme dont les membres du conſeil Amphyctionique, les plus reſpectables par l'âge &

Conſécration du territoire de Cyrrha.

l'expérience, reconnoiſſoient l'explication au-deſſus de leur intelligence. Les habitans de Cyrrha ſe flattèrent eux-mêmes de l'eſpoir d'une ſécurité inaltérable; & les plus ſages des Amphyctions ſoutinrent hautement qu'on devoit abandonner une entrepriſe déſapprouvée par Apollon, ſous les auſpices & les ordres duquel on avoit commencé cette guerre.

Suggérée par Solon.

Tandis que ces ſentimens prévaloient univerſellement dans les deux armées, Solon, le Légiſlateur d'Athènes, oſa ſeul ouvrir un avis avantageux aux confédérés, & honorable pour la majeſté du temple de Delphes. Sa ſageſſe ſupérieure lui démontra toute l'impiété qu'il y auroit à ſuppoſer que le Dieu demandoit une choſe impoſſible, comme condition abſolue à l'heureuſe fin d'une guerre, dont lui même avoit ſuggéré & approuvé les premiers mouvemens. Faire arriver la mer juſqu'aux limites de la terre ſacrée, étoit en effet, une entrepriſe au-deſſus du pouvoir humain; mais en reculant ces limites, il étoit aiſé de faire communiquer cette terre avec la mer. Rien de plus facile, par conſéquent, puiſqu'il ne s'agiſſoit que de conſacrer au Dieu, (qui ne s'oublioit pas dans cette occaſion), avec les cérémonies employées antérieurement dans la

dédicace du territoire de Delphes [a], l'eſpace de terrein qui devoit ſatisfaire ce Dieu. L'avis de Solon, propoſé aux députés Amphyctioniques, fut honoré d'un ſuffrage unanime & mis en exécution; chacun s'étonnoit alors de n'avoir pas penſé à un expédient ſi naturel, ſi ſimple & qui s'offroit de lui-même à l'imagination. On fit ſur le champ des préparatifs pour l'exécuter, & la propriété du territoire des Cyrrhéens confiſqué au profit du Dieu, lui fut adjugé avec les formalités les plus ſolemnelles; ſoit que les Amphyctions ne conſidéraſſent pas que ce qu'ils donnoient à Apollon n'étant pas à eux, ils n'avoient pas le droit d'en diſpoſer; ſoit que, ſi cette idée ſe préſenta à leur eſprit, ils cruſſent que la ſainteté de l'application ſuppléoit au défaut de titres. [b].

Et miſe en exécution.

[a] Plutarque. Vie de Solon. Pauſan. dans ſes Phoci.

[b] On ne ſauroit trop admirer ici l'adreſſe des Prêtres d'Apollon, qui, trouvant le territoire de Cyrrha fort à leur convenance, ont l'adreſſe de mettre des obſtacles à la priſe de cette ville, juſqu'à ce que l'objet de leur avide prétention ait été obtenu. Les énigmes qu'ils envoyoient dans ces occaſions aux vrais croyans, & qui paroiſſoient inintelligibles, ne l'étoient ſûrement pas pour eux, & il paroît très-probable qu'ils avoient des confidens ſecrets, à qui ils donnoient le mot de ces énigmes quand il en étoit temps. Solon avoit des obligations à l'Oracle de Delphes, & les Miniſtres du

Quand les Sénateurs eurent achevé cette conſécration, les ſoldats attaquèrent les remparts de Cyrrha avec ce redoublement d'activité que donne toujours un eſpoir ranimé par quelque puiſſant motif. Cette place fut bientôt ſoumiſe à leurs armes, ainſi que celle d'Anticyrrha ſituée ſur le côté oppoſé de la baie, & qui étoit une dépendance de la première. Les habitans ſacriléges, dévoués aux dieux infernaux, furent, ou paſſés au fil de l'épée ou traînés en eſclavage. La république des Criſſéens ſi riche & ſi floriſſante auparavant, diſparut [a] pour jamais. On laiſſa le pays en friche; les villes furent démolies, & l'on raſa les monumens orgueilleux de leurs victoires. Enfin on

---

temple lui avoient sûrement fait connoître leurs projets, pour en faire adroitement uſage. Le Légiſlateur d'Athènes eut donc l'air d'avoir réſolu le problême ſacré; ce qui lui donnoit un plus grand crédit encore auprès des Amphyctions; & les Prêtres du Dieu rempliſſoient leur ſaint objet, en obtenant le territoire de Cyrrha. Au reſte, la politique des Légiſlateurs & des Prêtres Grecs ſe trouvoit aſſez bien d'accord, pour que la ſuppoſition que je fais ici ſoit très-vraiſemblable, quoique les anciens Ecrivains n'en aient pas fait mention. *Note du Traducteur.*

[a] Æſchines in Cteſiphont.

ne conſerva que le port de Cyrrha, dont on fit un havre pour Delphes, & qui fut le ſeul veſtige de l'ancienne grandeur de ce peuple. Le territoire condamné, par la volonté du Dieu, à une ſtérilité perpétuelle, reſta long-temps ſans culture; car les Delphiens, en leur qualité de Prêtres nés, n'étoient point aſſujettis au travail pour ſe procurer, non-ſeulement, les premiers beſoins de la vie, mais même les ſuperfluités du luxe. La ſuperſtition fourniſſoit abondamment à leur exiſtence. Les greniers d'Apollon ſe rempliſſoient d'eux mêmes; & pour me ſervir du ſtyle figuré d'un ancien auteur, le pays ſans être labouré ni enſemencé par la main de l'homme, donnoit, ſous la protection du Dieu [a], les récoltes les plus riches & les plus abondantes. Ce qui prouve bien que de toutes les inventions Grecques, la plus utile étoit celle des miniſtres des autels.

L'heureuſe fin d'une guerre commencée, conduite & terminée ſous la ſanction reſpectable du conſeil Amphyctionique, fut célébrée avec toute la pompe & la gaîté du caractère

Heureuſe iſſue de la guerre ſacrée célébrée dans les jeux Pythiques.

Olymp. 47, 2. A. C. 590.

[a] Εφυετο τα πατρια υπογεωργω τυθεω. Lucian. Phalar. 11.

Grec. C'étoit un uſage ancien & ſacré que les différentes républiques commémoraſſent leurs victoires particulières, par des fêtes publiques. Quand les différens états avoient réuni leurs efforts pour une entrepriſe glorieuſe, leurs actions de graces prenoient alors un caractère de magnificence proportionné au nombre & à l'opulence des républiques qui les célébroient. Mais les exploits fortunés des Dieux & des héros qui avoient étendu leurs bienfaits ſur la nation en général, recevoient des honneurs particuliers qui effaçoient l'éclat de toutes les autres ſolemnités. Tandis que chaque république donnoit à ſon tour & ſur ſes domaines des fêtes en l'honneur de ſes bienfaiteurs particuliers, la nation entière ſe réuniſſoit pour rendre ſes hommages à la divinité bienfaiſante de Jupiter, à la protection de Neptune, à la ſageſſe infaillible d'Apollon, & aux travaux incomparables d'Hercule. De là les jeux Olympiens, Iſthmiens, Pythiens & Neméens, qui, tous, quoiqu'également fondés ſur une pieuſe gratitude, furent diſtingués, dès leur premier établiſſement, par différentes cérémonies, & conſacrés reſpectivement à différentes divinités. Les Amphyctions devoient une reconnoiſſance

particulière aux ſages conſeils d'Apollon, pour l'heureuſe iſſue d'une guerre entrepriſe par ſes ordres. Il étoit donc convenable qu'en ſe réjouiſſant du ſuccès de leurs armes, ils offriſſent au Dieu, leurs reſpectueuſes actions de graces. Ces ſaintes pratiques s'accordoient parfaitement avec l'ancienne ſuperſtition. Une longue ſuite de guerres & de calamités, avoit fait interrompre la célébration des jeux Pythiques. Il fut queſtion de les faire revivre, & le goût naturel du plaiſir ſe joignit en cette occaſion aux élans de la reconnoiſſance, pour demander le rétabliſſement d'un uſage également agréable à tous les états de la Grèce.

Cette fête diſtinguée des précédentes par deux circonſtances.

Les hiſtoriens de l'antiquité font mention de la reſtauration de ces jeux à cette occaſion mémorable, parce que deux circonſtances remarquables ſervirent à les diſtinguer des jeux précédens. En effet, au lieu des modiques prix diſtribués ordinairement aux athletes dans les autres ſolemnités publiques, les Amphyctions donnèrent dans celle-ci, aux vainqueurs, les dépouilles les plus précieuſes des villes de Criſſa & de Cyrrha. La poëſie & la muſique avoient été réunies juſqu'alors dans toutes les fêtes Grecques, & la couronne de laurier ne s'adjugeoit qu'au Poëte Muſicien

qui animoit avec plus de ſuccès les compoſitions de ſon génie, par les accens de ſa lyre. Les Amphyctions ſéparèrent pour la première fois ces deux ſœurs, la poëſie & la muſique; ils proposèrent des prix de muſique purement inſtrumentale, & fournirent ainſi aux Candidats une occaſion favorable de déployer la ſupériorité de leurs talens, chacun dans ſon genre particulier.

Hiſtoire des jeux ſacrés.

Voilà les ſeules particularités, concernant le rétabliſſement des jeux Pythiques, qui aient paru dignes d'être rapportées par les Auteurs Grecs, dont les ouvrages étoient adreſſés à des hommes inſtruits, par l'obſervation & l'expérience, de la nature & du but de leurs inſtitutions domeſtiques. Mais la curioſité de nos lecteurs modernes exige une explication plus développée, & plus étendue. Les jeux ſacrés de la Grèce ne peuvent être comparés à ce qui ſe pratique de nos jours. Ces jeux étoient intimement liés avec tout le ſyſtême de l'ancienne politique civile ou religieuſe. Ils produiſoient les effets les plus extraordinaires ſur le phyſique & le moral de l'homme; & d'après tous ces caractères ſinguliers, ils méritent une attention particulière dans un ouvrage où l'on s'eſt propoſé de joindre l'hiſtoire des arts à

celle des exploits militaires, & de contempler le tableau changeant des opinions & des mœurs, ainſi que les révolutions ſucceſſives de la guerre & des empires.

Les jeux ſacrés célébrés avec toute leur pompe & leur perfection, conſiſtoient dans les repréſentations du ſtade & de l'hippodrome, accompagnées des acceſſoires les plus agréables de la muſique & de la poëſie. Le Stade Olympique prit ſon nom de la meſure en longueur, la plus ordinairement en uſage chez les Grecs, & qui conſiſtoit dans la huitième partie d'un mille grec, ou ſix milles trente pieds anglois. Nos voyageurs ont meſuré exactement le Stade qui reſte encore à Athènes, & l'ont trouvé de cent vingt-cinq pieds géométriques en longueur, & de vingt-ſept en largeur. Il forme une terraſſe longue & élevée ſur les bords de l'Ilyſſus. Ses côtés étoient anciennement revêtus de marbre blanc. Celui d'Olympie avoit probablement les mêmes dimenſions, mais il étoit bien moins magnifique. On voyoit à une des extrémités un trône élevé, deſtiné aux juges des jeux, & un Autel de marbre ſur lequel la prêtreſſe de Cérès & d'autres vierges privilégiées s'aſſeyoient pour voir la ſolemnité. Les autres femmes en étoient

Le ſtade & les exercices gymnaſtiques.

rigoureuſement exclues. A l'autre extrémité étoit le Cénotaphe d'Endymion, favori de la chaſte Diane. Le Stade étoit partagé en deux allées par des colonnes. Les cinq exercices gymnaſtiques, ſi célébrés par tous les écrivains de l'antiquité, & ſi exactement décrits par Homère, Pindare, Sophocles & Pauſanias, commençoient par la courſe à pied qu'on ſuppoſe avoir été la plus ancienne, & d'où les vainqueurs conſervèrent toujours le privilége de donner leur nom à l'Olympiade, dans laquelle ils avoient remporté le prix. 1°. Cet exercice conſiſta d'abord à courir tout nud d'un bout du Stade à l'autre. Dans la ſuite on doubla la courſe, & on exigea même des concurrens qu'ils paſſaſſent la borne de la lice, trois, ſix & juſqu'à douze fois, avant de pouvoir prétendre au prix. Des motifs d'utilité introduiſirent auſſi l'uſage de courir avec une armure peſante; ce qui rendit cet exercice une lutte de force, ainſi que de vîteſſe. 2°. Le ſaut conſtituoit la ſeconde épreuve d'agilité; les concurrens cherchoient à ſe ſurpaſſer, en franchiſſant un eſpace plus étendu, ſans qu'on eût égard à la hauteur à laquelle ils s'élevoient. Ils portoient dans leurs mains des maſſes de plomb percées de trous pour paſſer

paſſer les doigts comme dans l'attache d'un bouclier. Ces poids leur ſervoient à balancer leur corps & à ſe donner plus d'impulſion. La perfection à laquelle on étoit parvenu dans cet exercice, doit avoir ſurpaſſé de beaucoup les eſſais en ce genre faits dans les ſiècles modernes, ſur-tout ſi nous pouvons croire que Phaulus de Crotone [a], ſautoit à cinquante-deux pieds. 3o. La lutte des anciens exigeoit également de la force & de l'agilité. Elle étoit particulièrement remarquable en ce qu'ils ſe frottoient le corps d'huile & de ſable, afin d'aſſouplir les muſcles & les jointures, de prévenir une tranſpiration exceſſive, & d'échaper à l'adreſſe de leurs adverſaires. Les Lutteurs étoient appareillés au ſort, & le prix étoit adjugé à celui qui avoit jetté trois fois ſon adverſaire par terre. 4°. Dans les deux exercices ſuivans, on eſſayoit principalement la force des armes. Le premier conſiſtoit à lancer une maſſe énorme de fer poli, d'airain ou de pierre, d'une forme circulaire, reſſemblant à un bouclier, mais ſans poignée ou attachée. Cet inſtrument s'appelloit le Diſque, & ſe lançoit en deſſous comme le palet. L'objet

[a] Pauſanias, p. 624.

des concurrens étoit de ſe ſurpaſſer l'un l'autre, dans la longueur du jet. Leur but étoit en cela de ſe perfectionner dans l'art de lancer la Javeline, laquelle, ainſi que le Diſque, étoit dirigée vers un but, & demandoit la fermeté de l'œil comme la dextérité de la main. 5°. Le dernier des exercices gymnaſtiques, également en uſage & en eſtime, étoit le combat à coup de poings, qui finiſſoit quelquefois par le dépouillement total de la peau du poignet, & quelquefois avec le redoutable ceſte, compoſé d'un cuir cru doublé de métal. Il étoit néceſſaire, d'après la nature de cet exercice, qu'avant de décider de la victoire, l'un des combattans eût avoué ſa défaite; condition qui paroiſſoit ſi incompatible avec l'obſtination de la valeur Grecque, que très-peu ſe haſardoient à ce dangereux amuſement. Les loix de Sparte défendoient à ſes citoyens de s'y livrer, parce qu'un Spartiate étoit cenſé ne pouvoir céder à ſon adverſaire pour ſauver ſa vie. Une autre raiſon, non moins remarquable, tendoit encore plus à dégrader les combats à coup de poings. Outre la force & l'agilité, le ſuccès du combattant dépendoit d'une certaine qualité charnue & maſſive du bras, qui le rendoit impropre à d'autres exercices. Le régime con-

venable à cette conſtitution Athletique, étoit entièrement incompatible avec celui d'un ſoldat mal nourri, mal vêtu, & dont la vie pénible & inégale eſt continuellement expoſée à ſouffrir de la faim & à ſe paſſer de ſommeil.

Tels étoient les cinq exercices gymnaſtiques dans leſquels la jeuneſſe Grecque s'inſtruiſoit avec tant de ſoin, & auxquels elle s'apliquoit avec tant d'émulation. Mais outre ces jeux, il y en avoit deux autres formés des combinaiſons variées des premiers; le Pancration, qui conſiſtoit à lutter & à faire le coup de poing en même temps; & le Pentathon, dans lequel les cinq jeux étoient réunis. Pour exceller dans des exercices auſſi compliqués, il falloit une éducation & une manière de vivre qui étoient étrangères à toute autre étude, qu'à celle de la profeſſion d'Athlète, & qui étoient inutiles à ceux qui ſe bornoient aux eſſais de la force & de l'agilité.

L'hippodrome, ou la place deſtinée aux courſes de chevaux, étoit deux fois de la longueur d'un Stade [a], & ſuffiſamment large pour laiſſer courir quarante charriots de front [b]. La courſe des chars fut inſtituée à Olympie, environ

L'hyppodrome & les exercices équeſtres.

[a] Heſychius. [b] Pauſan. l. 6, p. 382 & 390.

cent ans après la première célébration des jeux, & celle des chevaux conduits par un cavalier, vingt ans plus tard. Ces amuſemens guerriers ſuivirent les progrès de l'art militaire, dont ils étoient la repréſentation. Mais l'uſage des charriots précéda celui de la cavalerie. Les chars des Grecs, comme il paroît clairement d'après leurs médailles, étoient bas, ouverts par derrière, garnis ſeulement de deux roues & ſans ſiéges pour le conducteur qui ſe tenoit debout, non ſans difficulté, au milieu; en dirigeant quatre chevaux rangés, non par paire, mais ſur une ſeule ligne. Malgré cette poſture incommode, ils faiſoient ſix & ſouvent douze fois le tour de l'hippodrome; ce qui revenoit, ſuivant la meſure des Grecs pour les diſtances, à ſix milles, de huit cents pas chacun. Les guerriers des ſiècles héroïques excelloient dans ce dangereux exercice; mais vers les derniers temps il étoit permis aux propriétaires des chevaux, aux étrangers, même aux femmes, d'envoyer aux fêtes de la Grèce, des hommes chargés de concourir en leur nom, aux prix deſtinés à l'adreſſe & à la rapidité de leurs courſiers. Quoique les courſes de chevaux montés, n'ayent pas été en uſage d'auſſi bonne heure que celle des chevaux attelés, ſoit dans

les jeux, ſoit à la guerre, nous ne pouvons cependant pas croire, avec un Ecrivain moderne [a], que cette circonſtance ait été occaſionnée par la timidité des Grecs à monter à cheval; car nous apprenons d'Homère que, même dans les plus anciens temps, ils connoiſſoient tous les tours d'adreſſe exécutés par nos plus habiles écuyers [b]; mais avant la guerre de Perſe, la pauvreté des Grecs les empêchoit d'importer des chevaux étrangers, & la race des leurs étoit naturellement inférieure à celles d'Aſie & d'Afrique. Ce furent les Spartiates qui les employèrent les premiers, pendant leurs guerres avec les Meſſéniens. Dans l'expédition de Xercès, ce prince eſſaya l'ardeur des chevaux Perſans, contre ceux de Théſſalie, & les premiers remportèrent toujours l'avantage. Long-temps après la retraite ignominieuſe de ce monarque préſomptueux, les Athéniens, qui formoient alors la plus puiſſante aſſociation de la Grèce, avoient un eſcadron de trois cents hommes de cheval; & ce ne fut qu'à l'époque où cette ambitieuſe république commença à étendre ſa domination ſur les états

[a] Le Chevalier Folard.

[b] Iliad. 15, ver. 679.

inférieurs, qu'elle s'occupa ſérieuſement à perfectionner ſa cavalerie.

Plaiſirs de la muſique.

Tandis que les Grecs acquéroient ainſi les qualités du corps, & qu'ils déployoient à Olympie leur adreſſe dans l'équitation, & leur vigueur dans les exercices gymnaſtiques, les plaiſirs les plus délicats de l'imagination n'étoient pas négligés ; & les productions agréables de la muſique & de la poëſie, ajoutoient de l'éclat & de l'élégance à chacune de leurs ſolemnités. Les ſeuls Ecrivains anciens à qui nous ſoyons redevables d'un détail hiſtorique ſur la muſique des Grecs, ont très-bien obſervé que les arts de la paix, comme étant plus doux & plus utiles que ceux de la guerre, demandent une attention plus particulière de la part d'un Hiſtorien. Si cette opinion eût été celle de tous les auteurs, l'étude de leurs ouvrages ſeroit également inſtructive & amuſante. Celui qui écrit l'hiſtoire, doit annoncer les différentes découvertes qui tendent, par une heureuſe influence à perfectionner & à charmer la vie ſociale. Trop ſouvent obligé de parler des malheurs & des crimes des hommes, il ne doit point négliger de nous faire connoître les progrès de ces arts d'agrément qui ont adouci les mœurs, poli les ſociétés, &

perfectionné la civiliſation. Mais les Hiſtoriens Grecs n'ont pas tenté de nous fournir ces détails intéreſſans ; ils parlent vaguement de ces moyens, comme adaptés aux uſages de leurs compatriotes ; & ils gardent le ſilence le plus conſtant, ſur les faits qui peuvent le plus intéreſſer la curioſité des derniers âges. De tous les arts cultivés par le génie de leurs contemporains, la muſique étoit celui qui avoit le plus de rapport avec la religion, le gouvernement & les mœurs ; & les effets attribués à la muſique Grecque, ſont mis au nombre des événements les plus ſinguliers, comme les plus authentiques [a] ; cependant quant à la nature, l'origine, les progrès, la perfection, en un mot l'hiſtoire de cet art, nous ne pouvons en ſavoir guères plus que ce que nous apprend le traité de muſique de Plutarque, dont nous avons fait mention plus

[a] Les complaintes continuelles de Platon & d'Ariſtote prouvent, que la muſique de leur ſiècle avoit prodigieuſement dégénéré de ſon ancienne dignité ; elle continua, comme tous les autres Arts, à décliner inſenſiblement. Cependant, deux ſiècles avant l'ère-chrétienne, Polybe, Hiſtorien très-judicieux & très-inſtruit, attribue les effets les plus extraordinaires à la muſique Grecque. Polyb. l. 4, c. 20 & ſuiv.

haut ; quoique très-imparfait, par-tout obſcur, & dans pluſieurs endroits abſolument inintelligible [a].

Pourquoi ils furent introduits dans les jeux publics.

Nous pouvons hazarder néanmoins, ſans avoir beaucoup de détails hiſtoriques ſur cet objet, d'expliquer l'introduction des divertiſſemens de muſique aux quatre ſolemnités publiques de la Grèce. Ces grands ſpectacles étoient deſtinés à repréſenter & à embellir les grandes actions & les évènemens mémorables ; & tandis que les exercices équeſtres & gymnaſtiques préſentoient l'image de la guerre, la plus ſérieuſe occupation des Grecs, la muſique rappelloit la mémoire des actes religieux ou des plaiſirs de l'amour, qui étoient leurs plus douces jouiſſances. Comme la muſique, dans ces premiers âges, étoit intimément liée à la poëſie [b], & comme l'uſage de la compoſition en proſe ne

La muſique grecque liée à la poëſie.

---

a M. Burette a traduit ce traité dans le dixième volume des Mémoires de l'Académie, &c. Il trouve beaucoup moins de difficultés dans ce traité que les hommes les plus inſtruits de la théorie & de la pratique de l'art dont il y eſt queſtion. Voyez Burney ſur la muſique, vol. 1, p. 36.

b Les mêmes mots ſignifient une chanſon & un poëme, un Muſicien & un Poëte ; ὠδαὶ, ἀσματα ; ὠιοὶ ὠδικοὶ ἀοιδοὶ. Heſych.

fut connu en Grèce que du temps de Phérecides, de Scyros, & de Cadmus de Milet, qui floriſſoient cinq cents quarante ans ſeulement avant l'ère chrétienne, on comprenoit naturellement ſous le mot de muſique toute la littérature de ce temps; & la gloire d'obtenir le prix dans un concours de muſique, étoit équivalente à celle d'être déclaré ſupérieur en qualités morales & en talens, au reſte du genre humain.

Sujets auxquels elle étoit appliquée.

Ces qualités & ces talens n'étoient anciennement qu'en proportion de leur utilité. Avant que l'uſage de l'écriture fût introduit, l'hiſtoire des évènemens paſſés n'étoit conſervée que par tradition; & on avoit rendu la tradition plus ſûre & plus permanente, en la mettant ſous la ſauve-garde des nombres harmonieux [b].

---

[a] Strabo. l. 1.

[b] Ὡς δὲ εἰπεῖν ὁ πᾶς λογος κατασκευασμενος μιμημα τῆς ποιητικῆς ἐστι· πρωτιστα γαρ ἡ ποιητικη κατασκευη παρηλθεν εις το μεσον. Strabo l. 1.

« C'eſt des nombres harmonieux que ſont dérivés les ſymboles & les hiéroglyphes de toutes les nations; car toutes les nations, à leur origine, ont commencé par exprimer leurs paſſions, leurs ſimples ſenſations même, par des ſons groſſiers & des chants ſauvages,

Les offices coutumiers de la religion étoient

& à meſure que leurs ſenſations & leurs paſſions ſe ſont développées & augmentées par une ſucceſſion d'apperçus nouveaux & de comparaiſons nouvelles, les ſons de la voix humaine ſe ſont plus variés, plus infléchis, plus modifiés & plus étendus; d'où réſultèrent les nombres & la quantité des accens, & bientôt après l'harmonie ou le rapport de ces nombres entr'eux. Mais la complication de ces nombres & de ces quantités augmentant toujours, il ne fut plus poſſible à la tradition orale de s'en charger. On imagina alors, par une progreſſion d'induſtrie naturelle, & pour ſoulager la mémoire, des ſymboles poſitifs ou repréſentations d'objets viſibles, comme des figures d'hommes, d'animaux, de cabanes, de plantes, &c. La nature préſentant enſuite de nouveaux rapports entre les objets terreſtres & les céleſtes, & le méchaniſme de l'organiſation humaine ſe développant & ſe déliant davantage chez certains peuples, leurs ſavans conçurent l'idée abſtraite d'une écriture métaphorique & hiéroglyphique, par laquelle ils notèrent en chiffres, en lignes droites ou courbes, en points, en traits & en accens figurés & bizarres, les ſignes repréſentatifs des objets, afin de ſouſtraire leur Mythologie & leur Hiſtoire Naturelle & Politique aux ravages du temps & à la curioſité de la multitude. Ces notes ont varié, ſuivant que les premiers hiéroglyphes, d'où elles dérivoient, ſe ſont perfectionnés & ſimplifiés; de ſorte que l'écriture de tous les peuples modernes n'eſt qu'une modification chirographaire des premiers ſymboles poſitifs & des hiéroglyphes myſtérieux que leurs

célèbrés par des pſeaumes, & les différens cantiques appropriés au culte des divinités particulières ſe conſignoient dans la mémoire fidèle des Pélerins reſpectifs & des dévots habitués. L'ordre des Prêtres, deſtinés à chanter la bonté des Dieux, à exalter la gloire des Héros, & à rappeler & perpétuer la ſageſſe de l'antiquité, ſe ſoumettoit auſſi à une règle pour les devoirs & les plaiſirs de la vie. Les mêmes Bardes, qui enſeignoient aux hommes à être braves & courageux, exhortoient les femmes à être chaſtes [a]. La Poëſie, accompagnée de ſes Sœurs, la Muſique & la

---

ancêtres avoient imaginés ou adoptés. Ainſi les ſymboles, delà les hiéroglyphes, en ſoulageant la mémoire, étendirent la ſphère des idées abſtraites. L'écriture alphabétique étant répandue enſuite, ces idées s'étendirent bien davantage encore, parce que les ſignes de ces idées étoient plus ſimplifiés alors & plus aiſés à ſaiſir & à communiquer. L'Imprimerie, à la renaiſſance des lettres, ayant ajouté depuis une reſſource intariſſable & impériſſable même aux progrès de l'eſprit humain, il eſt démontré mathématiquement aujourd'hui qu'on n'a plus à craindre de retomber dans la barbarie, quelques efforts que puiſſent faire les pitoyables ennemis des Sciences & de la Philoſophie. *Ita res accendent lumina rebus. Note du Traducteur.*

[a] Nous en avons un exemple dans le Demodicus d'Homère.

Danſe, eſt appelée élégamment par Homère le principal ornement de la fête. Le Poëte muſicien appaiſoit les ſéditions dans les Etats [a], & maintenoit la paix domeſtique des familles ; & tandis qu'il publioit les loix qui avoient le plus d'influence ſur toute la communauté, il ne dédaignoit pas d'exciter l'émulation des Arts méchaniques. Chaque profeſſion, la plus humble même & la plus vulgaire, étoit encouragée & honorée par une chanſon particulière [b] ; & les actions les plus ordinaires de la vie commune, quoique triviales, baſſes, & ſans intérêt en elles-mêmes, étoient élevées & ennoblies par les charmes combinés de la Muſique & de la Poëſie.

Le degré de perfection auquel ces Arts ſont portés dans certains pays, dépend du langage & du caractère de la nation qui les cultive. On en trouve la preuve dans l'Hiſtoire des anciens, ainſi que dans celle des peuples modernes. Le

---

[a] Voyez ce qui eſt dit de Tyrtée, ci-devant p. 275.

[b] Voyez Athénæus paſſim, & les diſcours ſur les chanſons grecques, dans le troiſième volume de l'excellent choix des Mémoires de l'Académie.

caractère mélancolique, ſévère [a], atroce & inexorable des Egyptiens (les précepteurs ſuppoſés des Grecs), rendoit cette nation incapable de ſentir, encore moins de perfectionner les beautés de l'harmonie. L'âpre diſſonance des langues Orientales, leur défaut de voyelles, & l'inflexible rudeſſe de leurs ſons, les rendoient peu propres aux compoſitions

---

[a] La nature du gouvernement fournit une autre raiſon de l'imperfection de la muſique Egyptienne. Homère caractériſe l'Egypte par l'épithète πικρὸν, amère, pour indiquer la rigidité & la ſévérité des loix. Chez ce peuple grave & cérémonieux, les heures de récréation, ainſi que celles des affaires, étoient preſcrites par la loi. Il y avoit un temps particulier dans la journée, non-ſeulement pour ſuivre les cours de juſtice, mais pour ſe promener, pour ſe baigner, & même pour remplir les devoirs du mariage. Diodore de Sicile. La Poëſie, la Muſique, la Sculpture, & tous les autres Arts, avoient leurs ſtatuts propres & leurs réglemens; &, ſi nous en croyons Platon, ces formes durèrent invariablement pendant pluſieurs milliers d'années. Plato. de Legibus. L'auſtérité & les entraves du deſpotiſme ne s'accordent point avec la liberté de génie qui convient à la perfection de la Poëſie; c'eſt pourquoi ce bel Art languit ou dégénère chez les peuples lâches & frivoles, qui frémiſſent au ſeul nom du Souverain qui les domine & les enchaîne.

muſicales. C'eſt pourquoi la muſique des Egyptiens & des Orientaux dépendoit plutôt de la quantité que de la qualité des ſons ; & le principal objet de leur art étoit bien plus de réveiller l'attention par le bruit, que de charmer l'oreille par la mélodie.

Son origine.

Le langage & les mœurs des Grecs étoient d'un genre bien différent, & bien ſupérieur à celui des nations voiſines. C'eſt delà qu'on peut déduire l'origine & l'excellence particulière de leur muſique, qui, (malgré qu'on en ait attribué peu judicieuſement [a] l'invention aux Thraces, aux Myſiens, & autres barbares étrangers), n'a pu être qu'une production naturelle du génie grec, puiſque les trois plus anciens modes de muſique étoient le Dorien, l'Ionien & l'Eolien, correſpondans aux trois grandes diviſions de la race Hellenique & aux trois diſtinctions principales de la langue de cette race [b].

---

[a] Tandis que des détracteurs rapportoient la découverte de la muſique grecque à des étrangers, la vanité des Grecs, eux-mêmes, la rapportoient aux Dieux, & ces deux rapports ſervent à prouver enſemble la grande antiquité de cet Art. Plut. de Muſic.

[b] Nous devons la connoiſſance de cette circonſtance importante à Héraclide de Pont, le contemporain &

La perfection du langage, ainſi que celle de la muſique, dépend de la mélodie des ſons, de leur meſure ou rhytme, de leur variété, & de leur conformité au ſujet qu'on ſe propoſe de décrire ou d'exprimer. Les circonſtances où ſe trouvoient les Grecs, dans les premieres périodes de leur ſociété [a], les rendirent particulièrement attentifs à tous ces objets. Ils vivoient continuellement raſſemblés en foule ; toutes les matières importantes éroient décidées à la pluralité des voix dans l'aſſemblée publique ; & prêt à frapper, chaque guerrier laiſſoit tomber ſon bras aux accens perſuaſifs de ſa langue. La néceſſité continuelle d'employer le pouvoir de l'éloquence, durant l'enfance de leur état politique, leur fit retenir les tons & les cadences, par leſquels des hommes, qui n'avoient point l'uſage des ſignes arbitraires, étoient obligés de faire connoître leurs affections & leurs beſoins. Ces tons & ces cadences, imitant le langage d'action (le premier langage & le plus naturel des Sauvages iſolés), avoient un degré d'énergie & de chaleur, auquel on ne peut

Cauſes de la perfection, du langage & de la muſique des Grecs.

---

l'écolier de Platon. Ses propres paroles ſont citées par Athénée, l. 14.

[a] Voyez ci-deſſus, chap. 2.

jamais atteindre, par le pur artifice des ſons articulés [a]. En les uniſſant à ces ſons, les Grecs donnoient à un ſigne arbitraire toute la force du naturel. La muſique & l'action étoient incorporées, pour ainſi dire, dans la ſubſtance de leurs diſcours, & la puiſſance deſcriptive des mots s'étendoit à tous les objets qui peuvent ſe caractériſer par le ſon & le mouvement, ou que les différentes modifications de ces qualités mêmes peuvent ſuggérer à l'eſprit de l'homme.

Un langage ainſi fondé ſur le vaſte plan de la nature, contenoit en lui-même les ſemences fructueuſes des Arts imitatifs & les riches matériaux de tout ce qui eſt *beau* & *grand* dans la compoſition littéraire [b]. C'eſt un ſujet

---

[a] Voyez un excellent diſcours de l'Abbé Arnaud ſur les accens Grecs, dans le troiſième volume du Choix de Mémoires.

[b] Ces mots rendent très-imparfaitement le το & le μεγον de Denis, de Struct. Orat. Ce critique ingénieux diſtingue deux ſortes de qualités dans le ſtyle, propres à plaire à l'oreille & à l'imagination. Ces deux qualités ſont le *charmant* & le *ſublime*. On comprend par le premier la douceur, la grace, la beauté, la perſuaſion, &c. Par le ſecond, on entend la dignité, l'importance, la magnificence & la force. Les également

également important & curieux, que d'examiner comment ces matériaux furent élaborés, & comment ces ſemences ſe développèrent. En eſſayant de rendre compte de cette opération inſenſible, nous obſerverons l'ordre des diviſions dont nous avons parlé plus haut, & nous conſidérerons la mélodie, la meſure, la variété & l'expreſſion de la Poëſie & de la Muſique grecques.

Ces deux Arts étoient regardés comme ſi néceſſaires l'un à l'autre, dans leur liaiſon intime, que leur déſunion aux jeux Pythiens, dont nous avons déjà eu occaſion de faire mention, fut comparée avec emphâſe par les anciens Ecrivains, à la ſéparation du corps & de l'ame.

Mélodie du langage.

Le plaiſir qui réſulte d'une agréable ſucceſſion de ſons, dépend ou de la combinaiſon des lettres ou de celle des tons de la muſique [a]. L'attention que les Grecs mettoient à la première, ſe

deux ſortes de ſtyle ont un rapport égal l'un à l'autre, que les ſenſations fines & délicates du goût exprimoient par le mot ἡδυς, & que les plaiſirs d'une imagination vive & développée exprimoient par καλος.

[a] Denis comprend ces deux effets ſous le nom τὸ, Mélodie.

conçoit aiſément, d'après l'enſemble de leur langage. Par-tout où la propriété des mots le permettoit [a], ils employoient toujours des ſons pleins, ouverts, & d'une redondance pompeuſe [b]: les règles inombrables de l'inflexion & de la modulation étoient fondées uniquement ſur le plaiſir de l'oreille; & le grand principe des Beaux-Arts, pour mouvoir & affecter l'ame, ſans fatiguer les ſens, ne peut ſe retrouver nulle part plus évidemment que dans l'inimitable compoſition [c] des élémens qui caractériſent la conſtruction générale de la langue grecque. C'eſt une queſtion, peut-être, de ſavoir ſi les anciens Poëtes & Orateurs parvinrent à cette compoſition par des recherches, ou s'ils y arrivèrent ſeulement par un goût naturel; mais il eſt aiſé d'y répondre, ſi nous réfléchiſ-

---

[a] Le τοωχειπου, obſerve Denis, peut quelquefois exiger des ſons âpres, ſerrés & déſagréables.

[b] Le μεγαλοπρεπες, de Denis.

[c] Comme tous les langages ſont relatifs à l'organiſation phyſique de la langue, on peut tous les analyſer à-peu-près dans vingt-quatre lettres ou ſons élémentaires, dont la combinaiſon forme l'étonnante variété de langages; variété qui réſulte des caractères oppoſés & des circonſtances diverſes des différentes nations.

ſons qu'une telle découverte ſuppoſe une connoiſſance des principes les plus abſtraits de la philoſophie ; principes abſolument inconnus dans ce premier âge, durant lequel la compoſition des ſons élémentaires parvint à ſon plus haut degré de beauté & de perfection. C'eſt pourquoi nous pouvons hardiment conclure, que le ſentiment naturel, ou l'inſtinct du bon goût conduiſit d'abord à la pratique de ces règles, que la raiſon approuva enſuite, & que ce progrès ſe fit également dans l'articulation de la voix & dans l'intonation du ſon [a].

[a] L'enfant crie, pleure & chante avant d'articuler. Si on réfléchit d'ailleurs que la manière dont les animaux ſe font entendre & expriment leurs paſſions, n'eſt qu'une intonation de ſons plus ou moins diſſonante, plus ou moins harmonieuſe, on ne ſera pas ſurpris que les premiers hommes, (les ſauvageons de l'eſpèce humaine), aient eu l'inſtinct de cette expreſſion, quoique d'une manière plus prononcée, en raiſon d'une puiſſance organique plus élevée. L'organe des Grecs, plus ſouple & plus délié que celui des peuples qui les environnoient, a enfanté auſſi une langue plus flexible & plus harmonieuſe ; & comme toute perfection eſt relative à la comparaiſon faite ou à faire, il ſe trouve que la préférence accordée unanimement à la langue & à la muſique grecques, comme baſes fondamentales du véritable bon goût en Poëſie, vient de ce que, par

Mélodie de la muſique.

Cette intonation, dont la compoſition agréable eſt la mélodie même, fut perfectionnée à un degré ſi extraordinaire, vers le temps d'Homère, qu'elle rendit les productions d'Olympus & des autres anciens Poëtes-Muſiciens, l'admiration des ſiècles ſuivans. Malheureuſement pour l'hiſtoire des Arts, nous n'avons point l'analyſe de la muſique d'Olympus, comme Denys d'Halicarnaſſe nous en a laiſſé de la poëſie d'Homère. Nous ſavons cependant que l'ancienne mélodie n'étoit pas ſeulement diviſée, comme la moderne, en tons & en demi-tons; mais qu'elle étoit diſtinguée encore par le dièſis ou quart de ton, intervalle dont les Muſiciens modernes font rarement uſage. Le genre de muſique, réglé par cet intervalle, & auquel les anciens Auteurs ont

Les différens genres.

---

comparaiſon avec tous les autres ſauvages de l'antiquité, leur ſol étoit celui qui devoit produire le meilleur fruit en ce genre. Je dirai plus, & contradictoirement à ce exemple, qu'il eſt des climats où les hommes, à phyſiquement parler, n'ont que la moitié du cerveau développé ou organiſé; ce qui ne les empêche pas de bien boire & de bien manger, & de ſe faire tuer de pied ferme dans une bataille, pour la gloire de leur Souver n & l'agrandiſſement de ſon empire. *Note du Trad ur.*

attribué les plus puiſſans effets, étoit connu ſous le nom d'*enharmonique* ; le genre qui procédoit par demi-tons étoit appelé *le chromatique* ; & le *diatonique*, qui dénote une progreſſion par tons & demi-tons, exprimoit une échelle muſicale, à-peu-près ſemblable à celle des nations modernes de l'Europe [a].

Effets particuliers du genre enharmonique expliqué.

Ces obſervations donneront au lecteur une idée des intervalles dans les différens genres, qui eſt tout ce que nous pouvons apprendre ſur ce ſujet, de la ſavante collection de Meibomius. Nous ne trouvons dans aucun des traités de muſique de cette collection, des échantillons de l'ancienne Mélodie, & nous ne ſommes point en état, par aucune circonſtance qui y ſoit rapportée, de décrire affirmativement les qualités qui en formoient le principal mérite. L'invention du genre enharmonique eſt attribuée par Plutarque à Olympus, qui ayant ſauté, par hazard, certains intervalles dans

[a] Il ſuffit d'expliquer ce qu'on entend par enharmonique & diatonique. Quand & pourquoi ces dénominations furent-elles données à ces deux genres de muſique, qu'elles dénotent reſpectivement ; c'eſt ce que les Philologiſtes diſputent, & je n'ai rien trouvé à cet égard qui fût digne d'être tranſcrit.

l'échelle diatonique, obſerva la beauté de l'effet & la force particulière, ainſi que le caractère, que cette omiſſion régulière procuroit à la mélodie. Il fonda, dit-on, ſur cette obſervation un nouveau genre de muſique, remarquable par ſa ſimplicité, ſa gravité & ſa grandeur. Ces qualités, ſans doute, pouvoient être produites par la découverte heureuſe d'Olympus, ſecondée de ſon génie élevé; & c'eſt à elles peut-être que nous pouvons rapporter l'enthouſiaſme & la ſublimité qui diſtinguent ſes compoſitions. L'emploi de plus grands intervalles marquoit & ſoutenoit la dignité & le caractère de la muſique Grecque, tandis que l'uſage des dièſes contribuoit principalement à ſa douceur & à ſa nobleſſe. La ſéparation hardie des notes, exprimoit les ſentimens audacieux, & décrivoit les plus fortes émotions de l'ame; tandis que les nuances les plus inſenſibles du ſon, peignoient les nuances inombrables & les foibles agitations de la paſſion; de même que la voix, lorſqu'elle s'élevoit graduellement par des paſſages preſque imperceptibles, exprimoit admirablement bien la progreſſion d'une affection reſpectueuſe, mais ardente, incapable de diſſimuler, mais effrayée de révéler ſon énergie, & s'efforçant par des efforts répétés à ſurmonter ſa timidité naturelle.

Mais, par quelques conjectures que nous expliquions les effets de l'enharmonique des anciens, il paroît, d'après la décision générale des Ecrivains Grecs, que la mélodie de la musique & du langage ne différoit point dans le genre, mais seulement dans le degré. Les variations de l'accent, car c'est le mot propre pour exprimer la mélodie du langage, excédoient rarement, dans la manière ordinaire de parler, la différence de trois notes & demie; ce qui donne lieu à Denis d'observer que ces variations ne passent jamais la mesure d'un intervalle, c'est-à-dire le diapenté ou le cinquième degré. Il ne prétend pas cependant que dans la déclamation des rhéteurs, les inflexions de la voix fussent si étroitement circonscrites; & il est probable qu'en poësie, leurs modes étoient toujours plus étendus que dans la prose la plus animée. C'est pourquoi, lorsque le Poëte composoit ses vers, il étoit obligé de faire également attention & à l'accent & à la quantité; parce que les sons aigus & les graves, ainsi que la longueur & la brièveté des syllabes, contribuoient à l'effet de son art; & chaque mot particulier, n'ayant pas seulement sa durée déterminée, mais ses tons propres, étoit placé dans le vers, de manière à produire l'effet le

Rapports entre la mélodie du langage & celle de la musique.

plus agréable à l'oreille & le mieux adapté au ſujet. C'eſt pourquoi le Poëte faiſoit naturellement l'office du muſicien, & décoroit ſes propres penſées de cette combinaiſon de ſons, qui les rendoit plus belles & plus expreſſives.

De la quantité & du rythme.

Comme l'accent régloit la mélodie de la muſique ancienne, la quantité en régloit le rythme. La ſucceſſion la plus mélodieuſe de tons, quoique flatteuſe pour l'oreille, doit bientôt fatiguer & devenir déſagréable, lorſqu'elle n'admet aucune pauſe, & qu'elle ne reconnoît point cette proportion de durée que les ſens ſavent ſaiſir naturellement & meſurer promtement. Une comparaiſon fit ſentir cette vérité aux Grecs. Ils obſervèrent que la plus brillante compoſition de couleurs n'eſt rien de plus qu'une apparence qui éblouit la vue pour un moment, & qui bientôt après n'attire plus l'attention ni le regard; mais que le peintre ajoute les beautés ſolides du deſſein & des formes à cet amas de couleurs, il convertira un vain amuſement des yeux en un objet de jouiſſances agréables pour l'imagination. La meſure eſt donc pour la mélodie ce que le deſſein eſt pour les couleurs. La meſure anime les chants; & c'eſt elle qui, combinée avec les charmes inimitables de la

verſification Grecque, produiſit ces effets extraordinaires, que l'ignorance & la crédulité des premiers âges regardoient comme miraculeux. C'étoit de la meſure que dépendoient principalement les différens modes de muſique; c'étoit par ces modes qu'on avoit trouvé l'art d'exciter alternativement, dans l'ame, les paſſions les plus oppoſées; & que le courage, l'orgueil, la timidité, l'amour, le chagrin, le reſſentiment ſe répandoient ſucceſſivement dans une nombreuſe aſſemblée, au gré d'un compoſiteur habile. La différence de modes, il eſt vrai, provint auſſi, à quelques égards, de la différence de clefs; & la même ſucceſſion de ſons, prononcés d'un ton plus aigu ou plus grave, pouvoit produire, ſans doute, des effets plus ou moins puiſſants, mais jamais diſſemblables; de ſorte que la grandeur du mode Dorien, l'élégance polie de l'Ionien, la douceur flatteuſe de l'Eolien [a] étoient les réſultats du rythme ou meſure, qui réglant le mouvement du vers en déterminoit l'expreſſion.

De la propriété & de l'expreſſion.

Outre ces trois modes, qu'on peut regarder

De la variété & de la perfection de la muſique grecque.

[a] Lucian. Harmon. ſub initio & Heraclid. Apud Athenæum, l. 14.

comme une invention originale de la Grèce, les Indigènes de cette contrée en adoptèrent insensiblement plusieurs autres, qui avoient été découverts par les nations voisines, particulièrement le mode Phrygien, consacré aux cérémonies religieuses, & le Lydien, approprié à l'expression de la douleur & des complaintes. La variété de ces modes devint à la longue très-considérable; ce qui n'est pas facile à concevoir pour ceux qui ne se font pas une idée du méchanisme des langues anciennes. Chaque espèce de vers (& il y en avoit au-delà de cent espèces), occasionnoit un changement de mesure dans la musique, & introduisoit ce qu'en langage de Musicien on peut appeller un temps différent. Ces mesures n'étoient employées que conformément aux règles de la propriété & de la convenance, exigées par les grands principes de la nature, à laquelle toutes les règles de l'art doivent toujours se rapporter. Une succession lente de tons filés, exprimoit la modération & la fermeté; une inégalité rapide de vers annonçoit, par son désordre, les passions désordonnées; l'esprit étoit transporté par des transitions soudaines, & élevé par la redondance impétueuse des sons: une gradation insensible de

notes, du grave à l'aigu, s'accordoit avec toutes ces affections qui échauffent & dilatent le cœur; & le mouvement contraire s'accordoit naturellement avec les ſenſations qui abaiſſent les eſprits & éteignent la généreuſe ardeur de l'ame. Après avoir fixé, avec la préciſion la plus exacte, la variété conſidérable de modes & de genres, les Grecs les confondoient rarement dans la même pièce, & ne les appliquoient jamais à d'autre ſujet qu'à celui qu'ils avoient exprimé dès l'origine. Les perceptions naturelles du goût étoient graduellement fortifiées par l'habitude : les principes de la muſique étoient clairement démontrés & univerſellement compris. En poſſédant la chaleur & l'énergie du langage de la nature, ils acquirent la clarté & l'étendue du langage de convention. Ce qui eſt juſtement regardé comme le plus haut degré de perfection en muſique [a]; & les Grecs avoient

[a] La queſtion, ſi les Grecs connoiſſoient les partitions dans la muſique, a été ſoigneuſement examinée par M. Burette (Mémoire de l'Académie des Inſcriptions) par Rouſſeau (Dictionnaire de muſique); (& par le Dr. Burney), Hiſtoire de la Muſique, vol. 1, p. 146 & ſuiv.) Ces Ecrivains, dont l'autorité a certainement un grand poids, déclarent que les Grecs ne connoiſſoient pas la contre-partie. Mais pour prouver que

atteint ce degré, au commencement du ſixième ſiècle, avant l'ère-chrétienne.

---

l'ignorance des Grecs à cet égard ne détérioroit point la perfection de leur muſique & n'en diminuoit pas les effets, nous citerons le témoignage non ſuſpect d'un Auteur Italien très-ingénieux. « Il contra punto, » eſſendo compoſito di varie parti, l'una acuta, l'altera » grave, queſta di andamento preſto, quella di » tardo, que hanno à trovarſi in ſieme & ferir l'orre- » chie ad un tempo, come potrebbe egli muovere » nell'animo noſtro, una tal déterminata paſſione » laquale di ſua natura, richiede un déterminato moto » ed un déterminato tuono. » Algorotti, Saggio ſopra l'Opéra in Muſica.

CHAPITRE VI.

LES Bardes Grecs. --- Poëſie héroïque. — Changement dans les mœurs. - Poëſie iambique ou ſatirique. -- L'Elégie. - Tyrtéus ; Callinus , Mimnermus. — Vie d'Archiloque. -- Terpandre. --- Poëſie lyrique. — Les neuf Poëtes lyriques.-Sapho , Alcée , Anacréon , Mirtis , Corinna , Pindare. -- Influence des jeux ſacrés. — Force. --- Courage. -- Mépris des préjugés -- Goût. - Principes de morale. — Facultés intellectuelles. - Génie.

LA Poëſie s'eſt attachée à décrire les effets merveilleux que produiſoit la muſique grecque; & l'inimitable ſupériorité des anciens Poëtes peut ſeule rendre croyables leurs deſcriptions. Cependant les progrès rapides de ces Arts agréables, confirmés par les plus graves Auteurs de l'antiquité , ſemblent contredire abſolument les opinions adoptées ſur les progrès de la ſociété civile.

Progrès rapides de la Muſique & de la Poëſie chez les Grecs.

L'Hiſtoire des deux mondes nous fait voir que , dans l'un & dans l'autre , le ſyſtême ,

ſuivi des connoiſſances-pratiques, celles qui ſont néceſſaires au but ordinaire de la vie, a éte formé lentement, & ne s'eſt développé que peu-à-peu, par des expériences ſuivies & des efforts réitérés. Les Sauvages ne reconnoiſſent preſqu'aucune diſtinction entre les profeſſions; l'activité de chaque individu fournit à ſes beſoins. Dans les premiers âges de la ſociété, les hommes ſont condamnés à des occupations iſolées, & leur attention ſe trouvant diſtraite par la multiplicité d'objets nouveaux, qui n'ont point encore ſubi dans le cerveau humain le reflet des comparaiſons, il eſt impoſſible qu'ils puiſſent atteindre dans aucun art à quelques progrès, & encore moins qu'ils parviennent à le perfectionner. Mais ici, on nous repréſente la Muſique & la Poëſie grecques, comme arrivées au plus haut degré de perfection, au moment où ces deux Arts furent réunis. Les inventeurs du rythme cadencé excelloient également, dit-on, dans tous les genres [a], &

[a] Ariſtote nous dit, dans le quatrième Chapitre de ſa Poëtique, qu'Homère écrivit un Poëme iambique, intitulé Margites, qui étoit dans le genre de la Comédie ſatirique, ce qu'étoit l'Iliade eſt dans celui de la Tragédie. Malgré le témoignage poſitif de ce grand Critique,

leurs inimitables productions étoient ſi peu le fruit d'une ſucceſſion lente de travaux & de progrès, que tout le monde s'accorde à donner une juſte préférence aux plus anciennes [a].

L'Hiſtoire de ces Auteurs ſi célèbres eſt, malheureuſement, auſſi incertaine que leur mérite fut tranſcendant. Les Grecs n'ayant aucun recueil d'Hiſtoire, & ne connoiſſant guères que par tradition les antiquités de leur pays, il eſt arrivé que les inventeurs des Arts & les généreux bienfaiteurs de la ſociété, ont été privés de la réputation & des honneurs qu'ils avoient ſi bien mérités. Leurs noms, à la vérité, ſemblables à ces maſſes de rochers qui bravent les aſſauts de l'Océan, ont réſiſté aux injures du temps; mais on ne connoît guères de Linus, d'Orphée, de Muſée & de Mélampe, que leurs noms; & il eût été auſſi difficile, il y a deux mille ans [b] qu'aujourd'hui, de

---

deux Savans très-diſtingués ont dit, que l'hexamètre étoit le ſeul genre de vers connu du temps d'Homère. L'Abbé Arnaud, dans ſon excellent diſcours ſur les accens Grecs, & M. Burette, dans ſon Commentaire ſur Plut. *de Muſic.*

[a] *Græcorum antiquiſſima quæque ſcripta vel optima.* Horat. Epiſt. lib. 2, Ep. 1.

[b] Hérodote, qui lut ſon Hiſtoire aux jeux Olym-

déterminer le temps où ils floriſſoient.

---

piques, 444 ans avant J. C. s'exprime ainſi : » Homère » & Héſiode vivoient il y a quatre cents ans tout au » plus : ce ſont ces Poëtes qui composèrent une théo- » gonie pour les Grecs, qui aſſignèrent aux Dieux » leurs dénominations & leurs qualités reſpectives, » diſtinguèrent leurs différentes formes, & définirent » les Arts dans leſquels ils excelloient, & les honneurs » auxquels ils avoient droit de prétendre. Quant aux » Poëtes que l'on ſuppoſe les avoir précédés, mon » opinion eſt qu'ils ſont plus modernes ». Ainſi, ſuivant Hérodote, Homère auroit vécu cinquante ans plus tard que ne l'indiquent les marbres de Paros. Mais nous avons ſur ce ſujet des preuves plus inconteſtables qu'un monument de marbre, & même que le témoignage d'Hérodote. Les détails circonſtanciés, & la variété infinie qui caractériſent l'Iliade & l'Odyſſée, prouvent que leur inimitable Auteur a vécu près des temps qu'il décrit. Il converſa dans ſa jeuneſſe avec les perſonnes qui avoient vu les Héros de la guerre de Troye, &, à la fleur de ſon âge, il vit les petits enfans d'Enée, d'Ulyſſe, d'Achille & d'Agamemnon.

Νυν δε δη Αινειαο γενος τρωεσσι ανασσει
Και παιδες παιδων τοι κεν μετοπισθε γενωιτο.

Le Lecteur inſtruit peut conſulter la note ſur ce paſſage dans l'Homère de Clerk, où l'on cite Denys d'Halicarnaſſe, pour prouver que le Poëte ne dit rien

La

La chronologie des Bardes Grecs, étant déjà elle-même si incertaine [a], on ne peut pas s'attendre que nous soyons en état de donner un précis exact de leur vie & de leurs écrits. Ainsi, au lieu de considérer en détail l'histoire des individus, entreprise qui n'entre point dans le plan de cet Ouvrage, & qui d'ailleurs s'accorderoit peu avec le scepticisme raisonné de notre siècle, nous chercherons à expliquer en général la nature & le but de leur profession, ainsi que les causes qui ont conspiré à l'élever à cette considération & à cette dignité, qu'elle a conservées long-temps dans la société. Pendant les siècles héroïques, les Poëtes Grecs avoient un caractère uniforme; &, si nous pouvons compter sur les assertions positives de l'antiquité, le même individu

qui ne s'accorde avec le voyage d'Enée en Italie. Il faut observer que la force de la critique s'éteint dans la traduction de M. Pope.

[a] La note précédente prouve l'ignorance d'Hérodote & de ses contemporains, sur l'Histoire de leurs anciens Bardes, puisqu'Homère lui-même cite deux de ces respectables pères de la religion & de la police des Grecs, Linus, dans la description du bouclier d'Achille. Il. 18. Mélampe, dans le deuxième livre de l'Odyssée, vers 15.

réuſſiſſoit également dans tous les genres de l'art divin qu'il profeſſoit [a]. On peut donc repréſenter les Poëtes des premiers âges ſous les mêmes traits, leur donner les mêmes couleurs, juſqu'à ce que cette profeſſion fût diviſée en pluſieurs branches différentes. Nous diſtinguerons alors l'héroïque, le iambique, le lyrique, l'élégiaque, & tous les autres genres de compoſition poëtique. Nous parlerons de ceux qui ont excellé dans chacun de ces genres; nous examinerons les fragmens de leurs ouvrages qui méritent le plus notre attention, non-ſeulement en raiſon de leur mérite intrinsèque, mais comme des monumens sûrs & authentiques, même comme les ſeuls authentiques que nous ayons ſur les mœurs & les uſages des temps reculés où ils furent compoſés.

Les Bardes Grecs.

Dans l'ancienne Grèce, les favoris de la fortune étoient ſouvent les favoris des muſes. Il ne nous reſte à la vérité aucun des ouvrages des Rois de cette contrée; mais Homère nous apprend qu'Achille chanta ſur ſa lire la gloire

---

[a] Il n'y a pas deux genres de Poëſie qui aient moins de rapport entr'eux que ceux attribués à Hom... Ariſtote, Poët. chap. 4.

des héros ; qu'Amphion, dont les accords puiſſans produiſoient des effets ſi merveilleux [a], régna à Thebes ; que le Poëte Mélampe obtint l'autorité royale dans Argos, & que Chiron, ce vertueux Centaure [b], quoique deſcendu des ancêtres les plus illuſtres, & appellé par ſa naiſſance au premier rang parmi les Princes de Theſſalie, préféra au trône le plaiſir de cultiver la poëſie, & que pour ſe livrer entièrement au commerce des muſes, il ſe retira au pied du mont Pélion dans une caverne, que le bruit de ſes talens rendit bientôt la plus célébre école de l'antiquité [c].

Les arts relatifs à la muſique n'excitoient pas ſeulement l'ambition des princes, ils étoient encore pour les hommes ordinaires un moyen de s'élever aux premiers rangs dans la ſociété. Ce fut, en excellant dans ces arts, qu'Anthes de Béotie, Olen de Lycie, & Olympe de Phrygie, obtinrent la plus haute conſidé-

---

[a] Movet. Amphion lapides canendo. Hor.

[b] La plupart des Héros de la guerre de Troye étoient ſes diſciples. Xénoph. *De venat. ſub initio.*

[c] Xénophon, *ibid.*

[d] M. Burette a recueilli les particularités les plus

ration. Ce n'étoit pas d'ailleurs à cette vie seulement que se bornoient les récompenses flatteuses accordées à leurs talens enchanteurs. L'immortalité devoit être leur partage ; ils vivoient à jamais dans la mémoire des hommes, & étoient admis, suivant la croyance de l'antiquité, aux honneurs les plus distingués dans les régions célestes [a].

On a déja observé que le caractère souple & harmonieux de la Langue Grecque prêtoit singulièrement à la perfection de la poësie ; & cette heureuse circonstance fut admirablement secondée par la constitution politique des Grecs aux premiers âges de leur société. La religion formoit alors le seul principe de leur gouvernement ; les dogmes de cette religion

---

intéressantes sur ces Bardes, dans son commentaire sur Plut. de Music.

[a] *Musæum ante omnes.* Virg. *Æn.* 6. On ne voit guères pour quelle raison Virgile, dans son Elisée, a placé Musée avant les autres. Ce Poëte respectable, appelé par quelques-uns le *Fils*, par d'autres le *Disciple d'Orphée*, est universellement reconnu pour être originaire de l'Attique. L'admirateur de l'éloquence grecque (Orabant causam melius) vouloit peut-être faire l'éloge du pays de Musée.

étoient consignés dans les théogonies [a], tandis que les hymnes des Bardes faisoient le principal ornement de ses cérémonies. Ces deux genres de poësie, les plus anciens & les plus respectables, sans contredit, étoient les bases fondamentales du système politique; & la partie essentielle de ce système, consistant à louer les Dieux, c'étoit de la gloire des Héros qu'elle en tiroit son plus beau lustre. Les hymnes consacroient l'influence & le pouvoir de la religion; les chansons inspiroient la valeur, & toutes deux affectoient puissamment cette sensibilité particulière & cette imagination romanesque, qui formoient le caractère dominant des Grecs dans les âges héroïques.

Leur influence sur la société.

Ni les Runers du Nord, ni les Troubadours de Provence, ni les Bardes d'Allemagne, ni même les Druides des Gaules & de la Bretagne, n'eurent jamais une autorité aussi étendue que les Aoidoi ou Rhapsodistes des Grecs. La première qualité de leur profession

[a] Une Théogonie est un Poëme, qui explique non-seulement la génération des Dieux, ainsi que le nom le désigne, mais toute leur histoire. La plupart des anciens Poëtes, cités dans le texte, écrivirent des Théogonies. Diodor. l. 3: Plut. de Music.

étoit de ſavoir beaucoup d'hiſtoires intéreſſantes [a], & leur occupation journalière étoit de charmer les Dieux & les hommes [b]. La piété du Prêtre, & l'inſpiration du Prophète, étoient liées intimément avec l'enthouſiaſme de la poëſie; & les Poëtes qui avoient célébré la gloire du paſſé, étoient naturellement employés à chanter les eſpérances des générations futures [c].

Leurs voyages.

Il eſt probable cependant que les anciens Poëtes étoient ſouvent détournés de leurs travaux littéraires. La curioſité, naturelle aux hommes de génie, les portoit à viſiter les contrées éloignées. L'admiration qu'excitoient leurs talens, ne pouvoit être ſoutenue que par la nouveauté. Ainſi l'inclination & l'intérêt les engageoient à parcourir les pays étrangers, pour en examiner les inſtitutions civiles &

---

[a] Πολλα θελητηρια.

[b] Θεοισι και ανθρωποισι αειδειν.

[c] Dans les premiers âges du monde l'éducation de la jeuneſſe n'étoit confiée qu'aux hommes qui occupoient les premiers rangs dans la ſociété. Homère, en Grèce, exerça cette honorable profeſſion, comme on le voit par ſa vie, fauſſement attribuée à Hérodote, mais certainement très-ancienne. Dans les Gaules cette profeſſion étoit réſervée aux Druïdes. Voyez Céſar de Bello Gallico. l. 6.

religieuſes, & converſer avec leurs Prêtres & leurs Poëtes. Ces voyages leur procuroient des connoiſſances, avec leſquelles ils revenoient dans leur patrie, étonner, amuſer, & inſtruire leurs concitoyens.

De toutes les nations, il n'en étoit aucune qui pût voyager avec autant de facilité que les Grecs; & de toutes les profeſſions, celle des Bardes avoit le plus de reſſources à cet égard. La langue de leur pays, répandue chez tous les peuples, leurs colonies, tranſplantées de toutes parts, le caractère ſacré dont ils étoient revêtus, tout contribuoit à procurer à cette claſſe de mortels vénérables un abord aſſuré chez les barbares les moins hoſpitaliers. Dans tous les pays qu'ils viſitoient, leurs talens enchanteurs les faiſoient accueillir avec tranſport, & admettre dans toutes les cérémonies religieuſes & les ſolemnités publiques.

Le reſpect attaché à leur caractère.

Au milieu des calamités les plus effrayantes, les Bardes ſeuls étoient exempts du danger commun. Ils pouvoient contempler, ſans rien craindre, le tumulte d'une bataille, les horreurs d'une ville priſe d'aſſaut; ils pouvoient obſerver, dans le calme & la ſérénité de leur ame, les agitations & les tranſports de ces paſſions furieuſes qui leur étoient étrangères. Il n'étoit

donné qu'à eux & au caractère ſacré de Héraut, de pouvoir examiner ſans obſtacle les mouvemens naturels de la crainte, de la rage ou du déſeſpoir, dans la contenance & les geſtes des vaincus, auſſi bien que la vanité inſolente du ſuccès, la fureur du reſſentiment, l'avidité du gain & la ſoif du ſang, dans l'aſpect farouche & les tranſports inſenſés des vainqueurs. Après s'être pénétrés à loiſir des particularités les plus frappantes de ces ſcènes de trouble & d'horreur, le Poëte pouvoit s'occuper, dans la retraite & dans le repos le plus aſſuré, à rendre, d'une manière forte & animée, les actions remarquables de l'hiſtoire des hommes, & les tranſmettre aux ſiècles les plus reculés.

Favorables à leurs études.

Si c'étoit un bonheur pour les Bardes Grecs d'obſerver les événemens les plus ſuſceptibles des ornemens de la Poëſie; c'en étoit un plus grand encore de vivre dans un temps auſſi fécond en évènemens de cette nature. L'agitation inquiète d'une foule de petits Etats qui cherchoient à s'agrandir, la fondation & la deſtruction des villes, les guerres & les négociations perpétuelles des pays limitrophes, préſentoient chaque jour des ſujets dignes de l'élévation & de la grandeur de la muſe héroïque. L'établiſſement des colonies, l'origine des

Avantages particuliers des ſiècles où ils vivoient.

nouvelles ſuperſtitions, ainſi que des nouvelles légendes qui venoient à l'appui des anciennes, fourniſſoient des matériaux abondans pour les chants fabuleux. Ces matériaux, ſaiſis avec avidité, & choiſis avec diſcernement, étoient embellis par l'imagination des premiers Bardes, qui les récitant continuellement à leurs contemporains, avoient occaſion de remarquer dans leur éloge ou dans leur improbation, les circonſtances propres à être ajoutées ou retranchées, ou changées, afin de faire reſſortir de leurs productions l'effet le plus heureux, & les plus grands traits de force & de beauté. Comme l'art d'écrire étoit peu employé pour communiquer les connoiſſances acquiſes, les Poëtes qui ſurvinrent, apprirent à répéter les vers de leurs prédéceſſeurs; & en ayant enrichi leur mémoire, ils les adoptoient comme les leurs propres. Des répétitions fréquentes, accompagnées d'obſervations judicieuſes, faites par des hommes, dont la réputation dépendoit de leurs ſuccès, produiſirent des changemens heureux [a]: & leurs ouvrages ainſi corrigés

La perfection & l'autorité de leurs ouvrages.

[a] Εγεννησαν την ποιητικην εκ των αυτοσ χεδιασματων. Ariſtot. Poët. c. 4.

par degrés, parvinrent à ce point de perfection, qui ne permettoit pas d'y rien ajouter & d'en rien retrancher. C'eſt peut-être ainſi que l'Iliade & l'Odyſſée ont reçu leur dernier poli. La chaleur harmonieuſe de la poëſie étoit admirée & regardée comme le langage des Dieux; & les Poëtes, originairement les miniſtres des cieux, les inſtituteurs de la jeuneſſe, & les rémunérateurs du mérite, furent enfin conſidérés comme les fondateurs de la religion, les principaux bienfaiteurs de l'humanité, & les ſages légiſlateurs des nations.

Révolution dans les mœurs, & introduction de la Poëſie iambique ou ſatirique.

Comme les uſages ſinguliers & les évènemens extraordinaires des ſiècles héroïques donnèrent lieu naturellement aux deſcriptions pompeuſes de la muſe épique; de même l'état de la ſocieté en Grèce, durant la période qui ſuivit immédiatement, favoriſa particulièrement l'introduction des autres genres de poëſie. L'abolition de la Royauté laiſſa un champ libre au génie actif & tumultueux de la Démocratie; & les rivalités, les inimitiés des états voiſins, fermentant dans l'eſprit de leurs citoyens, préparoient l'imagination des hommes à prendre un plaiſir malin aux compoſitions remplies d'invectives & de reproches. Les cauſes innombrables de diſſention, d'animoſité & de

rivalité, qui produiſoient auſſi leurs effets dans le ſein de chaque petite république, devinrent une ſource inépuiſable de ſatires. Les concurrences pour les offices civils, pour les commandemens militaires, & les autres places honorables ou lucratives, qui étoient toutes conférées par les ſuffrages libres du peuple, occaſionnèrent des haines irréconciliables entre les membres d'une république, & ſoumirent la réputation de chaque particulier à des recherches ſévères, mais réciproques. Les ſentimens des Grecs n'étant point altérés par l'habitude de l'eſclavage, ni enchaînés par les terreurs du deſpotiſme, ils exprimoient hardiment ce qu'ils penſoient librement; ils ne craignoient point de déclarer ſans détour la juſte averſion qu'ils avoient conçue pour quelqu'un; & tandis qu'ils déployoient toute l'énergie, toute la ſublimité de l'ode & toute la pompe du panégyrique, pour exalter les héros & les patriotes qu'ils admiroient, ils employoient toute la ſévérité de la ſatire, pour flétrir les lâches & les traîtres qui étoient devenus les objets de leur mépris.

Poëſie élégiaque.

L'ode & la ſatire peuvent être cultivées avec ſuccès, par des imitateurs, dans les temps les plus corrompus; mais elles n'ont pû être

inventées & perfectionnées que ſous un gouvernement populaire. La plaintive Elégie, au contraire, qui décrit les tourmens d'un amour malheureux, ou qui peint l'affliction d'un pere infortuné, d'un fils tendre, d'une épouſe inconſolable, ou d'un ami fidele, pour la perte des objets les plus chers à leurs cœurs, ſemble être une production naturelle à toutes les contrées; & l'on ne voit pas que les différentes agitations de la ſociété puiſſent changer aiſément les impreſſions qu'elle fait ſur les ames ſenſibles, ni celles qu'elle en reçoit. Cependant le principal uſage auquel les Grecs ont conſacré ce genre de poëſie, paroît leur avoir été ſuggéré par les circonſtances particulières où ils ſe trouvèrent, lors de ſon origine. Durant les violences & les déſordres occaſionnés par les révolutions politiques, par les émigrations fréquentes, & par les hoſtilités preſque continuelles qui ſuivirent & augmenterent les calamités de la guerre de Troye, il étoit naturel à ceux qui raiſonnoient ſur les malheurs de la ſociété, d'y chercher quelques remedes. Mais chacun ſe livrant à la pente naturelle de ſon eſprit, il ſe forma deux théories oppoſées ſur les cauſes qui pouvoient contribuer au bonheur de la vie humaine. Les

L'uſage auquel on l'a appliquée, ſuggéré naturellement par l'état de ſociété.

hommes d'un caractère ferme & inflexible, cherchoient à ſe préparer aux maux qui les attendoient, en fortifiant leur audace & leur intrépidité naturelles. Le mépris de la peine, des dangers & de la mort étoit le grand principe de leur conduite & le ſujet continuel de leurs chants. Après avoir décrit les diſgraces inévitables qu'entraînoient la foibleſſe & la lâcheté, ils célébroient avec la ſenſibilité la plus vive, la gloire de la valeur, les triomphes du ſuccès & les tranſports de la victoire. De tels ſujets pouvoient enflamer la muſe martiale de Tyrtée & de Callinus; mais ils ne pouvoient offrir de charmes à la douceur efféminée de Mimnermus, ou à la licence effrontée d'Archiloque. Pour des hommes d'un tel caractère, les malheurs du temps, loin d'animer leur courage, n'étoient au contraire qu'un motif de plus de ſe livrer à leurs goûts. La condition précaire de leur exiſtence & de leur fortune, en dépréciant tout autre objet, augmentoit à leurs yeux la valeur de la jouiſſance actuelle. Ils cherchoient dans les diſſipations agréables du moment qui s'envole, un azile contre la triſte perſpective de l'avenir. Les plaiſirs de la table, le délire de l'amour, les charmes de la converſation,

les preſtiges des beaux arts étoient l'objet habituel de leurs recherches & le ſujet continuel de leurs poëſies.

Juſteſſe de ces obſervations, prouvée par l'Hiſtoire d'Archiloque.

Olymp. 15, 3. A. C. 718.

Les reſtes précieux de leurs écrits, & plus encore les anecdotes authentiques que nous avons ſur les caractères des anciens Poëtes, confirment ſuffiſamment la vérité de ces obſervations. Archiloque eſt après Homère, le plus ancien des Ecrivains Grecs, & les détails de ſa vie nous ſont aſſez connus pour jeter un grand jour ſur l'hiſtoire de ſon pays. Hérodote nous apprend [a] qu'il floriſſoit du temps de Gygés Roi de Lydie, qui monta ſur le trône, ſept cents ſeize ans avant notre ère. Il naquit dans l'île de Paros, une des Cyclades, déja très-opulente & très-peuplée. Son père, Téléſicles, doit avoir été un homme de diſtinction, puiſque ſes concitoyens le mirent à la tête d'une députation envoyée pour conſulter l'oracle d'Apollon. Les Pariens méditoient depuis long-temps le projet d'établir une colonie dans l'île de Thaſos, ſituée vis-à-vis la côte de Thrace; mais ils vouloient obtenir une réponſe favorable du Dieu avant de conſommer cette entrepriſe. L'Oracle approuva le

[a] L. 1, chap. 12.

projet ; & , afin de récompenſer leur déférence reſpectueuſe , & ſur-tout afin de reconnoître les riches préſens apportés dans ſon ſaint temple par Téléſicles, il lui prédit que la réputation de ſon fils Archiloque parviendroit aux dernières générations, quoiqu'il fût né d'une eſclave.

La confiance qu'inſpira la prophétie, devoit d'autant plus naturellement contribuer à la faire accomplir, qu'Archiloque étoit d'une famille où l'amour de la poëſie étoit une paſſion héréditaire. Tellis ſon grand père, accompagna la prêtreſſe de Cérès, lorſqu'elle alla établir les myſtères d'Eleuſis dans l'île de Thaſos ; emploi qui ne pouvoit être exercé, comme la commiſſion ſacrée de Téléſicles auprès d'Apollon, que par un favori des Muſes. Profitant de l'exemple de ſes ancêtres, & encouragé par les promeſſes du Dieu, le jeune Poëte fit eſpérer que les efforts de l'art ſeconderoient les dons de la nature, & que ſes premières productions l'emporteroient bientôt ſur celles de ſes contemporains, par la dignité des ſentimens, la force de l'expreſſion, & la beauté des images.

Dans ces ſiècles belliqueux, ni la ſupériorité du génie, ni le rang, ni la fortune, ne

pouvoient diſpenſer un citoyen de l'obligation de ſervir ſa patrie en temps de guerre [a]. La colonie Parienne de Thaſos, ayant tenté, ſans ſuccès, de faire, avec ſes ſeules forces, un établiſſement en Thrace, fut obligée, pour exécuter ſon projet, d'implorer le ſecours de la mère-patrie.

Archiloque ſervit dans cette expédition, qui ſe termina heureuſement, après différens revers de fortune. Dans un combat contre les barbares Thraces, où ſes concitoyens furent défaits & mis en fuite, il ne ſauva ſa vie qu'en jetant ſon bouclier; action ſi oppoſée aux préjugés militaires de ſon ſiècle, que toute ſon éloquence & tous ſes talens ne furent pas capables d'en diminuer l'infamie.

De retour dans ſa patrie, il renouvela ſes demandes auprès d'une fille de Paros, nommée Néobulé. Lycambes, père de la jeune perſonne, qui avoit d'abord donné ſon conſentement à cette union, le refuſa enſuite; ſoit qu'il en fût

---

[a] Ce n'étoit pas la même choſe dans les ſiècles héroïques; les Bardes, quoique nommés Ηρωες, comme occupant le premier rang dans la ſociété, étoient exemptés des fatigues de la guerre. Homère, Odyſſ. paſſim.

détourné

détourné par la défection ignominieuſe d'Archiloque, ou qu'il ſe fût laiſſé tenter par les offres éblouiſſantes d'un rival plus riche. Si nous en croyons le Poëte, l'avarice ſeule corrompit l'ame ſordide & baſſe de Lycambes, & le détermina, ainſi que ſa fille, à ſacrifier leurs ſermens & leurs ſentimens à un motif d'intérêt.

Il conſacra cet évènement dans ſes Poëſies ſatiriques, qui reſpirent à chaque inſtant l'indignation & le reſſentiment contre toute la famille qui avoit manqué à ſes promeſſes. Ses vers furent récités aux jeux publics, où l'on admira généralement la force & la vivacité de la ſatire. La calomnie, néanmoins, ſemble avoir prêté ſon dard empoiſonné aux tranſports d'un amour malheureux, qui n'eût dû employer que des armes plus nobles & plus délicates. Néobulé, & ſes ſœurs, étoient accuſées des vices les plus incompatibles avec la modeſtie & la dignité de leur ſexe. Mais cette accuſation, très-ſuſpecte d'invraiſemblance, ne s'accorde guère avec la réſerve & la circonſpection que Néobulé elle-même avoit oppoſées aux ardentes ſollicitations d'Archiloque. Ce fut probablement cette conduite, qui, après avoir augmenté dans ſon cœur le feu de ſa paſſion, aiguiſa enſuite dans ſes mains le poignard de la ſatire.

Quelque mal fondés, & quelque déraiſonnables que puſſent être ſes reproches & ſa calomnie, il n'eut pas de peine à perſuader les rivaux & les ennemis de Lycambes ; & le mépris dédaigneux des Pariens pour le père de Néobulé, prouva qu'ils avoient retenu trop fidèlement les injures atroces & les invectives amères que la haine implacable du Poëte avoit pu inventer. Un Poëme autrefois n'étoit pas plutôt ſur le point d'être oublié, qu'il étoit remplacé par de nouveaux vers, tournés d'une manière piquante, & remplis d'une ſatire ingénieuſe. Les injures continuelles, lancées contre Lycambes & ſes filles, par la perſévérante cruauté du Poëte, finirent par flétrir leur réputation dans le public, & leur rendre la vie inſupportable. Ils ſe déterminerent à quitter une ſcène qui n'étoit pour eux qu'une ſucceſſion conſtante d'infamies ; & dans la fureur de leur déſeſpoir, ils ſe donnèrent la mort.

Les Poëmes qui occaſionnèrent cette malheureuſe cataſtrophe, & dont quelques lambeaux épars ſont parvenus juſqu'à nous, furent écrits en vers iambiques [a], de ſix & de quatre pieds.

[a] Le mot iambique eſt ſynonyme en Grec des mots, injurieux, ſatirique. Ariſt. Poët.

Quand les vers étoient par-tout de la même longueur, la pièce s'appelloit *Iambique*; mais quand elle étoit compoſée alternativement de grands & de petits vers, alors elle s'appeloit *Epode* [a], nom qu'Horace a donné à ceux de ſes ouvrages où il a imité la poëſie & l'eſprit d'Archiloque, ſans copier ſervilement ſes penſées & ſes expreſſions [b].

Quoique l'iambique fût le genre favori d'Archiloque [c], ſon génie n'y étoit pas uniquement borné. Doué d'un cœur tendre & d'une ſenſibilité exquiſe, il n'étoit pas moins ſuſcep-

---

[a] Ce mot, ſur la ſignification duquel il y a eu tant de diſputes, déſigne ſimplement la ſucceſſion de vers ou ſtances de différentes longueurs & de différente ſtructure. Dans le texte il eſt employé au premier ſens; il ſera employé dans le ſecond en parlant de l'ode, dont l'Epode formoit régulièrement la troiſième ſtance, comme nous l'apprennent Héphеſtion, Terentianus Maurus, Marius Victorinus, & d'autres anciens Grammairiens & Philologiſtes.

[b] . . . . . *Parios ego primus iambos*
Oſtendi Latio, numeros animoſque ſecutus
Archilochi, non res, & agentia verba Lycambem.
Epiſt. l. 1. 19.

[c] *Archilochum proprio rabies armavit iambo.*

tible de reconnoiſſance & d'amitié, que de reſſentiment & de haine. Animé par les premiers ſentimens, il déplora, dans une élégie, la mort d'un parent, ſon ami, qui avoit péri malheureuſement dans un naufrage. La pièce étoit en vers, alternativement hexamètres & pentamètres; & les plus célèbres critiques de l'antiquité, ont admiré les beautés ſombres & mélancoliques dont elle étoit remplie. Le ſublime Longin, en particulier, relève la deſcription touchante du naufrage; & Plutarque [a] a conſervé la fin de la pièce, où le Poëte, après avoir montré combien le chagrin eſt cruel pour les vivans & inutile pour les morts, prend la réſolution de s'abſtenir par la ſuite de plaintes, qui ne ſervent qu'à l'affliger, & de chercher des remèdes contre ſa douleur dans le vin, l'amour & les autres plaiſirs des ſens.

Sa malignité

Ces ſentimens d'Archiloque ſemblent prouver, malgré tout le mérite poëtique de ſon élégie, que les paſſions tendres étoient moins propres que les paſſions fortes, à faire ſur ſon cœur une impreſſion durable. Il oublia bientôt la Muſe élégiaque; & ſes diſpoſitions naturelles, auſſi bien

[a] *De audien. Poët.*

que le nom qu'il s'étoit fait par ſes ſatires, l'engagèrent à ſe livrer de nouveau à ce genre, avec une ardeur infatigable. Les rivalités perpétuelles entre les principaux citoyens de Paros, qui aſpiroient aux premières charges du gouvernement, dégénéroient fréquemment en haine, en cabales, en vengeances; ils voyoient avec un plaiſir marqué les imputations les plus fauſſes & les plus injurieuſes, répandues contre leurs antagoniſtes. La malignité du public nourriſſoit ainſi & envenimoit l'humeur cauſtique du Poëte; mais il eſt un terme à la ſatire, & on ne le paſſe pas impunément. Après avoir parcouru toutes les claſſes de la ſociété, & avoir également offenſé ſes amis & ſes ennemis par des reproches amers, & pouſſés à l'excès, Archiloque finit par être regardé comme un ennemi public. Sa conduite licentieuſe, qui ſembloit braver toutes les loix de la décence & de la nature, ajoutoit encore à l'horreur qu'inſpiroit ſon caractère, & il fut forcé de fuir honteuſement de l'île qui lui avoit donné naiſſance, & dont ſon génie auroit été l'ornement, ſi ſa conduite eût été plus modeſte, & ſon talent moins redoutable [a].

Son banniſſement.

[a] Critias apud Æliam. Hiſt. l. 9, c. 13.

Ses courſes. Banni de l'île de Paros, le Poëte chercha un aſyle auprès de cette colonie de Thaſos, qui devoit, en grande partie, ſon établiſſement au zèle & aux ſervices de ſon père; mais, malheureuſement pour ſon repos, la réputation de ſes ſatires l'y avoit précédé, & le déshonneur d'avoir perdu ſon bouclier dans l'expédition de Thrace, étoit une tache difficile à effacer. Sa réception chez les Thaſiens ne répondit donc ni à ſon attente, ni à cette généroſité avec laquelle les anciens exerçoient l'hoſpitalité. Il quitta bientôt un ſéjour qui ne pouvoit lui être agréable; mais ce ne fut pas ſans avoir exercé ſa ſatire contre les principaux citoyens de Thaſos, & ſans avoir cherché, par un excès bizarre & abſurde de reſſentiment, à ridiculiſer la petiteſſe & la ſtérilité de l'île même.

Il recouvre l'eſtime publique à Olympie. Le Poëte errant ne fut pas plus heureux dans les autres cantons de la Grèce, où il demanda un aſyle. Les belliqueux Spartiates ne voulurent point recevoir dans leur ville un Ecrivain, qui avoit oſé dire, qu'il valoit mieux pour un ſoldat perdre ſon bouclier que ſa vie, parce qu'il pouvoit acheter une nouvelle armure, au lieu qu'il ne pouvoit ſe procurer une nouvelle exiſtence. Archiloque, ainſi abandonné, perſécuté, mépriſé, fit un généreux effort pour recouvrer

ſon ancienne réputation, & regagner l'eſtime publique. Le temps de la célébration des jeux Olympiques approchoit. Le déréglement de ſes mœurs, l'horreur générale qu'inſpiroit ſa conduite, & ſur-tout l'infamie dont il s'étoit couvert par ſa lâcheté, auroient dû, ſuivant les règles ordinaires, l'empêcher d'aſſiſter à cette ſolemnité. Mais il diſſipa les préjugés, que les habitans d'Elis avoient naturellement conçus contre lui, en déployant ſes merveilleux talens dans la Muſique & la Poëſie; & il eut ſoin de leur inſinuer enſuite qu'il avoit une Ode à la louange d'Hercule, & que, ſi elle étoit lue devant l'aſſemblée, elle plairoit également à l'imagination & à la piété des auditeurs. Comme l'intérêt de la religion étoit le but principal de ces cérémonies, les juges des jeux crurent devoir lui accorder ſa demande. Le jour fixé, Archiloque parut au milieu des Bardes qui venoient concourir à Olympie. Après que ſes rivaux eurent déployé leurs talens dans le genre de compoſition muſicale, auquel l'aſſemblée étoit accoutumée, il commença ſon cantique en l'honneur d'Hercule, & l'accompagna des ſons de ſa lyre. Ici tout fut nouveau: une coupe plus heureuſe, un rythme plus harmonieux, introduit dans les vers, avoient produit de nouvelles

modulations dans la mélodie. Ce fut probablement dans cette occaſion, qu'il employa, pour la première fois, l'invention que Plutarque lui attribue [a], de paſſer avec rapidité d'un rythme ou d'une meſure, à une autre d'un genre différent. La nouveauté, la beauté, la ſublimité de cette compoſition, ravirent les ſens, & élevèrent l'ame de ſes auditeurs. La perfection du Poëme fit oublier les défauts du Poëte. Les applaudiſſemens unanimes de l'aſſemblée déclarèrent ſa ſupériorité ſur tous ſes rivaux; &, ſur-le-champ, il reçut le prix & la couronne dus au vainqueur [b].

Il retourne dans ſa patrie.

Archiloque, précédé de la réputation brillante qu'il venoit d'acquérir ſur le théâtre public des Etats aſſemblés, retourna en triomphe dans ſa patrie, dont la gloire venoit d'être proclamée à Olympie, par celle qu'avoit obtenue le mérite de ce citoyen, qu'elle avoit

---

[a] De Muſic.

[b] Pindare & ſon Scholiaſte nous apprennent, Ode Olympiq. 9, que l'on continua long-temps à chanter aux jeux Olympiques ce fameux Poëme d'Archiloque, pour célébrer le couronnement des vainqueurs, qui ne pouvoient ou ne vouloient pas acheter une Ode compoſée en leur honneur.

banni. Cette proclamation étant regardée comme l'honneur le plus ſignalé qu'un individu pût procurer à ſa république, la haine & le reſſentiment qu'on avoit conçus contre le Poëte, ſe changèrent en reconnoiſſance & en admiration. Les nouveaux hommages qu'il reçut dans ſa patrie, excitèrent en lui pluſieurs mouvemens de vanité poëtique, qui paſsèrent dans quelques pièces de vers parvenues juſqu'à nous [a]. La mort, en mettant fin à ſes travaux, ne put éteindre ſa réputation. Ses obsèques furent célébrées dans tout l'appareil lugubre employé aux pompes funèbres. La reconnoiſſance de ſes concitoyens établit en ſon honneur des fêtes, qui furent adoptées par l'admiration générale des Grecs, pendant leſquelles on chantoit alternativement les vers d'Archiloque & les poëmes d'Homère [b]. Ainſi, par une fatalité, ſouvent attachée aux hommes de génie, il paſſa ſa vie dans la misère, & fut comblé d'honneurs après ſa mort. Les reproches, l'ignominie, le mépris, la pauvreté, & les perſécutions, pourſuivirent conſtamment ſa

Honneurs extraordinaires qu'il reçoit.

[a] Athenée, l. 14. Pauſanias, l. 10. Stobée Serm. 123.

[b] Anthol. p. 212. Ariſtot. Rhetor. l. 2.

perſonne ; la gloire, le reſpect, la ſplendeur, & la magnificence, ſe réunirent pour déplorer ſa perte & honorer ſon ombre.

Hiſtoire des Poëtes lyriques.

Archiloque contribua, plus qu'aucun autre, non-ſeulement à la perfection de la poëſie iambique, mais à celle du genre grave de la poëſie-

Terpandre.

lyrique ; & Terpandre, qui floriſſoit dans le même ſiècle, fut, autant que l'Hiſtoire des Arts peut nous l'apprendre, le créateur des compoſitions lyriques, du genre gai & folâtre. Ce charmant Poëte naquit à Lesbos. Il obtint le prix de muſique aux fêtes de Carnée, à Sparte ; & au commencement du ſeptième ſiècle, avant l'ère-chrétienne; il remporta quatre fois de ſuite le prix de Delphes, comme on le voit par un regiſtre exact des vainqueurs aux jeux Pythiens, conſervé juſqu'au temps de Plutarque [a]. Ces ſuccès lui attirèrent le reſpect de ſes contemporains ; mais la poſtérité a honoré principalement en lui la perfection à laquelle il a porté le genre lyrique, ainſi que les meſures variées & nouvelles qu'il a introduites dans la poëſie grecque [b].

---

[a] De Muſica.

[b] Euclid. harmon. Strab. l. 13.

L'exemple d'Archiloque & de Terpandre [a] fut ſuivi par les neuf Poëtes lyriques, qui, dans le cours de deux ſiècles, ſe ſuccédèrent preſque régulièrement, & ſoutinrent la réputation poëtique de leur pays. Nous n'avons que quelques morceaux découſus des deux plus anciens, Alcman & Stéſichore: il nous reſte deux odes complettes de Sapho; ſes ſucceſſeurs Alcée, Simonides, Ibicus & Bacchilides, ſont connus par quelques fragmens mutilés, & par les remarques des anciens critiques; mais nous avons pluſieurs odes inimitables de Pindare, & pluſieurs chanſons charmantes d'Anacréon.

Sapho, Alcæus, &c.

C'eſt une choſe digne de remarque que les lyriques Grecs en général, excepté Alcman de Sardis que ſon mérite fit naturaliſer à Sparte, Pindare de Thebes en Béotie, & Stéſichore d'Himera en Sicile, naquîrent ſur les côtes

[a] Πινδαρος φητιν ὁτι των σκολιων μελων τερπανδρος ευρετης εςι. Plut. de Muſic. » Pindare dit que Terpandre inventa les Scholies, qui, ſelon Pollux & Heſychius, déſignent proprement les chanſons bachiques des Grecs; mais dans un ſens plus étendu, elles ſignifient toute eſpèce de Poëſie lyrique, qui n'aſpire point à la dignité de l'ode.

de l'Aſie, ou dans les îles de la mer Ægée. Ces climats enchanteurs étoient plus particulièrement propres à inſpirer cet enthouſiaſme particulier à l'ode, auſſi bien qu'à exciter cette gaieté voluptueuſe qui caractériſe les chanſons Grecques [a]. C'étoit au milieu des Scènes romantiques de l'Ionie, que des hommes doués d'une ſenſibilité peu commune, éprouvoient la force de cette paſſion agréable & pénible tout enſemble, qui uniſſant la douleur, la joie & l'enthouſiaſme, contient le germe heureux de ce qu'il y a aujourd'hui de plus parfait en muſique & en poëſie [b]. C'étoit là que la célèbre Sapho reſpiroit cette flamme amoureuſe qui finit par la conſumer; tandis que ſon compatriote Alcée chantoit la violence de ſa paſſion pour elle, moins excité peut-être par les charmes de ſa perſonne, que par les accens enchanteurs de ſa voix. Mais ni Alcée, qui floriſſoit dans le ſixième ſiècle, ni Anacréon, qui parut au commencement du cinquième avant l'ère-chrétienne, ne ſe laiſ-

[a] Hyppocrat. de locis. vol. 12, p. 346. Edit. Lugd. Bat.

[b] Conformément aux principes établis par Théophraſte dans le Sympoſium de Plutarque.

sèrent point dominer par une paſſion qu'ils ne regardoient que comme une ſource de plaiſirs. Quand ils étoient malheureux en amour, ils avoient recours au vin; & leurs joyeuſes invitations à cette jouiſſance bachique, compoſoient les airs favoris de l'antiquité [a]. On a coutume de juger d'Alcée par les morceaux détachés qui nous reſtent de ſes ouvrages, & qui nous ont été conſervés par Plutarque [b], & Athènée [c], ainſi que par les éloges flatteurs que lui ont donné Horace & Quintilien. Le poëte latin, cependant, paroît, en beaucoup d'occaſions, l'avoir imité avec tant d'exactitude, ou plutôt traduit avec tant de fidélité, que la copie nous mettra peut-être plus à portée de nous former une idée complette de l'original [d].

---

[a] Chantez-nous une chanſon d'Alcée ou d'Anacréon, étoit le propos commun dans le temps de Socrate. Athenæus, l. 10, c. 8.

[b] Symp. c. 6.

[c] Lib. 10.

[d] Μηδεν αλλο φυτευσης προτερον δενδρον αμπελε. ALC.

Nullam, Vare, ſacrâ vite prius ſeveris arborem.

On peut découvrir d'autres traductions auſſi litté-

Anacréon. Quoique Alcée réuſſit particulièrement dans la poëſie vive & enjouée, il étoit néanmoins capable de s'élever à des ſujets plus ſublimes [a]; mais toute l'ame d'Anacréon étoit d'une trempe molle & efféminée, qui ne lui permettoit que de chanter l'amour & le plaiſir [b]. Vénus, Bacchus, Cupidon & les Graces furent les divinités particulières qu'il adoroit, & jamais mortel ne porta dans leurs temples des offrandes qui puſſent leur être plus agréables. Non-ſeulement il obſervoit avec ſcrupule les rites & les cérémonies extérieures que le culte preſcrivoit; mais il prouve que ſon cœur & ſon ame étoient entièrement pénétrés du véritable eſprit de leurs myſtères. Dans tous le cours des ouvrages qui nous reſtent de lui, il régne une ſimplicité, une pureté, & un charme de diction qui feront à jamais le déſeſpoir de ſes imitateurs; ſes vers coulent avec une douce volubilité; ſes images, ſes ſen-

---

rales, en examinant avec ſoin les fragmens dans Athénée, l. 10.

[a] *Incluſus & amores deſcendit majoribus tamen aptior.* Quint. l. 10, chap. 1.

[b] Ἀ βαρβιτος δε χορδαις
Ερωτα μενον ηχει. ANACR. Od. 1.

timens, ſes raiſonnemens même, (ſi l'on peut appeller ainſi ce qui ſemble pour lui la conviction la plus intime) ; tout eſt copié d'après les impreſſions les plus animées & les plus délicates de la nature. Mais dans ces poëmes, d'ailleurs ſi beaux, ſi parfaits, on découvre une extrême licence de mœurs, & un délire voluptueux d'imagination, qui s'étend au-delà des ſens, & fatigue l'ame même [a].

La gaiété diſſolue d'Anacréon, la ſenſibilité délicate de Sapho, les complaintes larmoyantes de Simonide [b], étoient ornées des charmes d'une harmonie facile & ſoutenue, qui, au jugement des plus éclairés de leurs concitoyens, a plus de grace que de force, & Stéſichore.

---

[a] Pierre Alcyonius de Exilio dit, que les Ouvrages d'Anacréon ont été brûlés par les Prêtres Grecs de Conſtantinople ; d'où quelques Savans ſans goût ont eu l'abſurdité de conclure, que les Ouvrages attribués à cet ancien Poëte, ne lui appartiennent pas. On ne peut sûrement pas dire de ces Poëmes : » *Et ſi excitant* » *animos noſtrorum hominum ad flagrantiorem religionis* » *cultum, non tamen verborum Atticorum proprietatem &* » *linguæ Gracæ elegantiam docent* » : ce qui eſt le caractère que Pierre Alcyonius attribue aux compoſitions ſubſtituées par les Prêtres.

[b] Moeſtius Lachrymis Simonideis. Catull.

plus de beauté que de grandeur [a]. La muſe majeſtueuſe de Stéſichore étoit d'un genre plus élevé. Dédaignant les ſujets auxquels deſcendoient les autres lyriques, il chanta les combats & les héros, & ſoutint par la fermeté & la vigueur des ſons qu'il tiroit de la harpe, la dignité & la nobleſſe de la poëſie épique [b]. Tels ſont au moins les ſentimens d'un célébre critique qui avoit lu ſes ouvrages. Nous n'en pouvons plus juger aujourd'hui que par leur reſſemblance avec ceux de Pindare, qui avoit la même tournure de génie, & qui traita également les ſujets ſublimes.

Pindare. Les honneurs déférés à Pindare par ſes contemporains, ainſi que la conſtante admiration que ſon nom a excitée chez les peuples les plus cultivés de l'antiquité, rendent ſa perſonne & ſes ouvrages également intéreſſans & bien dignes de notre curioſité. Il naquit cinq cents vingt-ans avant Jeſus Chriſt, & vécut près de cent ans. C'eſt pourquoi ſon âge s'étendit au-delà de cette période de l'hiſtoire que nous examinons actuellement; mais les ouvrages de ſes prédéceſſeurs ayant péri par

---

[a] Dionyſius Halicarn.

[b] *Epici Carminis onera lyra ſuſtinentem.* Quint.

les

les ravages du temps & des barbares, il eſt néceſſaire d'examiner ici la nature & le caractère des écrits de Pindare, comme les ſeuls matériaux ſubſiſtans, d'après leſquels nous puiſſions nous former une idée générale des compoſitions récitées par les Poëtes lyriques dans les principales ſolemnités de la Grèce. Pindare, dès ſes premières années, fut formé avec ſoin par ſon père (qui étoit lui-même muſicien) à l'étude de la muſique & de la poëſie. Son génie naturellement ſauvage, fut adouci par les leçons de ſes aimables concitoyennes, Myrtis & Corinna [a], dont les productions poëtiques avoient acquis une réputation extraordinaire, non-ſeulement dans Thebes, mais encore dans toutes les villes voiſines [b]. Ce fut aux aſſemblées particulières établies dans ſon pays pour juger du mérite des muſiciens, qu'il déploya ſes talens, pour la première fois, en voulant égaler la renommée de ſes concitoyennes. Il vainquit d'abord Myrtis, mais il fut vaincu lui-même cinq fois par Corinna, qui, ſi nous en croyons la voix de la médiſance, dut ſes victoires répétées, plutôt à ſes charmes

L'admiration qu'on avoit pour lui.

[a] Pauſanias, l. 9, c. 22.
[b] Lucien. Ælian. Var. Hiſt.

& à ſa beauté, qu'à la ſupériorité de ſon génie [a]. Mais dans les quatre aſſemblées publiques de la Grèce où les femmes n'étoient pas admiſes au concours, Pindare remporta le prix ſur tous ſes rivaux. La gloire que ſes poëſies acquirent, particulièrement à Olympie, & qu'elles répandirent ſur ceux qu'il avoit célébrés, le fit rechercher par les plus grands généraux & par les hommes d'état les plus célèbres de ſon temps. Ses hymnes & ſes pœans attirèrent dans les temples des Dieux, & ſur-tout au célèbre temple de Delphes, un concours extraordinaire de Grecs & d'Etrangers. Les Prêtres, les Prophêtes, & les autres Miniſtres d'Apollon, ſentant tout le bénéfice qu'ils retiroient de la réputation de cet excellent compoſiteur, voulurent reconnoître ce ſervice, en faiſant ériger ſa ſtatue dans la partie la plus apparente du temple. Ils déclarèrent en même temps par l'organe de la Pythie, que Pindare recevroit la moitié des prémices offerts annuellement par les pieux bienfaiteurs du temple de Delphes [b]. Pindare fut ainſi durant ſa vie

[a] Pauſanias, *ibid.*

[b] Pauſanias, Phocic.

aſſocié aux honneurs des Dieux, & après ſa mort on rendit à ſa mémoire toutes les marques de reſpect que l'enthouſiaſme public peut inventer. On admiroit encore ſix ſiècles après, la beauté du monument que ſes concitoyens lui érigèrent dans l'hippodrome de Thèbes. Aux fêtes de Théoxenie, du temps même de Plutarque, on apportoit une portion de la victime ſacrée aux deſcendans du Poëte. La haine invétérée des Spartiates, lorſqu'ils détruiſirent la ville de leurs plus anciens & plus cruels ennemis, épargna la Maiſon de Pindare. Ce monument fut également reſpecté dans la ſuite, par le redoutable fils de Philippe, au milieu du triomphe inſenſé de ſes capitaines Macédoniens [a].

Diviſion & nature de ſes ouvrages.

Pindare, dit-on, acquit une réputation immortelle [b] par ſes hymnes à Jupiter, ſes pœans à Apollon, & ſes dithyrambiques à Bacchus. Mais, comme tous ces ouvrages ont péri, ainſi que ſes poëſies d'amour, ſes élégies & ſes parthéniés [c], nous ſommes malheureu-

[a] Pauſan. Beotic.

[b] Polyb. Hiſt.

[c] Chantées, comme le nom le déſigne, par un chœur de jeunes filles.

ſement obligés de borner nos obſervations aux odes qui furent récitées dans les jeux publics, à la louange des vainqueurs de la gymnaſtique & des courſes de chevaux. Ces vainqueurs étant des perſonnages de la première diſtinction en Grèce, le Poëte prend occaſion de célébrer l'éclat de leur vie paſſée, la dignité de leur caractère, la réputation de leurs ancêtres, & la gloire de leurs différentes républiques. Les divinités tutélaires, auxquelles ils devoient leur félicité, avoient auſſi part à ſes éloges. Delà, par une tranſition facile, le Poëte paſſe au culte du Dieu en l'honneur duquel les jeux étoient établis, aux éloges des héros qui les avoient inſtitués, & à une foule d'autres épiſodes qui ſont ſouvent plus intéreſſans & plus beaux que le ſujet principal.

Telle étoit en général la matière de l'ode. Quant à ſa forme, elle conſiſtoit ordinairement en trois ſtances, dont les deux premières d'une égale longueur, étoient plus longues que la troiſième. Cette forme fut introduite comme plus convenable à l'occaſion pour laquelle le poëme étoit compoſé, ainſi qu'à la ſcène ſur laquelle il étoit récité. L'occaſion étoit le ſacrifice ſolemnel, accompagné d'un divertiſſement public donné aux ſpec-

tateurs, par les amis de celui qui avoit été couronné aux yeux Olympiques. Des actions de graces aux Dieux formoient la principale partie de la cérémonie; le vainqueur n'auroit pu, ſans impiété, manquer à un devoir auſſi ſacré envers la divinité, à la protection de laquelle il devoit un prix ſi honorable. Le ſacrifice étoit achevé ſur l'autel de cette divinité, & on chantoit dans ſon temple le poëme qui contenoit à la fois l'éloge de la divinité bienfaiſante, & celui de ſon protégé chéri. Le chœur attendoit, ſelon l'uſage, que tous les préparatifs de la fête fuſſent terminés, pour entonner l'hymne ſacré. Ils répétoient la première ſtance, appellée proprement ſtrophe, en danſant, pour exprimer leur reconnoiſſance, & en s'avançant vers la droite autour de l'autel chargé de victimes; puis revenant, dans le ſens oppoſé, vers l'endroit d'où ils étoient partis, ils récitoient la ſeconde ſtance, appellée en conſéquence antiſtrophe. Alors reſtant immobiles devant l'autel, & comme s'ils euſſent été en préſence de la divinité même, dont ils voyoient la ſtatue, ils chantoient la dernière ſtrophe, dont la muſique étoit plus riche, plus harmonieuſe,

& la mélodie plus ſavante & plus compliquée. [a].

L'ode étoit donc diſtinguée des autres poëmes, non parce qu'elle étoit miſe en muſique [b], ce qui étoit commun à tous les genres de poëſie, mais parce qu'elle étoit chantée par un chœur qui accompagnoit les différentes inflexions de la voix, par des attitudes & des mouvemens du corps, convenables à l'action.

Mérite caractériſtique de ſes Ouvrages.

La poëſie lyrique des Grecs réuniſſoit ainſi les plaiſirs de l'oreille, des yeux & de l'eſprit. Son mérite eſſentiel & ſa perfection conſiſtoient dans la nature variée des fêtes pour leſquelles elle étoit deſtinée; & celui-là ſeul pouvoit prétendre au titre de prince des Poëtes lyriques, dont les vers concouroient avec ſuccès à la perfection de cet enſemble: ce Poëte eſt Pindare, que tous les critiques, depuis l'éloge qu'en a fait Horace, ont exalté pour le brillant de ſon imagina-

---

[a] Marius Victorinus de Gram. & les Scholies ſur Hépheſtion.

[b] On remarque cette erreur dans le diſcours, d'ailleurs très-bien raiſonné, de M. Chabanon, ſur la Poëſie lyrique, dans les Mémoires de l'Académie.

tion, la hardieſſe figurée de ſa diction, le feu, le mouvement & l'enthouſiaſme de ſon génie. Les panégyriques qu'on lui attribue, tiennent plus de la vivacité de l'ode, que du flegme de la critique; de ſorte que la nature particulière de ſes talens n'a jamais pu être déterminée exactement. Quiconque lira avec attention les ouvrages de Pindare, conviendra que ce Poëte eſt moins diſtingué par la ſublimité de ſes penſées & de ſes ſentimens que par la nobleſſe de ſon langage & de ſon expreſſion; & que ſa perfection inimitable [a], conſiſte dans l'énergie, la propriété & la magnificence de ſon ſtyle, qui paroît avoir dû s'accorder parfaitement bien aux tons lents de la muſique des Grecs, & aux mouvemens figurés de leur danſe. L'uniformité de meſures, la douce volubilité, & l'eſpèce d'abandon qui regnent dans les compoſitions ordinaires, s'adapteroient mal à cette aſſociation, qui, forçant d'appuyer ſur chaque mot, l'expoſe à être remarqué, & à déceler ſa foibleſſe, ſon impropriété & ſa pauvreté. Mais autant le langage des écrivains ordinaires perdroit à cet examen, autant

[a] *Pindarum quiſquis ſtudet æmulari*, &c.

celui de Pindare doit y gagner. Ses mots & ſes phraſes ſont choiſis avec un ſoin ſoutenu, & ont une certaine gravité, une certaine dignité qui les fait d'autant plus admirer, qu'ils ſont plus examinés. Cette magnificence dans la diction, ces épithètes compoſés, & ces expreſſions animées, (qui ont quelquefois paru extravagantes à la froide critique), forment le mérite tranſcendant du ſtyle Pindarique, & le diſtinguent même plus que le tour général de la verſification, qui eſt communément ſi naturel, ſi facile & ſi peu géné, qu'il reſſemble moins à de la poëſie, qu'à une proſe riche & harmonieuſe. Cependant je ne prétends point avancer que ce grand Poëte fît plus d'attention au choix qu'à l'arrangement des mots. La majeſté de ſa compoſition égaloit, ſurpaſſoit même, ſelon un grand critique, la richeſſe des matériaux. Denis, le Critique dont je veux parler, a expliqué par quels rafinemens admirables de l'art, Pindare donna à ſes expreſſions une certaine fermeté & une conſiſtance particulière; comment il les ſépara à de grands intervalles, les plaça ſur une large baſe & les éleva à cette hauteur, d'où elles répandoient un ſon éclatant qui étonnoit les auditeurs.

Mais la réputation la plus brillante ne brave pas toujours avec la même facilité l'éloignement des lieux & celui des temps. Les poëſies de Pindare ſont privées aujourd'hui du ſecours de la Muſique & de la danſe, qui autrefois en relevoient l'éclat. On les lit maintenant dans la ſolitude du cabinet, ſans intérêt & ſans émotion. Anciennement on les chantoit devant des aſſemblées nombreuſes d'hommes qui croyoient à la religion qu'elles célébroient, qui connoiſſoient les perſonnages qu'on y louoit, & qui ſentoient l'influence de cette piété & de ce Patriotiſme qu'elles étoient deſtinées à réchauffer & à ſoutenir. Tels paſſages qui peuvent paroître les plus indifférens dans le calme de l'étude, obtiendroient les plus grands applaudiſſemens au milieu des tranſports joyeux d'un triomphe patriotique, dans le moment où les auditeurs ſont diſpoſés naturellement à admirer une heureuſe hardieſſe dans l'expreſſion, & à voir avec enthouſiaſme ces élans ſublimes & dangereux auxquels s'élève la muſe audacieuſe de Pindare.

Effets phyſiques des jeux publics.

En examinant l'effet des jeux, conſidérés comme des inſtitutions propres à encourager les exercices du corps & les talens de l'eſprit,

il eſt néceſſaire de réfléchir, non-ſeulement ſur leur univerſalité, mais ſur leur multiplicité. Outre les ſolemnités publiques dont nous avons déjà parlé, chaque province, chaque république avoit ſes fêtes particulières qui étoient en très-grand nombre. Les Athéniens employoient près du tiers de l'année à ces amuſemens; & ſi l'on doit préſumer que les communautés qui inſtituèrent le plus de fêtes, aient dû exceller de préférence dans les arts & les exercices que l'on y pratiquoit, nous pouvons conclure, d'après la qualification particulière donnée à chaque vainqueur aux jeux Olympiques, & conſervée dans des auteurs anciens, que le nombre des fêtes Athéniennes ne ſurpaſſoit pas de beaucoup celui des autres états de la Grèce.

La jeuneſſe étoit formée avec ſoin à ces exercices militaires & à ces arts agréables, par la diſcipline des Gymnaſes, dans leſquels ils apprenoient tout ce qui peut donner de la force & de l'agilité aux membres, de la facilité & de la grace aux mouvemens, de la vigueur & de la beauté au génie. Une conſtitution ſaine & robuſte étoit la ſuite de la force & de l'agilité du corps. Ces vigoureux Athletes ſupportoient, ſans danger, les viciſſitudes du froid & du

chaud; & même pendant la chaleur brûlante de Juillet [a], car c'étoit dans cette saison que se célébroient les jeux Olympiques, ils recevoient, la tête nue, les rayons directs du soleil. Leur organisation, fortifiée ainsi par un exercice continuel, produisit ces modèles inimitables de force & de beauté que l'on admire avec tant de justice dans les restes précieux du ciseau des Grecs.

Ils produisoient le courage.

Ces avantages corporels étoient accompagnés d'une foule de qualités qui en sont les suites naturelles. Il est un courage dépendant de la souplesse des nerfs & de la chaleur du sang, & ce courage étoit porté au plus haut degré chez les Grecs. Ils aiment, dit Lucien [b], à contempler les combats d'animaux fiers & courageux; mais ceux qu'ils se livrent entre eux, sont encore plus animés. Ce fut dans la guerre mémorable contre la Perse, qu'ils montrèrent la supériorité de leur valeur patriotique, & il est bon d'observer que les exploits les plus signalés sur le champ de bataille, furent faits par ceux qui avoient précédem-

---

[a] Lucien. Solon.

[b] In Solon.

ment remporté des couronnes aux jeux Olympiques. C'étoit une opinion générale qu'un Grec pouvoit vaincre dix Perſans [a]; & la perſuaſion du raiſonnement tend à confirmer l'évidence de l'hiſtoire. Dans les batailles des Grecs & des Perſans, la victoire ne s'obtenoit point par un jeu de machines guerrières dont l'effet agiſſoit de loin; elle ſe décidoit à la pointe de l'épée & de la lance. Ces armes exigent l'activité des membres, un œil aſſuré & de la dextérité dans la main; elles font valoir le courage ainſi que la vigueur du ſoldat. Ces deux qualités ſe perfectionnoient ſingulièrement par les exercices habituels du gymnaſe, leſquels inſpiroient non-ſeulement l'audace d'entreprendre, mais encore l'habileté d'exécuter les entrepriſes les plus dangereuſes & les plus difficiles.

Et la tempérance.

Les arts gymnaſtiques développoient d'autres qualités plus importantes encore que les avantages de la force corporelle & de la valeur. C'étoit principalement par leur influence, que l'amour du plaiſir & celui de la gloire, les

---

a Hérodot. l. 8.

deux plus puiſſans moteurs du cœur humain, ſe dirigeoient vers des objets non-ſeulement innocens, mais utiles. Le deſir d'une couronne Olympique réprimoit dans les eſprits les plus indociles, ces foibleſſes qui rendent mépriſable, & ces vices qui conduiſent au crime & à la honte. Ainſi l'objet d'une ambition terreſtre & périſſable, conduiſoit à cette même décence & à cette même tempérance qui ſont tant recommandées par les préceptes de la morale divine. L'huile, la courronne, les robes de ſolemnité & les palmes ne ſont pas les ſeuls objets qui établiſſent une reſſemblance frappante entre les triomphes religieux des chrétiens & ceux des vainqueurs Olympiques. Ces images viſibles ont été empruntées, il eſt vrai, par les Ecrivains ſacrés, pour aider notre foible conception à s'élever juſqu'aux vérités éternelles de la révélation [a]; mais elles dérivent cependant d'une inſtitution qui reſſemble au Chriſtianiſme, non par les honneurs & les bénéfices temporels qu'elle propoſoit, mais par les efforts de vertu & les devoirs réci-

[a] 1. Corinth. Ch. 9, quatre derniers verſets.

proques qu'elle exigeoit. L'ambition d'une bonne réputation [a], apprit aux hommes à réprimer les mouvemens déſordonnés des ſens par les affections d'une morale raiſonnée. Les reſſorts de l'émulation repouſſoient l'aiguillon de la volupté ; une paſſion dangereuſe en combattoit une plus dangereuſe encore ; & une ſuite de préjugés utiles ſoutenoit la cauſe de la vertu, & entretenoit ſon aſcendant.

Mépris pour le point d'honneur, inventé par les modernes.

La plupart des particularités qui diſtinguent les Grecs de la maſſe des nations anciennes & modernes, ſemblent avoir tiré leur origine de ces mêmes inſtitutions utiles ; ſur-tout, la coutume de marcher ſans armes, & leur mépris conſtant pour le préjugé bizarre du point-d'honneur. Ces républicains étoient accoutumés dans les gymnaſes particuliers, ainſi que dans les fêtes publiques, à faire & à ſouffrir les inſultes les plus offenſantes. Un barbare Scythe, témoin d'un ſpectacle qui lui paroiſſoit auſſi choquant & auſſi inſupportable qu'il le paroîtroit à un de nos Champions mo-

---

[a] *Qui ſtudet optatam curſu contingere metam,*
Multa tulit fecitque puer ſudavit & alſit.
Abſtinuit vivere & vino.

dernes, disoit à un Athénien son conducteur, que si quelqu'un s'avisoit de lui faire la même insulte que les jeunes Athéniens se faisoient continuellement entr'eux, il auroit bientôt fait voir à l'assemblée, que son épée n'étoit pas pour lui un vain ornement, mais un gardien utile de son honneur [a]. Tels étoient les sentimens de ce Scythe, & l'histoire nous prouve que tels sont les sentimens des esprits incivilisés. Un barbare qui ne connoît aucun frein, n'en met aucun à son ressentiment. La moindre injure rend sa colère implacable; son indignation contre l'agresseur n'est pas proportionnée à la nature de l'offense, mais à son orgueil qui est sans bornes. La faute la plus légère demande le châtiment le plus rigoureux; & non seulement un coup, mais un mot, un regard, impriment sur le tissu délicat de son fragile & prétendu honneur une tache qui ne peut être lavée que dans le sang de son ennemi. Les excès de ce tempérament sanguinaire, avant d'être corrigés par les préceptes sublimes de la philosophie Grecque, furent réprimés par la pratique habituelle

[a] Lucian. Anacharsis.

des exercices gymnaſtiques. Dans les écoles deſtinées aux progrès de ces arts utiles, les Grecs contractèrent l'uſage bien précieux de repouſſer une injure par une autre de même eſpèce ; ils apprirent à proportionner la punition à l'offenſe, & à empêcher ainſi qu'un léger mouvement d'animoſité, ne dégénérât en un motif de vengeance. Si un citoyen dans ces républiques belliqueuſes ſe fût permis de porter des armes en temps de paix, il auroit été regardé comme un fou ou comme un aſſaſſin ; car ſelon les principes ſévères de la diſcipline Grecque, il eût paru extrêmement abſurde de penſer qu'une épée ou un poignard étoient néceſſaires pour repouſſer des injures de mots, ou même des voies de fait plus inſultantes.

Emulation & récompenſes des vainqueurs.

Les amuſemens des fêtes publiques tendoient ainſi à réprimer les excès funeſtes d'un reſſentiment farouche, & à faire fleurir les vertus douces & humaines. Mais conſidérées ſous un autre point de vue, ces fêtes étoient deſtinées à entretenir l'ardeur, l'émulation, l'amitié, le patriotiſme, enfin tous les principes nobles & élevés qui peuvent nous ſoutenir dans le cours d'une vie active. Les récompenſes

penſes accordées aux vainqueurs étoient les plus flatteuſes que l'on pût propoſer alors. On chantoit des odes en leur honneur ; on leur élevoit des ſtatues ſur le théâtre de la victoire ; on célébroit avec leurs noms celui de leurs parens & de leurs pays ; ils occupoient les premières places dans les jeux publics ; ils étoient entretenus aux dépens de leurs communautés reſpectives ; & dans leurs villes natales, on leur conſacroit non-ſeulement des inſcriptions & des monumens, mais quelquefois des autels & des temples. Les ſymboles ordinaires de ces honneurs & de ces récompenſes étoient l'olive, le pin, le perſil, & les couronnes de laurier ; diſtinctions qui varioient ſuivant les ſolemnités & les lieux où on les célébroit. Le Perſan Tigranes fut frappé du peu de valeur de ces marques de diſtinction ; mais s'il eût examiné les ſolides récompenſes qui les ſuivoient, il eût diſſuadé ſon maître de faire la guerre à un peuple qui, inſenſible aux richeſſes, ne combattoit que pour la gloire [a]. Si cet en-

[a] Le mot eſt ἀρετης dans l'original ; mais ici il ſignifie la récompenſe de la vertu. Voyez Hérodot. l. 8, c. 26.

voyé eût été d'ailleurs plus particulièrement instruit des institutions de la Grèce, il auroit conçu quelle sorte d'intérêt agissoit si puissamment sur les prétendans à la couronne Olympique ; il auroit vu que ce n'étoit pas seulement leur intérêt personnel, mais encore celui de leurs amis, de leurs parens & de leurs pays, qui, étant associés à leurs honneurs, devenoient pour eux l'objet de cet amour & de cette affection que les hommes ressentent naturellement pour ceux qu'ils protègent & qu'ils obligent.

Influence des concours pour la musique & la poésie.

En expliquant l'influence des solemnités Grecques, nous ne devons pas oublier les compositions musicales & poëtiques, qui après avoir commencé par servir d'instrument à la récompense des vainqueurs, dans les exercices gymnastiques, finirent par être admises elles-mêmes aux concours. Les leçons martiales de Tyrtée & de Callinus s'accordoient admirablement bien avec les effets qui ont déjà été décrits ; elles encourageoient les vertus mâles & héroïques, par l'enthousiasme avec lequel leurs préceptes étoient annoncés, & par les idées vives qu'elles donnoient des objets auxquels on pouvoit prétendre. Le courage qui ne dépend que d'une effervescence du sang &

de l'exaltation des eſprits animaux, eſt incertain & paſſager, & peut même, pendant qu'il exiſte, être employé indifféremment à des objets utiles ou nuiſibles. Il appartenoit aux Bardes héroïques de déterminer ſa nature équivoque, de fixer & d'ennoblir ſes motifs naturels, enfin de le diriger vers un but patriotique.

Ils imprimoient ſur le caractère des Grecs une teinte heureuſe de douceur & de ſenſibilité

C'étoit ainſi que les charmes de la muſique développoient, fortifioient, exaltoient les principes mâles inſpirés par toutes les coutumes & les inſtitutions de ces ſiècles belliqueux. Mais comme la bravoure eſt une qualité de tous les peuples & de tous les climats, le ſervice le plus important que les beaux arts aient rendu aux Grecs, fut ce mélange de douceur & de ſenſibilité qu'ils donnèrent à leur caractère guerrier. On ſait que c'eſt là l'effet qu'ils produiſent dans tous les pays où ils ſont cultivés avec ſoin [a]. Les Grecs avoient beſoin de leurs ſecours plus que tout autre peuple. Sans l'heureuſe influence des arts, jamais cette nation n'eût pu ſurmonter cette barbarie entretenue naturellement par leurs occupations

[a] *Ingenuas didiciſſe fideliter artes,*
Emollit mores, nec ſinit eſſe feros. Horace.

belliqueuſes, ni la dureté des mœurs perpétuée par la ſervitudè domeſtique, ni la férocité choquante qui ſemble eſſentiellement inhérente à la nature du gouvernement démocratique. Au milieu de ces ſources de perverſité & de corruption, le temps & l'application néceſſaires pour réuſſir dans les ouvrages de génie, habituèrent les Grecs à des amuſemens tranquilles & à des plaiſirs doux. Les honneurs & les récompenſes accordés à ceux qui réuſſiſſoient dans les beaux arts, les engagèrent à chercher le bonheur & la gloire dans le ſilence de la retraite & de la ſolitude, auſſi bien que ſur la ſcène tumultueuſe du monde; & les obſervations, ainſi que les découvertes, ſuggérées par la communication libre des idées & des ſentimens, fortifièrent & confirmèrent ces heureux préjugés qui preſcrivent la vertu, & enjoignent la pratique des règles de conduite les plus utiles & les plus agréables à la ſociété.

Leurs effets ſur les principes moraux.

Si les charmes de la muſique & des belles lettres, acquirent une influence ſi heureuſe ſur les diſpoſitions morales du cœur, ils produiſirent encore des effets plus marqués ſur les facultes intellectuelles de l'eſprit. Il eſt preſqu'impoſſible dans le ſiècle où nous vi-

Et ſur les facultes intellectuelles.

vons, de ſe faire une idée juſte de leur efficacité à perfectionner la mémoire, à animer l'imagination, & à règler le jugement. Quant à la mémoire, il y a un période dans les progrès de la ſociété qui a précédé l'invention de l'écriture, où cette faculté a dû être pouſſée à un haut degré de perfection. Ne ſavons-nous pas que même parmi les barbares Celtes qui habitèrent l'Angleterre, les Druides étoient en état de répéter un nombre incroyable de vers, qui renfermoient leur hiſtoire, leurs loix, & leur religion; & il ne falloit pas moins de vingt-ans pour compléter les études poëtiques de celui qui ptétendoit au ſacerdoce [a].

Ils préparent les progrès rapides des Grecs dans l'éloquence & la philoſophie.

Mais ſi les Grecs ont été égalés par les autres nations dans l'exercice de la mémoire, ils n'ont jamais eu de rivaux pour la délicateſſe de leur goût & les charmes inimitables de leur imagination. Ces qualités, ſoit qu'ils les duſſent primitivement à des cauſes naturelles ou morales, ou, ce qui eſt plus probable, à la combinaiſon de toutes deux, furent ſans contredit entretenues & perfectionnées par

[a] Cæſar de bello gallico. l. 6.

l'émulation & les exercices publics. Les ſolemnités nationales ouvrirent une libre carrière à ceux qui vouloient ſe livrer à ces utiles exercices, & préparèrent leurs ſuccès. Ce furent ces concours établis pour les Poëtes-muſiciens qui développèrent les fleurs naiſſantes du génie Grec, dont les fruits ont été ces chefs-d'œuvre d'éloquence & de philoſophie, qui feront à jamais l'admiration & le charme de tous les ſiècles.

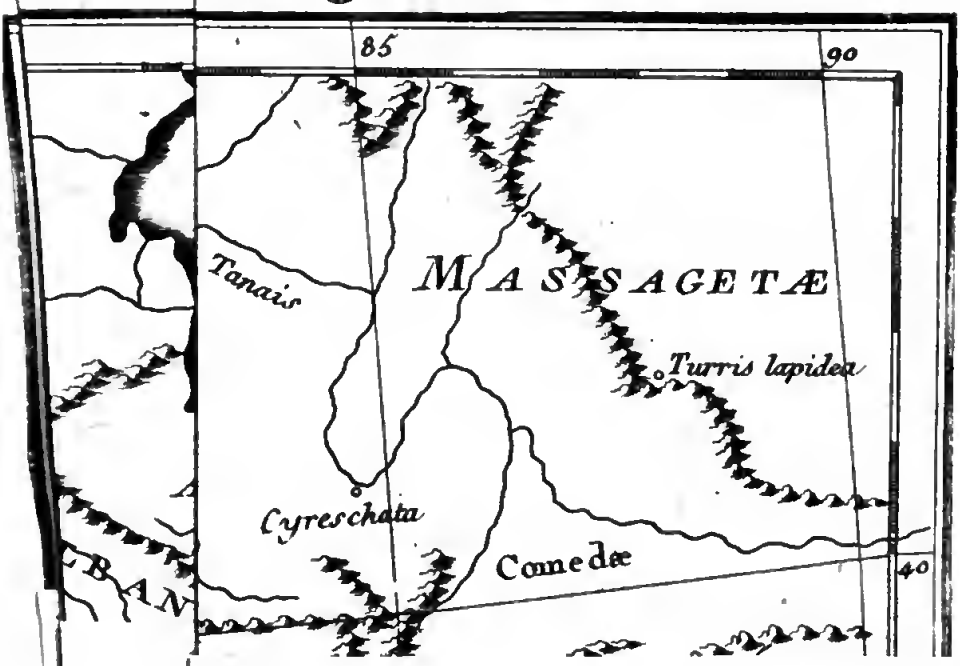
Fin du Tome premier.

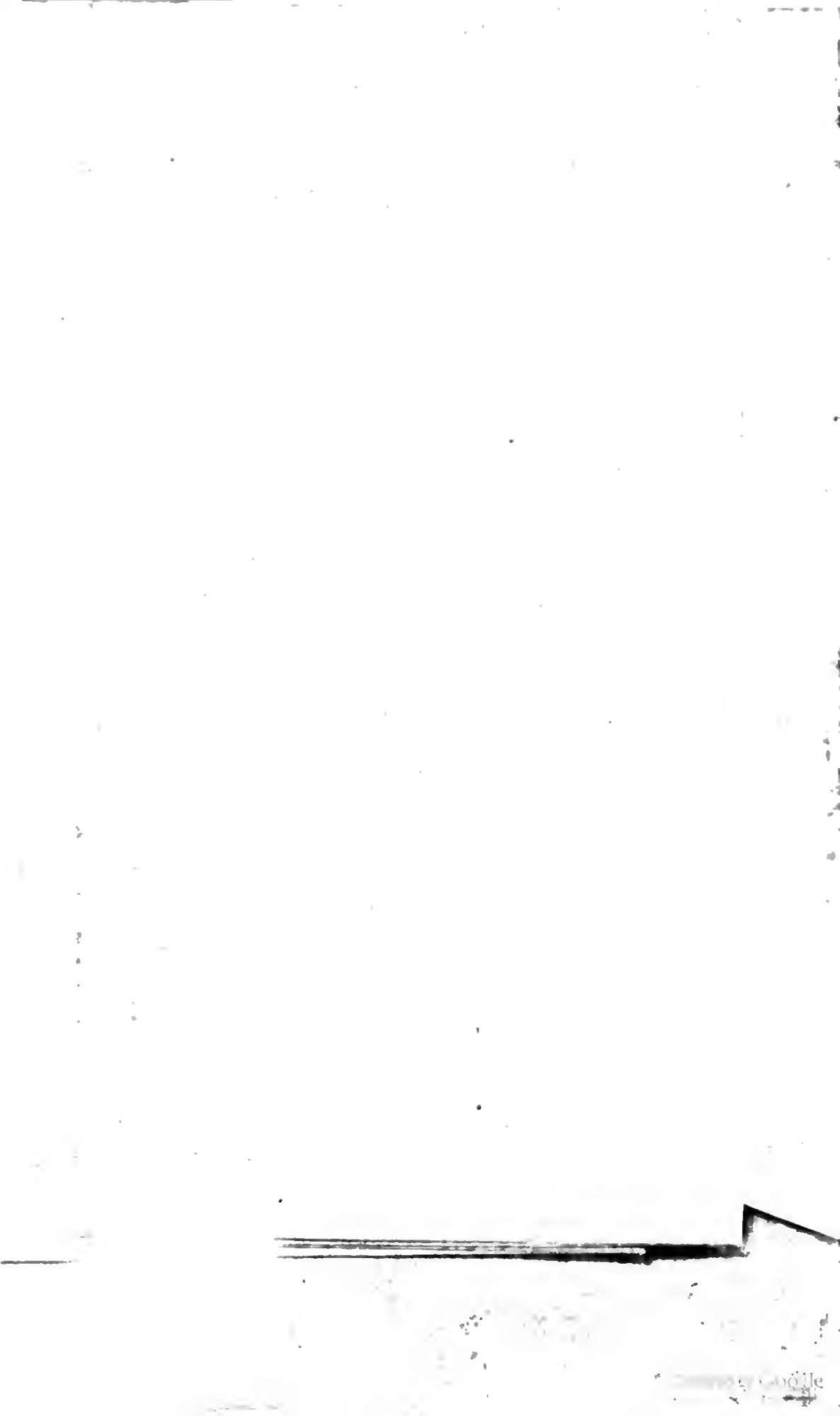
C14650

De l'Imprimerie POLYTYPE, rue Favart.

Taurica
Cherſo
ne
ſus
Hæmus Mon
Trib
M E S
XINUS

De l'Imprimerie [illegible], rue Favart.


85
90
Tanais
MASSAGETÆ
Turris lapidea
Cyreschata
Conedæ
40
BAN



ERRATA

Du premier Volume.

PAGE 20, ligne 16 de la Note ; d'Argas : *liſez* d'Argos.

62, troiſième Note, au lieu de *b* Hic. : *liſez c* Hic.

96, la Note, avant dernière ligne ; inintelligible : *liſez* intelligible. On peut : *liſez* on ne peut.

Id. Ibid. à la dernière ligue ; quoiqu'il n'ait été qu'un ſujet : *liſez* ſon abſurdité n'a été qu'un ſujet.

140, cinquième ligne ; d'obtenir : *liſez* obtenir.

144, première ligne ; fomentés : *liſez* fomentées.

260, dernière ligne ; d'Ephebolus : *liſez* Ephebolus.

279, ligne 20 ; diſpoſa : *liſez* diſposèrent.

286, ligne 2, par en bas ; inſpirèrent : *liſez* inſpira.

313, ligne 14 ; d'aucun ; *liſez* d'aucune.